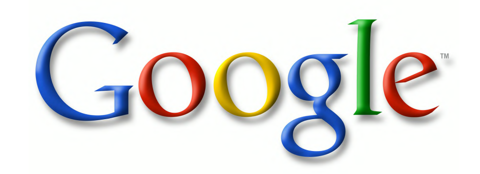
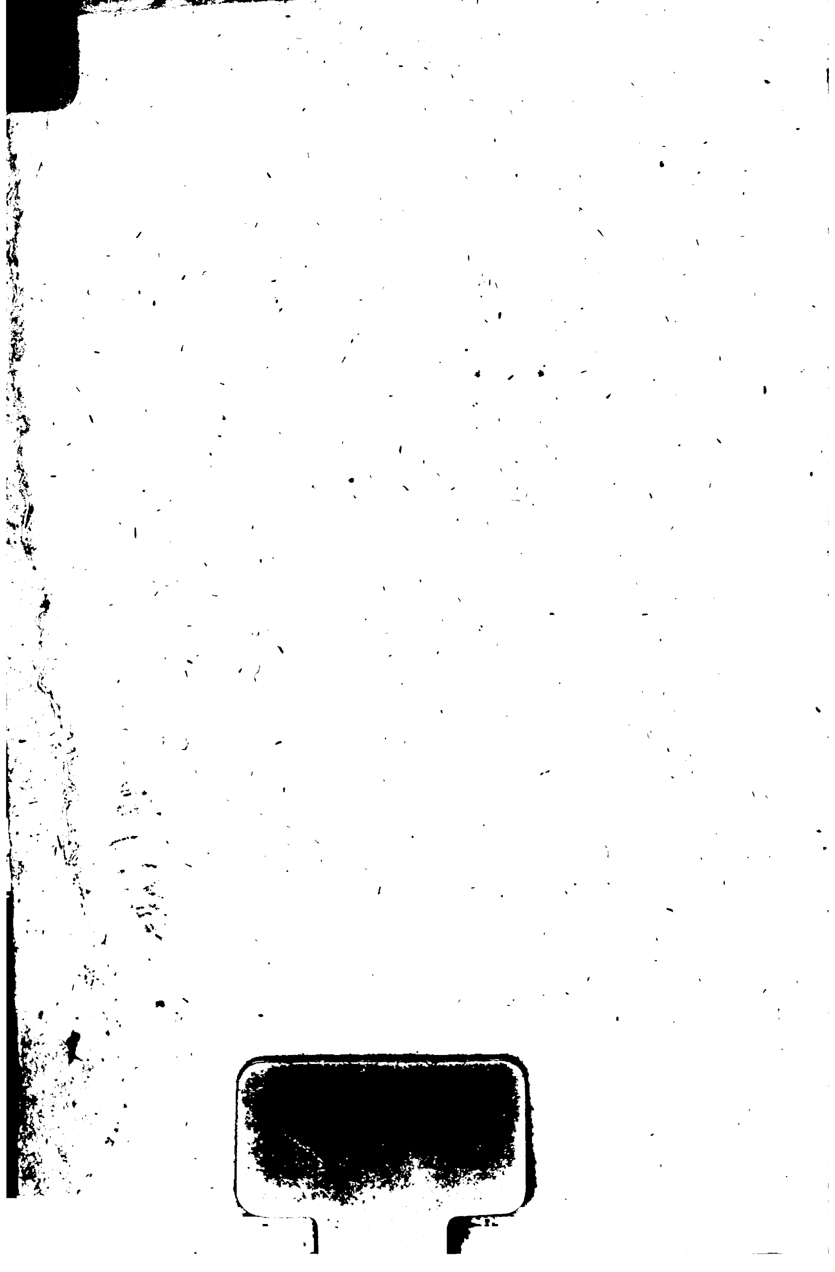
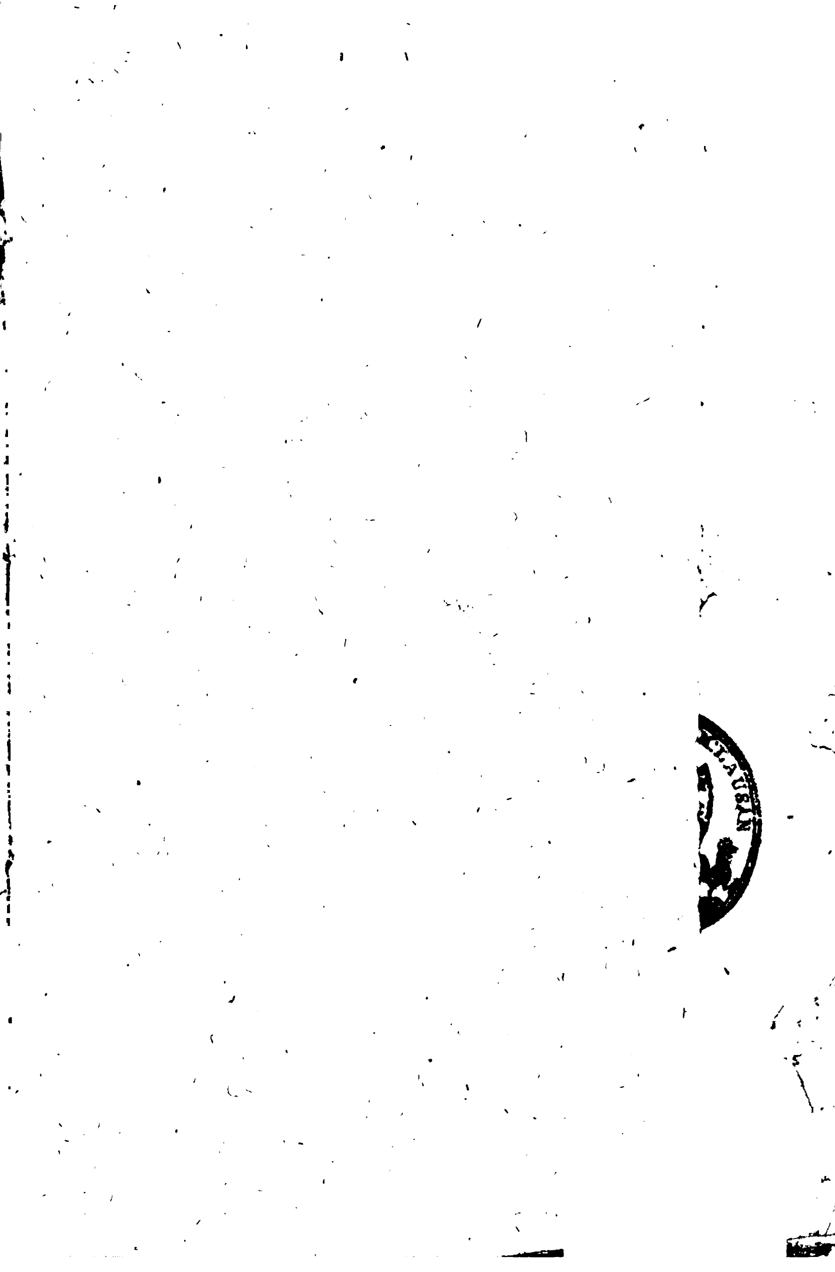








LA VIE DE L'EMPEREUR CHARLES V.

Traduite de l'Italien de Mr. LETI.

TROISIE'ME PARTIE.

Enrichie de Figures en Taille-douce.





A AMSTERDAM,
Chez GEORGE GALLET,
M. DCCII.

LA VIE
DE
L'EMPEREUR
CHARLES V.
III. PARTIE. LIVRE I.

1541. 1542. 1543. 1544.

ARGUMENT

ORdre du Pape de lui faire une Relation de l'entreprise d'Alger. Memoires fournis à l'Auteur par ses amis. Relation envoyée au Pape par le Secretaire Magnalotti. Recit du debarquement de l'Armée à Alger. Charles la range en bataille. Incommoditez causées par les Arabes. Signal de la bataille. Grand nombre de Chevaliers de Malte accourent à

cette Entreprise. L'Armée Chrétienne investit Alger. Description de cette ville. On commence à l'assieger. On fait couper la tête à un Espion. Grande pluye & froid. Action courageuse de Colonne & de Spinola. Des Chevaliers de Malte. On veut surprendre Alger. Les Turcs par leur diligence font manquer l'entreprise. Carnage qu'ils font des Chrétiens. Les Chevaliers en grand peril, sont secourus. Chevaliers & Soldats de leur Religion tüés. Tempeste furieuse. Les Galeres souffrent plus que les vaisseaux & pourquoi. Resolution temeraire. Exemple de la Galere de Malte, nommée la Bastarde. Nombre des vaisseaux perdus & des gens tües par les Arabes en cette occasion. Grands objets de compassion. Galeres de Doria coulées à fonds. Courage de Charles V. dans les disgraces. Action de ce Prince digne d'une éternelle memoire. Action de Doria pleine de zele pour l'Empereur. Lettre qu'il lui écrit. Charles suit les avis qu'il lui donne. Il fait tüer les chevaux pour donner à manger aux Soldats qui mouroient de faim. Marche de l'Empereur & de l'Armée. Combien ce voyage fût perilleux & incommode. Il s'embarque avec l'Armée. Autre tempeste, & perte. Il arrive à Bugia. Le Roy de Cuco l'envoye visiter. Il arrive en Espagne. Apprend que Perpignan est assiegé. Envoye le Prince Philippe son fils pour le secourir. Levée du siege. De-

plaisir

plaisir des François. François I. envoye un Ambassadeur au Turc pour le solliciter à la guerre. Charles V. arrive à Madrid. Lettre qu'il écrit au Pape. Termes de sa reponse. Octave Farnese va en Espagne. Instances de l'Empereur au Pape pour l'assemblée d'un Concile. On le publie pour la ville de Trente. Particularitez. Charles remet le Gouvernement de l'Espagne à son fils Philippe. Il travaille à le marier avec Marie Infante de Portugal. Part pour Italie. Honneurs qu'on lui fait à Genes. La Duchesse de Parme sa fille le va trouver, & caresses qu'il lui fait. Le Cardinal va à Genes. Il traite avec l'Empereur des affaires de son Oncle. Abouchement du Pape & de l'Empereur. Suites de la conference. Plaintes de l'Empereur au Pape contre François I. Du Pape contre Charles. Ils se radoucissent & puis se separent. Charles V. arrive à Spire. Muley-Assen lui demande du secours. Réponse qu'il lui fait. Son Armée contre le Duc de Cleves. Il va assieger Duren. Prise de cette ville avec plusieurs particularitez. Le Duc recourt au pardon de l'Empereur, l'obtient & comment. Ligue entre l'Empereur & le Roy d'Angleterre. Barberousse se met en mer. Lettre de Solyman à François I. Courses & prises des Turcs sur les côtes d'Italie. Donne l'alarme à Rome. L'Ambassadeur de France accompagne Barberousse. Remarque sur l'alarme des Romains. Barberousse

 conduit

conduit son Armée à Marseille. François I. le caresse & le regale. Les François & les Turcs assiegent ensemble Nice. Levent le siege. Les Genois prenent l'épouvante. Les François fort blâmez & de quoi. Noces du Prince Philippe. Siege de Landrecy. Secours de François I. Charles se dispose à donner bataille. Fait lever le siege. Retraite honorable. Pasquinade curieuse contre ces deux Princes. Veritables desseins de Charles. Il va à Cambrai, & à quelle intention, à Spire pour la Diete. Resolution qu'on y prit contre François I. Lutheriens contens d'un Decret publié en leur faveur. Catholiques mécontens. Charles & François également accusez de perfidie. Barberousse part de France avec son Armée. Il est caressé des Genois par politique. Dommages faits au Prince de Piombino par les Turcs : autres dommages en d'autres lieux. Barberousse va attaquer Salerne. Il est battu de la tempeste. Saccage la ville de Lipari, & celle de Policastro. S'en retourne à Constantinople chargé de dépoüilles & meurt. Guerre de l'Empereur & du Roy d'Angleterre contre la France. Dequoi Charles est accusé. Sujets de crainte qu'il donne de tous côtez. Prelude de la Paix ; fort agreable à François I. & pourquoi. Charles signe la paix. Parole considerable de ce Prince. Opinions differentes, & réjoüissances au sujet de cette Paix. Sedition au Perou,

avec

avec plusieurs particularitez. Deroute du Marquis du Guast dans le Milanois. Amours de Charles avec la Plombes, qui fût mére de Don Juan d'Aûtriche, avec plusieurs remarques curieuses. L'Amour des femmes en un Prince Jusqu'où cette passion peut être permise. Comment les Princes se rendent malheureux. Exemples loüables de Charles.

Ordre du Pape pour un Journal exact de cette entreprise. 1541.

LE Pape Paul III. avoit chargé *Antonio Magnalotti* qui étoit allé en Affrique en qualité de Secretaire du Legat à *Latere* qui devoit accompagner l'Empereur à l'entreprise d'Alger, de faire un journal exact de tout ce qui s'y passeroit pour lui en donner avis. Magnalotti avoit été Capitaine de Cavalerie & avoit fait cinq Campagnes lors des Guerres d'Italie, avec la reputation de bon Soldat, mais soit qu'il ne trouvât pas dans cette profession la fortune qu'il cherchoit, ou qu'il crût y parvenir plûtôt par la Croix que par l'épée, ou qu'il voulût reprendre ses études où il avoit fait d'assez grands progrès, ou par quelque autre raison, il quitta la profession des Armes, & embrassa l'Etât Ecclesiastique, quoi qu'il n'en eût pas encore pris l'habit quand il fit ce voyage. Le Pape avoit fait choix de lui pour accompagner le Legat en Afrique persuadé qu'il ne pouvoit trouver personne qui fût plus capable de lui faire une bonne relation de tout ce qui s'y passeroit, parce qu'il savoit & les termes de l'art militaire, & le stile du Cabinet.

Memoires envoyez à l'Auteur. Lors que je pris la resolution de donner au public l'Histoire de Philippe II. & pendant que je travaillois à cét ouvrage, j'écrivis à plusieurs de mes amis, pour les prier de vouloir m'aider à rendre service au public en me donnant quelques lumieres. Un de ceux à qui je m'adressai fût Don Emanüel *Panealbo* de Turin, qui entre autres memoires me donna celui dont je me sers aujourd'huy, que je n'ay pas trouvé occasion d'employer dans l'Histoire de Philippe II. Il m'assura le tenir d'une main desinteressée, & qu'il avoit été tiré des Archives du Duc de Savoye. J'ay douté si je me devois servir de ce seul memoire sur ce fait, mais ayant consideré qu'il contient des choses de consequence, & des plus considerables, de la vie de Charles V. quoi que le succès ne lui en ait pas été favorable, & que l'on a diversement écrit sur ce sujet, j'ay crû en devoir donner toute la connoissance possible à mon Lecteur. Ce que j'ai écrit dans un autre Livre touchant le succès de l'Entreprise de Charles en Afrique, je l'ay pris de divers Auteurs. Ce que j'en rapporte ici, n'est autre chose que la relation même que j'ay reçüe du Seigneur Panealbo. Au fonds j'ay crû ne devoir pas m'en rapporter à cette seule Relation, & qu'il y falloit joindre ce que j'en ai dit ailleurs. Je suis persuadé que la diversité qui se trouvera entre l'une & l'autre, ne deplaira pas à mes Lecteurs, parce que chacune a des choses particulieres. Les Evangelistes, (cela soit dit sans profanation) quoi que parfaitement d'accord quant au fond, ne laissent pas de

de rapporter chacun des choses differentes.

RELATION

Du succès de l'entreprise de Charles-Quint sur Alger l'an 1541. envoyée au Pape Paul III. par le Secretaire Antonio Magnalotti.

TRés-saint Pere. Aprés avoir baisé les 1541.
pieds de vôtre Sainteté avec la plus profonde humiliation de mon cœur, je lui dirai que la premiere chose que nous avons faite, Monseigneur le Legat & moi, après être arrivez moitié morts en cette ville de Cartagene, ç'a été de rendre grace à Dieu de nous avoir sauvez d'un si profond abyme de malheurs; & ensuite de mettre la main à la plume, non sans larmes, pour satisfaire à nôtre devoir envers V. S., en lui faisant savoir ce qui se passe en ces païs éloignez, ce que je ne doute pas qu'elle n'attende avec impatience. Ainsi me remettant à ce qu'en apprendra V. S. par les lettres de Monseigneur le Legat, je ne vous parlerai que du succès de l'Armée navale destinée contre Alger. Il est certain que la mer n'en avoit jamais vû jusques ici de plus nombreuse, de plus florissante, ni qui eût de plus grands Capitaines & de meilleurs Soldats. Armée qui meritoit d'être commandée par un Empereur tel qu'est l'Invincible & très-pieux Charles V. Prince

digne d'une meilleure fortune, & qui l'auroit eû sans doute, si Dieu, dont les jugemens nous sont cachez, n'en avoit autrement disposé.

Debarquement. Je dirai donc à V. S. que l'Armée étant arrivée près d'Alger que l'on vouloit attaquer, fût accueillie d'une tempeste des plus terribles que l'on ait jamais vû, & obligée de combattre contre des vents contraires & furieux, pendant deux jours entiers & sans relâche. Au troisiéme la mer s'étant un peu appaisée, on commença à débarquer les Troupes en bon ordre, au Levant de la ville. Le Prince Doria, homme de grande experience, commanda de faire avancer 60. Galeres soutenües par les plus grands Vaisseaux, pour recevoir les soldats qui y étoient, ne portant que leurs armes, & peu de munitions pour les mousquetaires, sans vivres, ni bagage pour éviter l'embarras. Ainsi on les porta plus facilement à terre sur des esquifs, & des barques. Cela fut heureusement executé, & la Cavalerie Arabe qui d'ordinaire n'est point armée, & qui s'étoit avancée pour s'opposer à la descente, fût attaquée par les nôtres, qui d'abord en jetterent plusieurs à terre à coups de mousquet; les autres prirent l'épouvante, & loin de faire aucune resistance se sauverent dans les montagnes voisines. Mais quoi que les nôtres eussent la descente libre, ils ne pûrent pourtant pas gagner la terre ferme, où ils pussent marcher à pied sec dans ces marais, & ils furent obligez de se mettre dans l'eau jusqu'au genou pour les plus grands, parce que les Barques ne pou-

voient pas s'approcher assez de la terre. Nos soldats passerent pourtant avec tant de courage & d'adresse, que l'Empereur qui les voyoit aller, se mit à leur crier du grand plaisir qu'ils lui faisoient, *courage, courage mes chers Compagnons, vous aurez les premiers la gloire de cette action, & nôtre premiere recompense.* Il n'étoit pas possible que ces soldats ne fissent bien leur devoir, étant animez par l'exemple du Chevalier frere George Schiling grand Baillif d'Allemagne, qui étoit à leur teste.

Ce commencement de bon succès fit concevoir de grandes esperances. L'Empereur laissant le soin de l'Armée navale à Doria, prit pour lui celui de l'Armée de terre. Il ne fût pas plûtôt debarqué qu'il monta à cheval, avec les principaux Seigneurs de sa suite, ayant à sa gauche Don Ferrante Gonzague, qui faisoit la fonction de Lieutenant General de sa Majesté Imperiale. Il rangea l'Armée par Nations en 3. corps, pour empêcher les jalousies ordinaires en telles occasions. Le premier fut composé d'Italiens, auxquels l'Empereur voulut que fussent incorporez les Chevaliers & soldats de Malte commandez par le Grand Baillif, qui faisoient en tout dix mille hommes de pied. Le 2. étoit composé d'Espagnols, tout bons & vieux Soldats, la plûpart pris des Troupes de Naples, de Milan, & de Sicile, aussi au nombre de 10000. Le 3. étoit composé d'Allemans, au nombre de sept mille, mais comme on y joignit jusques à quatre mille Bourguignons volontaires, & autres gens qui étoient à la suite de

Charles met l'Armée en bataille. 1541.

la Cour, il se trouva que ce corps fût plus nombreux que les autres.

Incommoditez causées par les Arabes.

Les Cavaliers montoient à cheval à mesure qu'ils étoient debarquez. Chacun de ces Corps d'Armée avoit trois pieces de Campagne, pour épouvanter & battre les Arabes, qui ne manquerent pas de faire des courses, & d'incommoder beaucoup les Chrétiens. Il ne fût pas possible d'achever en ce seul jour le debarquement des hommes & des chevaux; cependant avant que l'obscurité de la nuit fût arrivée, il y eut 25. mille hommes à terre, qui furent obligez de passer la nuit sous les armes, à cause des courses des Arabes qui étoient en plus grand nombre qu'eux. Gonzague voyant que l'Empereur craignoit qu'il n'arrivat du desordre, passa la nuit sous les armes comme les autres, & alla plusieurs fois à la tête d'une compagnie d'arquebusiers à la poursuite des Arabes dont il fit un grand carnage. Le lendemain au point du jour, on commença à mettre à terre le reste de l'Armée, avec tant de diligence, que les hommes & les vivres furent debarquez avant midy; & pendant que les soldats se raffraîchissoient un peu, on travailla à debarquer l'artillerie & les munitions, pour commencer le siege de la place, que l'on avoit donné ordre d'investir.

Signal de bataille.

Les Espagnols avoient l'avant-garde. Les Italiens le corps de bataille, où estoit l'Empereur avec les gens de sa Cour & un grand nombre de Gentils-hommes volontaires. Les Allemans faisoient l'arriere-garde.

Les Arabes de leur côté se mirent en bataille

taille aussi, & faisoient connoître qu'ils la vouloient donner, se confians sur ce qu'ils étoient plus forts en nombre. En même temps ceux de la ville sortirent, & se camperent sur une colline, avec quelques pieces de canon. Je ne dois pas oublier de dire ici à V. S. quoi que je suppose qu'elle en est déja informée, qu'il y eut un si grand nombre de Chevaliers de Malte volontaires qui accoururent à cette expedition, que le Grand-Maître & le Chapitre furent obligez de nommer des Commissaires pour choisir ceux qui devoient aller à cette guerre. On en choisit 4. cens des plus courageux, chacun ayant deux valets capables de porter les armes. Si on ne se fût servi de ce moyen, ils y seroient tous accourus, & la Religion auroit été desertée.

L'Empereur ordonna que le corps des Chevaliers s'étendît le long de l'Escadron à la gauche du corps de bataille, pour faire front à la Cavalerie ennemie. Ils étoient armés les uns de cuirasses, les autres de corselets, les autres de bons casques, ou de piques. Ils portoient de belles manches à franges d'or & de soye, avec des éguilletes ferrées proprement. Ils étoient tous habillés d'une même maniere, de Satin, de Damas, ou de velours cramoisi, avec la Croix blanche de l'Ordre sur l'habit, ce qui faisoit un objet fort agreable. Ainsi vestus, & rangez en bon ordre au flanc de la bataille, & à la vüe des ennemis, ils faisoient briller leur croix, & faisoient paroître un certain air de majesté, qui jettoit la

Chevaliers de Malte.

terreur

terreur dans le cœur des Barbares autant qu'il encourageoit les Chrétiens.

L'Armée autour d'Alger.

Quoi que les Arabes fissent tous leurs efforts pour incommoder nos Troupes par leur artillerie, cependant on y donnoit si bon ordre, qu'ils ne leur faisoient pas beaucoup de mal. L'avant-garde Espagnole s'avançoit courageusement vers la montagne sur laquelle les Turcs & les Maures, qui étoient sortis de la ville, s'étoient postez. Ceux-ci voyant que leur dessein ne réüssissoit pas, se retirérent dans la ville par ordre d'Assan-Aga qui les commandoit, & qui vouloit reserver ses troupes pour la deffense de la place. Cependant l'Armée Imperiale s'alloit camper autour d'Alger, qui avoit des deux côtez deux grands & profonds fossez naturels que deux rapides torrens, qui descendent des montagnes voisines, & qui se vont jetter dans la mer, avoient creusés: & ces fossés étoient si profonds, que l'on ne les pouvoit passer à pied, ni à cheval. De l'autre côté l'Armée étoit couverte de la montagne, laquelle étant bien gardée lui servoit de rempart. Il ne sera pas inutile que je fasse ici à V. S. une petite description de la ville d'Alger.

Description d'Alger.

Cette ville appellée par les Anciens *Julia Cesarea*, est située sur le bord de la mer d'Afrique ou de Lybie, aux côtes de la Barbarie, vis à vis de l'Espagne, entre le * vent Grec & la Tramontane. La mer lave les murailles de

* *C'est ce qu'on appelle sur l'Ocean*, Nord-Est.

de la ville de ce côté-là, qui s'éleve vers la montagne, entre le vent *a* Grec & le *b* Lebeche. La montagne est rude & inaccessible, & rend la ville imprenable de ce côté-là, étant d'ailleurs fortifiée par une muraille, en forme de dents saillantes, qui la deffendent contre la petite artillerie, la grosse n'en pouvant approcher. Cette muraille s'étend le long de la quatriéme partie de la ville du *Maestral* au *Siroc*, depuis un Bastion jusques à l'autre, & forme ainsi avec les autres murailles, qui regardent vers la montagne une espece de Citadelle, appellée par les Arabes *Alcazaba*, ou comme d'autres l'écrivent Alcazara, c'est-à-dire, *Château*. Au couchant il y a une grande tour en forme de clocher, où le Vice-Roy, ou le Gouverneur fait sa demeure. Tout auprés il y a une porte, destinée à faire entrer du secours dans la place en cas de besoin. La Citadelle est flanquée de deux Bastions bien armez & bien deffendus, l'un au *Maestral*, & l'autre au *Syroc*.

Depuis l'un de ces Bastions qui regarde le *Maestral*, ou Nord, la muraille de la ville s'étend la plûpart du côté du midy, jusques à la mer. Elle est encore flanquée de deux autres Bastions, l'un vers le millieu, & l'autre vers

Continuation. 1541.

a *Termes usitez sur la Mediterranée, sur l'Ocean on appelle ce vent Nord, ou selon d'autres, Nord-est.* b Lebeche *vent de Lybie ou d'Afrique, qu'on appelle sur l'Ocean Sud-Oüest. Voyez les Relations du Levant, Thevenot &c.*

vers l'angle de la muraille du côté de la mer. Au milieu des deux Bastions est la principale porte de la ville, appellée par les Maures *Bebelvet*, d'où on sort au *a Maestral*. L'autre partie des murailles s'étend depuis le Bastion d'Alcazaba au *b Syroc*, flanquée aussi de deux Bastions, entre lesquels il y a une autre porte nommée Beb-Azon. Là est le plus grand concours de gens à cause que le marché s'y tient. Il y a enfin la muraille du côté de la mer, qui va en droite ligne du *Syroc* au *Maestral*. Au milieu presque de cette muraille, il y a un bras de mer, à l'embouchûre duquel la terre s'élargit un peu, & fait un coude qui forme comme une presqu'Ile. C'est là le port, ou le Mole d'Alger, que l'on a fait avec beaucoup de travail, & la presqu'Ile lui sert d'Arsenal. Ceux qui vont par mer à Alger, voyent la ville de bien loin, dans une fort belle perspective, en forme de triangle, dont le plus grand angle s'étend le long du bord de la mer, l'autre vers la terre ferme, & le troisieme fait un angle obtus en s'élevant vers la montagne.

Commencement du siege.

L'Empereur ayant assemblé son Armée autour de la Place, ses Ingenieurs l'assurerent qu'il l'emporteroit en peu de temps infailliblement en la battant du côté de la mer; à cause que les Turcs manquoient de gros Canon pour mettre sur les Vaisseaux, & que les Chrétiens en avoient de si grands qu'ils pouvoient faire de larges breches aux murailles. Les Espagnols furent postez au haut de la

a *Nord-Oüest, voyez voyages de Thevenot.*
b *Sud-Est sur l'Ocean.*

la montagne, qui est comme au dos de la Place. Les Allemands prirent leur camp dans les petites montagnes qui sont vers le millieu, à côté de la Tente de l'Empereur. Les Italiens parmi lesquels étoient, comme nous l'avons dit, les Chevaliers de Malte, qui étoient commandez par la personne même de l'Empereur, furent postez du côté de la mer, où ils étoient derriere une élevation de terre, qui les couvroit du Canon de la Place. Tout ce premier jour fût employé à se camper & se loger avec beaucoup d'incommoditez & perte même des Espagnols qui étoient sans cesse harcelez par les Arabes, qui étoient dans des lieux élevez au dessus d'eux, jusques-à ce que le courage de Don Alvaro de Sande les en chassa, & les obligea à s'éloigner.

Le même jour fût découvert un Espion venant d'Alger qui demanda avec empressement d'être conduit devant l'Empereur. Quand il fût auprès de lui, il lui dit qu'il étoit là pour lui donner avis qu'il ne devoit pas assieger la ville de tous côtez, mais se contenter de l'attaquer du côté de la mer, afin de donner occasion aux Mores d'executer le dessein qu'ils avoient fait d'abandonner Assan-Aga qu'ils n'aimoient pas, & de s'enfuïr du côté de la terre. Mais les Interpretes reconnurent par ses discours qu'il y avoit de la trahison en cét homme-là: Sur cela le Conseil de guerre lui fit donner la question. Il avoüa sans se faire beaucoup tourmenter qu'il avoit été envoyé par Assan-Aga, après quoi on le fit étrangler aux pieds de Gonzague, & on lui coupa la teste que l'on mit au haut d'une pique à la vüe de la ville. Espion.

Vers

Pluye froide.

Vers la minuit, & comme l'Armée n'avoit pour toute couverture que le Ciel, il se leva un orage terrible. L'air s'obscurcit en un moment. On ne voyoit que tonnerres & éclairs, & il tomba une grosse grêle pendant plus de demi-heure, qui causa un des plus grands froids qu'il puisse faire; l'Empereur lui même en fût fort incommodé, parce qu'on n'avoit pas encore eu le temps de debarquer les Tentes. L'Armée navale souffrit beaucoup aussi de cét orage, car cette pluye froide comme glace, avec un vent extrémement froid durerent toute la nuit. Les Arabes en eurent leur part. Cependant trois Compagnies que l'on avoit postées pour garder un pont de pierre, qui aboutissoit à une des portes de la ville, ne pouvant resister au froid qu'il faisoit, tomberent presque toutes transies de froid à terre. Les Turcs & les Mores s'en étant apperçûs au point du jour, firent une sortie, attaquerent ces Soldats à l'improviste, & en firent un si grand carnage qu'il ne s'en sauva que bien peu, & sans qu'il leur en coûtât rien. Les plus courageux d'entre eux, ou les plus temeraires, au nombre d'environ 300. oserent bien aller jusques aux flancs de la garde qui étoit autour de l'Empereur, ce qui jetta l'épouvante bien chaude par tout, parce qu'on n'étoit pas en estat de faire aucune resistance, à cause que la grande pluye avoit esteint les méches & mouillé la poudre dans les charges; & tellement detrempé la terre, qu'il y avoit de la boüe jusqu'à demi jambe.

Action hardie.

Cela n'empêcha pourtant pas Camil-

mille Colonna, & Augustin Spinola, tous deux Colonels, voyant que la personne de l'Empereur étoit en grand danger, & que l'armée entiere alloit perir, d'assembler les Troupes Italienes de leurs Regimens, de monter à cheval, & d'animer si bien les Soldats, que malgré la grande incommodité des boües ils marcherent vers l'ennemi, le poursuivirent, & en firent retirer la plus grande partie. Car les ennemis qui n'étoient pas moins incommodez que les autres du froid ne pouvoient pas, non plus que les autres gouverner leurs chevaux. Les Chevaliers de Malte qui combattoient à pied, & qui étoient, comme nous l'avons dit, incorporez parmi les Italiens, coururent les premiers pour soutenir la resolution courageuse des deux Colonels, & le firent avec tant de valeur, que s'étant melez parmi la Cavalerie ennemie, leurs Enseignes à la tête, avec leur lances & leur piques ils en tuerent plusieurs, & en demonterent d'autres pour leur sauver la vie. Entre autres l'action d'un Chevalier François, nommé F. Nicolas de Villegagnon, fut digne d'une particuliere loüange. Voulant ouvrir le passage aux autres, par une impetuosité naturelle à sa Nation, un Turc bien monté courût à lui, & le blessa d'un coup de Lance au bras gauche. Villegagnon ayant manqué son coup de pique contre lui, sans perdre courage, & pendant que le Turc vouloit tourner son cheval pour lui donner un second coup, lui qui étoit grand de stature, & extremement fort, voyant que le cheval de son ennemi s'étoit engagé dans les boües, sauta

hardi-

hardiment sur sa croupe, jetta le Turc à bas, & le poignarda, ce qui servit d'exemple aux autres à faire la même chose, de sorte qu'on fit un grand carnage des ennemis.

Discours de Gonzague. 1541.

Pendant que les Chevaliers & les Soldats de Malte étoient occupez à cette action glorieuse, le Vice-Roy Don Ferrante Gonzague ayant reçu avis de ce qui se passoit, donna des éperons & courut en diligence vers le grand Baillif Schiling, & le Commandeur de Savignac Enseigne de la Religion, & se mit à crier, *à vous, à vous Messieurs les Chevaliers, animez d'une ardeur si heroïque. Considerez qu'il se presente ici une occasion de faire en presence de l'Empereur, une des plus glorieuses actions que l'on ait jamais vû, ou plûtôt de continüer celle que vous commençâtes l'année passée, lors que vous entrâtes dans un Couvent pele-mêle avec les Infidelles vos ennemis. Il ne s'agit plus de les attendre ni de les battre ici, il faut les poursuivre, & entrer dans Alger en se battant avec eux. Vous ne sauriez jamais rien faire de si capable de rendre immortelle la reputation de vôtre Ordre, que de finir ainsi une telle guerre contre les Barbares, sans Artillerie & presque sans armes, aujourd'hui que l'agitation violente de la mer ne nous permet pas de les pouvoir débarquer, & que le mauvais temps empêche nos ennemis de se servir des leurs.*

On veut surprendre Alger.

Les Chevaliers animez par ce discours se mirent à crier, *Vive Dieu, Vive Charles, Vive la Religion de Malte*, & pleins d'ardeur & de feu, ils marcherent gayement, l'enseigne de la Croix blanche devant eux, vers la porte d'Al-

d'Alger, pêle-mêle avec les Turcs qu'ils menerent toûjours battant. Gonzague depêcha le Regiment de Colonne, pour combattre en cette occasion sous les Enseignes de Malte, afin que les ennemis, à cause du grand nombre ne s'apperçussent pas du dessein, & de la resolution des Chrétiens qui étoit d'entrer dans la ville, & qu'ils ne s'avisassent de fermer la porte avant que les Chevaliers s'en fussent rendus maîtres.

Dessein évanoüi.

Le Vice-Roy avoit resolu d'aller en personne avec le reste de l'Armée pour leur donner du secours dès qu'ils seroient arrivez à la porte, & tout étoit prest pour cela; mais le rusé Assan-Aga sçût lui rompre ses mesures, car ayant reconnu de loin les Chevaliers à leurs habits, il fit lever le pont Levis & fermer la porte, se mettant peu en peine de laisser dehors tant de malheureux Turcs, qu'il sacrifia à la fureur des Chrétiens. Action digne d'un grand Capitaine, puis qu'il vaut bien mieux perdre quelques Soldats que de laisser perir une ville entiere. On ferma la porte justement lors que les Chevaliers y étoient déja arrivez, & l'on dit même qu'ils la pousserent avec leurs piques, & leurs halebardes lors qu'on la fermoit; je ne cacherai pas à V. S. que l'on assure même que le Chevalier F. Ponce de Bilinguer Sieur de Savignac François de Nation, planta son poignard dans la porte, action bien hardie.

Carnage des Chrétiens.

Assan-Aga s'étant apperceu que le nombre des Chrétiens n'étoit pas grand crût qu'il en auroit bon marché s'il attaquoit vigoureusement leur Arriere-garde, & comme la

pluye

pluye avoit cessé & que le vent sec & froid de Septentrion étoit renforcé, il eut moyen de se servir de l'Artillerie qui étoit sur les murailles de la ville. Il en fit conduire la plus grande partie vers le pont, & ainsi, non seulement il incommoda la retraite des nôtres mais il en fit même un grand carnage; car ayant armé ses meilleurs Soldats Turcs & Maures d'Arbalestes de fer (arme très-utile parce qu'on peut s'en servir même en temps de pluye) il sortit à cheval à leur tête pour les mieux encourager, donna une terrible attaque à nos Gens, & fît un grand carnage des Chrétiens, qui étoient en tel desordre qu'ils ne se reconnoissoient plus les uns les autres, & ne savoient plus qu'étoient devenües leurs Enseignes.

On va au secours des Chevaliers.

L'Empereur averti que la pluspart des Italiens, qui étoient des Troupes nouvelles, se laissoient tüer sans se deffendre, ou qu'ils prenoient la fuite & que par là les Chevaliers demeuroient exposez à la boucherie des Barbares, envoya les Allemans pour les secourir. Lesquels animez par les discours de l'Empereur, firent les derniers efforts pour se tirer des boües, avec d'autant plus de courage qu'ils commençoient à se pouvoir servir de leurs Arquebuses, avec lesquelles ils repousserent les Turcs avec perte de leur gens, & delivrerent les Chevaliers qu'ils voyoient prests d'être accablez par le grand nombre des ennemis. Le Baillif Schiling qui étoit Alleman, ravi de ce que ceux de sa Nation avoient fait une si belle action, les encouragea davantage, & poursuivît les ennemis si vigoureusement

qu'il crût pouvoir entrer dans la ville pêle-mêle avec Assan-Aga qui avoit donné ordre de laisser ouverte la porte par laquelle il étoit sorti; mais il fût si fin, qu'il courut en toute diligence vers la porte, & commanda aux plus agiles de le suivre. Il ne fut pas plûtôt entré, qu'il la fit fermer, se souciant fort peu de sacrifier encore jusques à 300. hommes de ses Troupes qu'il laissa dehors.

Quoi que la perte que firent les Turcs & les Arabes en cette occasion fût bien grande, celle que fit l'Armée Chrêtienne, sur tout à l'égard des Chevaliers, le fût bien davantage. Entre les plus considerables furent tuez ceux-ci, Frere Ponce de *Savignac*; Frere Diego di *Contreras*, Castillan; F. Lopez *Alvarez*, Navarrois; F. Joan di *Pennas* Castillan, F. Pierre de *Ressay*, & F. Jean *Babots*, tous deux François: F. Charles de *Gueval*, Provencal: F. Jean *Pinart* François: F. Joseph *Della Casa*, Italien: F. Jean-Marie *Cavalcante*, Italien: De plus trois Chapelains, deux Italiens, & un Espagnol, & plus de 350. Soldats, sans compter ceux qui moururent en suite de leurs blessures, ou qui furent estropiez. On croit enfin qu'il y fut tüé soixante & quinze Chevaliers. Perte des Chevaliers.

J'ay du déplaisir, Très-saint Pére, d'être obligé d'affliger encore davantage vôtre Sainteté, par la Relation de la triste & malheureuse journée de l'Entreprise d'Alger arrivée le 28. Octob. 1541. (telle que je ne sai si le Christianisme en a jamais eu de plus affligeante) car il semble que la Terre, la mer, l'air & les vents eussent conspiré ensemble

pour favoriser les Barbares, & mortifier les Chrétiens, à cause de leurs péchez, & peut être en particulier pour punir l'orgueil, & faire évanouïr les grandes esperances que l'on avoit fondées sur nôtre armée; telles que l'on ne s'attendoit pas à moins qu'à remporter la victoire en tous lieux, & planter la Croix de J. Christ dans toute l'Affrique, lors que l'on n'y a pas pû acquerir seulement un pouce de terre.

Tempeste.

Pendant que les choses alloient si mal sur la terre, & que le sang de nos gens formoit d'aussi gros torrens que les pluyes du Ciel, il se forma sur la mer aprés un quart d'heure d'obscures tenebres, une si horrible & si furieuse tempeste, que le bon vieillard Doria avoüa qu'il ne croyoit pas qu'il y en eût jamais eu de si grande, en quelque autre mer que cefût. V. S. pourra juger dans quel découragement devoit être, non seulement l'Empereur, mais toute l'Armée Chrêtienne, si maltraitée sur la terre, de voir l'Armée Navale, non pas batüe des vents, & de la tempeste, mais presque engloutie & ensevelie sous les ondes. Tantôt on voyoit les vaisseaux élevez jusques aux nües, & un moment aprés abymez dans le centre de la mer, jusques là, que pendant plus de demi-heure, plusieurs fois on crût tous les vaisseaux perdus sans ressource; Je puis bien asseurer V. S. qu'il y en avoit beaucoup plus de ceux qui recitoient *le de Profundis*, pour ces malheureux, que de ceux qui disoient un *miserere mei Deus*, en leur faveur.

Les Galeres sont plus maltraitées que les vaisseaux 1541.

Quoi que la tempeste affligeât toute l'Armée navale, il est pourtant vrai que les Galeres furent plus mal-traitées que les vaisseaux, & sur

& sur tout ceux de haut bord, qui par la pesanteur de leur Ancres resistoient mieux à l'impetuosité & à la furie des ondes, au lieu que les Galeres pour être basses étoient tantôt couvertes de montagnes d'eau, & puis sortant de ces abymes elles donnoient de furieuses estrapades à leurs cables, & de grandes secousses à elles mêmes. Souvent on voyoit des torrens d'eau courir de la poupe à la proüe, & puis ces eaux, battües des vents & de la furie de la mer, alloient se rompre, écumer, & devenoient aussi blanches que la neige. Les Mariniers qui étoient à la Chiourme & ceux des Galeottes, à demi noyez avoient les mains & les nerfs tellement engourdis de froid, qu'ils ne pouvoient donner aucun secours, ni être secourus des autres, & dans une si rude épreuve, ils étoient forcez de se voir perir d'une maniere digne de compassion.

En un mot les Galeres furent reduites à une telle extrémité, que les Officiers & les Matelots, jugerent qu'il n'étoit plus possible de les gouverner, ni de resister plus longtemps à une si furieuse tempeste, d'autant plus qu'ils voyoient que les cordages leur alloient manquer: & que s'ils venoient à se rompre la nuit, il n'y auroit plus aucun moyen de sauver personne de tous ceux qui y étoient, ni de les empêcher d'être miserablement noyez. On craignoit encore pis, savoir que la furie de la mer qui faisoit de ses ondes de hautes montagnes ne les allât briser contre des écueils, & ne mît en mille pieces les vaisseaux, les armes & les hommes. Cela seroit arrivé aussi s'ils fussent aller donner contre les côtes.

Grande misere où elles sont reduites. 1541.

Résolution temeraire. C'est ce qui força plusieurs Galeres à prendre la resolution, pour se sauver au plûtôt, d'ôter les fers aux forçats, de mettre toutes les voiles, & d'aller le long de la côte, afin que la violence du vent, les fit donner à travers quelque endroit plus proche de la terre, & que du moins quelques-uns des plus heureux se pûssent sauver sur quelque débris des vaisseaux. Cette pernicieuse & desesperée resolution fut suivie par un certain nombre de Galeres, qui perirent toutes miserablement, & furent brisées contre des écueils, ou des bancs de sable où la force terrible des vents les portoit; ainsi plusieurs innocens, qui n'avoient pas consenti à une telle resolution, payerent aux depens de leur vie, la temerité de ceux qui l'avoient prise.

Exemple de la Galere Bastarde. Ce mauvais exemple (ce qui est digne d'être remarqué) faillit à être imité par les Matelots de la Galere, appellée la *Bastarde de Malte*, qui ayant navigé depuis vingt ans, & essuyé plusieurs tempestes, avoit été plusieurs fois reparée & radoubée; mais comme elle étoit vieille, elle étoit par consequent moins en estât que les autres, de resister à l'horrible impetuosité des ondes de la mer. Frere François d'Azevedo qui la commandoit s'étant apperçu du dessein des Matelots, mit l'épée à la main, & avec une colere aussi furieuse que la tempeste, dit à haute voix sur la poupe. *L'épée que je tiens sera ensanglantée du sang du premier qui osera être d'avis d'executer une action si temeraire. La Religion m'a donné le commandement de cette Galere, pour la conserver, & non pas pour la detruire, & il faut*

ou perir par la tempeste, ou attendre nôtre salut de la misericorde de Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui se confient en lui. Après quoi ayant remis l'épée au fourreau, il fit de grandes promesses de la part de la Religion, & de lui même qui étoit fort riche de recompenser largement tous ceux qui se distingueroient dans cette occasion, & qui auroient assez de courage pour resister aux malheurs qui les accabloient. Par cette action glorieuse il sauva la Galere, quoi que pendant tout le temps que dura la tempeste, il eût fallu employer cinquante hommes que l'on relevoit d'heure en heure pour pomper & empêcher qu'elle ne coulât à fonds par la grande quantité d'eau qui y entroit.

Le dessein des Mariniers & autres personnes qui étoient dans les Galeres, de sauver leurs gens par cette resolution temeraire ne leur réüssit pas, je le redirai encore une fois; & l'Empereur s'en étant apperçu, pour empêcher que les autres Galeres & vaisseaux, ne suivissent un si mauvais exemple, souffrit que tous ceux qui s'étoient jettez à terre par cette voye, fussent mis en pieces par la Cavalerie Arabe, qui avoit accouru, & s'étendoit par tout le long des côtes. Il est certain qu'il ne se seroit pas sauvé un seul de ces gens-là, si l'Empereur qui voyoit tout ce qui se passoit, ne se fût apperçû que la Galere de Jannetin Doria, neveu d'André (qu'il aimoit comme s'il eût été son propre fils) par les secousses des autres vaisseaux qui donnoient tout à travers, avoit déja échoué sur un banc de sable, où elle alloit être la victime de la furie des

Perte de gens tuez sur les côtes par les Arabes.

Barbares: ce qui l'obligea d'envoyer en diligence Don Antonio d'Arragona avec trois compagnies d'Italiens pour lui donner du secours, & le delivrer des mains des Arabes; ce qui réüssit heureusement à l'entiere satisfaction du Prince, de Doria son Oncle, & de sa Majesté Imperiale.

Navires perdus.

On a déja fait le denombrement des Vaisseaux qui ont peri par cette horrible tempête, & on en envoya un extrait hier au soir à Monseigneur le Legat, savoir quinze Galeres, & plus de 40. petits vaisseaux Espagnols, & trois navires des plus grands. Enfin depuis le matin jusqu'au soir, on perdit plus de 150. vaisseaux, & plus de 7600. hommes noyez, ou tuez par la Cavalerie des Mores sur les côtes; outre que tous les autres vaisseaux furent moitié fracassez, & que l'on y perdit encore toute l'Artillerie destinée à battre Alger, avec presque toutes les munitions de guerre & de bouche. Que peut-on ajoûter à cela! sinon que toute la plage depuis Alger jusqu'à *Corcellis*, étoit couverte de corps morts d'hommes, & de chevaux, & de debris de vaisseaux, en telle sorte que je puis assurer V. S. qu'il seroit difficile de decider, si le Ciel a versé à proportion plus de pluye, que les yeux ont versé de larmes à la vüe d'un si triste spectacle: & qu'il n'y en a pas un seul entre tous ceux qui se sont sauvez qui n'ait crû être infailliblement perdu; aussi est-il vray que la moitié de ceux qui allerent à cette entreprise, y ont peri, ou par la tempeste, ou par l'épée des Barbares.

Pendant ces trois jours, on consuma tous les

les vivres que l'on avoit débarquez, sans esperance d'en avoir d'ailleurs, ni quoi que ce fût pour manger, la mer ayant tout englouti! Où est-ce que l'on a jamais vû de plus grand objet de compassion? Sinon que l'on y ajoûte, que c'en étoit encore un plus grand, de voir plus de 400. mal-heureux plus ou moins dangereusement blessez, qui n'avoient pas de quoi, je ne dirai pas avoir le couvert quelque part, ni de lieu où se retirer, mais non pas même où assoir le pied sur un morceau de terre seiche. Je puis assurer V. S. que j'ay vû, lors que nous allions d'un côté & d'autre avec Monseigneur le Legat, cinq Chevaliers de Malte, & plus de 30. Gentils-hommes volontaires de differentes Nations, verser leur sang dans les boües & y perir sans leur pouvoir donner aucun secours.

Cependant l'épouvante & la crainte d'être encore plus exposez à la barbarie des Infidéles, avoit saisi le cœur de toute l'Armée, & particulierement des blessez, se voyant sans artillerie, ni munitions de guerre ni de bouche, & hors d'estat de pouvoir ni se deffendre, ni prendre Alger, pour s'y raffraîchir un peu, en sorte que les plus courageux tomboient dans le desespoir; & il est vray que l'Empereur seul dans toute l'Armée de terre fit paroître un courage invincible, autant que plein de compassion pour les mal-heureux. Il meritoit assurement une meilleure fortune, & d'être loüé non seulement des hommes, mais des Anges. Il alloit par tout consolant & encourageant tout le monde tantôt *Charles ferme dans les disgraces.*

à cheval, & souvent même à pied & dans la boüe, & l'on peut dire que ce fut l'unique consolation qui resta à l'Armée, dans l'abyme de mal-heur & de desespoir où elle se voyoit.

Une de ses actions digne de l'immortalité.

Je supplie V. S. de me permettre de lui raconter une action de cét Empereur des plus glorieuses, des plus genereuses, & des plus dignes d'être imitées, qu'aucun Monarque ait jamais faites. Son Maître d'Hôtel lors qu'on debarquoit les vivres, avoit mis à part pour la Table & la bouche de l'Empereur, certaines provisions dans des caisses & des paniers. Charles ayant appris qu'il ne restoit pas même un seul morceau de pain, que ce qu'on avoit reservé pour sa bouche, voulut aller lui-même avec son Maître d'Hôtel voir en quoi cela consistoit : aprés qu'il l'eut vû, il lui dit, *Miserable que tu es, comment veux-tu que je me réjoüisse, que je mange & que je boive, pendant que tant de mes Compagnons meurent de misere au milieu des boües?* A l'instant il fit porter tous ces vivres devant lui, & les fit distribuer à un grand nombre de blessez & de malades, ce qui lui attira mille benedictions de tous ceux qui le virent.

Action d'André Doria.

Ce fut encore une action bien glorieuse, que celle que fit sur la mer, comme un second Neptune, le courageux & ferme vieillard le Prince André Doria, Capitaine sans égal dans la marine. Car il demeura toûjours ferme, intrepide, & invincible, comme une si terrible & si violente tempeste, sans avoir jamais perdu de vüe l'Empereur; en quoi il montra plus que jamais sa fidelité, & son zé-

le

le envers son Maître. Il avoit déja prevû la tempeste plusieurs heures avant qu'elle arrivât, par la vüe de l'estoile de S. Simon, & S. Jude, tant redoutée des Mariniers, soit par superstition, ou que le pronostic soit fondé sur une longue experience, de sorte qu'il auroit pû se mettre en lieu de seureté, & se retirer avec ses Galeres dans le port voisin de Bugie. Mais il ne voulut jamais partir du lieu où il avoit jetté les ancres, afin de ne pas abandonner l'Empereur, en le laissant à terre à la merci des Infidéles, qui n'auroient pas manqué de l'attaquer & de le mettre en deroute, quand ils auroient vû qu'il n'avoit plus d'esperance de s'embarquer sur ses vaisseaux. Aussi de 18. Galeres perdües, il y en eut douze qui lui appartenoient en propre.

Vers le coucher du soleil de cette malheureuse journée du 29. d'Octobre, Doria voyant que la violence de la mer, & l'impetuosité des vents commençoit à s'appaiser peu à peu, qu'on pourroit à force de bras lever les ancres pour mettre à la voile, & qu'à cause des grands brisans de la mer il n'y avoit aucune sorte de barques qui osât approcher des côtes, ni aucun moyen de faire savoir ses intentions à l'Empereur, s'avisa de faire mettre à la nage un Matelot courageux, à qui il fit attacher des morceaux de liege, pour lui aider à nager, l'empêcher de s'enfoncer, ou le garentir s'il donnoit contre quelque écueil; on lui attacha la Lettre suivante au cou, bien enveloppée dans de la toile cirée,

Resolution de Doria.
1541.

Au Très-Auguste & invincible Empereur Charles-Quint, mon souverain Seigneur, & mon cher fils par l'amour extreme que j'ay pour lui.

TRés-glorieux Empereur, même dans l'infortune. La volonté de Dieu, maîtresse des desseins & des sentimens des Princes, a permis que Vôtre Majesté Imperiale n'ait pas suivi mon conseil au sujet de cette fatale entreprise; mais j'espere qu'elle permettra que vous le suiviez aujourd'huy dans le grand danger où nous nous trouvons. Mon cher Empereur & Fils, l'amour que j'ay pour vous m'oblige à vous faire savoir, que si avec toute la diligence possible & sans perdre un seul moment, vous ne prenez la resolution de vous retirer, & de vous servir de l'unique moyen que je vous presente, Vôtre Majesté se met en un danger inévitable de perir, & toute l'Armée avec vous, aussi bien que les restes de l'Armée navale, qui ne subsiste que par miracle. Je vous supplie de considerer, que ce peu de vaisseaux qui nous restent, ont été tellement mal-traitez & brisez qu'ils ne sauroient resister à la moindre tempeste, & que nous sommes dans la saison où il en arrive de si grandes, & de si frequentes qu'elles se suivent presque l'une l'autre. Je prie Vôtre Majesté, pour laquelle j'ay un vrai amour, de s'en rapporter à ma longue experience, qui me fait connoître par la constitution de l'air (conjecture qui ne fut que trop veritable) que le temps

se

se prepare à former une tempeste plus terrible que celle que nous avons soufferte. Ainsi je supplie vôtre clemence tant vantée, de ne pas s'obstiner à vouloir combattre contre la rigueur de l'Hiver, la fureur de la mer, la rage des vents, & peut-être encore les decrets du Ciel. On peut remettre cette Entreprise à un temps plus favorable, & en attendant, vous retirer en diligence par terre vers le Cap de Matafous, *où je vous irai prendre par mer. C'est là mon sentiment, prest pourtant à suivre les ordres qu'il vous plaira me donner, au peril de mille vies, étant vôtre très-obeïssant serviteur.*

ANDRE DORIA.

Cette Lettre donna beaucoup de joye à l'Empereur. Il ne l'eut pas plûtôt lûe, qu'il se mit à penser combien il lui en avoit coûté de n'avoir pas suivi en cette entreprise les conseils d'un homme qu'il faisoit gloire d'appeller son pere. D'ailleurs il savoit par experience, combien ce Prince étoit habile à prevoir les tempestes. Ainsi il renvoya le même porteur, après lui avoir fait un present de douze Ducats, & le chargea d'un petit billet pour Doria, par lequel il approuvoit le conseil qu'il lui donnoit, & lui faisoit savoir qu'il le vouloit exactement suivre.

Charles se dispose à suivre cét avis. 1541.

Cependant l'Empereur faisant reflexion à ce que l'Armée si fatiguée par tant de disgraces, & par la faim qu'elle avoit soufferte, n'auroit pas la force de marcher si loin, & que d'ailleurs elle feroit exposée à combattre contre les Turcs & les Arabes, devenus, non seulement hardis & insolens, par le nau-

Considerations.

frage de l'Armée Chrêtienne, mais aussi plus forts en nombre, par l'esperance de profiter de ce qui en restoit; d'autant plus que plusieurs des principaux Chefs des Arabes, qui avoient secretement promis à Charles-Quint d'embrasser son parti contre les Turcs, quand ils virent qu'il étoit reduit en un si miserable état, se joignirent aux Turcs contre lui par l'esperance d'y mieux trouver leur compte; conduite ordinaire aux Barbares, & quelquefois aussi aux Chrêtiens, de se mettre du côté des plus forts.

Charles fait tüer les Chevaux.

Charles-Quint, émû de compassion pour ses Troupes, chercha par quel moyen il les pourroit un peu raffraîchir, & leur faire reprendre leurs forces, afin qu'elles fussent en état de faire le voyage. Il n'en trouva point d'autre, que de commencer par faire tüer tous les chevaux de l'artillerie, & ensuite la plûpart de ceux de l'Armée, que l'on distribua aux soldats par Compagnies. Ces soldats étoient si affamez qu'ils travaillerent incontinent à les tüer, & les écorcher; se servant non seulement de coûteaux, mais de leurs poignards. Ils firent grand feu pour les faire cuire au plûtôt, avec des debris des vaisseaux, qu'ils avoient en abondance. Mais quelque bon feu qu'ils fissent, ils étoient si affamez que ne pouvant attendre que la chair fût cuite, ils la mangeoient moitié crüe, (il y a bien apparence que la graisse des chevaux ne les incommoda pas) cependant ils mangeoient cette viande dégoutante avec tant d'avidité, qu'ils faisoient voir, qu'ils se vouloient vanger par un repas si fastidieux de la faim,

faim, qu'ils avoient soufferte. Mais que faire ? ils étoient excusables à ce que tout le monde disoit, parce que la faim n'a point de Loy.

Ces miserables soldats s'étant un peu refaits, l'Empereur ordonna à son Lieutenant General Gonzague, de faire battre la marche, & de decamper de devant Alger. On fit marcher l'Armée par le même chemin par lequel elle étoit venüe, & dans le même ordre, c'est-à-dire, divisée en trois Corps, à cela près que sa Majesté Imperiale voulut que l'on fît marcher les malades & les blessez dans le Corps de bataille : & comme on ne doutoit pas que les Arabes n'attaquassent l'Arriere-garde, l'Empereur commanda, que l'on fît mettre dans les rangs les plus exposez à l'ennemi de l'Arriere-garde les soldats les mieux armez de corselets, de cuirasses & de piques, & entre autres les Chevaliers de Malte, & les soldats de la Religion, qui furent fort mal-traitez par Assan-Aga, lequel fut incessamment à leurs trousses avec sa Cavalerie, quoi que nos soldats tuassent de temps en temps ceux des siens qui avoient la temerité de s'approcher de trop près. Marche de l'Armée.

On marcha en cét ordre pendant cinq milles, toûjours sur les côtes de la mer, tirant vers le Levant, jusques à ce qu'on arriva au bord d'un torrent nommé *Alcaras*, qui s'étoit extrémement enflé non seulement par les grandes & continuelles pluyes qui étoient tombées, mais sur tout par les ondes de la mer, qui étant poussées par les vents, arrêtoient le cours des eaux du torrent, & On fait alte.

l'em-

l'empeschoient de se décharger. On fit sonder les guays, & on trouva qu'il étoit impossible de les passer à pied, ni à cheval ce jour-là. Ce qui obligea l'Empereur, de faire camper l'Armée sur le bord, en forme de triangle, du mieux qu'il se pourroit, selon la nature du lieu. Ils étoient couverts d'un côté de la mer, & de l'autre du torrent lui-même. Je ne dois pas oublier de dire que plusieurs des nôtres qui furent assez hardis pour entreprendre de passer à gué, furent entrainez par la rapidité du torrent, & miserablement noyez.

On passe le torrent.

Mais comme les Arabes harceloient continüellement nos Troupes, nos Arquebusiers se tenoient aussi sur leurs gardes, & s'aquirent beaucoup de reputation: car non seulement ils firent reculer les Arabes par leurs escarmouches, mais ils en tuerent beaucoup sans perdre que peu des leurs; & ce fût une chose étonnante, que les Turcs, les Arabes, & les Maures, pour le moins quatre fois plus forts en nombre que les autres, d'ailleurs tous gens frais, connoissant fort bien le païs, & forts en Cavalerie, ne fissent plus d'effort contre eux, & plus de mal, ou plûtôt, qu'ils ne les deffissent entierement; il est vrai qu'ils ne le pouvoient pas, parce que ceux-ci étoient protégez du Ciel. Cependant les Ingenieurs & les Travailleurs furent occupez toute la nuit, à choisir parmi ce debris des vaisseaux, des pieces qui leur pûssent servir, comme des vergues, & des mats qui étoient sur la plage, avec quoi ils firent un pont, sur lequel on fit passer

ser assez commodement le jour suivant, les Italiens & les Allemans. Les Espagnols, ayant trouvé un gué un peu plus haut, passerent le torrent.

Assan-Aga averti que l'Empereur passoit le torrent avec son Armée, rappella ses Turcs, laissant aux Arabes & aux Maures le soin de poursuivre les Chrêtiens, ce qu'ils firent pendant quelques heures, mais voyant qu'ils ne faisoient pas de progrès, ils se retirerent comme les autres. Le soir de ce jour-là l'Armée arriva au bord d'un autre torrent qu'elle passa sans beaucoup de peine, parce qu'il n'étoit pas si enflé que l'autre, mais comme la nuit étoit déja venüe quand ils eurent passé, l'Armée campa à l'autre bord, laissant le fleuve derriere elle, ce qui leur donna quelque repos de corps & d'esprit, quoi qu'il fît grand froid, parce que les ennemis s'en étant retournez sur leurs pas, comme nous l'avons dit, ils n'avoient plus rien à craindre, que pour la nuit suivante, en allant vers la mer, où ils se devoient reposer quoi qu'avec beaucoup d'incommodité. Le lendemain troisiéme jour de leur marche ils arriverent au camp de Matafus, où la joye de l'Armée de terre fut grande de se rejoindre avec l'Armée navale. On assît les camps & les logemens au bord de la mer. Mais la nuit les Chrêtiens furent fort étonnez d'entendre un grand trepignement de chevaux. On découvrit que c'étoient les Arabes, qui revenoient pour tâcher de les harceler lors de l'embarquement, & d'attraper ce qu'ils pourroient.

On arrive à vüe de l'Armée Navale.

Doria n'eût pas plûtôt mis pied à terre, qu'il

Embarquement.

qu'il courut faire la reverence à l'Empereur, qui le reçut & l'embrassa comme si c'eût été son frere. Il fit porter avec lui des vivres, dont l'Empereur, & les plus grands Seigneurs de sa Cour avoient si grand besoin, qu'ils n'avoient presque rien mangé depuis trois jours. Mais on leur porta dequoi se rafraîchir, & se dedommager des fatigues & de la souffrance de leur voyage. Cependant Doria s'en retourna donner les ordres necessaires pour l'embarquement, que l'on commença ce jour-là même, & qui dura jusques au soir du lendemain. Les Espagnols, & les Chevaliers de Malte furent les derniers à s'embarquer; comme c'étoient les plus vieilles & courageuses Troupes, il fallût les opposer aux Arabes, contre lesquels ils se deffendirent si bien, qu'ils les forcerent de se retirer, après quoi les Espagnols & les Chevaliers s'embarquerent. L'Empereur ne fût pas plûtôt embarqué, que voyant qu'il n'y avoit plus de place, il fit jetter tous les chevaux dans la mer, & commença par les siens pour donner exemple, ce qui ne laissa pas de lui faire de la peine, parce qu'il en avoit de très-beaux, & de grand prix.

L'embarquement est achevé, & depart.

A peine l'Armée fût-elle embarquée, qu'un peu plus d'une heure aprés le soleil couché, il se leva des vents de * *Ponent* & *Maestral*, qui firent beaucoup craindre les Pilotes & les Matelots, parce que l'Armée étoit alors justement prête à doubler le Cap de Matafus où les Vaisseaux sont en seureté contre toute sorte

* *c, d'Oüest, & de Nord ou Nord Oüest.*

ſorte de vents hors ces deux-là, parce qu'ils y ſont couverts par une longue ſuite de rochers fort hauts, en forme d'arc, en tirant vers le Nord. Cependant ils furent plus heureux qu'ils ne l'avoient eſperé, en ce que la plus grande impetuoſité des vents s'alloit rompre & briſer contre des baſſes qui ne paroiſſoient pas, & qu'ainſi ils ne leur faiſoient pas d'autre mal, que celui de cauſer une groſſe marée qui les incommodoit pourtant beaucoup.

L'Empereur aprés avoir tenu conſeil avec Doria ſur le ſujet du voyage, commanda de mettre à la voile, ayant préalablement fait faire les prieres ordinaires par ſon Chapelain. Le Prince ne perdit pas un moment à executer cét ordre, parce qu'il lui tardoit beaucoup de s'éloigner de ces plages dangereuſes & ennemies. Mais comme l'Armée commençoit à voguer, il arriva qu'un des plus grands navires alla donner contre un écueil qui ne paroiſſoit pas, vers la pointe du Cap de Matafous. Le vent qui étoit violent le pouſſa avec tant de force, que le vaiſſeau ſe mit en pieces, & que tout l'équipage compoſé de plus de 400. perſonnes fût noyé, ſans qu'on en pût ſauver un ſeul. Ce qui faiſoit grand' pitié à ceux qui étoient dans les autres vaiſſeaux de voir pluſieurs de ces mal-heureux monter ſur les gabions, ſur quelque debris du vaiſſeau, & au haut des mats, criant miſericorde, & ſecours. L'Empereur fit bien détacher quelques Brigantins, mais ils n'y furent pas à temps, & ils furent tous noyez & abymez dans la mer avant qu'on pût les ſecourir; ce qui renouvella le ſouvenir du crüel naufrage

On met à la voile & on part.

que

que l'Armée avoit fait quelque temps auparavant devant Alger, où ce navire seul se pouvoit vanter de n'avoir point été maltraité.

Perte d'une Galere.

Bien peu s'en fallut que la Galere de la Religion de Malte nommée la *Catarinetta* commandée par frere Jean *Barientos*, ne tombât dans un semblable malheur, car un violent coup de mer lui rompit le timon & l'obligea de baisser ses voiles ; & comme le vaisseau sans timon étoit prest de donner contre la terre, Dieu le sauva comme par miracle, par le moyen de deux hardis matelots qui descendirent dans l'eau tous nuds & attachez avec des cordes, quoi qu'il fît un froid horrible ; ils remirent un autre Timon qu'on avoit de reserve, faisant entrer avec leurs mains, avec beaucoup de peine & peril de leur vie le crampon du Timon, dans les pitons. Barientos qui la commandoit encore donna douze Ducatons d'Hongrie à chacun de ces Matelots, & ensuite les presenta au grand Maître & au Chapitre, qui leur donnerent des emplois, qui étoient au dessus de leur condition, mais beaucoup au dessous de ce qu'avoit merité une action si genereuse.

Autres pertes.

Ensuite les vents se renforcerent tellement qu'ils changerent la marée en une si furieuse tempeste, qu'ils crûrent être tous perdus sans ressource, & que les Officiers même n'en voyoient point d'autre en une telle occasion, que d'implorer la misericorde de Dieu. Jusques-là que l'on entendit dire à Doria toûjours intrepide dans les plus grands perils,

perils, *Seigneur je ne vous recommande que la seule vie de l'Empereur mon maître.* On perdit en cette occasion un gros vaisseau de Genes nommé *la Caraccà Fornara*, chargé de vivres, sans qu'on en pût rien sauver ; ce qui incommoda beaucoup les autres vaisseaux, qui furent contraints d'essuyer la tempeste, & quoi qu'il n'y eût pas d'autre perte que celle dont nous venons de parler, il n'y eut point de vaisseau qui ne fût beaucoup endommagé, & la pluspart eurent leurs Mats rompus, & leurs voiles déchirées.

Charles arrive à Bugia & est visité.

Aprés tant de revers de fortune, & toûjours en crainte de se voir à tout moment abymés dans la mer, finalement sa Majesté Imperiale, avec les petits restes de cette Armée Navale, composée de vaisseaux, & de gens sans nombre lors qu'il étoit allé sur les plages d'Alger, arriva au Port de Bugia où étoient déja venües trois Galeres de Malte à demi brisées. Il alla loger au Château, en attendant que les vents s'appaisassent. Pendant que sa Majesté Imperiale y étoit, avec ces tristes restes de son Armée, le Roy de *Cucco*, (un de ces petits Seigneurs des Montagnes de Mauritanie, qu'ils appellent Rois en leur langue, & qui à peine seroient appellés Barons dans la nôtre) envoya offrir à l'Empereur un grand secours de munitions de guerre & de bouche, d'argent, & de Troupes, s'il vouloit avec son armée retourner à Alger lui faire la guerre & l'assieger. Il promettoit de donner ce secours en peu de jours, & de le continüer jusques à ce que la ville fût prise.

L'Em-

Ambassadeurs de Cucco, Gonzague.

L'Empereur faisant reflexion au peu de foy que l'on pouvoit ajoûter aux Maures, & que ce n'étoit que la passion qu'ils avoient de chasser les Turcs d'Alger qui les obligeoit à promettre plus qu'ils ne pouvoient tenir, outre que ce qui lui restoit de son Armée n'étoit pas en estât d'entreprendre un tel Siege, renvoya ces Ambassadeurs, aprés les avoir bien caressez, & regalez. Déja le jour precedent, il avoit congedié Don Ferrant Gonzague Vice-Roy de Sicile, avec ordre de s'en retourner avec les trois Galeres de Sicile. Il avoit aussi congedié le Grand Baillif d'Allemagne qui commandoit les Galeres de Malte, qui firent le voyage ensemble jusques à Trapani.

Il arrive en Espagne.

Quand la mer fut calmée, & par un bon vent sa Majesté Imperiale ordonna l'embarquement qui se fit le 16. Novembre, que l'on mit à la voile pour aller à Cartagene. Le voyage fût trop heureux pour ne les faire pas souvenir des disgraces du premier. L'Empereur ne s'arrêta qu'un seul jour à Cartagene, par l'impatience où il étoit d'aller à Occagna, pour y voir ses filles. Il partit le lendemain pour y aller, aprés avoir donné congé, avec les plus grandes demonstrations de tendresse, à Doria, qui devoit prendre le chemin de Madrid avec Monseigneur le Legat, où sa Majesté Imperiale se rendra en son temps, & cependant nous ne partirons d'ici de trois jours. Voilà, Saint Pére, ce que j'ay crû vous devoir écrire pour satisfaire à l'ordre que vous m'aviez donné, de vous faire la relation de cette Entreprise, je suis, en me prosternant

aux

aux pieds de vôtre Sainteté, avec toute l'humilité dont je suis capable.

De vôtre Sainteté.

Le très-fidelle & très-obeïssant

ANTONIO MAGNALOTTI.

De Cartagene le 19. Novembre 1541.

Je ne doute pas que mon Lecteur ne soit bien aise d'avoir vû la Relation cy-dessus, s'il veut prendre la peine de la confronter, avec ce que j'en ai dit à la fin de la 2. partie de cét Ouvrage. Cependant je lui dirai, que L'Empereur allant d'Occagna à Madrid, trouva en chemin un Courrier qui lui portoit la nouvelle, que François I. pendant qu'il étoit en Afrique avoit assemblé de grande forces pour assieger Perpignan, avec resolution d'attaquer la ville & la Citadelle en même temps, comptant qu'il les trouveroit dépourvües, l'une & l'autre, parceque l'Empereur en avoit tiré les vieilles Troupes Espagnoles pour son entreprise, & y en avoit mis de nouvelles & moins qu'il n'y en avoit auparavant. Cette nouvelle donna tant de déplaisir à ce grand Monarque, qu'il ne fit pas difficulté de dire, que l'action de François I. de s'être prevalu de son absence & d'une telle occasion pour lui faire la guerre, & de se vanger de lui comme il l'avoit fait autrefois, l'affligeoit plus, que toutes les disgraces que Dieu avoit permis qui lui fussent arrivées dans son entreprise.

Perpignan. 1541.

Fran-

Affiegé & fecouru. François I. avoit fait deffein de faire executer cette entreprife par le Dauphin fon fils, & de lui donner abfolument le commandement du fiege. Mais comme il n'avoit pas beaucoup d'experience dans les armes, il le fit accompagner de fes plus grands Capitaines. L'Empereur ayant appris que le fiege étoit formé & que la place étoit vigoureufement attaquée, fut fur le point, à caufe de fon importance, de l'aller fecourir en perfonne; mais après y avoir mieux penfé il jugea qu'il fuffifoit d'y envoyer Philippe fon fils, quoi qu'unique, voulant qu'il apprît de bonne heure le mêtier de la guerre. Ce Prince qui n'avoit pas encore quinze ans, fut accompagné dans cette premiere expedition militaire de plus de 800. Gentils-hommes volontaires, de fix Grands d'Efpagne, & de 14. Barons qualifiez; de forte qu'on ne pouvoit comprendre comment on avoit pû affembler en fi peu de temps un fi grand nombre de perfonnes de qualité. Le Prince partit fuivi de toute cette Nobleffe, avec 2000. Chevaux & 5000. hommes de pied. A peine fût-il arrivé au voifinage de cette place avec ce fecours, que le Dauphin après avoir tenu Confeil de guerre, refolut de fe retirer, & de ne pas fe commettre avec des Troupes fraîches. La honte de cét affront que les François reçeurent devant Perpignan, modera un peu la joye qu'ils témoignoient de celui, comme ils difoient, que l'Empereur avoit receu devant Alger. Mais ces deux cas étoient bien differens, car le Dauphin recût cét affront de Philippe, & des Efpagnols au lieu que celui de Charles-Quint,

Quint, fût un coup du ciel & des vents, & il est assuré que sans la tempeste, il auroit pris Alger, & fait bien d'autres progrès.

Quoi qu'il en soit de ce qui arriva à Perpignan, il est vray que Charles reçut autant de joye, de voir de si heureux commencemens des Armes du Prince son fils, que les François en eurent de chagrin. Il faut qu'il ait été grand, puis que Dupleix, qui semble par sa longue Histoire n'avoir voulu faire qu'une satyre continüelle contre Charles-Quint, & un continuel Panegyrique de François I. n'a pû trouver de couleurs pour couvrir la honte de cette Action, car il dit ces propres paroles en parlant du siege en question; *sa Majesté trompée par son esperance, envoya ordre au Dauphin de lever le siege, & de s'en retourner en France, après avoir demeuré environ deux mois devant la Place, y avoir perdu un grand nombre de bons Soldats, & avoir fait inutilement de grosses dépenses, succès ordinaire aux entreprises mal digerées.* Avec tout cela il ne laisse pas de dorer la pillule; car la verité est que ce siege fut levé, non par ordre de François I. mais par le secours que le Prince Philippe y conduisit, qui obligea le Dauphin à décamper au plus vîte, comme tous les autres Auteurs le disent. Au fond ces deux Monarques qui étoient en concurrence, meritoient chacun ce revers de fortune pour leur apprendre à mettre des bornes à leur vaine ambition.

Déplaisir des François.

Cependant l'Empereur fit assembler les Etâts d'Arragon dans la ville de *Mouson*, où le Prince Philippe fût reconnu seul legitime heri-

Provisions de guerre.

heritier du Royaume, & en prit incontinent la qualité de Gouverneur. Charles-Quint passa toute cette année en Espagne, non pas comme autrefois en Fêtes, Joûtes, & Tournois, mais à donner les ordres necessaires dans tous ses Royaumes & Etâts, pour faire les préparatifs necessaires pour la guerre qu'il alloit avoir, non seulement contre François I. mais aussi contre le Turc, qui vouloit profiter du malheur qu'il avoit eu à Alger; & déja les pauvres Napolitains, & Siciliens se préparoient à se voir engloutir par Assan-Aga.

Ambassadeur à la Porte.

François I. ne pensoit à autre chose qu'à faire la guerre à Charles V. & à chercher les moyens de se vanger de l'affront qu'il avoit reçû en la personne de ses Ambassadeurs qui avoient été tüez. Pour cét effet il envoya en Ambassade à la Porte, *Antonio Polino* Italien, homme d'un esprit subtil, intriguant, maître passé à trouver des tours & detours, avec ordre de porter Solyman, à attaquer vigoureusement par mer & par terre les Etâts de l'Empereur, selon le Traité qu'ils en avoient fait. Polino eut ordre de passer à Venise, pour tâcher de mettre la Republique dans les Interests de son Maître. Cet Ambassadeur obtint tout ce qu'il voulut à Constantinople, mais le grand Visir ne pût s'empêcher de lui dire, *qu'il ne comprenoit pas comment il pouvoit naître des haines si grandes entre les Princes Chrêtiens, que pour se vanger les uns des autres, ils voulussent d'un ennemi tel que le Turc.*

Charles arrive à Madrid.

L'Empereur hâta son voyage de Madrid, pour y chercher les moyens de reparer

rer du mieux qu'il seroit possible, les bréches qui avoient été faites à son Armée navale, qui avoit coûté des sommes immenses, & épuisé ses Magasins, ses Arsenaux, ses Revenus, & ses Garnisons; & comme il voyoit que la guerre que le Turc & François I. étoient prêts à lui faire seroit fort violente des deux côtez, & que ses peuples étoient épuisez d'argent, il fut obligé de chercher les moyens d'y pourvoir adroitement, ce qu'il fit heureusement, en donnant les ordres necessaires. Il crût cependant être obligé, avant toutes choses, de témoigner au Pape l'affection filiale qu'il avoit pour lui, ce qu'il fit en lui envoyant un Gentil-homme, pour l'informer de toutes les funestes disgraces qu'il avoit eü dans son entreprise; il choisit pour cela *Don Indico della Cuerta*, Gentil-homme ordinaire de sa Chambre, qui avoit toûjours été auprés de lui pendant l'entreprise, afin de le mieux informer de bouche de tout ce qui s'étoit passé. Il lui ordonna de partir de Madrid le 2. de Janvier, & d'aller en poste avec toute la diligence possible porter la lettre suivante au Pape.

A sa Saintété nôtre Seigneur le Pape Paul III. Vicaire de Jesus-Christ en Terre.

Charles par la divine misericorde Empereur des Romains &c. Lui souhaite Salut & longue vie.

Très-saint Pére. J'envoye à vôtre Sainteté, avec cette très-humble lettre, Don Indico del-

la Cuerta Gentil-homme auquel j'ay beaucoup de confiance, afin qu'il ait l'honneur de baiser vos très-saints pieds de ma part, & qu'il vous rende compte du malheureux succès de mon Armée navale, comme en ayant été temoin occulaire. Cependant je supplie V. S. d'être persuadée, que si parmi les Chrétiens, les bonnes & sinceres intentions sont prises pour l'effet, comme je n'en doute pas, je puis au millieu des plus grandes disgraces qui me sont arrivées, avoir la consolation, & me donner, sans vanité, la gloire, non seulement d'en avoir eu de bonnes & de droites, & un zele peu commun en cette entreprise; mais encore de n'avoir eu autre vüe que d'aider à la propagation de la Foy, & de travailler au bien general de toute la Chretienté; qui ne refusera pas, comme j'espere, de me rendre ce témoignage, puis que l'experience a fait voir, que les effets ont répondu à mes bonnes intentions, par les depenses immenses que j'ay faites, pour les provisions necessaires à une telle entreprise. Dieu n'a pas voulu que ma volonté fût faite, mais la sienne, à laquelle je me soumets humblement. De mon côté je remercie vôtre Sainteté de ce qu'elle a bien voulu tant contribüer par son zele, & par des effets réels à un Armement si considerable, & je prens beaucoup de part à l'affliction qu'elle a ressentie de ce malheur commun, en qualité de Pére universel, aux pieds sacrez duquel je m'humilie demeurant. De Madrid le 1. Janvier 1542. Vôtre très-devot, & très-obeïssant serviteur & fils.

CHARLES.

Déja

Déja le Pape avoit été informé du malheureux & funeste succès de l'Empereur en Afrique, par Don Pietro de Toledo Vice-Roy de Naples qui l'avoit apris par un vaisseau qui s'étoit sauvé de la Tempeste. De sorte que le Pape n'eut pas plûtôt appris par cét Envoyé à Rome ces fâcheuses nouvelles, qu'il avoit resolu d'envoyer en Ambassade en Espagne vers l'Empereur son petit neveu Ottavio Farnese, Gendre de Charles Q. pour lui témoigner l'affliction qu'il avoit ressentie & la part qu'il prenoit au malheur arrivé à toute la Chretienté, aprés tant de depenses, de fatigues, & de perils évidens de la vie & sacrée personne de l'Empereur. Ottavio partit effectivement bien-tôt aprés; la Lettre du Pape à sa Majesté Imperiale contenoit entre autres choses, celles-cy. *Si les Princes pouvoient accomplir tous leurs desseins, ils oublieroient qu'ils dependent d'une Providence, qui se reserve à disposer de tout ce que les hommes projetent sur la Terre. Vôtre Majesté Imperiale a fait tout ce qu'un Empereur pieux, Chrétien, & Protecteur de la Foy, pouvoit faire contre des Infidelles; & cette action, mon bienaimé fils, quoi qu'elle ait eu un succès fâcheux & sinistre ne laissera pas de faire beaucoup d'honneur à vôtre zele. Au fonds Dieu seul est Maître des vents, & peut seul mettre un frein, ou l'ôter aux flots de la mer: & nous devons le remercier du bien qu'il nous fait, & pour l'amour ou bien, du mal même quand il nous l'envoye.* Sangro ajoûte, qu'entre autres choses que le Pape disoit à Charles-Quint dans sa lettre avec beaucoup de tendresse pour le consoler du mauvais succès de l'Entreprise d'Alger, il y avoit ceci, *Je rends graces très-hum-*

Lettre du Pape à Charles V. 1542.

bles à ce grand Dieu, d'avoir sauvé & garanti d'un si horrible naufrage, vôtre Invincible personne tant necessaire à l'Eglise & à la Chrétienté.

Ottavio Farnese va en Espagne.

Quant à ce qui regarde Ottavio Farnese en particulier, plusieurs Auteurs ont dit qu'il n'alla point en Espagne de la part du Pape son Oncle, pour faire compliment de sa part à l'Empereur sur le mauvais succès de son Entreprise, où sa personne avoit couru tant de dangers; mais qu'au premier avis qu'il eut de ce malheur, il creut être obligé d'aller en Espagne, tant pour lui même, que de la part de son Epouse, pour visiter leur pére dans cette triste occasion. Sandoval, Ulloa, Sangro, & Paul Jove, asseurent, que le Pape se servit de cette occasion pour faire faire son compliment à Charles-Quint, qui trouva fort mauvais, à ce que dit Sangro, que le Pape ne lui eût pas envoyé un Legat exprès dans une si triste conjoncture. Quoi qu'il en soit l'Empereur reçût avec beaucoup de joye son Gendre, qu'il aimoit beaucoup, & lui fit mille caresses quoi qu'il fût venu avec une suite de cent personnes, ce qui est hors de saison en de telles occasions. Il fit savoir aux gens de sa Cour, aux Officiers, & aux grands, qu'ils lui feroient plaisir, de lui rendre les plus grands honneurs, honneurs qui sont dûs au Gendre d'un Empereur, & au neveu d'un Pape.

Charles presse la tenüe d'un Concile. 1542.

Les Auteurs ne sont pas d'accord aussi, au sujet du Gentil-homme que l'Empereur envoya au Pape, ni quant au motif de son envoy. Car les uns disent, au regard de la personne, que ce Gentil-homme s'appelloit

Alvaro

Alvaro Semigola; d'autres Dom Pietro Pimentes : d'autres comme je l'ai dit, & comme les Auteurs les plus approuvez le nomment: d'autres ne le nomment pas. Quant au dessein de son envoy, on pretend que ce Gentil-homme ne fût pas envoyé par l'Empereur au Pape pour lui faire part du mauvais succès de l'entreprise, parce qu'il savoit que Legat le lui avoit assez fait savoir, outre qu'il n'auroit pas été necessaire de le lui faire savoir par autre que par son Ambassadeur resident à Rome; mais qu'il avoit été envoyé à Rome en toute diligence, afin de solliciter de bouche le Pape, conjointement avec l'Ambassadeur, de vouloir publier sans plus differer une Bulle pour la convocation du Concile. Cependant la Lettre de l'Empereur au Pape, ne contient rien de cela; je veux pourtant bien croire qu'il fût envoyé pour l'une & l'autre de ces deux raisons; ce qui est assez apparent.

Il est pourtant très-certain, que Charles avoit fort à cœur cette Assemblée du Concile. Car il voyoit approcher la fin du terme de la Tréve qu'il avoit faite avec les Lutheriens, par laquelle il leur avoit promis qu'il procureroit au plûtôt la convocation d'un Concile, pour mettre fin à tous les differens de Religion; & ainsi il falloit qu'il cherchât de bonne heure les moyens de les contenter, pour éviter de plus grands troubles. D'ailleurs à son arrivée en Espagne, il avoit trouvé des Lettres fort pressantes du Roy Ferdinand son frére, des Electeurs, & de plusieurs autres Princes, par lesquelles ils le prioient instamment, Raisons.

ment, de vouloir employer son credit auprés du Pape pour la convocation du Concile sans y apporter plus de delai; puis qu'il n'y avoit plus d'autre moyen de donner une entiere tranquillité à l'Allemagne & à l'Eglise, qui autrement demeureroient exposées plus que jamais aux plus grands desordres.

Le Pape se determine à le contenter 1542.

L'Empereur qui savoit cela mieux que personne, & qui étoit entierement porté pour le Concile, fit tout ce qu'il pût auprès du Pape pour l'obtenir, & comme il se devoit assembler une Diete à Spire pour les affaires de l'Empire, il pria sa Sainteté en même temps de lui envoyer la Bulle de convocation du Concile, afin qu'il la fît publier dans la Diete: Il lui fit savoir aussi, que les Lutheriens vouloient absolument que ce Concile s'assemblât dans une ville Imperiale, & qu'il jugeoit que la plus propre seroit la ville de Trente qui étoit comme au millieu, entre l'Italie & l'Allemagne, & que l'on y parle les deux langues. Le Pape pour faire plaisir à l'Empereur, ou pour ne pas l'affliger davantage, ou plûtôt pour ne le pas joüer plus long-temps, comme il l'avoit fait jusqu'alors, par des delais d'un mois à autre, & d'un an à autre; ayant d'ailleurs appris qu'il se preparoit à aller en Italie resolût de le contenter, du moins en apparence, s'il n'avoit pas l'intention sincere de tenir ce qu'il lui promettoit; il publia donc la Bulle de la convocation du Concile le premier de Juin 1542. afin que l'ouverture en fût faite dans la ville de Trente, au premier de Novembre suivant.

Le

Le Pape envoya deux originaux de cette Bulle l'une au Roy des Romains, qui avoit en main l'autorité de l'Empereur en Allemagne, afin qu'il en donnât avis à tous les Princes & villes libres de l'une & de l'autre communion; & avec ordre de nommer les Deputez qui y devoient assister de leur part. L'autre original fut envoyé à Charles-Quint, qui tenoit le timon de cette affaire, & qui à la verité avoit un peu trop depuis plusieurs années, ému les eaux de cét étang. Le Pape pour s'aquerir davantage l'affection de Charles témoigna souhaiter avec beaucoup de passion la tenüe du Concile, & faisoit semblant de solliciter l'Empereur d'inviter sans perdre du temps, selon qu'il étoit porté par la Bulle, tous les Princes Chrétiens, pour les obliger, autant qu'il seroit possible, de se trouver en personne au Concile, ou que du moins ils ne fissent pas difficulté d'y envoyer leurs Archevêques, Evêques, Abbez, & autres Ecclesiastiques de temps, en temps, & en nombre, pour donner leur advis sur les affaires de la Religion. Par cette Bulle le Pape invitoit, particulierement, l'Empereur le Roy de France, & le Roy des Romains. On envoya à ce dernier une Bulle en original. Toute la Chrétienté se réjouït de la convocation du Concile. On envoye les Bulles.

On ne sauroit desavoüer que cette convocation du Concile ne fît beaucoup de plaisir à Charles-Quint, d'autant plus qu'il voyoit, que les Lutheriens n'y pourroient plus apporter d'obstacle, puis qu'il se devoit assembler à Trente. Cette ville est située dans l'endroit Ville de Trente.

où la Marche Trevisane Province appartenant à la Serenissime Republique de Venise, & l'Allemagne sont jointes ensemble par le moyen des Alpes. Elle est située dans un large & beau vallon, qui en rend la perspective fort agreable. Au septentrion elle est arrosée de la riviere d'Adige, qui tombant des montagnes forme son lit dans la plaine, & puis reprenant sa rapidité, elle passe entre d'autres montagnes, & se va rendre à Veronne, où aprés avoir fait le tour du valon, une partie passe au millieu de la Ville, & l'autre auprés. Ainsi cette ville est comme une des portes de l'Allemagne, & c'est aussi le nom qu'elle se donne, également estimée des deux Nations, & l'on y parle communément les deux Langues l'Allemande & l'Italiene. Elle n'a qu'un peu plus d'un mille de circüit. La Citadelle n'est guere plus que mediocre, & il est surprenant qu'il y ait dans un si petit espace tant de Palais considerables, & de Convents. A l'Orient il y entre un petit ruisseau, sur lequel il y a plusieurs moulins à Soye, & à Bled. L'hyver le froid y est extrémement rude, à cause des glaces continüelles; & l'esté les chaleurs y sont excessives, à cause que le soleil donnant sur des rochers, il se fait une reverberation, sur tout vers le midi, qui embrase l'air d'alentour.

Legats & Ambassadeurs. La Pape pour faire plus de plaisir à Charles V. y envoya trois Legats qui devoient faire l'ouverture du Concile, savoir le Cardinal Parisio, Polo, & Morane qui avoit été élevé depuis

depuis peu à la Pourpre. Ils y arriverent le 20. Novemb. 1543. Peu de jours après arriverent les Ambassadeurs de l'Empereur, Monsieur de Granvele, & son fils qui étoit Evêque d'Arras, Don Diego Mendozza alors Ambassadeur de sa Majesté Imperiale à Venise, & Don Jean d'Aguilar Ambassadeur aussi de l'Empereur à Rome. Arrivez à Trente, ils furent fort surpris d'y trouver si peu de personnes de ceux qui devoient avoir voix dans le Concile. Ils s'en plaignirent beaucoup au Legat, & le firent savoir à Charles-Quint, qui entra en quelque soupçon contre le Pape, croyant qu'il n'agissoit pas avec droiture & sincerité, quand il s'agissoit d'obliger les Prelats de se trouver au Concile. Les Ambassadeurs de l'Empereur ne voyant point arriver, non seulement les Evêques d'Espagne, qui étoient fort éloignez, mais non pas même ceux d'Italie qui étoient voisins, s'en retournerent, & dirent tout fâchez, qu'ils n'avoient pas été envoyez à Trente pour y assister à un Synode, mais à un Concile. La tromperie du Pape se découvrit bien-tôt aprés, par la Bulle qu'il publia, qu'à cause de la guerre entre l'Empereur & François I. il ne jugeoit pas à propos de tenir le Concile, ordonnant aux Legats & aux Evêques qui y étoient de s'en retourner, & à ceux qui étoient en chemin pour y aller, de ne pas passer outre.

Charles pour être mieux à portée de s'opposer aux desseins & attentats de François I. qui lui avoit fait declarer la guerre à son de Trompe, en des termes fletrissans, & inju- *Charles va en Italie.*

rieux à sa reputation, prit la resolution d'aller en Italie, au commencement de Mai 1543. Pour cét effet il declara son fils Philippe Gouverneur de tous ses Royaumes en Espagne; & quoi que pendant quatre mois qu'il le garda auprès de lui, où il l'occupa dans des affaires difficiles, il le reconnût prudent, sage, & de bon sens, bien qu'il n'eût que seize ans; il ne laissa pas de lui donner trois Ministres & principaux Conseillers, pour gouverner le Royaume avec lui, savoir le Cardinal de *Tavera* Archevêque de Tolede, le *Duc d'Albe*, & le Commandeur *Don Francisco de los Cebos*. Il leur recommanda de travailler en son absence, comme à la principale affaire à conclure au plûtôt qu'il seroit possible le mariage du Prince Philippe son fils avec D. Marie de Portugal, fille de D. Jean troisiéme son cousin germain. Aprés avoir donné ces ordres il alla s'embarquer à Barcelone, où il avoit fait venir une nombreuse Armée navale, commandée par Jannetin Doria. Il emmena avecque lui Ottavio Farnese son Gendre, avec plusieurs Grands, & Gentils-hommes volontaires.

Il est reçû & visité à Genes.

La mer fût plus favorable à l'Empereur en ce voyage qu'en celui d'Alger. A Genes le grand André Doria le reçût dans son Palais, avec une magnificence Royale, selon sa coûtume. Le Senat lui fit tous les honneurs possibles, car il fût en corps, le Doge à leur tête, le visiter, & lui offrir tout ce qu'il pourroit souhaiter d'eux, & qui feroit au pouvoir du Senat. Il trouva à Genes *Pierre Loüys Farnese* fils du Pape, qui l'avoit envoyé là pour lui faire

faire la reverence, & qui l'attendoit depuis cinq jours; avecque lui étoit venüe aussi Marguerite, pour embrasser son pere, & aller au devant de son Epoux. L'Empereur lui donna beaucoup de marques de tendresse, & lui fit connoître par les riches & considerables presens qu'il lui fit, combien il avoit de joye de la voir. Quand il se separa d'elle, on dit, (du moins le manuscript que m'a donné D. Pietro Ronquillo le dit ainsi) que l'Empereur lui fit ce discours, *Ma fille, je vous ai mariée avec un homme qui n'est pas Prince, mais je le trouve fort honeste homme, & son humeur est fort à mon gré*; à quoi Marguerite répondit, *mon cher Empereur & pere, la qualité de Prince est bonne pour l'ostentation, mais elle ne fait pas le plaisir du mariage*. Je ne doute pas que l'Empereur n'entendît ce que cela vouloit dire, & qu'il n'en fît quelque petit souris.

Le Cardinal Farnese sollicite l'Empereur.

Peu de temps aprés arriva à Genes le Cardinal Alexandre Farnese neveu du Pape, avec une suite pompeuse de Prelats & Gentilshommes, en qualité de Legat à Latere pour faire compliment à l'Empereur de la part de son Oncle, & lui parler des Decimes qu'on levoit sur les Ecclesiastiques, qui devoient être envoyées au Roy Ferdinand, selon que le Pape l'avoit fait promettre par son Nonce dans la Diete de Spire, pour s'en servir dans la guerre contre les Turcs. Mais la principale affaire du Legat étoit de negocier un abouchement entre le Pape & l'Empereur; il lui protesta que son Oncle souhaitoit avec passion de conferer avec lui de bouche sur

les affaires de la Chrétienté & du Concile, & qu'il jugeoit cette conference si necessaire qu'il croyoit que sa Majesté Imperiale ne lui refuseroit pas cette satisfaction; que pour lui il le souhaitoit tant, que nonobstant sa vieillesse, il ne laisseroit pas de le venir trouver à Boulogne.

Réponse de Charles.

L'Empereur n'eût pas de peine à s'apercevoir que le Pape ne demandoit cette conference, que pour tâcher de le detourner par quelques propositions de paix, de la guerre contre François I. & le Duc de Cleves, dequoi il ne vouloit oüir parler, qu'aprés avoir déchargé sa colere sur eux, qui avoient été les aggresseurs, & qui l'avoient sensiblement offensé en son honneur. Pour donc empêcher cette conference, l'Empereur répondit aux instances pressantes du Cardinal, qu'il étoit si pressé de faire le voyage d'Allemagne, qu'il ne pouvoit se détourner aucunement de son chemin jusqu'à Boulogne; mais que pour lui montrer qu'il ne refusoit pas la conference par aucun mépris, ou autre raison semblable, qu'il vouloit bien donner cette satisfaction à sa Sainteté, & ne lui pas refuser ce qu'elle demandoit, pourvû qu'elle voulût bien se rendre en quelque lieu qui fût sur sa route.

Abouchement du Pape & de l'Empereur.

Le Pape n'eut pas plûtôt reçû cét avis par un Courrier, qu'il accepta l'offre de l'Empereur; il fut convenu que leur abouchement se feroit dans un village du Diocese de Cremone appellé *Bosseto*, où Charles devoit necessairement passer. Ainsi le bon Pape sans considerer le tort qu'il faisoit à sa dignité, qu'il

qu'il avilissoit par cette demarche, puis que c'étoit un Pére qui couroit aprés son Fils; sans avoir égard à sa vieillesse, ni à la longueur du chemin, ni aux grandes chaleurs qu'il faisoit, laissant le soin du Gouvernement de Rome entre les mains du Cardinal Carpi, s'en alla à Bosseto avec une moindre suite que le Cardinal son neveu n'en avoit quand il alla à Genes. Il y arriva au temps dont on étoit convenu, de même que l'Empereur, accompagné du Cardinal Farnese, qui avoit déja envoyé à Boulogne la plus grande partie de son équipage.

Ces deux Monarques arriverent au lieu marqué le 23. Juin, le Pape le matin & l'Empereur le soir, & logerent dans un même Palais, ce qui fût trouvé à propos pour une plus grande commodité, quoi qu'ils y fussent logez à l'étroit. Le lendemain jour de S. Jean Baptiste, le Pape celebra la Messe, & l'Empereur lui presenta de l'eau avec beaucoup d'humilité. Aprés la Messe ils allerent dans l'appartement du Pape, où ils eurent leur premiere conference, dans laquelle Charles-Quint reconnut bien-tôt la verité de ce qu'il avoit soupçonné, que le Pape n'avoit d'autre dessein que de le porter à faire la paix avec François I. car ce fût la premiere chose qu'il mit sur le tapis. Le Cardinal Grimani, plus ardent que le Pape, qu'il avoit mené aveeque lui comme un homme fort habile dans les affaires, y fit tout ce qu'il pût. Mais l'Empereur pour couper court lui declara, *qu'il n'y avoit point de consideration qui le pût obliger de pardonner à un homme qui avoit voulu* Conference.

user

user de surprise contre lui, lors qu'il venoit de combattre pour l'interest commun de la Chrétienté, non seulement contre les Turcs, mais même contre les vents.

Plaintes contre François I.

L'Empereur s'étendit beaucoup sur les sujets de plainte qu'il avoit contre François I. même avec une certaine aigreur qui faisoit voir qu'il étoit fort éloigné de tout accommodement. Il se plaignoit particulierement, de ce que ce Prince avoit fait tous ses efforts par ruses, cabales, & argent, pour corrompre les Princes d'Allemagne, même ceux qui lui étoient les plus affectionnez, pour les obliger à quitter son parti, & à prendre les armes contre lui, en leur proposant des Traitez fort avantageux; comme il y avoit réüssi à l'égard du Duc de Cleves, avec lequel il fit alliance, & pour le mieux mettre dans ses interests, & le porter sans raison à ruïner ses propres affaires en Flandres, il lui donna une pension. Il ajoûta, que pour montrer la perfidie de ce Prince, il suffisoit de considerer l'alliance qu'il avoit faite avec le Turc, dont les Infidéles même avoient été scandalisez.

Contre le Pape.

Aprés cela, il s'étendit sur les sujets de plainte qu'il avoit contre le Pape lui-même, en ce que quoi que sa Sainteté fût bien informée des Traitez que ce Roy avoit faits avec Solyman, & qu'il en eût vû les pernicieux effets, & les dommages irreparables que la Chrétienté en avoit soufferts; au lieu de les avoir en horreur, & de publier par tout la juste indignation qu'il en avoit, il lui avoit envoyé des Legats avec beaucoup de pompe,

sous

ſous pretexte de parler de paix, mais qui n'avoient ſervi qu'à faire croire aux gens qu'il approuvoit cette iniquité : & l'on n'en pouvoit penſer autrement, puis qu'on voyoit le Vicaire de Jeſus-Chriſt fermer les yeux aux actions d'un Roy ſi contraire aux intereſts de l'Egliſe.

Le Pape piqué juſqu'au vif par ces reproches, ne pût s'empêcher de lui dire tout ce qui pouvoit le diſculper, entre autres choſes, que voulant reprendre une faute contre laquelle il declamoit tant, il l'avoit lui-même imitée ou fait pis, puis qu'il avoit fait une étroite alliance avec le plus fier & le plus cruel ennemi de l'Egliſe, & du Pape, Henry VIII. Roy d'Angleterre, & qu'il tenoit lui-même pour tel, en le ſollicitant de prendre avec lui les armes contre le Roy de France. Ce qui étoit d'autant plus ſcandaleux, qu'il avoit été lui-même le principal inſtigateur auprès de Clement VII. pour le porter à uſer de la derniere rigueur contre lui, juſques à le faire excommunier ; que cependant, il avoit enſuite fait alliance avecque lui, ce qui avoit contribué à le rendre plus obſtiné dans ſon apoſtaſie & fait perdre au S. Siege toute eſperance de pouvoir jamais recouvrer l'Angleterre. Qu'il ſembloit même que ſa Majeſté Imperiale travailloit encore à faire perdre à l'Egliſe le Royaume de Hongrie, puis qu'au lieu de joindre ſes forces avec celles du Roy Ferdinand, il donnoit lieu au Turc d'entreprendre davantage, & lui ouvroit un chemin pour ſoumettre un ſi conſiderable Royaume à la Tyrannie.

Plaintes du Pape contre Charles V. 1543.

Le

Il se radoucit.

Le Pape avoit prononcé ce discours avec quelques marques de colere, mais ne voulant pourtant pas que l'Empereur se separât mal satisfait de lui, tant à cause de l'interest general, que pour celui de sa famille en particulier, à laquelle il ne vouloit pas laisser, dans l'âge où il étoit un ennemi, aussi jeune que l'Empereur, il changea de ton, quitta toute aigreur, & pria Charles V. avec beaucoup de douceur, de vouloir par son auguste generosité considerer, qu'il ne pouvoit jamais faire d'action plus glorieuse, ni plus utile à la Chrétienté que de pardonner genereusement à un ennemi, qu'il avoit si souvent vaincu, & par ses armes & par sa magnanimité. Quelles benedictions, ajoûtoit-il en pleurant, toute la Chrétienté ne vous donnera-t'elle pas, si elle voit que vous lui donniez la paix? Quelle gloire ne vous aquerrez vous pas dans toute la terre, si au lieu de porter les armes contre les Chrétiens, vous les tournez contre les Turcs! Quel triomphe n'en feront pas les Anges mêmes dans le Ciel, si par vôtre moyen ils entendent chanter parmi les hommes les douces & melodieuses paroles qu'ils ont autrefois chantées, *In terra pax hominibus, Paix en terre parmi les hommes.*

Charles va à Spire. 1543.

L'esprit de Charles V. étoit trop irrité pour écouter de telles propositions. Ainsi ces conferences se rompirent sans rien conclurre sur ce qui regardoit la France, mais ils se separerent contens l'un de l'autre sur toutes les autres affaires qu'ils traiterent. L'Empereur partit pour l'Allemagne par le chemin le plus

plus court, qui est celui de Trente, & sans s'arrêter en aucun lieu, il alla droit à Spire, après avoir donné ordre aux Officiers de son Armée, qu'on avoit envoyez de tous côtez pour lever des Troupes, de se rendre à Bonne, où il vouloit faire la revûë de l'Armée destinée contre le Duc de Cleves, dans la campagne voisine de cette ville, & où il avoit ordonné à toutes les milices qui venoient d'Espagne & de Naples de se rendre.

Muleassen demande du secours.

Trois jours aprés qu'il fut arrivé à Spire, il reçût un Courrier qui lui avoit été depêché par *Muleassen* Roy de Tunis, que l'Empereur avoit rétabli dans son Royaume, comme nous l'avons dit en son lieu. Mais Barberousse se prevalant de la perte que l'Empereur avoit faite à Alger, qu'il croyoit irreparable, & par consequent qu'il ne seroit pas en étât de secourir ce Prince, il l'attaqua & le chassa en peu de temps de son Royaume. L'infortuné Muleassen, aprés avoir couru grand danger par une tempête, arriva en Espagne, où il alloit demander du secours à Charles-Quint; mais il le trouva parti pour l'Italie, & comme on lui dit qu'il pourroit encore le trouver à Genes, il y alla, mais ne l'y ayant pas trouvé, pressé par l'état de ses affaires, il s'en retourna en Afrique, après lui avoir envoyé un Courrier de Genes, ou comme d'autres veulent, de Naples, avec une longue lettre en Espagnol, dans laquelle il l'instruisoit de tout ce qui s'étoit passé dans la guerre que lui avoit faite Barberousse, & comment il l'avoit chassé de ses Etâts, après avoir fait

fait un grand carnage des Espagnols qui y étoient en garnison, & le prioit de lui donner du secours, lui representant qu'il étoit de l'interest & de la gloire de sa Majesté Imperiale de le maintenir dans un Royaume, d'où il avoit chassé Barberousse, pour lequel il avoit fait tant de dépenses, été en personne en Afrique, & qui étoit devenu fief de la Couronne d'Espagne par un Traité si avantageux aux Chrêtiens. Mais l'Empereur, qui venoit de recevoir un si grand échec sur mer, ne pensa qu'à la guerre qu'il avoit sur terre, & répondit à Muleassen en peu de paroles, *qu'il étoit très-fâché de sa disgrace, & de l'impossibilité où il étoit de pouvoir faire alors ce qu'il souhaitoit.*

Armée contre le Duc de Cleves. 1543.

Cependant l'Armée destinée contre le Duc de Cleves, selon les ordres de l'Empereur, se trouva au temps marqué aux environs de Bonne, ville située sur le bord du Rhin, appartenant à l'Electeur de Cologne. Dès que Charles sçût qu'elle étoit arrivée, il y alla en personne; & comme le bruit s'étoit répandu que sa Majesté Imperiale vouloit faire la revûë d'une Armée florissante, il y accourût une foule de gens de toutes parts. L'Empereur fit cette revûë à la satisfaction de tous ceux qui la virent, & il voulut que les soldats reçeussent la premiere montre en sa presence. L'Armée étoit composée de 4000. hommes de pied Italiens, levez par Don Camille Colonne, & Antoine Doria. Trois mille cinq cens Espagnols qui avoient été tirez des Troupes de Naples & de Sicile, & qui devoient être commandez par les Mestres de

de Camp *D. Loüys Pérez de Vargas*, & *D. Alvaro de Sande*. Quinze mille Allemans choisis du Comté de Tirol. Deux mille chevaux Allemans, n'ayant pas esté possible d'en trouver davantage, parce qu'ils ne vouloient pas porter les armes contre le Duc de Cleves, & que presque toute la Cavalerie avoit marché en Hongrie pour la guerre contre le Turc. Six cens Chevaux-legers Italiens & Albanois, commandez par François d'Este frere du Duc de Ferrare, avec tous les autres chevaux venus d'Espagne à la suite de l'Empereur, & quantité de Noblesse de Castille & d'Arragon. Cela faisoit ensemble le nombre de 25700. hommes, sans y comprendre 500. volontaires. A cette Armée il s'en joignit une autre que le Prince d'Orange mena des Païs-Bas, forte de 14000. hommes de pied, & 4000. chevaux. Ainsi les deux Armées jointes pour cette entreprise, faisoient 7600. chevaux compris les volontaires, & 36. mille hommes de pied. L'Empereur la commandoit en personne, & avoit sous lui trois Generaux, savoir *D. Ferrante Gonzaga* son Lieutenant General, *D. Stephano Colonna* Mestre de Camp General, & le *Marquis de Marignan* General de l'Artillerie.

L'Empereur partit de Bonne le 20. Aoust à la tête de cette florissante Armée, marchant vers Duren à dix mille de Bonne. C'est une petite ville, mais extremement bien fortifiée, ce qui fit qu'on jugea necessaire de s'en rendre maître : & comme l'Ingenieur qui avoit été envoyé pour la reconnoître rapporta qu'il seroit trés-difficile, & presque impossible d'en

On marche vers Bonne.

d'en venir à bout, la plusport des Officiers furent d'avis, quelque besoin qu'on eût de cette place, de la laisser & de ne pas se perdre en tentant l'impossible; Mais l'Empereur declara *qu'il vouloit l'attaquer, quand il lui en devroit coûter la vie.*

Siege de Duren.

Aprés avoir campé son Armée autour de la ville, il commença par envoyer un Heraut au Seigneur de Flattes qui en étoit Gouverneur, lui faisant offrir un Traité & des conditions honnorables, s'il vouloit lui remettre la place avant qu'il l'assiegeât. Mais Flattes qui étoit homme de courage & qui voyoit que la Place étoit forte, qu'elle avoit une bonne garnison, & qu'elle étoit pourvüe des choses necessaires, répondit fierement, *qu'il avoit du deplaisir que l'Empereur connût si peu son courage, que de lui proposer une telle lâcheté; qu'il étoit resolu de le faire paroître en repandant son sang pour le service de son Maître, & pour la deffense de la place.* Charles-Quint reçût cette réponse avec moderation, & se contenta de dire, *que cela étoit bien dit, mais qu'il ne savoit pas s'il seroit bien-fait.* En même temps il prit avec lui son Lieutenant General Gonzague, & fût avec lui reconnoître la place, & pour ne perdre pas un moment, le soir même il fit ouvrir la Tranchée, & conduire les approches avec tant de diligence, que cette même nuit les batteries furent dressées: l'artillerie commença à jouër le lendemain au point du jour, mais avec peu de succès, par ce que les Digues couvroient en telle sorte les murailles, qui étoient de Terre depuis la moitié de la hauteur, que les coups

de

de Canon ne les pouvoient presque pas toucher.

Cependant sur le soir, au rapport de Paul Jove, les Italiens & les Espagnols qui avoient été commandez pour l'assaut, las d'attendre davantage, s'avancerent vers la bréche, avec tant de courage ou de temerité, comptant pour rien d'avoir passé le premier fossé sur la digue, qu'ils se jetterent dans le second où il y avoit tant d'eau, que les Soldats de mediocre taille en avoient jusqu'au col: mais c'étoit le moindre obstacle à surmonter, en comparaison de la peine qu'il y avoit de s'approcher sur les rüines qui étoient fort hautes & deffendües avec beaucoup de courage par Flattes & ses gens. Les Officiers qui furent de cette attaque ont avoüé n'en avoir jamais vû de si vigoureuse. On ne voyoit que feu de tous côtez, par les decharges continüelles de l'artillerie & de la mousqueterie, des Grenades, & d'un nombre infini de Bombes que l'on faisoit joüer. D'ailleurs le bruit & la confusion des cris lugubres empêchoit qu'on ne pût discerner la voix de ceux qui demandoient du secours, & qui perissoient dans l'eau ou par le feu ou par les blessures; & les Officiers ne laissoient pas au millieu de ces tristes fruits de la guerre d'animer incessamment les Soldats, promettant de grandes recompenses aux braves, & menaçant les lâches des plus grands châtimens.

Assauts & attaques.

Les Officiers avoient pris beaucoup de plaisir, à ce qu'ils ont dit depuis, de voir ces deux Nations l'Italiene & l'Espagnole se disputer en presence de l'Empereur, à qui temoi-

Prises sac, incendies. 1543.

temoigneroit plus de courage, & de mepris de la vie, animés par la propre bouche de Charles-Quint, qui promettoit une bonne recompense à tous ceux qui se distingueroient en cette occasion; ce qui ne contribüa pas peu, à leur faire vaincre des difficultez d'ailleurs insurmontables. Mais enfin ils emporterent la place par la mort de Flattes qui fût écrasé sous les ruïnes d'une maison, & aprés y avoir perdu au delà de 600. hommes tant Italiens qu'Espagnols, car la perte fût à peu près égale entre ces deux Nations. Adriani dit pourtant qu'il n'y eut que 200. Soldats de tuez en cette occasion. Les Soldats outrez de ce qu'on avoit tüé tant de leurs camarades entrerent dans la place avec tant de furie, qu'ils passerent tous les habitans au fil de l'épée, sans distinction de sexe ni d'âge, & assouvirent leur avidité par le pillage. Le lendemain matin il s'aluma, on ne sait comment, un feu si grand, qu'en peu d'heures à cause du grand vent qu'il faisoit il consuma tout, même la plusspart de ce que les Soldats avoient pillé, quoi que l'Empereur y fût accouru en personne pour le faire éteindre.

Le païs se soumet.

Adriani seul entre les Historiens, avance que l'incendie étoit arrivée par ordre de l'Empereur, qui voulant jetter la terreur dans toutes les Terres du Duc avoit ordonné de mettre le feu à la ville. Il est vray que les habitans de Juillers capitale de la Duché, au voisinage de Duren, envoyerent douze deputez à l'Em pereur pour lui presenter avec la plus grande soumission du monde les clefs de

leur

leur ville, ce que firent aussi tous les autres lieux d'alentour. Il n'y eut que les seules villes de Ruremonde & de Venlo qui ne le firent pas d'abord: Mais l'Empereur n'eut pas plûtôt fait dresser ses batteries contre ces places, que pour éviter le malheureux sort de Duren, elles se remirent à sa clemence. Ceux de Venlo demanderent seulement cinq jours pour en donner avis au Duc leur Maître, ce qui leur fût accordé, & le Duc qui avoit resolu de recourir luy-même au pardon de l'Empereur, leur ordonna de lui porter les clefs, & de le reconnoître pour Maître.

Ce pauvre Duc mal conseillé se voyant ainsi pressé, & sa Duché aux abois resolut de faire comme ces vieux pécheurs obstinez, qui ne recourent à Dieu que lors qu'ils ont la mort sur les levres. Accompagné du Duc Henry de Brunswic, & des Ambassadeurs de l'Electeur de Cologne, qui ayant pitié de luy s'offrirent de le presenter à l'Empereur, & de lui obtenir sa grace, alla au camp. L'Empereur le reçût assis & couvert, & avec un visage severe & émû. Le Duc se presenta devant le Trône de Charles V. en habit de simple Gentil-homme, se mit à genoux, & fondant en larmes lui dit ces paroles, *Très-Auguste Empereur, je viens me jetter à vos pieds ou pour recevoir le châtiment, qu'il plaira à vôtre juste ressentiment de faire de mes fautes, ou pour reçevoir de vôtre clemence quelque rayon de grace & de pardon.* Le Duc recourt au pardon.

Il n'y eût personne de ceux qui assisterent à cette action, qui étoient tous gens de la pre- Il obtient son pardon.

premiere qualité, en grand nombre, & particulierement entre les Princes, qui ne versât des larmes, de voir l'horrible chute de ce malheureux Prince ; voyant en lui une image de ce qui leur pouvoit arriver. Et comment auroient-ils peu voir, sans en être touchez & penetrez jusqu'au fond de l'ame, un tel objet? Un Duc si puissant qui avoit de si grandes alliances, si courageux, & si considerable entre les plus grands Princes, soumis & prosterné aux pieds de l'Empereur, ou plûtôt de son ennemi? Lui qui un peu auparavant, avoit publié des manifestes si fiers & si orgueilleux contre lui, & qui aprés avoir assemblé des forces si considerables, apuyé par d'autres Puissances l'avoit menacé de le reduire à une fortune mediocre, contraint aprés cela de mendier avec tant de soumission sa grace auprés de lui? Qui pouvoit voir cela sans être penetré de compassion?

Réponse de Charles.

Pendant que le Duc prononçoit les parolles cy-dessus à genoux, & pleurant de confusion de voir les yeux de tant de Princes attachez sur lui ; l'Empereur contre sa coûtume lui répondit d'un air fier & dedaigneux, *si vôtre faute n'étoit aussi grande qu'elle est, & que tout le monde le sçait, la clemence qui m'est naturelle, ne me permetroit pas de vous voir si humilié & mortifié à mes pieds sans en être touché de quelque compassion. Vous pouvez juger vous même combien vôtre faute m'a offensé, puis qu'elle m'avoit obligé de faire serment en presence de mes Officiers, de ne vous pardonner jamais; non pas par un motif de vengeance, mais pour satisfaire à l'obligation où je suis de soutenir l'honneur & la*

Ma-

Majesté de l'Empire, que vous avez tant offensée, & la gloire de la Nation Allemande, afin d'ôter à l'avenir aux autres l'envie d'imiter jamais vôtre exemple. Cependant je veux bien manquer plûtôt à mon serment, que de ne pas exercer ma Clemence, envers vous, quoi que je n'eusse rien fait contre la Justice quand j'aurois exercé sur vous ma vengeance. Jugés combien est grande la Clemence que j'exerce aujourd'huy envers vous, puis qu'exact observateur de ma parole, je puis me resoudre à violer mon serment.

Aprés avoir prononcé ces paroles l'Empereur se leva, & reprit cêt air de Majesté doux & gratieux qui lui étoit naturel. Le Duc s'aprocha, & lui embrassa & baisa les genoux : l'Empereur lui tendit avec beaucoup de bonté la main pour le relever, & lui permit de la baiser, ce qu'il fit pourtant à genoux. En même temps on entendit crier par tout dans la grand' sale où ils étoient ! *Vive nôtre très-Auguste Empereur ! Vive la Clemence de nôtre invincible Cesar !* Cette action se passa environ midy, le 7. Septembre : mais le soir auparavant le Duc avoit signé les articles du Traité suivant. Fin de cette ceremonie.

ARTICLES

Du Traité conclu entre l'Invincible Empereur Charles-Quint, & Guillaume Seigneur & Duc de Cleves, le 7. Septembre 1543.

I. *QUe Sa Majesté Imperiale avoit bien voulu par sa Clemence naturelle ac-*

corder le pardon au Seigneur Guillaume Duc de Cleves, tant pour lui que pour les siens.

II. *Qu'il declaroit avoir été porté à le lui accorder à la recommandation, & par les pressantes sollicitations des Seigneurs Electeurs de Cologne, Palatin du Rhin, & du Seigneur Henry Duc de Brunswic qui l'en avoient prié.*

III. *Que pour faire davantage jouïr le Duc Guillaume des effets de sa Clemence, & montrer auxdits Seigneurs Electeurs, & Duc de Brunswic le cas qu'il faisoit de leur recommandation, sa Majesté Imperiale vouloit oublier entierement toutes les offenses qu'il avoit reçües dudit Duc, desquelles il témoignoit avoir tant de repentir.*

IV. *Que ledit Duc Guillaume feroit à l'avenir une profession constante de la Religion Catholique Apostolique & Romaine, dans laquelle avoient vécu tous ses predecesseurs.*

V. *Que s'il étoit survenu quelque changement dans son païs, il s'obligeoit de bonne foy à remettre toutes choses en leur premier estât.*

VI. *Que ledit Seigneur Duc Guillaume, promettoit pour toûjours, tant pour lui que pour ses descendans, obeïssance & fidelité, comme les autres Princes à l'Empire, à sa Majesté Im-*

Imperiale, & au Roy des Romains, sans leur donner à l'avenir aucun sujet de mécontentement.

VII. *Qu'il promettoit de renoncer à present & à l'avenir, à l'alliance qu'il avoit faite avec les Roys de France & de Dannemarc, & à toute autre qu'il pourroit avoir faite, & de n'en faire plus à l'avenir.*

VIII. *Qu'il ne feroit jamais de Ligue avec quelque Prince que ce fût sans en donner avis à sa Majesté Imperiale, & au Roy des Romains, & sans les y comprendre.*

IX. *Qu'il renonçoit alors & pour toûjours tant en son nom, que de ses successeurs & heritiers, à toutes pretentions de quelque nature qu'elles fussent sur la Duché de Gueldres.*

X. *Qu'il s'engageoit d'assister l'Empereur de toutes ses forces, pour reduire toutes les villes & lieux de ladite Duché de Gueldre, qui ne voudroient pas lui rendre l'obeïssance qu'elles lui devoient.*

XI. *Finalement que les deux Forteresses de Heinberg, & de Sistard, demeureroient au pouvoir de l'Empereur ou du Roy des Romains pendant le temps de dix ans, aprés quoi elles seront restituées audit Duc.*

En vertu de ce Traité, que quelques-uns disent avoir été signé non pas devant, mais aprés la ceremonie du pardon, l'Empereur rendit Charles. Roy d'Angleterre.

rendit au Duc sa Duché & tous ses païs hors les deux forteresses de Heinberg & de Siftard que sa Majesté Imperiale trouva à propos de retenir, conformement au dernier article du Traité, comme un gage de la fidelité du Duc. Mais avant que d'aller plus avant, il ne sera pas hors de propos, de retourner un peu sur nos pas pour dire une chose dont l'intelligence est necessaire à ce que nous avons à dire ensuite. Déja l'Empereur avant que de quitter l'Espagne, pour affoiblir son ennemi François I. & se rendre plus puissant lui-même, avoit travaillé sourdement, & par les intrigues des principaux Ministres de sa Cour (gens toûjours prests à faire ce que veulent leurs Maîtres) à detacher le Roy d'Angleterre de l'amitié & de l'Alliance qu'il avoit faite avec François I. ce qui lui reüssit.

Font alliance ensemble.

Charles-Quint trouvant Henry disposé à faire ce qu'il souhaitoit, ne fit aucune difficulté de se liguer avec lui, nonobstant l'affront qu'il lui avoit fait, de repudier honteusement sa Tante, & le serment qu'il avoit fait au Pape de ne se reconcilier jamais avec lui, qu'il ne fût rentré dans le sein de l'Eglise Romaine. Mais la verité est que les sermens des Princes ont toûjours une porte de derriere, pour s'en tirer quand il leur plaît; outre que le desir de la vengeance, & l'ambition de faire des conquestes, l'emportent beaucoup chez eux sur les droits de la Conscience. Ces deux Princes demeurerent donc d'accord d'attaquer la France en personne. Que l'Empereur entreroit par la Champagne avec les plus grandes forces qu'il pourroit

mettre


MARGUERITE D'AUTRICHE
Ducheſse de Parme.

mettre sur pied, & le Roy d'Angleterre par la Picardie, aussi avec ses plus grandes forces. Quoi que ce Traité eût été négotié fort secretement, François I. ne laissa pas d'en avoir connoissance, & qu'ils se préparoient à entrer vigoureusement en France par deux endroits differens; aussi répondit-il quand on lui donna cét avis, *qu'il croyoit bien que l'Empereur & le Roy d'Angleterre avoient fait dessein d'entrer dans son Royaume, mais qu'ils n'avoient pas juré d'en sortir honteusement.*

Pendant que l'Empereur assembloit ses forces, comme nous venons de le dire & qu'il fit ce que nous venons de rapporter de ses affaires avec le Duc de Cleves, Antoine Paulin Baron de la Garde, Ambassadeur de François I. à la Porte, y faisoit tous ses efforts par ses sollicitations pressantes pour obliger l'Armée Ottomane de se mettre en mer, d'autant plus qu'il étoit fort caressé des Turcs qui le traitoient fort souvent; aussi ne faisoit-il pas scrupule de s'accommoder à leur maniere de vivre. Finalement l'Armée navale composée de cent dix Galeres, & 40 grandes Fustes, étant bien pourvûe de toutes choses necessaires, & preste à partir, mit à la mer, commandée par *Ariadene Barberousse.* L'Ambassadeur Paulin, s'embarqua avec lui sur l'Amirale, aprés avoir reçu du Grand Seigneur un present de deux riches Vestes à la Turque, & de huit beaux Chevaux. Il le chargea de la réponse qu'il faisoit à François I. de la teneur suivante, hors les longs Titres que les Empereurs Turcs se donnent en de semblables occasions.

Barberousse en mer.

 A ta

Lettre de Solyman à François I.

A ta priere, j'ay accordé avec une fraternelle generosité à Paulin ton Ministre ma puissante Armée, pourvüe de toutes choses necessaires. J'ay ordonné aussi à Ariadene mon Amiral, de suivre tes avis & tes Conseils, & de conduire ses entreprises, contre tes ennemis. Tu auras soin de ton costé, aprés avoir heureusement executé tes Entreprises, de renvoyer mon Armée à Constantinople avant la rigueur de l'hyver. Pren garde que ton ennemi ne te trompe. Il n'aura jamais de paix aveque toy, que lors qu'il t'aura reconnu par experience, capable de lui faire une bonne guerre. Dieu veuille rendre heureux tous ceux qui font cas de mon amitié.

Barberousse prend Regge. 1543.

A la teste de cette formidable Armée, Barberousse mit à la voile le 25. Avril; étant arrivé au Fare de Messine, aprés avoir jeté l'épouvante dans la Poüille, il donna aussi l'alarme à la ville même de Messine. Il ne lui fit pourtant pas de mal, car il porta ses armes contre Regge capitale de la Calabre; & l'ayant trouvée abandonnée de ses habitans, il la fit brûler. Ensuite il prit & saccagea le Château, & à la sollicitation de Paulin, il donna la liberté à soixante Espagnols qui le gardoient & particulierement à D. Diego Gaëtano, qui en étoit Gouverneur, & à toute sa famille; mais ayant jetté les yeux sur une de ses filles, qui n'avoit que 17. ans, il la trouva fort à son gré, & la reserva pour assouvir sa volupté; ensuite il l'obligea à embrasser la Religion Mahometane, & l'épousa. Le pere de la fille ayant appris cela, alla la voir à Portococollo, où il fût splendidemment reçeu & reconnu pour beau-pére de Barberousse,

qui

qui le renvoya chargé de presens, & qui sçait si cét homme ne fût pas bien aise de voir que sa fille eût fait une si belle fortune?

Il fait des courses jusques à Naples, & donne l'allarme à Rome.

Barberousse partit de Regge, passa l'embouchure de l'Ile de Capri le 24. Juin, & fit des courses sur toutes les côtes. Lors qu'il fût vers Gaete & Ostie, il jetta une si grande consternation dans tout le Royaume, que les habitans ne se croyoient pas en seureté même sur les Monts Apennins, où ils transporterent leurs meubles avec beaucoup de precipitation. Mais la consternation fût plus grande à Rome que nulle part ailleurs. Tout le Peuple étoit resolu de prendre la fuite, & l'on n'entendoit qu'une confusion de cris de voix de ceux qui emportoient leurs meubles. Durant cette consternation le Cardinal Carpi, Gouverneur de Rome en l'absence du Pape, qui étoit allé s'aboucher avec l'Empereur à Bossette, reçût une lettre de l'Ambassadeur Paulin qui rassura les plus timides. Par cette lettre il prioit le Cardinal d'assûrer les Romains, qu'ils n'avoient rien à craindre. Que l'Amiral du Grand Seigneur ne pouvoit rien faire sans son avis, que lui, (Paulin) avoit ordre du Roy son Maître de ne faire aucun mal qu'aux seuls ennemis de la France ; & que loin de vouloir rien entreprendre contre les sujets de sa Sainteté, & du S. Siege, le Roy son Maître étoit prest de répandre son sang pour leur deffense. Carpi ayant reçû cette lettre monta à cheval, & la portant dans la main, alla dans toutes les rües de la ville, asseurant le peuple qu'ils n'avoient rien à craindre, qu'ils étoient en seureté autant qu'ils

 l'eussent

l'eussent jamais été, & qu'on n'en vouloit aucunement aux sujets de sa Sainteté, comme le Roy de France venoit de l'en faire asseurer; ainsi les plus timides reprirent courage, & la consternation cessa.

Nouvelle crainte.

Mais ce calme ne dura que la moitié d'un jour & une nuit, car le lendemain au matin sans que l'on ait jamais pû savoir sur quoi fondé, il se répandit un bruit de toutes parts, que la seureté que leur avoit promise l'Ambassadeur Paulin n'étoit qu'un artifice pour les tromper, & les endormir afin de les surprendre plus facilement; de sorte qu'il y eut plus de consternation & de confusion que jamais; jusques là que l'on disoit hautement que le Cardinal Carpi les trahissoit, dequoi il fut si effrayé que, de peur d'insulte, il n'osa plus se montrer en public. On voyoit les femmes prendre confusement la fuite, emportant leurs petits enfans sur les bras, ou les menant par la main, pour s'aller refugier à Sabine, Tivoli, & aux montagnes voisines, les hommes portoient les meubles. Les Religieuses sortoient de leurs Couvents, pour aller chercher quelque seureté dans les Montagnes, & les Barons Romains assembloient tout ce qu'ils pouvoient de gens capables de porter les armes, pour se deffendre contre les Barbares. Il y a des Historiens qui disent que cette seconde allarme commença justement lors que l'Armée Turque étoit entrée dans l'embouchûre du Tybre, pour faire provision d'eau, dont ils manquoient.

Barberousse arrive à Marseille.

Aprés avoir fait provision d'eau ils remirent à la voile pour Marseille, où Barberousse fût

reçû

reçû avec tant de magnificence, que hors la maison du Roy, les honneurs qu'on lui fit n'étoient en rien moindres, que ceux que l'on fit à l'Empereur Charles V. il fut même logé dans le même appartement, que ce Prince avoit occupé passant à Marseille. Paulin alla en poste à Paris pour apprendre de la propre bouche du Roy, ce qu'il vouloit que l'on executât. François I. envoya une magnifique Ambassade à Barberousse, & lui fit present d'un grand buffet garni de vases d'argent. Barberousse envoya vers le Roy son Lieutenant Agasan, & pour present un cheval de fort grand prix, avec des harnois à la Turque fort riches. De toutes les Provinces il accourût une foule incroyable de gens à Marseille pour voir, non seulement l'Armée navale, la plus belle que la mer eût jamais vûe, mais aussi, le faste & la magnificence de Barberousse, qui avoit à sa suite plus de cinquante Officiers ou Gentils-hommes, superbement habillez à la Turque, avec de riches Turbans sur la tête, & plus de 30. Pages. Outre le cheval, il fit encore present au Roy de huit Mores parfaitement beaux à leur maniere, qui plûrent beaucoup à la Reine.

Paulin de retour de Paris porta les Instructions & les ordres pour tout ce qu'on devoit entreprendre, savoir, que l'Armée navale Chrêtienne, consistant en 22. Galeres & 18. Vaisseaux, se devoit joindre à la Turque, pour aller attaquer ensemble la ville de Nice. C'est une ville en Provence qui appartient au Duc de Savoye, mais depuis Prise de Nice. 1543.

long-temps enviée & muguetée par les François, parce qu'elle est une des clefs de leur païs de ce côté-là. Barberousse commandoit en chef les deux Armées, quoi que la Françoise fût ordinairement commandée par son Amiral & Paulin. Cette formidable Armée qui couvroit tellement la mer qu'on auroit dit que c'étoit une ville mouvante, étant arrivée devant Nice, jetta une telle consternation parmi les habitans, que voyant bien qu'ils n'étoient pas en état de se défendre, ils s'enfuïrent vers les montagnes plus éloignées, de sorte que les François & les Turcs y entrerent, & la saccagerent à l'envi, avec beaucoup de barbarie.

On assiege la Citadelle.

Mais François I. n'en vouloit pas tant à la ville mal fortifiée, & deffenduë par une méchante garnison, qu'à la Citadelle qui passoit pour imprenable. Il crût pourtant en venir à bout, la croyant mal pourvüe, & incapable de resister aux efforts de deux si puissantes Armées navales. Le Roy n'eût pas sujet de se plaindre des Turcs, ni des François qui l'assiegerent vigoureusement, & commencerent à la battre par mer & par terre avec tant de furie, qu'il sembloit qu'ils vouloient enlever les montagnes de rocher, sur lesquelles elle est bâtie. Mais ils trouverent une si vigoureuse resistance, que le siege traîna en longueur, parce que Barberousse n'en vouloit pas avoir le dementi, & que François I. avoit ordonné de la prendre à quelque prix que ce fût. Cependant le Marquis du Guast, Gouverneur de Milan, qui savoit de quelle importance étoit à l'Empereur cette place,

place, & qui avoit ſur pied une formidable Armée, courût en perſonne à ſon ſecours. Dès que les Turcs & les François le virent approcher, de rage ils mirent le feu à la ville, aprés l'avoir entierement pillée, ſe rembarquerent & s'en retournerent à Marſeille, & à Toulon, où la plus grande partie de l'Armée ſe retira. André Doria & D. Gartia de Toledo, qui avoient joint les deux flottes l'Italienne & l'Eſpagnole, ſe preſenterent comme s'ils euſſent eu deſſein de donner bataille, mais ils ne firent qu'eſcarmoucher, ce qui confirma les ſoupçons qu'on avoit repandus, que Barberouſſe & Doria étoient d'intelligence: quoi qu'il en ſoit, ils auroient pû ſe battre & ne le firent pas.

Barberouſſe de retour à Marſeille, où il fût bien reçû & bien logé, demanda qu'on lui donnât au printemps les munitions de bouche & de guerre neceſſaires pour l'Eſté ſuivant, ce que l'on fit largement. Ainſi on fit de nouveaux projets pour la campagne ſuivante. Quoi que Paulin eût aſſûré la ville de Genes qu'elle n'avoit rien à craindre, elle ne laiſſa pas de vivre dans de continuelles allarmes, & de faire les proviſions neceſſaires pour ſe deffendre en cas de beſoin, car il leur fâchoit de voir l'Armée Turque paſſer l'hyver à Toulon. Genes allarmée.

Cependant on parloit diverſement là-deſſus dans toute l'Europe. Les Eſpagnols & partiſans de Charles V. crioient comme des enragez contre François I. On publioit même des écrits atroces contre une telle iniquité & impieté d'avoir appellé les Turcs à leur Plaintes generales.

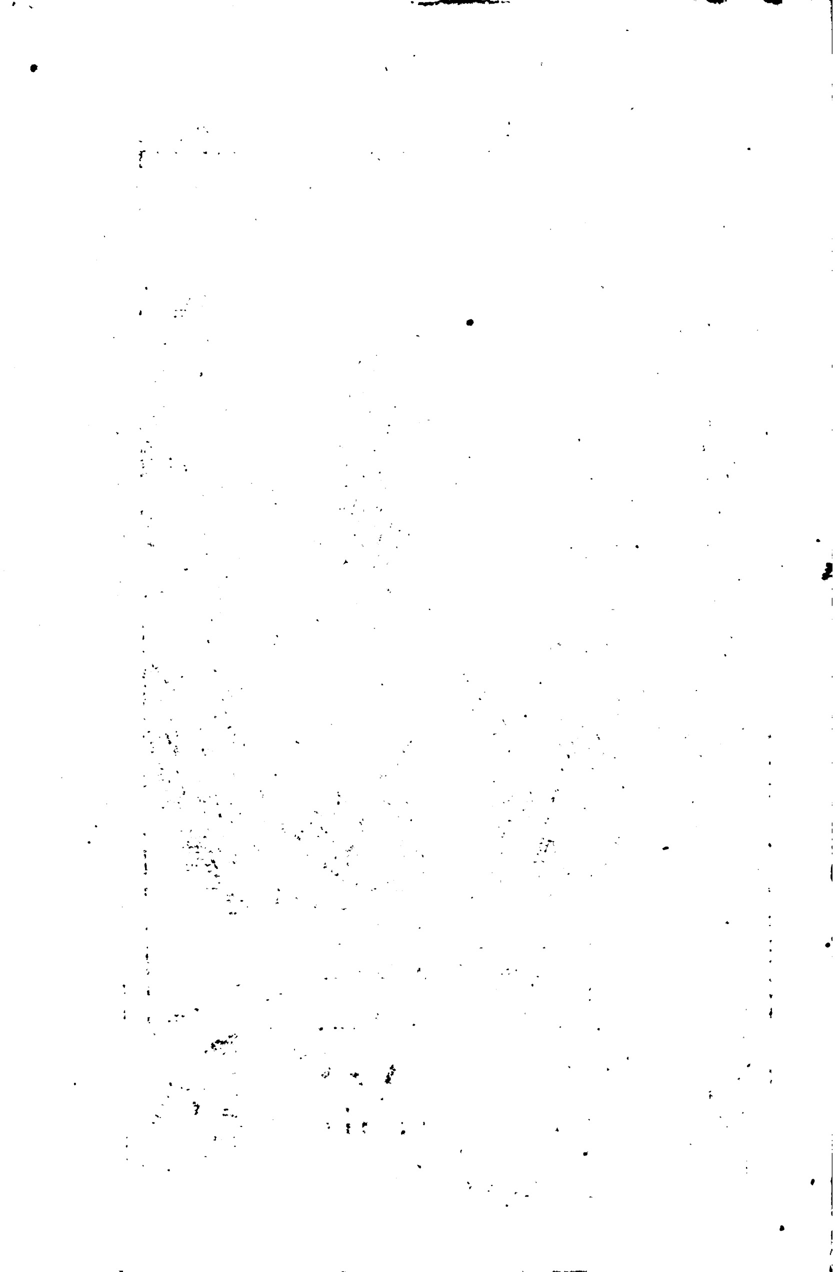
 ſecours,

ſecours, de les avoir reçûs, & logez dans leurs ports, pour donner l'allarme, opprimer, & ruïner la Chrêtienté. Les François de leur côté accuſoient violemment l'Empereur, d'avoir l'avidité d'engloutir la France, d'avoir fait alliance avec un Roy perſecuteur du Saint Siege, afin de mieux réüſſir dans ſon deſſein, & d'avoir reduit le Roy Très-Chrêtien à la neceſſité de demander du ſecours au Turc, aucun Prince Chrêtien n'oſant lui en donner, de peur de devenir la victime de l'Empereur qui travailloit à ruïner la France, afin de pouvoir plus facilement élever la Maiſon d'Aûtriche à la cinquiéme Monarchie du monde. Mais les perſonnes deſintereſſées, & tant de peuples, qui ſe voyoient ruïner & mettre en pieces par les brigandages des Turcs, de Charles V. & de François I. donnerent mille maledictions aux diſſenſions, inimitiez, querelles, ambition, avidité, guerre, peu de foy & de conſcience de l'un & de l'autre, qui ruïnoient l'Egliſe & toute la Chrêtienté.

Les François même la blâment. 1543.

Les Hiſtoriens François, bien que naturellement idolatres de leur Nation, & de leur Monarchie, qui à la verité meritent infiniment d'être eſtimées, & qui ont accoûtumé de pallier adroitement & de couvrir d'une belle apparence juſqu'à leurs plus grands deffauts, (entre leſquels excelle Dupleix) ne laiſſent pas de deſaprouver cette action; car aprés avoir parlé de la Ligue de l'Empereur avec les Anglois & les Allemans Lutheriens, pour faire la guerre à la France, & de ce que François I. avoit envoyé à Conſtantinople


MULEY HASSEN
Roi de Tunis.



ple le Baron de la Garde, pour y conclurre une Ligue avec le Turc, il fait là-dessus la reflexion suivante. *Voilà une belle conduite du Roy très-Chrêtien, & du Roy Catholique: pendant que celui-ci fait des Traitez avec les Heretiques Anglois & Allemans pour faire la guerre à la France, l'autre se Ligue avec le Turc contre l'Empereur. Tels furent les fruits de leurs passions, mais ils n'étoient l'un & l'autre que des instrumens en la main de Dieu, pour les châtier l'un par l'autre.*

François I. plus blâmable que Charles V.

Il est vray que cét Ecrivain, qui en cela parle en Theologien, ne lâche ce mot de censure contre François I. que pour avoir lieu de rendre plus odieux Charles V. Je crois pourtant, pour dire la verité, qu'il savoit mieux qu'il ne disoit, car enfin la perfidie de François I. ne peut pas être comparée à celle de Charles, que je ne pretends pas entierement disculper. Il est certain que le Roy d'Angleterre n'auroit jamais pensé à se separer de l'Eglise Romaine, s'il n'avoit été assuré que François I. se ligueroit avecque lui; & que les Lutheriens n'auroient jamais tant fait les fiers avec l'Empereur leur Maître en Allemagne, s'ils n'avoient été assurez de l'appuy, du secours, & de la protection de François I. Et si ces deux Princes eussent été bien unis ensemble, les Lutheriens & les Calvinistes auroient été aussi-tost detruits que nez, & les Turcs n'auroient jamais fait de si grands progrès sur les Chrêtiens. Mais il faut avoir la bouche fermée, & laisser faire la Providence. Je n'en dirai pas davantage, pour ne pas faire plus de hon-

te

te à la memoire d'un aussi grand Prince que François I; mais on ne sçauroit jamais approuver l'alliance qu'il fit avec les Turcs, ni empêcher qu'elle ne fasse du tort à sa memoire. Les hommes se peuvent servir pour leur deffense des autres hommes, mais il ne faut jamais y employer les ennemis de Dieu.

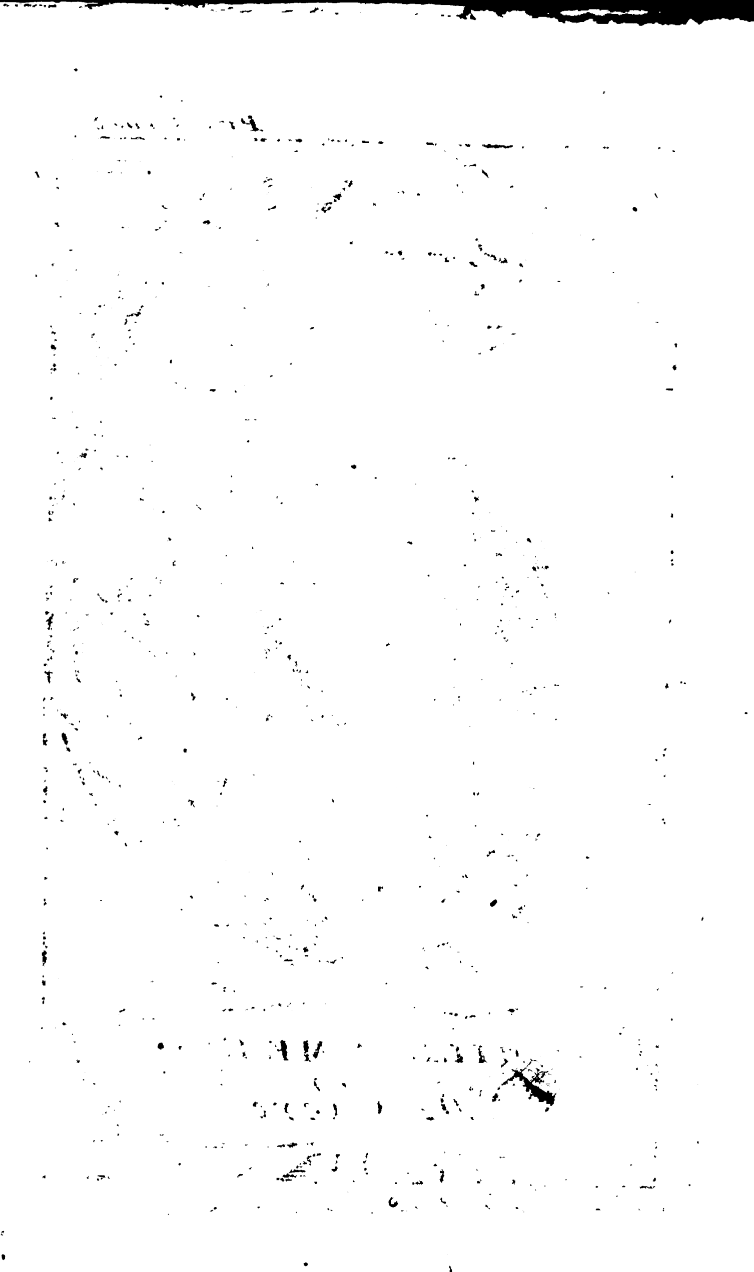
Nôces du Prince Philippe.

Il sembloit que l'Espagne ignorât les afflictions & les disgraces dont l'Allemagne, l'Italie, & la France étoient accablées; car on ne pensoit qu'à celebrer les nôces du Prince Philippe, alors âgé de seize ans, selon l'ordre que l'Empereur en avoit donné. Elles furent celebrées à Salamanque le 15. Novembre. L'élite de la Noblesse & des Grands de Castille & de Portugal y assista. L'Epouse étoit Donna Maria, fille de Don Jean III. Roy de Portugal, cousine germaine du Prince Philippe son époux, & il y eut cela de particulier en ce mariage, que l'on n'a peut-être jamais plus vû, ou du moins fort rarement, que l'Epoux & l'Epouse étoient nez en une même année, en un même mois, en un même jour, & en une même heure, chose très-rare. Le Pape donna la dispense pour la parenté, D. Ferdinand Alvarez de Tolede fût envoyé sur les Frontieres du Royaume, pour reçevoir la Princesse, accompagné de deux Grands, 24. Comtes, Marquis ou Vicomtes, & 40. Gentils-hommes, qui avoient chacun leur train particulier.

Siege de Landrecy.

Cependant l'Empereur en Allemagne, pensoit bien plus à la guerre qu'aux réjoüissances d'Espagne; car aprés avoir donné la paix au Duc de Cleves, aux conditions cy-

dessus




GUILLAUME DUC
De Cleve.

dessus rapportées, il envoya incontinent son Armée, commandée en chef par Gonzague son Lieutenant, pour assieger Landrecy, & il alla à Cambray en attendre l'évenement. Le siege fût commencé fort vigoureusement. On dressa trois batteries qui firent un grand effet sur les fortifications, qui étoient nouvelles & faciles à s'ébouler. Mais comme la garnison étoit extrémement forte, & que le jour qui préceda le siege les Ducs de Nevers & d'Aumale, avec plusieurs autres Capitaines de réputation, s'étoient jettez dans la Place pour la deffendre, & que d'ailleurs l'hyver approchoit, le siege traîna si fort en longueur, qu'on eût le temps de lui donner du secours.

François I. va à son secours.

Cependant François I. avoit déja assemblé un bon corps d'Armée, pour envoyer du secours au Duc de Cleves, qu'il croyoit prest à se bien deffendre. Il croyoit d'ailleurs qu'il seroit appuyé par quelques Princes d'Allemagne. Mais quand il vit que tout cela avoit si mal réussi, & qu'il eut appris le siege de Landrecy, il grossit son Armée, & y alla luimême en personne, s'assurant de faire lever le siege, fondé sur ce qu'il y conduisoit des Troupes fraîches, & courageuses, & que celles de l'Empereur étoient fort fatiguées. L'Armée étoit forte de 37. mille hommes, savoir, douze mille Suisses, cinq mille Allemans, douze mille François, & huit mille hommes de Cavalerie, en l'ordre suivant. François de Bourbon Comte de S. Pol, & l'Amiral commandoient l'avant-garde, dans laquelle étoient une partie des Suisses & des

Alle-

Allemans. Dans le corps de bataille, qui étoit le plus considerable, étoient le Roy & le Dauphin. L'arriere-garde étoit commandée par les Ducs de Vandôme & de Guise. Il n'y eut point de poste marqué pour la Cavalerie legere, qui couroit tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, pour découvrir la marche des ennemis.

Charles se prépare à donner bataille.

L'Empereur, qui étoit à Cambray, n'eut pas plûtôt appris le dessein de François I. qu'il alla se mettre à la teste de son Armée devant Landrecy, avec une ferme resolution de donner bataille, croyant bien que François I. venoit pour le même dessein. Il fût encouragé à l'entreprendre, par un renfort de cinq mille hommes, que le Prince Maurice de Saxe lui avoit menez. Les Auteurs Espagnols & d'autres assûrent, que l'Empereur s'étoit approché un jour de François I. & lui avoit presenté la bataille, mais qu'il ne l'avoit pas voulu accepter. Paul Jove au contraire, Mezerai, & autres Ecrivains François, & entre autres Monluc, qui commandoit un Regiment de Cavalerie dans l'Armée de François I. soûtiennent que ce fut François I. qui la presenta à Charles V. qui ne fût pas d'humeur de l'accepter, en quoi il y a de l'abus, ou de la flatterie.

Le siege levé.

Autant que j'en ai pû découvrir la verité dans les Auteurs desinteressez, François I. estima qu'il devoit être content, d'avoir obligé un si puissant ennemi à lever honteusement le siege. Le Roy voyant donc que les Imperiaux avoient travaillé toute la nuit à la construction d'un Pont sur la riviere, pour

le

le pouvoir attaquer plus facilement, aprés avoir mieux pensé à tout, prit la resolution de partir cette même nuit-là, ou du moins une heure avant le jour du lendemain, ce qu'il executa avec si peu de bruit, qu'il s'aquit plus de gloire par cette retraite que par le secours qu'il avoit donné à Landrecy, & pour avoir forcé une si puissante Armée à decamper de devant cette Place aprés six semaines de siege. En effet il prit si bien son temps & trompa si bien l'Armée de l'Empereur, qu'il se retira à la face des Imperiaux, chose qu'ils croyoient du tout impossible. Mais parce qu'on a parlé de cette retraite comme d'un miracle, je crois être obligé d'en rapporter quelques particularitez.

Retraite glorieuse.

François I. fit semblant toute la nuit de faire faire des travaux pour se fortifier dans son camp. Pour mieux tromper l'ennemi il fit allumer des feux en plusieurs endroits, en sorte qu'il sembloit à la lueur du feu, que les pieces de bois qu'il avoit fait planter pour les soûtenir, étoient autant de soldats. Le Capitaine Salazar qui avoit été envoyé pour reconnoître les François y fût trompé lui-même, au rapport de Paul Jove qui loüe beaucoup ce stratagême. Le soir le Roy fit mettre en état l'artillerie & le bagage avec une grande diligence. On ôta les sonnetes des mulets de charge, & sans trompettes ni tambours, on les fit marcher sans bruit vers Guise. A minuit, on fit partir l'Infanterie avec beaucoup de prudence, aprés avoir recommandé aux Capitaines de marcher le plus vite qu'ils pourroient. Une heure avant le jour

la

la Cavalerie suivit à grands pas, & l'on garda un renfort considerable pour l'arriere-garde. Il est certain que cette retraite fût fort glorieuse à François I. & que les Espagnols même ne pûrent s'empêcher de lui donner des éloges, d'avoir executé son dessein de faire lever le siege à la face de l'Empereur, qui étoit à la tête d'une Armée formidable, & d'avoir sçû s'en retourner si habilement chez lui sans avoir perdu un seul homme. C'est ici la sixiéme fois que Charles V. a eû la honte d'avoir manqué ses entreprises, depuis qu'il étoit Empereur jusques à l'année presente.

Pasquinade curieuse.

Toute l'Europe fût dans l'étonnement d'apprendre ce qui venoit d'arriver en cette occasion, chacun faisoit le signe de la Croix, comme parlent les Catholiques, par la surprise où il étoit: & personne ne pouvoit comprendre comment il étoit possible, que ces deux grands Monarques, qui avoient disputé de l'Empire, qui avoient vécu en continüelle jalousie l'un de l'autre pendant 24. ans. Qui n'avoient jamais manqué de sujets de disputes & de querelles, qui n'avoient jamais rien tant souhaité que de se faire le plus qu'ils pourroient de mal l'un à l'autre. Qui faisoient un jeu de devenir parjures & perfides l'un envers l'autre dans tous les Traitez qu'ils faisoient ensemble. Qui ne cherchoient jamais que les moyens de se tromper reciproquement. Qui se menaçoient tant l'un l'autre, & se diffamoient par des calomnies & des écrits publics. Qui s'étoient fait la guerre en tant de lieux. Qui sembloient être

nez

nez pour disputer à qui auroit le premier rang entre les gens courageux. Qui de loin s'étoient si souvent donnez des deffis pour se battre en düel, & qui étoient alors si proche l'un de l'autre, & chacun à la tête d'une formidable Armée, se fussent ainsi separez sans donner un seul coup, je ne dirai pas d'épée, mais non pas même de poing en l'air, pour faire voir du moins aux Etoiles qu'ils avoient des mains. Aussi Pasquin accoûtumé depuis long-temps à decouvrir au public les méchancetez les plus cachées, dit là-dessus une chose qui plût à tout le monde, car interrogé par Marphorio pour quelle raison l'Empereur & François I. ne s'étoient pas donné bataille devant Landrecy: répondit, *& pourquoi voulez-vous que les Maîtres se battent sur terre, puis que leurs serviteurs André Doria, & Ariadene Barberousse ont fait serment à S. George, & à Mahomet de ne se point battre sur mer?*

Il est certain, autant qu'on peut compter sur ce que disent les Auteurs, que l'Empereur témoigna un fort grand deplaisir de ce mauvais succès, & qu'il accusa avec beaucoup de ressentiment tous ses Officiers de lâcheté. Il y en a pourtant qui assurent que cette censure apparente n'étoit qu'une feinte, & qu'au fonds l'Empereur étoit bien aise de ce qui étoit arrivé, parce que son principal dessein étoit bien de tenter la prise de cette place, mais de ne rien risquer ayant besoin de ses Troupes pour donner du secours au Roy Ferdinand son Frere, qui étoit opprimé plûtôt qu'attaqué par la fureur des Armes de Solyman en Hongrie, où il avoit déja perdu tant d'hommes

Veritable dessein de Charles V.

mes

mês & de Places, & lassé toute la Chrêtienté; qu'ainsi il ne jugea pas à propos de donner, ni d'accepter la bataille, dont l'évenement est toûjours incertain; & quand il auroit remporté la Victoire, cela ne se pouvoit faire sans répandre beaucoup de sang de ses propres Troupes, ce qui auroit animé davantage le Turc contre le Roy Ferdinand, quand il auroit vû qu'il ne pouvoit en attendre de secours.

Charles va à Cambray.

Quoi qu'il en soit l'Empereur voyant bien qu'il ne pouvoit plus rien faire dans cette Campagne, licentia une partie de ses Troupes, partit le 1 Novembre pour Cambray, & alla assouvir le chagrin qui le devoroit contre les pauvres habitans de cette ville, fâché contre eux, de ce qu'ils avoient favorisé les François en plusieurs occasions, quoi qu'ils alleguassent qu'ils y avoient été obligez par l'Evêque leur Seigneur. Mais sans avoir égard à leurs remontrances il les condanna à entretenir à leurs dépens une bonne garnison dans la ville, jusques à ce que pour se mieux assûrer d'eux il eût fait bâtir une Citadelle, qu'il donna ordre de commencer incessamment. Monsr. de Langé en parle pourtant d'une autre maniere, car il prétend que ce fût Monsieur de Croüy qui en étoit Eveque qui porta l'Empereur à faire bâtir la Citadelle, afin de pouvoir mieux tenir en bride des sujets, qui refusoient souvent de lui obeïr; quoi qu'il en soit la Citadelle fût bâtie.

A Spire pour la Diete.

L'Empereur ne demeura qu'un mois à Cambrai, parce qu'ayant indiqué la Diete à Spire pour le commencement de Fevrier, il

il resolut de s'y rendre de bonne heure, pour mettre les affaires en étât; il y arriva en effet le 9. Janvier. Le jour marqué pour l'ouverture de la Diete étant venu, l'Empereur la commença par déclamer avec beaucoup de passion contre François I. Il exagera beaucoup l'alliance qu'il avoit faite avec Solyman, & fit voir que c'étoit une conduite indigne d'un Prince Chrêtien. Il parla de l'union de son Armée Navale avec celle du Turc. Des grands dommages qu'elle avoit causez à la Chrêtienté. Il rapporta le Sac & l'Incendie de Nice. La desolation causée par Barberousse qui avoit depeuplé tant de païs pour en emmener Esclaves les habitans. Il exagera sur tout l'action de François I. d'avoir gardé pendant tout l'hyver l'Armée de Barberousse à Marseille, & de lui avoir fourni toutes les choses necessaires, afin d'achever de ruïner au Printemps suivant toutes les côtes Chrêtiennes de la Mediterranée.

Ce discours de Charles V. prononcé d'une maniere touchante, & comme en pleurant, accompagné de soupirs qui sembloient venir du fond d'un cœur navré de douleur, & non pas d'une passion de vengeance, fit tant d'impression sur l'esprit de toute la Diete, qu'ils se mirent tous à crier contre François I. l'appellant *Scite, Renegat, Barbare, Ennemi de J. Christ & de l'Eglise*; & tant Catholiques que Protestans, ils prirent tous unanimement la resolution d'assister l'Empereur de toutes leurs forces pour abbatre, & ruïner la France, on y delibera même de ne lui plus donner la qualité de Roy. Aussi lors que ce Prince

La Diete irritée contre François I. 1544.

ce

ce envoya ses Ambassadeurs à la Diete pour justifier sa conduite, ils refuserent, non seu-seulement de laisser entrer dans ce lieu sacré les Ministres d'un Prince qu'ils appelloient Renegat, mais de plus ils firent mille outrages au Gentil-homme que les Ambassadeurs avoient envoyé pour demander des passeports. On fit encore publier des deffenses sur peine de la vie, à tous les naturels Allemans, ou autres qui auroient été naturalisés en Allemagne, de porter les Armes au service du Roy de France.

Decret en faveur des Lutheriens.

L'Empereur voyant que le Parti des Lutheriens étoit de beaucoup accrû, & qu'il en pouvoit tirer de grands secours, resolut de leur faire plaisir pour la seconde fois. Pour cét effet il fit publier un ample Decret, par lequel il suspendoit de nouveau l'execution de l'Edit d'Ausbourg, avec deffenses expresses d'inquieter personne pour cause de Religion. Il ordonnoit de plus que jusques à un Concile libre, general, ou National, qui s'assembleroit en Allemagne on remettroit la decision de tous differens à la prochaine Diete. Que chacun des deux partis joüiroit paisiblement des Biens Ecclesiastiques dont il étoit en possession; que la Chambre Imperiale seroit mipartie, c'est à dire que la moitié de ceux qui la composeroient seroient Catholiques, & l'autre moitié Lutheriens, à commencer du premier jour auquel on a accoutumé de renouveller les Juges.

Combien ils en sont contens.

Ce Decret fût infiniment agréable aux Lutheriens ou Protestans, qui se mirent à prôner Charles V. comme le plus juste, & le plus zelé Empereur pour le bien public que l'on eût

eût jamais vû. L'Electeur Jean Frederic de Saxe, en fût plus content que personne, en qualité de Chef des Protestans. Il alla d'abord en remercier l'Empereur, & fit un Traité particulier avec lui, par lequel il s'obligea de reconnoître le Roy des Romains, & de lui envoyer pour cét effet un Ambassadeur, ce qu'il fit, & tous les autres Protestans qui l'avoient refusé jusques-là le firent aussi à son imitation. De son côté l'Empereur, confirma à l'Electeur, le traité reciproque qu'il avoit fait avec le Duc de Cleves pour la succession des deux Maisons, de l'une à l'autre quand elles viendroient à manquer.

Les mêmes raisons pour lesquelles les Protestans s'étoient tant rejouïs du Decret, firent que les Catholiques en furent extrémement affligez. Ils s'en plaignirent hautement, particuliérement les Ecclesiastiques qui en firent grand bruit, & le Nonce alla jusqu'à faire ses protestations de nullité contre le Decret; Mais l'Empereur qui ne manquoit pas d'habiles gens pour deffendre ses Interests, les contenta en leur faisant dire, *Qu'il avoit eu de grandes raisons de faire un Decret. Qu'il avoit consideré, qu'autrement il avoit à craindre que les Lutheriens dont les suffrages l'emportoient de beaucoup sur ceux des Catholiques, ne l'obligeassent à faire encore pis, & qu'au fonds le Decret ne contenoit autre chose, sinon que la decision des differens de la Religion, seroit renvoyée à la prochaine Diete.* Raisons qui firent tant d'impression sur l'esprit des Catholiques, que non seulement ils donnerent des louanges au zele de l'Empereur, mais qu'ils don-

Catholiques mal-contens. 1544.

donnerent même leur consentement au Decret, quoi qu'ils le jugeassent fort préjudiciable.

Charles & François également blâmez.

Les François ne manquerent pas de prendre droit sur ce Decret de l'Empereur pour disculper leur Roy, en faisant voir le prejudice qu'un tel Decret faisoit aux interests de l'Eglise, du S. Siege, & des pauvres Catholiques, & combien il étoit favorable aux Lutheriens, disant que ceux qui aimoient la nouveauté, & qui n'étoient pas bien fermes dans la Foy, ne manqueroient pas d'embrasser hardiment l'heresie, la voyant appuyée & protegée par l'Empereur. On fit même à Paris un petit ouvrage latin, dans lequel on faisoit voir que l'Empereur en soutenant l'heresie au lieu de l'abbatre & de l'opprimer, faisoit plus de mal à l'Eglise de Jesus-Christ, que le Roy François I. d'avoir fait alliance avec le Turc, par la necessité indispensable de se deffendre, parce que le mal que faisoit en cela le Roy n'étoit au fonds que pour un peu de temps, & les dommages arrivez à cette occasion, ne tomboient que sur un petit nombre de particuliers; au lieu que l'Empereur, ruïnoit l'Eglise entiere, & le S. Siege pour toûjours. Au fonds on crioit generallement contre l'un & contre l'autre dans toute l'Europe, de ce que l'un ruïnoit & scandalisoit toute la Chrêtienté, par une foy flottante entre Jesus-Christ & Mahomet, & que l'on ne pouvoit bien juger si l'autre étoit disciple de Jesus-Christ, ou de Luther; Il est vray qu'à en juger par les dehors ces deux Monarques n'étoient *ni à Dieu, ni à Mammon* en de telles circonstances & occasions.

Bar-

Barberousse ayant passé l'hyver à Toulon & à Marseille, au grand profit des habitans de ces deux villes, qui lui acheterent à bon marché le butin qu'il avoit fait, mit à la voile le 23. Avril, après avoir fait toutes les provisions necessaires aux dépens du Roy, avoir été bien regalé lui & les Officiers de son armée, avoir fait mettre en liberté tous les forçats Turcs qui étoient sur les galeres du Roy, & avoir promis de faire tout le mal qu'il pourroit sur les Côtes des Païs appartenans à l'Empereur. En deux jours il arriva à Va, port qui est au voisinage de Savonne, où la Seigneurie de Genes envoya deux Galeres avec quatre Senateurs pour lui faire compliment de leur part, & lui faire present de cent pieces de Drap, & de velours, & de beaucoup de raffraîchissemens, que Barberousse reçeut fort honestement, & leur promit de ne causer aucun dommage à leurs Etâts, ce qu'il executa ponctuellement. De là il alla à l'Ile d'Elbe.

Barberousse passe par Genes. 1544.

Il n'y fut pas plûtôt arrivé qu'il écrivit une lettre fort honneste à Jaques Appian Seigneur de Piombino, qu'il lui envoya par un de ses Gentils-hommes, avec ordre de le prier encore de bouche de lui faire la grace de lui donner un jeune esclave qui étoit en son pouvoir, fils de Sinam, Juif qui s'étoit fait Chrêtien, son grand ami, & qui avoit été pris à la guerre de Tunis, lui promettant qu'il reconnoîtroit ce plaisir, & ne causeroit aucun dommage à ses Terres. Appian ayant pris conseil de ses Ecclesiastiques, qui lui dirent qu'il ne pouvoit faire cela en conscience, lui

Dommages causez au Prince de Piombino.

fit reponse qu'il ne pouvoit lui accorder sa demande, parce que ce jeune garçon s'étant fait Chrétien, les Loix de sa Religion ne lui permettoient pas de le lui rendre. Il ne laissa pas de lui envoyer beaucoup de raffraîchissemens. Barberousse conçût tant de colere de ce refus qu'il fit jetter dans la mer les presens du Prince de Piombino, & mettre à terre six mille Soldats Turcs avec ordre de faire tous les ravages possibles dans l'Ile, qu'ils saccagérent avec plus de fureur que si c'eussent êté des Ours & des Lions. Ils emporterent un riche butin, & firent jusqu'à 800. esclaves. Appian voyant la faute qu'il avoit faite, de perdre tant d'Ames pour en sauver une seule, & pour éviter qu'il ne lui arrivât pis prit le parti d'appaiser Barberousse en lui envoyant le jeune garçon, magnifiquement habillé à la maniere d'Italie, aprés quoi il s'en alla, chargé de butin & d'esclaves. Arrivé à Talamon, il fit debarquer l'Artillerie avec toute la diligence possible & mit ce village en cendres. Mais s'étant ressouvenu, qu'il y avoit eu un fameux Corsaire, nommé Barthelemi Talamon, qui commandant les Galeres du Pape avoit fait une descente dans l'Ile de Lesbos, où il avoit ruïné tout le bien que son Pére y possedoit, que c'étoit le même qui étoit mort il n'y avoit pas longtemps, & qu'il avoit été mis dans un tombeau honnorable, il le fit deterrer, brûler, & jetter ses cendres au vent.

Plusieurs dommages. 1544. Ensuite ses gens s'étant avancez plus loin dans le païs, se rendirent maîtres d'un lieu nommé Montano, qu'ils ruïnerent, saccagerent

gerent, & en emmenerent esclaves presque tous les habitans, au nombre de plus de six cens. De là ils furent à Porto-Ercole, situé dans un bon païs qu'ils saccagerent aussi, & emmenerent plusieurs esclaves. Il voulut en faire autant à Orbitello, mais il trouva ce lieu si bien gardé qu'il n'osa l'attaquer. Ensuite il alla en personne à Ischia, lieu appartenant au Marquis du Guast, contre lequel il étoit irrité, à cause qu'il avoit été en personne lui faire lever le siege de Nice, de sorte que pour se vanger il saccagea & brûla *Tarino*, *Pausa*, *Varano*, & autres lieux appartenants à ce Marquis, où il fit 2230. Esclaves de l'un ou de l'autre sexe; cela arriva le 22. Juin. Il essaya de prendre Ischia, mais il trouva la place trop forte de situation, étant bâtie sur une haute, colline flanquée de murailles. Il prit encore & saccagea *Procida*, mais il y trouva peu de butin, & point d'habitans, lesquels ayant été avertis, s'en étoient enfuïs, & avoient emporté tout ce qu'ils avoient pû de leurs meilleurs effets.

Il arriva au matin du 25. du même mois devant la fameuse & delicieuse ville de Pouzzol. Il fit mettre à terre ses meilleures Troupes & l'artillerie, & commença à battre la ville avec une furie infernale, encouragez qu'ils étoient par l'esperance de faire un grand butin dans un lieu aussi riche que celui-là. Comme il n'y avoit qu'une petite garnison dans la place, il fut sur le point de l'emporter, lors que D. Pietro de Tolede Vice-Roy de Naples, arriva avec l'élite des troupes, & de la Noblesse du païs, & l'obligea à se reti- Autres.

 rer,

rer. D. Pietro agissoit bien en cela pour le bien public, mais il étoit encore particulierement interessé à la conservation de Pouzzol, où il avoit un magnifique Palais & un jardin delicieux, qu'il appelloit, *Mio-cuore*, son cœur, outre que cette ville en general est appellée *les delices de Naples*. Cependant Barberousse eut l'habileté de retirer ses troupes & d'embarquer son Canon sans avoir rien perdu. Le 26. Juin il en partit & alla droit au Cap de Massa. Jannetin Doria estant sorti avec 25. Galeres du Canal de *Nizita*, le poursuivit & fit tirer quelque coups d'Artillerie sur son arriere-garde, mais il sembloit que Barberousse s'en moquoit, comme s'il eût crû, qu'il n'avoit pas dessein de lui faire du mal, estant neveu d'André Doria, dont il connoissoit les Intentions, selon le bruit qui en couroit.

Barberousse sur les côtes d'Amalfi. 1544.

Tous ces desordres, ces dommages, la terreur & la consternation que Barberousse avoit jettée dans la plus grande partie de l'Italie, par ses pirateries, ne furent pas capables, d'assouvir l'avidité de ce Barbare. Fâché qu'un aussi grand Monarque que Solyman, accoûtumé à faire des progrès & des Conquêtes, eût mis une si puissante Armée en mer, sous son Commandement, & avec de si grandes dépenses, sans avoir fait aucune prise considerable: craignant d'ailleurs de retourner à Constantinople, avec si peu de butin, il doubla le Cap *Della Campagna*, avec resolution d'insulter la côte d'Amalfi, & particulierement la ville de Salerne, où il esperoit de faire un riche butin, & où il avoit resolu de faire un grand carnage. Il communiqua son dessein à son Conseil de guerre,

guerre, & comme tous ceux qui le composoient, étoient âpres à la proye, il n'y en eût pas un seul qui ne l'approuvât, & ne lui offrît d'y faire de son mieux.

Cette formidable & Barbare Armée arriva donc le vendredy 27. Juin au point du jour à la vüe de Salerne, s'approchant du Port & de la Plage lentement, comme si elle fût arrivée dans ses Terres, les Enseignes deployées, & au bruit, des Trompettes & des Tambours. Les pauvres habitans éveillez par le bruit, & consternez de voir leur mer couverte de tant de vaisseaux Infidelles, & les plus courageux même jugeant qu'ils n'étoient pas en estat de se deffendre, sans achever de s'habiller, loin de pouvoir mettre en seureté ce qu'ils avoient de plus précieux, sortirent en foule par la porte de derriere qui regarde la terre, & se sauverent dans les montagnes voisines, pendant que Barberousse, faisoit debarquer ses troupes sur la plage: Mais lors que le secours des hommes manqua à cette miserable ville, celui du Ciel la sauva. Car dans le moment que les Galeres plus avancées, se preparoient à jetter l'Ancre, on vit l'air s'obscurcir, avec des éclairs & des Tonnerres, & se lever un si furieux vent du côté de la terre, qu'en un moment il se forma une tempeste si terrible, que toute l'Armée Navale des Turcs fût obligée de gagner le large, s'éloigner de la plage, & s'abandonner au gré des vents, avec beaucoup de perte. Entre autres ils y perdirent deux Galeres dans lesquelles il y avoit beaucoup de Chrêtiens. Les habitans ayant vû, ou eu avis de ce qui étoit arrivé,

Il est surpris par la tempeste à Salerne

rivé, se mirent à rendre graces à Dieu, & aux Saints leurs Patrons. Ainsi fût sauvée cette ville, dans laquelle il y avoit plus de cinquante mille ames, & à laquelle on a appliqué le Proverbe, *Civitas nobilis quam ædificaverunt Sem, Cham, & Japhet*, la grande ville, bâtie par Sem, Cham, & Japhet. *Bomi*, qui a écrit un Livre *in quarto* sur cét évenement, en attribuë tout le bon succès aux glorieuses Reliques de Saint Matthieu Patron de la ville, & aux Corps des saints Martyrs *Fortunat*, *Caïa*, & *Anteo*, & à Saint *Grammatico* premier Evêque de cette ville, & il assûre que ce fût l'intercession de ces Saints qui souleva cette tempête, parce qu'ils étoient tous du Païs : mais si cela est, il me semble qu'ils la devoient rendre un peu plus forte, afin de ruïner sans ressource cette Armée, & de sauver tant de lieux & de gens, qu'elle a fait perir depuis comme nous le verrons cy-aprés.

Policastro & Lippari. 1544.

Barberousse ainsi battu, & transporté par la tempeste, qui ne dura pourtant qu'un peu plus de demi quart d'heure, ne voulut plus penser à Salerne, croyant que les habitans auroient eu le temps de se préparer à se défendre. Ainsi il alla moüiller l'ancre devant Policastro, ville Episcopale, qu'il saccagea, & y fit plusieurs esclaves. Il avoit dans sa Capitane un Renegat de cette ville-là, qui y ayant été châtié pour quelque mauvaise action, la haissoit tellement, qu'il pria avec grande instance ce General de la brûler aprés l'avoir pillée. Ce qu'il ne voulut pas permettre, disant, *qu'il falloit garder quelque chose pour une*

autre

autre fois. Chargé d'un gros butin, il en partit pour aller à l'Ile de Lippari, pour reparer ce qu'il avoit souffert devant Salerne; & pour n'être pas oiseux en attendant, il fit mettre à terre 40. pieces de Canon, avec quoi il assiegea la ville de Lippari Metropole de l'Ile. Les habitans se deffendirent vigoureusement pendant quinze jours, & se seroient deffendus encore plus long-temps sans la poltronnerie d'un de leurs Citoyens, qui commandoit dans la ville pendant le siege, & qui alla en personne traiter de la reddition de la place, mais il n'obtint autre chose que la vie & la liberté pour lui seul. Ainsi les Turcs entrerent dans la ville, la saccagerent, & firent tous les habitans esclaves au nombre de 7000. Barberousse fit pourtant un acte d'humanité, car ayant trouvé entre les prisonniers jusques à vingt personnes, agées de 80. ans chacune de l'un ou de l'autre sexe, il ordonna qu'on les laissât dans la ville, & qu'on leur donnât des meubles & des vivres.

Barberousse s'en retourne & meurt.

De cette Ile Barberousse alla en droiture dans le païs de *Cariati*, grand & bien peuplé, où il fit encore plusieurs desordres, qui mirent fin à son avidité & à son desir insatiable de faire du mal, par l'impossibilité de pouvoir plus rien mettre dans ses vaisseaux, si remplis de butin, que dans la propre chambre de cét Infidéle, il ne restoit plus de place seulement pour estendre le Tapis sur lequel il mangeoit. Ce qu'il y eût de plus crüel encore, fût que les esclaves furent contraints de se tenir toûjours debout & fort serrez les uns contre les autres. Ainsi entra Barberous-

se dans Constantinople, & pendant huit jours on ne fit autre chose que décharger les voleries & brigandages dont il étoit chargé, & les exposer en vente. L'Ambassadeur de France, le Baile de Venise, & quelques marchands Catholiques acheterent les Croix, les Calices, les Reliquaires, & les Images des SS. L'infidelle ne joüit pas long-temps de l'applaudissement qu'il reçût à son retour, & de la reputation qu'il avoit acquise parmi le peuple d'avoir ruiné la plus grande partie de l'Italie, car six mois aprés son retour à Constantinople il fut attaqué d'une fievre, dont il mourut âgé de 71. ans, & qui le fit aller rendre compte à Dieu de tant de mal qu'il avoit fait pendant sa vie. On dit qu'il temoigna un grand regret de mourir dans son lit, parce qu'il souhaitoit avec passion de mourir sur mer en faisant la guerre aux Chrêtiens.

Henry & Charles contre la France. 1544.

Quant à l'Empereur, aprés avoir mis ordre à ses affaires, & obtenu tout ce qu'il pouvoit souhaiter de la Diete, il la congedia, & partit, pour aller se mettre en état d'executer les desseins qu'il avoit projettez avec le Roy d'Angleterre contre la France, qui étoient de l'attaquer en même temps & tous deux en personne, chacun avec une puissante Armée: de se trouver tous deux, à un certain jour marqué, devant Paris, de l'attaquer avec leurs forces jointes ensemble, de saccager cette ville, & d'en faire de même jusques à la riviere de Loire. Comme ces deux Princes avoient fait ce Traité pour ruïner la France il y avoit plus de dix mois, ils eurent

eurent suffisamment du temps pour faire tous les preparatifs necessaires à cette guerre.

Conformément à ce Traité Henry VIII. partit d'Angleterre au commencement de Juin de cette année, à la tête de trente mille hommes, entre lesquels il y avoit vingt mille chevaux, qu'il debarqua à Calais, & sans perdre du temps s'avança vers la Picardie, quoi qu'on lui eût conseillé d'aller plûtôt descendre en Normandie. Il trouva à Calais le Comte de Buren avec 800. hommes, & le Comte de Reux avec 4000. chevaux que l'Empereur envoyoit des Païs-Bas à Henry VIII. pour rendre leur victoire immanquable. Ce Prince se voyant ainsi renforcé prit la resolution d'assieger en même temps Boulogne & Montreüil. Il envoya pour assieger cette seconde place le Duc de Nortfolk & les Comtes de Buren, & de Reux, & alla lui-même assieger Boulogne. En peu de jours il l'emporta par une capitulation fort avantageuse aux François, & puis s'en retourna à Londres. Pour ce qui est de Montreüil, on en leva le siege quelque temps aprés, à cause que les Troupes de l'Empereur se retirerent, quand elles apprirent qu'il avoit fait la paix avec le Roy de France. Roy d'Angleterre.

En même temps, & vers le commencement d'Avril, Charles V. pensa à profiter de la conjoncture pour reprendre tout ce que le Roy de France lui avoit pris dans le Luxembourg, & avoir ainsi sa revenche, des avantages que le Duc d'Enguien avoit remportez en Piémont contre le Marquis du Guast à la bataille de Cerisolles, que celui-ci per- Progrez de Charles V.

dit. Pour cét effet il s'avança dans la plaine de Mets, où aprés y avoir fait la revüe de son Armée il alla assieger Luxembourg, qu'il prit aprés trois semaines de siege, le dernier jour de Mai. Il prit encore Ligni en Barrois & S. Didier. Mais comme il devoit attaquer le cœur de la France en même temps que le Roy d'Angleterre, il s'avança avec son Armée vers Châlon, qu'il laissa pour passer à Chateau-Thierry. La consternation fut si grande à Paris d'apprendre que l'Empereur à la tête d'une puissante Armée étoit si près d'eux, que tous ceux qui pouvoient se retirer ailleurs s'enfuirent, jusques aux écoliers, qui n'avoient à perdre que quelques méchans livres.

Dequoi l'Empereur est blâmé.

Cela n'empêcha pas que la plûpart des plus celebres Historiens, même les plus affectionnez à la Maison d'Aûtriche, n'ayent blâmé la conduite de l'Empereur en cette occasion, d'avoir entrepris le siege de Luxembourg, contre toutes les bonnes maximes de la guerre, seulement par vanité & pour reparer l'affront qu'il avoit reçû l'année precedente au siege de Landrecy, que François I. lui fit honteusement lever. En effet, au lieu de s'amuser à Luxembourg il devoit marcher à grandes journées, pour se joindre avec le Roy d'Angleterre, qui n'assiegea Boulogne, qu'en attendant l'Empereur, qui avoit mis le siege devant Luxembourg. Il est certain que si ces deux Monarques se fussent d'abord joints, & qu'avec toutes leurs forces ils fussent allez assieger Paris, ils auroient obligé François I. ou à donner bataille, ou à s'enfuir de Paris, &


DON FERDINAND
Marquis de Pesquaire



leur abandonner la Capitale de son Royaume, qu'ils auroient enrichi leurs Armées du pillage de cette grande ville, & que cela auroit tellement encouragé les soldats, que la ruïne de la France s'en seroit ensuivie. Que si François I. se fût presenté pour donner bataille (ce qu'il n'auroit assûrément pas fait,) ils pouvoient être assûrez de le battre, & de remporter infailliblement la victoire sur lui; car les deux Monarques ensemble avoient plus de soixante mille hommes de pied, & vingt & deux mille chevaux, presque tous vieilles Troupes, au lieu que le Roy de France avoit à peine treize mille chevaux, & vingt quatre mille hommes de pied, tous presque gens nouvellement levez dans le païs. Mais disons mieux, les guerres ne finiroient jamais, si ceux qui commandent les Armées ne faisoient souvent des fautes.

Cependant les grands progrez de Charles V. qui reduisoient François I. ou plûtôt l'Europe entiere à l'agonie, ne plaisoient guere aux meilleurs Politiques, & faisoient de la peine generalement à tous; jusques-là que la haine que l'on avoit conçû dans toute la Chrêtienté contre François I. à cause des dommages que les Turcs y avoient faits, de les avoir appellez à son secours, soutenus, & pourvûs des choses necessaires, commença à se changer en compassion, & les grandes loüanges qu'on avoit données à l'Empereur en autant de sujets de crainte. Chacun voyoit bien la necessité qu'il y avoit de tenir les affaires en un certain équilibre, & que trop de puissance en un seul avoit toûjours Craintes.

 été

été dangereuse. Les propres sujets de la Maison d'Aûtriche n'approuvoient pas, que l'Empereur aprés avoir pris des païs considerables, fût allé avec des Armées formidables, & par vanité jusques dans le cœur de la France, fondez sur ce que plus il faisoit de conquestes & devenoit puissant, & plus il traiteroit ses sujets avec orgueil, & les rendroit plus esclaves. L'exemple de Cambray, qu'il venoit de brider par une garnison & une Citadelle, leur faisoit trop mal au cœur, pour ne se pas deffier de lui. Et generalement tous les Princes d'Allemagne & d'Italie, se disoient les uns aux autres, par maniere d'entretien, & pour s'exciter les uns les autres à travailler à leur interest commun, combien ils avoient raison de ne pas negliger tant de sujets de crainte que leur donnoit l'Empereur.

Preludes de la paix.

Les plus sages, & ceux qui avoient le plus de part aux affaires, se mirent à negotier secretement un Traité de paix, & comme on ne doutoit pas qu'on ne trouvât beaucoup de disposition à cela du côté de François I. reduit en tel état, qu'il devoit, pour ainsi dire, recevoir la paix du Vainqueur, c'est-à-dire, la faire à quelque condition que ce fût, on fit tous les plus grands efforts du côté de l'Empereur. Le Pere *Garcia*, Dominicain & Confesseur du Roy Ferdinand, y travailla avec beaucoup d'application, soit qu'il eût été sollicité à le faire, ou que sachant la crainte qu'avoit ce Prince, qui aprés avoir perdu presque toute la Hongrie, se voyoit encore menacé par Solyman de lui enlever l'Austri-

che,

che, il voulut le rassurer par la conclusion de la paix, aprés laquelle il pourroit être secouru de toutes les forces de l'Empereur son frere. D'autres disent que la Reine Eleonor épouse de François I. voyant le Roy dans de si tristes conjonctures en écrivit au Pére Gusman Confesseur de Charles V. & au Pére Garcia, lesquels agirent conjointement auprès de Granvelle premier Ministre de l'Empereur, qui y contribua beaucoup, pour faire plaisir au Pape, duquel il esperoit un Chapeau, sachant qu'il souhaitoit beaucoup la paix, & qu'il avoit envoyé à ce dessein le Cardinal Polus en qualité de Legat à Latere, qui y contribua plus que personne; aussi un jour qu'il la demandoit à l'Empereur avec beaucoup d'instance, il en reçût cette réponse favorable; qu'il étoit prest de sacrifier ses interests, d'oublier pour toûjours les offenses qu'il avoit reçûes, & de consentir à une paix, plus honorable qu'avantageuse, au milieu de ses victoires, pour le service & la gloire de Dieu, & pour le bien general de la Chrêtienté.

On commença par une suspension d'armes pour un mois, d'autres disent seulement douze jours, pour faciliter davantage l'ouverture de la negotiation. On choisit pour le lieu de la conference l'Abbaye de Saint Jean des Vignes, au Fauxbourg de Soissons; la plûpart des Historiens disent que ce fût dans une petite ville nommée Crêpi, ou S. Crespin, dans le Territoire de Laon; & comme c'est ainsi que le disent les François qui le doivent mieux savoir que personne, nous nous en tien- *On la conclut.*

drons à cela. Les Plenipotentiaires de l'Empereur étoient D. Ferrante Gonzaga son Lieutenant General, & Granvelle son premier Ministre; & de la part du Roy de France, il y eut l'Amiral Annebault, & Chemans Garde des Sceaux, quelques-uns y ajoûtent Vitri, & tous se rendirent à Crêpi. Ces deux Monarques envoyerent aussi des Ambassadeurs au Roy d'Angleterre, pour le porter à intervenir à cette paix: & comme les dispositions y étoient grandes des deux côtez, elle fût concluë en moins d'un mois, sçavoir le 14. Septembre, en la maniere suivante.

ARTICLES

Du Traité de Paix conclu entre l'Empereur Charles V. & François I. à Crêpi le 14. Septembre 1544.

I. *QU'il y auroit à l'avenir une paix perpetuelle entre l'Empereur Charles V. & le Roi de France, & leurs sujets tant deça que delà les Monts.*

II. *Que Charles Duc d'Orleans & dernier fils de François I. épouseroit la fille de l'Empereur, ou celle du Roi des Romains sa niece, avant la fin de l'an* 1549.

III. *Qu'il seroit au choix de l'Empereur de*

de lui donner l'une ou l'autre de ces deux Princesses.

IV. *Que pour la constitution du dot de l'une ou de l'autre de ces Princesses, l'Empereur donneroit audit Duc d'Orleans l'investiture du Duché de Milan, immediatement aprés la conclusion du mariage, ou à faute de celui-là les Comtez de Flandres, & de Charolois, ou la Franche Comté, au choix encore de l'Empereur, & que moyenant l'investiture de l'une ou l'autre, le Roi renonçeroit à toute pretention sur le Royaume de Naples.*

V. *Qu'en cas que l'Empereur donnât l'investiture du Dushé de Milan, il garderoit en son pouvoir les Châteaux de Milan & de Cremone, jusques à ce qu'il nâquit un fils de ce mariage.*

VI. *Que le Roi restitueroit en cette même année, tout ce qu'il avoit pris sur lui deçà & delà les Monts, mais qu'il pourroit garder les Châteaux des places, s'il vouloit, jusques au temps que l'Empereur remettroit ceux de Milan & de Cremone.*

VII. *Que l'Empereur & le Roi garderoient chacun tout ce qu'ils avoient pris l'un sur l'autre depuis la Treve faite à Nice.*

VIII. *Que le Roi donneroit à son fils Charles une pension annüelle de cent mille livres Tournois, à prendre sur les Duchez d'Orleans, de Berry, & d'Angoulême, & si ces Du-*

Duchez ne suffisoient pas pour la payer, qu'on la prendroit sur le Duché d'Alençon.

IX. *Qu'en cas de survivance la fille de l'Empereur auroit quarante mille Francs de pension tous les ans, & si c'étoit la niece de sa Majesté Imperiale trente mille.*

X. *Que le Roi seroit obligé de donner un bon nombre de Troupes à l'Empereur, pour servir dans la guerre contre les Turcs en Hongrie.*

XI. *Que pour ce qui regarde les interests de la Religion, ils s'en accorderoient.*

François I. & sa Maîtresse.

François de Beaucaire Evêque de Mets, Auteur contemporain dit que le Roy fut porté à signer un Traité si avantageux à l'Empereur, & si honteux & préjudiciable pour lui, par les persuasions d'Anne de Piseleu Dame d'Estampes, Maîtresse de François I. qu'il aimoit avec passion, & qui depuis qu'elle avoit reçû en present un Diamant de la part de Charles V. avoit toûjours appuyé ses interests, & sur tout en cette occasion, esperant de recevoir de lui des presens encore plus considerables, comme cela ne lui manqua pas. François I. fit beaucoup de difficulté de signer le Traité, avant que l'Empereur eût fait sortir son Armée de ses Terres, ce qui ayant été rapporté à Charles V. il dit, *que son Armée ne sortiroit de France que quand le Roy l'en chasseroit ou avec l'épée, ou avec la plume.*

L'Amiral Annebaut, qui avoit negotié la paix,

paix, fut envoyé à Bruxelles, accompagné d'une suite pompeuse pour être present lors que le Traité seroit signé. Il trouva l'Empereur si affligé de la goute à la main droite, qu'il ne pouvoit tenir la plume, & comme il appuyoit sa main droite sur la gauche pour pouvoir signer, il dit à l'Amiral avec un grand air de Majesté en prenant la plume qu'on lui presentoit, *qu'il le prioit de remarquer par ce qu'il voyoit, si on pouvoit douter qu'il ne tînt ce qu'il promettoit par ces Articles de paix, & si ne pouvant en temps de paix tenir une plume, il seroit en état de se servir de l'épée en temps de guerre?* Avec l'Amiral entrerent dans la Chambre de l'Empereur, pour lui voir signer les Articles de paix plus de 40. Gentils-hommes François, outre les Pages & Valets de chambre qui se mêlerent parmi les autres, n'ayant pas d'autre occasion de voir l'Empereur qui gardoit le lit. Quand ils furent entrez pour mieux voir l'Empereur, ils monterent à la Françoise sur les Tables, Chaises & autres meubles, gâtant & détruisant tout, jusques-là que le Chambellan fût obligé de leur crier à haute voix, qu'ils eussent un peu plus de respect pour le lieu où ils étoient; à quoi ils répondirent civilement & honnestement, *eh de grace, Monsieur, laissez-nous voir à plaisir, le plus courageux, & le plus grand Prince du monde*! D'autres leur font dire la chose un peu autrement, & cela est assez vraisemblable, en cette maniere, *eh de grace laissez-nous voir à plaisir ce grand Empereur qui nous a fait jusques ici tant de mal, & qui aujourd'huy nous veut faire tant de bien*!

Cette

Réjouissances pour la paix.

Cette paix fut suivie de toutes les demonstrations de joye accoûtumées en telles occasions. Les Imperiaux s'en rejouïrent avec raison, parce qu'elle étoit glorieuse & avantageuse à l'Empereur. Les François la solenniserent avec encore plus d'ostentation, pour dissiper le chagrin qu'ils avoient de voir conclurre une paix si avantageuse à leur ennemi, aprés s'être épuisez & ruïnez par les guerres precedentes, ou plûtôt pour faire croire aux gens qu'ils en avoient beaucoup de joye. Mais le Pape la fit solenniser à Rome avec plus de Pompe que nulle part ailleurs, en la maniere accoûtumée en cette cour, savoir par des Processions, des Messes, & des publications d'Indulgences. Cependant toute l'Europe demeura surprise, de voir que pour en feliciter les deux Monarques, sa Sainteté n'eût envoyé vers eux que de simples Nonces, savoir à l'Empereur *Jean-François Sfondrato* Evêque d'Amalfi, & au Roy de France Dandino son Secretaire; cependant pour les exorter à la paix il leur avoit envoyé des Legats à *Latere*, & même pour les feliciter de la Tréve. Il avoit encore envoyé des Legats à l'Empereur, & des Legats Cardinaux, pour lui rendre de simples visites, au lieu qu'en cette occasion il s'étoit contenté lors qu'il s'agissoit d'une paix Generale, de leur envoyer deux simples Prelats. Aussi furent-ils assez mal reçûs par l'un & l'autre de ces deux Monarques. C'est apparemment ce qui a donné occasion à Adriani de dire que le Pape s'étoit piqué de ce que les deux Princes firent l'assemblée, & conclurrent même la paix, avant qu'il

qu'il eût reçû les lettres par lesquelles on lui donnoit avis du lieu où l'on se devoit assembler, loin d'attendre qu'il leur fît donner des avis, au sujet de cette paix, pour laquelle il avoit tant travaillé & fait des depenses si considerables.

Il est certain que jamais on n'a tant & si differemment parlé de paix ni de guerre que de celle-ci. Les uns ont raisonné sur les Articles & conditions, reputées par eux pour ridicules en toutes leurs circonstances. D'autres ne pouvoient comprendre que Charles V, Victorieux comme il étoit, eût pû se resoudre de promettre la Duché de Milan, ou la Flandre à un fils de François I. aprés avoir dépensé tant de tresors, & versé tant de sang pour la conservation de ces Païs. Plusieurs blâmoient François I. d'avoir fait la paix avec tant de précipitation; car on asseure que les Conferences ne durerent pas huit jours. Il y en a même qui disent, que l'Empereur ne pensoit point du tout à se dépoüiller du Duché de Milan, ni du Comté de Flandres, mais qu'il les promit seulement (comme je le crois aussi) pour endormir le Roy de France, avoir les six ans qu'il s'étoit reservez pour remedier aux affaires de la Religion en Allemagne, & mettre le Roy des Romains son frére en estât de recouvrer son Royaume de Hongrie. *Diversité d'opinions.*

En un mot chacun à voulu donner un coup de dent à cette paix, s'il m'est permis de me servir de cette expression, le peuple l'attaqua par la langue, & les Auteurs avec la plume. La verité est que ces deux Monarques fûrent contraints *François obligez à faire la paix.*

traints de faire la Paix, s'il faut ainsi dire, les yeux fermez. Premierement François se voyoit attaqué par deux puissans ennemis, & avec des forces formidables. D'un côté le Roy d'Angleterre avoit assiegé tout à la fois deux villes qui étoient deux clefs de son Royaume, Boulogne & Montreüil, & de l'autre Charles V. faisoit des progrez considerables sur ses Terres. D'ailleurs il voyoit son Royaume quoi que fort & abondant, entierement épuisé, & ses sujets si ruïnez qu'il n'en pouvoit plus tirer dequoi soutenir plus long-temps la guerre contre ses ennemis.

Charles y étoit aussi forcé.

Charles n'avoit pas moins de raison que lui de souhaiter la Paix; car il voyoit les Etâts de son Frere le Roy des Romains, prests à être engloutis d'un moment à l'autre par Solyman. Les divisions au sujet de la Religion, sur le point de ruiner l'Allemagne, & tous les autres Princes, devenus jaloux de ses Victoires, murmurer de ce qu'il laissoit les Turcs, & les Lutheriens triompher, par la passion qu'il avoit de se vanger de la France. En un mot, il voyoit l'Espagne manquant de toutes choses, le Duché de Milan & les Royaumes de Naples & de Sicile entierement hors d'estat de se soutenir davantage, & ces deux Royaumes particulierement, ruïnez non seulement par les contributions, qu'on y avoit exigées, mais entierement épuisez par les voleries & les Brigandages du Turc.

Sedition au Perou.

Deux autres choses encore pressoient Charles de faire la paix, savoir premierement la nouvelle qu'il avoit eü de la sedition arrivée au Perou, de laquelle je dirai quelques particularitez.

tez. Pendant que les affaires de l'Empereur étoient en l'estat que nous venons de dire en Europe, il survint dans la Province du Perou, d'où venoient ses plus grandes richesses, des contestations pour le Gouvernement entre *D. François Pizzaro*, qui le premier avoit conquis ce païs, comme je l'ai dit dans le premier volume de cét ouvrage, & *D. Diego Altrago*, un de ceux qui accompagnerent Pizzaro à cette conqueste. Contestations qui furent fort préjudiciables à ce païs-là, & qui firent verser le sang des meilleurs Officiers & Soldats Espagnols; Divisions qui ne furent pas moindres que celles qui arriverent à Rome, entre Marius & Sylla, ou entre Pompée & Cesar, & qui peut-être firent verser encore plus de sang. Les Espagnols qui étoient au Perou se partagerent entre l'un & l'autre. Avec ce renfort ils commencerent à se faire la guerre, & comme si le Perou n'eût pas été assez grand pour contenter leur avidité, ils disputerent des Frontieres. Pendant quelque temps la fortune sembloit être neutre, favorisant tantôt l'un, & tantôt l'autre parti dans les occasions où ils se trouvoient aux prises, ce qui arrivoit assez souvent.

Finalement il arriva que dans un combat Hernando Pizzaro, frére de François, fit prisonnier Almagro, & puis le mena à Cuzco où il le fit mourir publiquement, action Barbare & qui déplût beaucoup à l'Empereur, car il étoit arrivé un peu auparavant qu'Almagro ayant pris prisonier Hernando, lui avoit donné la liberté le plus honnestement du monde, au lieu que celui-cy payoit un si grand

Action indigne de Pizzaro.

grand bien-fait par une perfide ingratitude. Ulloa dit, qu'Almagro ayant oüi la ſentence de mort qu'on lui prononça, ne pût s'empêcher de dire *je ne me repens pas d'avoir uſé de Clemence & d'humanité envers Hernando Pizzaro, & de lui avoir donné la liberté, lors que tous mes gens me ſollicitoient de le faire mourir; mais je ſuis fâché d'avoir vêcu aſſez long-temps, pour avoir vû une ingratitude auſſi grande, que celle de me voir condanné à la mort par celui qui avoit reçeu de moy un ſi grand bien-fait.*

Vengeance d'Almagro. Cependant D. Diego d'Almagro ſon fils deffunct & d'une Italiene, deſirant de vanger la mort de ſon pere, & ne le pouvant faire ſur la perſonne d'Hernando qui l'avoit fait mourir, parce qu'il étoit parti pour l'Europe afin d'informer l'Empereur de l'état des affaires du Perou, alla de nuit dans la Maiſon de François Pizzaro, fils d'Hernando, dans la ville de *los Reies*, & le poignarda dans ſon lit. La mort de cét homme qui avoit beaucoup de courage & d'autorité donna l'allarme à toute la Province. En même temps ayant pris les armes avec 400. Eſpagnols de ſon parti il ſe fit proclamer Seigneur de la ville, & ſon parti ſe fortifiant peu à peu, il ſe fit reconnoître pour Gouverneur & Seigneur du Perou, ſe battant ſouvent contre Gonzales Pizzaro, frére de celui qu'il avoit tüé, & qui lui faiſoit encore tête. L'Empereur étant preſt à partir pour l'Allemagne apprit ces nouvelles, & envoya en diligence au Perou *D. Antonio Vacco de Caſtro*, avec beauconp de troupes, & ayant appris qu'Hernando Pizzaro étoit

étoit arrivé en Espagne avec d'immenses richesses, il le fit mettre en prison, pour lui faire rendre compte de la mort d'Almagro, qui étoit reputé innocent.

Vacco di Castro ne fut pas plûtôt arrivé au Perou, qu'il fit la guerre au rebelle D. Diego, deffit ses Troupes, le prit prisonier, & lui fit incontinent couper la tête, quoi qu'il fût fort aimé pour ses belles actions & sa generosité. Il ne se contenta pas de faire couper la tête au Chef, il fit encore crüellement mourir plus de six cens hommes de son parti. L'Empereur informé de tout cela, envoya au Perou en qualité de Vice-Roy *D. Blasco Nugnes Vela*, avec des Loix severes, qui portoient que toux ceux qui avoient suivi le parti de Pizzaro, & celui de D. Diego Almagro, fussent punis comme seditieux, & leurs biens confisquez à l'Empereur, aussi bien des uns comme des autres. De sorte que comme ils étoient tous Espagnols du païs, il n'en resta plus d'autres que ceux qui étoient arrivez depuis peu, ce qui causa un grand murmure, entre ceux qui devoient être ainsi châtiez. Loix envoyées par Charles.

Ces malheureux firent tout ce qu'ils peurent, pour obliger le nouveau Vice-Roy, de surseoir à l'execution des Loix qu'il avoit apportées, jusques à ce qu'on eût mieux informé l'Empereur, ce qu'il ne voulut jamais accorder, au contraire il les fit executer, quoi que lui pût alleguer pour l'en détourner Vacco di Castro. Irrité même de ce qu'il s'opposoit à l'execution severe des Loix de l'Empereur, il le fit arrêter, & trois jours aprés lui fit couper la tête comme à un traître. Cette seve- Le Vice-Roy est tüé. 1544.

ſeverité trop grande du Vice-Roy obligea les mécontens à prendre les armes contre lui. Ils éleurent pour leur General Gonzalo Pizzaro frere de François, & aprés quelques combats, où le Vice-Roy eût quelque avantage, finalement, il fût deffait en une bataille, & pris lui-même priſonnier prés de la ville de *Quito*, où il fût conduit, & comme tout le monde crioit *qu'il meure, qu'il meure ce crüel*, Pizzaro ſans autre forme de procez lui fit couper la tête, & ſe rendit ainſi maître du gouvernement. Charles V. reçeut ces nouvelles au ſiege de Luxembourg, & comme il jugeoit que la conſervation de ce païs lui étoit d'une grande conſequence, il reſolut d'y envoyer des forces ſi conſiderables, qu'elles auroient abſorbé la plus grande partie des revenus de l'Eſpagne. Il ne faut pas trouver étrange que cette affaire l'obligeât encore à faire la paix.

Deffaite du Marquis de Guaſt.

Charles en eut encore une autre raiſon auſſi conſiderable que celle-là & que je rapporterai en peu de mots. François I. avoit envoyé en Piémont le Duc d'Enguien de la Maiſon de Vendôme, à la tête de vingt mille hommes, au mois de Mars 1544. A peine y fut-il arrivé qu'il alla aſſieger Carignan. Pierre Colonne en étoit Gouverneur, qui deffendit courageuſement la place avec une bonne garniſon qu'il y avoit dedans. Mais ayant appris que le Marquis du Guaſt Gouverneur de Milan s'approchoit pour ſecourir la place, & voyant qu'il avoit des forces égales aux ſiennes, ſon Armée étant compoſée de 7000. hommes de pied, Allemans,

6000.

6000. Italiens tous vieilles troupes, 4000. Espagnols, & 900. chevaux, il leva le Siege & lui alla au devant pour lui donner bataille (d'autres disent que le Marquis la presenta au Duc) la bataille commença avec furie de part & d'autre chacun mettant le tout pour le tout, auprés de Cerisoles, comme nous l'avons dit en passant. Mais aprés cinq heures de combat les Imperiaux furent defaits par la valeur & la bonne fortune du Duc d'Enghien. La plusparț des Imperiaux demeurerent morts sur la place. On fit grand nombre de prisonniers, & le reste prit la fuite. Cette bataille fût donnée le 13. Avril 1544. & fût si sanglante, qu'il y eût plus de 6000. Allemans de tuez. Le Marquis du Guast qui avoit été blessé à la cuisse d'un coup d'Arquebuse, se fit porter à Asti, où se retirerent aussi la plusspart des fuyards, ensuite les prisonniers furent échangez avec les François que le Marquis avoit pris. Les François profiterent beaucoup de cette deffaite, car ils prirent tout le bagage des Imperiaux, leur Canon, & la dépouille des morts.

La nouvelle de cette deffaite que Charles-Quint reçeut pendant qu'il assiegeoit Luxembourg, lui fût fort sensible, aussi bien, qu'une autre qu'il reçût huit jours aprés, par laquelle le Marquis du Guast lui faisoit savoir que les Milanois faisoient grand bruit de cette disgrace, voyant bien qu'ils ne pourroient éviter d'être accablez de nouveaux Imposts, pour retablir l'Armée perdüe : & comme ils étoient déja si chargez qu'ils ne pouvoient plus se soutenir, ils parloient si hautement, *Motif de la paix.*

 que

que le Marquis n'osoit plus sortir de Milan, qu'accompagné de beaucoup de Troupes pour retenir les mécontens dans leur devoir & les empêcher de faire quelque soulevement. Il y a beaucoup d'apparence que la perte de cette bataille, un ennemi victorieux si voisin, l'état d'un peuple tel que celui de Milan naturellement porté à la revolte, & qui paroissoit si mécontent qu'il sembloit être prest à prendre quelque méchante resolution, furent autant de motifs considerables qui porterent l'Empereur à faire la Paix.

Perte des Imperiaux.

Une autre mauvais succez qu'il eut, & que je vai raconter ne l'y obligea pas moins. Aprés le Siege de Luxembourg Charles V. étoit allé, comme nous l'avons dit, assieger Saint Disier, place trés-forte, de laquelle étoit Gouverneur le Comte de Sancerre, lequel avoit pour Lieutenant la Lande brave Capitaine, qui par sa valeur, & ses vigoureuses sorties coûta beaucoup de sang aux Imperiaux, & y perdit lui même la vie. Il y fut tüé plus de 800. Allemans, 2500. Flamands, & 600 Espagnols, & entre ceux-là plus de 30. braves Capitaines & Officiers. Mais ce qui affligea le plus l'Empereur ce fût la mort de *René Prince d'Orange* General de l'Infanterie Flamande tüé d'un coup de Canon, pendant qu'il couroit d'un côté & d'autre pour encourager les soldats à repousser la Lande qui avoit fait une sortie. Charles V. aimoit tant ce jeune Prince, qu'il ne pût s'empêcher de dire, *que quand il n'auroit pas d'autre raison de faire la paix, la seule mort du Prince d'Orange l'y obligeroit.*

Mais

Mais puis que la paix est faite, il est temps de laisser un peu les armes en repos, pour parler des Amours de Charles V. Nous avons déja parlé des Amours de ce Prince avec la mere de la Princesse Marguerite que ce Prince éleva jusques à la faire Duchesse de Florence, & nous n'en dirons pas davantage pour parler des amours de ce Prince avec *Eliodore de Plombes*, Démoiselle Allemande, des environs de Ratisbonne. C'étoit une des plus belles personnes qu'il soit possible de voir, & aussi belle qu'une fille puisse souhaiter d'être, quoi qu'il y en ait fort peu qui y parviennent; & l'on voyoit en elle l'agrément avec la beauté se disputer à qui l'emporteroient. L'un & l'autre toucherent si fort le cœur de Charles V. & il aima cette personne avec tant de passion, qu'il ne garda plus aucune mesure comme il avoit acoutumé de le faire pour éviter l'éclat, & le scandale & pour sauver les apparences. Peut-être ceux qui liront cét Ouvrage ne seront-ils pas fâchez de savoir l'Histoire de ces amours de Charles V. Amours de Charles V. & de la Plombes.

Pendant que ce Prince étoit à Cambray un peu avant la paix, une Dame nommée Catherine, veuve de Ferrante de Plombes, mére d'Eliodore dont je viens de parler, vint trouver l'Empereur accompagnée de sa fille. S'étant mises à genoux l'une & l'autre devant lui, elles lui presenterent un Placet, ou plûtôt la mere pour mieux faire réussir son dessein, voulût que ce fût sa fille qui le presentât de sa propre main. L'Empereur qui n'étoit pas insensible, voyant cette belle fille à ses pieds, lui tendit la main, la releva, Premiere occasion. 1544.

 & fit

& fit signe aussi à la mere de se lever, & sans lire le Placet, il demanda à la fille pour la faire parler de ce qu'il contenoit. A quoi elle répondit. *Très-beau, & très-glorieux Empereur. Mon pére estant venu à mourir, a laissé ma mére veuve & chargée de trois enfans, avec fort peu de bien, deux filles dont je suis l'aînée & un fils jeune, courageux, qui ne respiroit qu'aprés la guerre, & capable de faire fortune, sur lequel étoit fondée toute l'esperance de la famille; mais nôtre malheur a voulu qu'il ait été tüé il n'y a pas long-temps au Siege de Duren, au service de vôtre Majesté, & lors qu'il étoit à quelques pas de vôtre personne.*

Artifice merveilleux.

Là cette jeune fille s'arrêta, & pleura, apparamment afin que ses larmes fussent un charme pour gagner le cœur de ce Prince, qui lui répondit incontinent, *ne pleurez point, belle fille, on pourvoira à tout. La mort de vôtre frére m'oblige à être de vos amis. Je m'en vais donner ordre qu'on donne une pension de* 500. *Ducats par an à vôtre mére & à vôtre sœur. Pour ce qui vous regarde, je me reserve d'en avoir soin moy même, si vous l'agrées.* La fille lui repliqua, avec une sage & agréable modestie, *Je n'ai pas assez de merite, grand Empereur, pour esperer de vous cette grace, mais j'ay un cœur fort reconnoissant pour l'accepter.* Aprés quoi elles se retirerent. La mére fût extrémement contente, & de la pension qui lui avoit été donnée, & de la bonne disposition qu'elle voyoit, à venir à bout de ses desirs, qui étoient de voir sa fille, aimée & Maitresse d'un si grand Empereur. Deux jours aprés la Gouvernante de Cambray ayant ordonné un Bal, pour

pour divertir l'Empereur fit en sorte que cette fille y fût priée, elle s'excusa d'abord sur ce qu'étant étrangere & en voyage, elle n'avoit pas des habits propres pour de telles occasions; mais ayant appris que l'Empereur y assisteroit, elle s'ajusta du mieux qu'il lui fût possible & y alla. Ce fût en ce bal (occasion toûjours fatale aux amours de l'Empereur) que cette passion donna le dernier assaut au cœur du Prince, de sorte, que le même soir, il fit un saut du bal au lit; elle étoit alors âgée de 22. ans au plus.

Mais comme ce devoient être les dernieres Inclinations de Charles V. elles épuiserent aussi toute sa passion amoureuse. Il avoüoit qu'il n'avoit jamais rien aimé avec tant de passion. Il est vray que cette fille y contribuoit beaucoup par sa beauté, son agrément, & ses charmes, aussi bien que par les bonnes instructions qu'elle avoit reçü de sa mere pour se rendre maitresse du cœur de ce Prince: & ce n'est pas chose rare qu'un homme de 44. ans se laisse gagner le cœur, à une fille de 22. aussi belle que celle-là. Peu de temps aprés l'Empereur estant obligé de commencer la Campagne suivante, envoya la Plombes, sa chere favorite, avec sa mére à Bruxelles, où il avoit fait dessein d'aller, comme il fit aprés la Campagne. Cependant la belle favorite alla deux fois voir l'Empereur dans son camp habillée en homme, pour lui témoigner l'amour qu'elle avoit pour lui: Elle fut pourtant cause qu'il fût plus affligé de la Goute, qu'il ne l'étoit d'ordinaire, car lors qu'il en fût attaqué à Bruxelles & obligé

Violence d'amour 1544.

de garder le lit elle étoit presque toûjours auprès de lui, lui parloit de la part qu'elle prenoit à son mal, & lui baisoit les endroits où il sentoit plus de douleur : caresses qui ne servent en un homme qui aime, qu'à jetter, comme on dit de l'huyle dans le feu, aussi fût-il obligé d'éprouver ce qu'on dit, *que les femmes sont contraires à la Goute.*

Paroles considerables de Charles V.

On ne peut pas disconvenir que Charles V. n'aimât les plaisirs sensüels, mais ils ne lui firent pourtant jamais perdre la raison, & il garda même toûjours, comme je l'ay dit, les apparences. Il disoit souvent, *que les Princes ne pouvoient guere s'empêcher de satisfaire leurs plaisirs, parce qu'ils en avoient plus d'occasions que les autres hommes; mais qu'ils étoient aussi plus obligez que les autres d'éviter l'éclat & le scandale, pour ne pas faire de tort à leur dignité, & que ceux qui étoient élevez aux plus grands Emplois, ayant plus souvent les occasions de se satisfaire, devoient aussi, montrer plus de Prudence, pour empêcher le scandale qui en pourroit arriver.* Pendant qu'il étoit à Paris, un Gentil-homme de sa Cour lui offrit un jour, de mener dans sa Chambre ce soir là même, une noble & jeune fille, digne de l'amour d'un Empereur, mais il en eût pour réponse, *que ce n'étoit point là une proposition à faire à un Empereur, qui ne doit avoir en vûe que la reconnoissance, que d'ôter en secret l'honneur à quelqu'un, dans cette ville Capitale, pendant qu'on lui faisoit tant d'honneur en public.* Et comme ce Gentil-homme lui repliqua, *que les Princes au lieu d'ôter l'honneur par de telles galanteries, en faisoient beaucoup aux personnes qu'ils aimoient.*

Cela

Cela seroit vray, lui répondit l'Empereur, *si chacun avoit la même opinion de son honneur, que vous avez du vôtre.* A un autre à Naples, qui lui offroit la femme d'un Capitaine de son Armée qui étoit parfaitement belle, il répondit, *à Dieu ne plaise, que j'offense l'honneur d'une femme, dont le mary deffend l'épée à la main le mien.*

Il est certain que Charles V. aimoit le sexe, & qu'il en donna plus de marques à Naples qu'ailleurs, mais il se faisoit un plaisir de sauver les apparences, c'est ce qui le portoit à faire souvent de semblables réponses, sur tout lors qu'il avoit déja quelque autre occasion en main. Disons la verité, s'il est vray qu'il soit difficile de trouver un Prince sans deffauts, il faut avoüer que le moindre qu'on puisse trouver en eux, c'est l'amour des femmes, parce en un mot, que s'il fait par cette passion du tort à quelque famille particuliere, cette même passion sert à faire du bien à cent autres. Pour moi j'appelle deffaut, j'appelle vices en un Prince ceux qui font du tort au peuple & qui le ruinent, comme l'ambition, la vengeance, l'avidité, l'avarice, l'orgueil, la vanité, la tyrannie, & autres, qui portent les Princes à surcharger leurs sujets, & qui leur attirent la haine de tout le monde. Mais qu'importe-t'il à un peuple que son Prince, soit vierge, ou qu'il ne le soit pas : chaste ou incontinent; adultere ou fidelle à sa femme, pourvû que d'ailleurs il soit doux, bon, genereux, humain, juste, qu'il employe tous ses soins, à maintenir la tranquillité publique, & la Religion,

Ce que c'est que le péché de l'amour à l'égard des Princes.

& à charger ses peuples le moins qu'il lui est possible.

Ce qu'il y a de tolerable.

Je ne veux pourtant pas dire par là, qu'un Prince doive être voluptueux, & adultere, ce n'est pas là mon dessein, mais seulement qu'entre tous les deffauts d'un Prince, l'amour des femmes est celui qui fait le moins de tort à ses sujets, pourvû toutefois qu'il ait la prudence de Charles V. à sauver les apparences. Car ce Prince avoit encore cela de particulier, que non-seulement il a evité d'user de violence envers quelque femme que ce fût, mais qu'il a été même fort reservé dans les occasions qu'on lui offroit. Cette passion produit deux effets fort differens en un Prince. Quand elle est gouvernée avec prudence, & discretion, telle qu'elle l'étoit en Charles V. elle rend le cœur du Prince humain, & affable, parce que les douceurs de l'amour servent à adoucir le courage: quoi que pourtant ceux qui aiment que les Princes soient fiers, courageux, & belliqueux, ne manquent pas de dire, qu'un tel Prince est mol & effeminé. Mais cette même passion cause quelque fois des malheurs, capables de faire horreur non seulement à leurs peuples, mais même à l'enfer. Telle fût celle des Tarquins à Rome, des Nerons, des Heliogabales, des Caligulas, & de tant d'autres Princes & Rois, en tant d'autres Etâts & Royaumes. Gens qui se faisoient un plaisir de faire de cette passion une Tyrannie qui alloit jusques à enlever par force les plus chastes femmes, & les filles qui aimoient le plus leur virginité, forçant & obligeant leurs Peuples à presen-

ter

ter des ſacrifices publics à leurs concubines, ſe faiſant même honneur de paſſer les journées entieres dans des lieux infames; en ſorte qu'il n'eſt pas poſſible de lire l'Hiſtoire & les actions ſcandaleuſes de ces Princes, ſans conçevoir de l'horreur contre la Nature elle-même d'avoir produit de tels hommes.

Comment les Princes deviennent malheureux.

Cependant cela n'a pas empêché que de tels Princes, ou pour mieux dire, de tels Tyrans, engendrez, pour ainſi dire, par la Luxure elle-même, n'ayent eu leurs admirateurs, je dirai même leurs adorateurs, & leurs Sacrificateurs, qui ont approuvé, loüés & ſacrifié même à leurs actions. Mal qui n'eſt que trop commun dans les Cours, & qui ſouvent rend les Princes méchans & Tyrans. On lit de Neron que tant qu'il mena une vie privée, quoi qu'il fût jeune & beau, & qu'il eût des manieres & des agréemens capables de gagner le cœur des Dames, il fût pourtant un exemple, de doûceur, de modeſtie, & de continence, & on ne trouve pas qu'il ait jamais fait aucun tort à ſon prochain. Mais il n'eût pas plûtôt mis le pied ſur le Trône de l'Empire, qu'il n'y eût debauche, méchanceté, ni crüauté qu'il ne pratiquât. Et d'où peut-être venu un changement ſi ſubit de la vertu au vice? du bien au mal: & de la continence à la debauche? C'eſt, comme dit le Proverbe, *que l'occaſion fait le larron.* Ce ſont ſes Sujets, ſes Courtiſans, ſes Favoris qui l'ont rendu tel. Quand Neron commença à regner il ne ſavoit pas, pour ainſi dire, s'il y avoit à Rome des filles ni des femmes; mais ceux qui vouloient s'inſinüer dans ſes bonnes

graces, trouverent bien moyen de le lui apprendre suffisamment.

Exemples loüables.

Sur ce sujet nôtre Charles-Quint est assûrement digne d'une gloire immortelle; car il a toûjours abhorré la flatterie que ses Courtisans avoient pour ses deffauts. Sangro dans son *Parfait Empereur* en rapporte plusieurs exemples considerables. Entre autres, que se plaisant souvent à demander ce que l'on disoit de quelques-unes de ses actions, il demanda un jour, étant à Naples, à un Gentil-homme de sa maison, *ce que l'on disoit de l'amitié qu'il avoit pour la Princesse de Bisignano?* Le Gentilhomme lui répondit, *que tout le monde approuvoit & admiroit l'amour qu'il avoit pour elle.* A quoi il repliqua, *cela est bien dit; mais si on loüe & si on admire ainsi le vice, combien plus loüeroit-on & admireroit-on en moi la vertu si je n'entretenois pas cette amitié?* Il répondit aussi à un Courtisan, qui lui avoit servi à debaucher Marguerite Vangest, & qui lui parloit un jour d'une autre belle jeune fille, *Contentez-vous d'avoir fait une fois le métier de maquereau, ce seroit un peu trop que d'en contracter l'habitude en le faisant une seconde fois.* En voici encore un plus remarquable; mais il faut avertir premierement que les Napolitains ont tellement dans la bouche cette parole *Domenedio*, c'est à dire, Dieu, qu'ils l'employent même aux plus grandes profanations. L'Empereur étant à Salerne, vit de sa fenestre un Gentil-homme de la ville qui parloit dans la place avec une fort belle Bourgeoise, il le fit appeller, & lui demanda, sans doute pour l'éprouver, *comment il pourroit*

roit faire, pour avoir cette fille en son pouvoir. Ce Gentil-homme lui répondit, *qu'il avoit tant d'horreur pour le maquerelage, qu'il ne le feroit pas quand Dieu le lui commanderoit.* Cette réponse plût beaucoup à l'Empereur, qui s'écria, *plût à Dieu que tous les Courtisans des Princes fussent de vôtre humeur!* & lui fit present d'une trés-belle chaîne d'or.



LA VIE DE L'EMPEREUR CHARLES V.

III. PARTIE. LIVRE II.

Contenant les Années 1545. 1546. 1547.

ARGUMENT.

Ce que c'est que l'ambition & la modestie des Princes. L'ambition plus naturelle à l'homme que la modestie. Est née avec le genre humain. Le Pape Paul ordonne la publication du Concile. Ses intentions. Marques de grossesse dans la Maîtresse de l'Empereur. Il part pour la Diete de Wormes. Dessein des Lutheriens. Leurs Princes ne vont

point

point en personne à la Diete. Couches de la Princesse Marie épouse du Prince Philippe, & naissance d'un fils. La mere meurt. A quoi on attribue sa mort. Ce qu'en a écrit Meteren. Couches de la Plombes Maîtresse de l'Empereur. Pourquoi on appella Jean le fils dont elle accoucha. Combien Charles V. l'aimoit. Mort du Duc d'Orleans. François I. presse la ratification de la paix. On envoye des Ambassadeurs pour cela. Mort de l'Archevêque de Tolede, & affliction qu'en ressentit Charles. Nouveaux Religionaires en France. Avec quelle rigueur ils sont persecutez. Executions cruelles. Soupçons des Lutheriens en Allemagne. Mesures qu'ils prenent. On delibere sur plusieurs choses en leur faveur. Resolution qu'on prit. Ils rompent pour la premiere fois avec l'Empereur. Opinion d'Ulloa là dessus. L'Electeur Palatin se declare Lutherien. Mort de M. Luther. Charles tient la Diete, & ce qu'il fait. Ligue du Pape avec l'Empereur pour faire la guerre aux Lutheriens. Manifeste de l'Empereur contre les Lutheriens. Craintes des deux Partis. Grande hardiesse des Lutheriens. Leur Manifeste contre l'Empereur. Protestans, & la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes. Charles les met au Ban de l'Empire. On consulte s'il faut donner l'Electorat de Saxe à un autre Prince & l'ôter à Jean Frederic. Dessein de l'Empereur

en cela. Il veut le donner à un sien neveu. Son Favori l'en detourne. Pretentions du Pape sur l'Electorat. Maurice Duc de Saxe y pretend pour lui-même. Il en obtient la nomination de l'Empereur. La goutte survenuë à ce Prince prolonge les affaires. Entreprise de Maurice contre son cousin l'Electeur de Saxe. Celui-là le chasse de ce qu'il avoit gagné sur lui. Charles reçoit avis de la conspiration des Fiesques à Genes. Crainte qu'il a du préjudice qu'il en peut recevoir. Mort d'Henry VIII. Roy d'Angleterre, son éloge, ses deffauts & vices. Mort de François I. ses vertus & ses deffauts. Quelles furent les pensées de Charles sur la mort de ces deux Princes. Le Duc de Wittemberg resolu de recourir à la grace de l'Empereur. Grande humiliation en sa presence. Discours qu'il lui fait devant son Trône. Réponse de l'Empereur. La ville de Strasbourg envoye demander pardon à l'Empereur. Les esperances de l'Electeur Jean Frederic sur quoi fondées. S'évanoüissent. Crainte que cela lui donne. Charles part pour l'Armée. Les Lutheriens laissent perdre une belle occasion. Charles en profite à leurs dépens. Disgrace arrivée aux Lutheriens. Ils se resolvent de recourir au pardon de l'Empereur. Ils en sont detournez, & par quelles raisons. Ils s'encouragent à faire la guerre. Sont les premiers à la declarer,

avec

avec quelles formalitez. Comment leur Cartel est reçû. Faute où ils tombent sur l'estat de l'Armée. Bataille entre les Catholiques & les Lutheriens. Ceux-ci la perdent. Actions dignes d'être remarquées. Jean Frederic Electeur de Saxe est fait prisonnier. Conduit à Charles par le Duc d'Albe. Comment il fut reçû de ce Prince. Paroles de l'Electeur à l'Empereur, la réponse de celui-cy, & plusieurs particularitez considerables. Gloire que Charles s'est acquise. Il veut se rendre maître de la ville de Wittemberg. Il s'en approche avec son Armée. Lettre de la Duchesse Electrice à son époux prisonier. Réponse de l'Electeur. Charles assiege Wittemberg. Obstination de l'Electeur à ne vouloir pas ceder cette Place. Sentence de mort prononcée contre lui. Avec quelle fermeté d'esprit il l'entendit prononcer. L'Electeur de Brandebourg, & le Duc de Cleves intercedent pour lui. On demande sa grace & sa vie & on l'obtient. Conditions sous lesquelles on accorde sa grace. Méchante conduite de l'Electeur Jean Frederic. La Duchesse Sibylle va rendre visite à l'Empereur, & comment elle est reçûe. Discours qu'elle lui fait. Réponse de Charles. Elle va voir son mari en prison. Charles lui rend visite. On cherche les moyens d'introduire l'Inquisition à Naples. On la propose au peuple. Discours des chefs de la Bourgeoisie au Vice-

Roy

Roy là-dessus. Sedition que cela cause. Lettre de l'Empereur au Pape sur la victoire contre les Lutheriens, & réponse du Pape.

Ambition & modestie.

1545.

ON verra dans ce Livre des choses capables de faire dresser les cheveux à la tête, sçavoir une ambition effrénée & capable de changer la face de l'Europe & de l'Asie, opprimée & avillie aux pieds de cét Empereur Charles V. dont on croyoit la perte irreparable, mais qui en peu de temps s'est vû victorieux & triomphant. Aussi après toutes les victoires surprenantes de ce Prince sur les Lutheriens, qui entraînerent avec elles presque l'entiere ruïne de ceux-cy, le Pére Cardon très-celebre Predicateur entre les Dominicains fit un sérmon, qui a été imprimé depuis, sur les bienfaits que l'Eglise avoit reçûs de Charles-Quint, où il prit pour sujet ces paroles, *Dieu resiste aux orgueilleux, mais il fait grace aux humbles.* Là il disoit que par ces *humbles* il falloit entendre Charles V. & par les *orgueilleux* les Lutheriens. Mais on a vû en suite, comme nous le dirons au livre suivant, que les humbles sont devenus orgueilleux par les victoires, & les orgueilleux humbles par les disgraces. Il est arrivé un nouveau changement de scene, par lequel il n'a pas moins paru, *que Dieu resiste aux orgueilleux, & qu'il fait grace aux humbles.*

L'Ambition naturelle à l'homme.

L'ambition de regner, de s'agrandir, & de s'accrediter est si grande dans les hommes, que souvent la modestie qu'ils font paroître au dehors ne sert qu'à la cacher : elle est si naturelle aux hommes qu'ils ne s'en dépoüillent

lent

lent jamais, particuliérement les Princes, parce qu'ils ont plus de moyens que les autres d'en tirer des avantages. Au lieu que l'humilité & la moderation sont des vertus angeliques, qui se rencontrent rarement dans les hommes, & qu'en ceux-là même qui semblent les posseder naturellement, c'est plûtôt bêtise, que modestie & moderation. La raison en est que la Nature a ainsi fait l'homme, qu'elle lui a donné un desir insatiable de tout avoir, croyant que tout lui appartient, ce qui est au fonds veritable. D'où vient, qu'il n'y a pas jusques aux femmelettes mêmes, qui ne disent, que la Nature avoit fort bien partagé toutes choses, mais que l'avidité des hommes a tout renversé; peut-être n'a-t'on pas tant de tort de le dire. Quoi qu'il en soit venons à l'Histoire.

Le Pape voyant la necessité qu'il y avoit d'assembler un Concile, s'étoit enfin resolu tout de bon de le faire. Aussi n'eût-il pas plûtôt appris la publication de la paix entre Charles & François I. dont la guerre en avoit toûjours été l'obstacle, qu'il en ordonna la convocation pour le mois de Mars suivant dans la ville de Trente, par une Bulle. L'Empereur qui avoit une continuelle correspondance de Lettres avec sa Sainteté, avoit aussi convenu avec le Pape d'assembler une Diete en même temps, afin de mieux disposer les Princes Protestans pour le Concile, qui fût effectivement indiquée pour le même mois de Mars à Wormes. Le Pape, assûré par l'Empereur que cette Diete ne devoit servir à autre chose, qu'à prendre des mesures raisonnables

Concile. Diete.

ſonnables avec les Princes & Eſtâts de l'Empire, pour faire ceſſer les troubles qui s'augmentoient de jour en jour dans les affaires de la Religion, à rétablir la Juſtice qui avoit été broüillée, & aprés avoir donné la paix à l'Allemagne faire la guerre au Turc, reſolût d'y envoyer le Cardinal Alexandre Farneſe ſon neveu, pour y aſſiſter de ſa part en qualité de Legat *à Latere*.

Charles vâ à la Diete.

Charles gueri de ſa goute, avoit reſolu de partir de Bruxelles pour la Diete au commencement de Fevrier. Mais comme ſa belle Eliodore ne ſe poſſedoit pas de joye de ſe voir groſſe, & que l'Empereur lui faiſoit auſſi plus de careſſes par la joye qu'il en avoit, il arriva que ces careſſes lui firent revenir la goute. Du moins les Medecins ne l'ont attribué qu'à cela, l'Empereur étant ſobre & moderé en toute autre choſe. Quoi qu'il en ſoit, il fût obligé de renvoyer la Diete au commencement du mois de Mai ſuivant. On en fit de même du Concile. Ainſi l'Empereur partit de Bruxelles le 12. d'Avril, & arriva à Wormes à petites journées au commencement de Mai. Le Legat y arriva en même temps. Mais l'Empereur ſe trouva bien loin de ſon compte, s'étant promis que les Lutheriens auroient des ſentimens plus moderez, quand il s'agiroit de faire des Réglemens ſur les affaires de la Religion; au lieu qu'il les trouva fiers & obſtinez à declarer qu'ils vouloient un Concile libre, en une ville au cœur de l'Allemagne, où l'autorité du Pape ne pût donner aucune ombre de jalouſie à perſonne; prétendant outre cela que

que d'autres n'y peussent presider que les Ambassadeurs de l'Empereur, ou le grand Chancelier de l'Empire. L'Empereur connût bien qu'il y avoit quelque dessein caché, voyant qu'aucun des Princes Protestans n'y paroissoit en personne, ni autrement que par des Deputez: de sorte qu'il ne fit autre chose que de congedier cette Diete, & en indiquer une autre à Ratisbonne, pour le commencement de l'année suivante. Il fit écrire par le Grand Chancelier des Lettres fort pressantes à tous les Princes de se vouloir trouver en personne, autant qu'il seroit possible, à cette assemblée. Aprés quoi il prit congé du Cardinal Farnese, qui prit le chemin de Rome, & lui s'en retourna à Bruxelles.

Quelques jours aprés être arrivé à Bruxelles, il reçût la nouvelle de la naissance d'un Prince, dont avoit accouché la Princesse Marie épouse du Prince Philippe, dans la Ville de Valladolid, le soir du 9. Juillet. Il fût nommé Charles au Baptême en consideration du nom de son Grand-Pere. Ce fût ce Prince infortuné, dont la mort, signée de la propre main de son pere, a éte la matiere de tant d'Histoires & même de Romans. Cette nouvelle donna veritablement une fort grande joye à Charles, & toute la Noblesse du Païs fit à cette occasion de magnifiques Tournois, feux de joye, Joûtes, Bals, & autres Festes & réjoüissances. Naissance du Prince Charles 1545.

Mais il sembloit que la fortune de Charles-Quint, se plaisoit à faire un continuel changement de scene, tantôt du mal au bien, & Mort de la mere.

tantôt du bien au mal. On en vit un exemple en cette occasion ; car pendant qu'on faisoit ces préparatifs, toute cette joye se changea en une grande tristesse, par l'arrivée d'un Courrier, qui apporta la nouvelle de la mort de la Princesse Marie arrivée quatre jours aprés ses couches. Cette mort affligea sensiblement l'Empereur, quoi qu'il n'eût jamais vû sa belle fille. Mais ce qui paroissoit l'affliger le plus, c'étoit de voir la fatalité de sa Couronne, à l'égard des aînez de sa famille, qui l'obligeoit à faire de plus grands préparatifs, pour des funerailles, que pour les rejouissances ordinaires dans de telles occasions. Cette Princesse fut effectivement fort regretée à la Cour d'Espagne & pleurée de tout le monde, tant à cause des rares vertus qu'elle possedoit, que pour la consequence, & par la compassion de la voir mourir à l'âge de 18. ans, non encore accomplis, & aprés de si beaux commencemens d'une heureuse fécondité.

A quoi attribuée. Mr. de Meteren, d'ailleurs Historien celebre des guerres de Flandres & bon Calviniste, attribüe la cause de la mort de cette Princesse à l'Imprudence, des Dames qui la servoient; je dirai en peu de mots son sentiment. Il pretend que le jour même de la mort de la Reine, on faisoit l'éxecution de quelques Lutheriens qui avoient été condannez au feu par l'Inquisition. Que toutes les Dames & les gens de service accoururent pour voir ce Spectacle, & que la Reine estant demeurée seule vit des fruits qu'on avoit laissez sur sa table, se leva du lit pour en prendre

dre & en mangea, & particulierement d'un melon, ; ce qui la fit mourir bien-tôt aprés. Pour dire la verité, je croy que Meteren a été fort mal informé, car 1. ce n'est pas un grand miracle de voir une femme mourir dans les premiers jours de ses couches. D'ailleurs il n'est pas possible, & on ne sçauroit se persuader, que la Duchesse d'Albe la principale des Dames qui avoient soin de la Reine; femme d'ailleurs d'un âge assez avancé, eût eu l'indiscretion de l'abandonner & de permettre que toutes les autres la laissassent aussi; d'autant plus que le lieu où se faisoit cette execution étoit éloigné de plus d'un mille du Palais où étoit la Reine. Quoi qu'il en soit, aprés qu'elle fût morte on la fit embaumer, & on porta son corps accompagné d'une magnifique Pompe funebre à Grenade, où elle fût enterrée dans la Chapelle Royale.

Mais pour consoler Charles-Quint, il arriva que sa Maitresse Plombes accoucha au mois de Septembre chez sa mére auprès de Ratisbonne, où elle s'étoit retirée lors que l'Empereur partit pour la Diete, & que sa grossesse commençoit à se decouvrir, car Charles la vouloit cacher comme celle de Marguerite: & comme il avoit recommandé avec beaucoup de tendresse & d'empressement à la mere de cette fille de la faire bien servir pendant sa grossesse & dans ses couches, il eût aussi une fort grande joye d'apprendre par un Courrier qu'on lui envoya à Bruges qu'elle avoit accouché; & sa joye fût encore plus grande d'apprendre que c'étoit d'un fils. Couches de la Plombes 1545.

Il

Il voulut qu'on lui donnât le nom de Jean; & en écrivit une lettre fort honneste à l'accouchée. Il ordonna qu'on l'elevât avec tout le soin possible, mais avec le moins d'éclat qui se pourroit faire. Outre divers presens qu'il fit à la mere, il lui assigna une pension annüelle de deux mille Ducats, & lui en envoya autant en argent comptant, ce qui en vaudroit au double en ce temps-cy.

Combien il aima cét enfant.

On a regardé comme une chose extraordinaire en cét Empereur la grande tendresse qu'il a fait paroître pour tous ses enfans, tant naturels que légitimes. On l'accusoit même de donner dans l'excez. Mais si on a eu lieu de le blâmer sur ce sujet, ç'a été particulierement à l'égard de celui-cy, pour lequel il témoigna une affection singuliere. Il le fit bien connoître à Philippe son fils lors qu'il lui remit ses Royaumes, car en lui parlant, il lui dit entre autres choses touchant ce fils. *Je vous le recommande de toute mon affection, parce que je l'ay toûjours aimé avec passion.* Cependant il ne declara qu'à peu de personnes qu'il le reconnût pour son fils, ce qui a donné lieu aux Historiens d'en parler diversement. Le bruit courût aussi que la Plombes avoit accouché d'une fille aprés ce fils, & qu'elle étoit morte dans le premier mois de sa naissance. Depuis il ne s'est plus parlé d'elle, quoi que certain Auteur asseure qu'aprés que l'Empereur eut renoncé à ses Royaumes, & qu'il se fut retiré en Espagne, elle se maria avec un Capitaine de Fortune qui étoit au service de l'Empereur Ferdinand, ce qui n'est

nul-

nullement certain. Ce fils a été *Don Juan d'Aûtriche* si fameux dans les Histoires.

Cependant le Duc d'Orleans second fils de François I. dont il a été parlé dans le Traité de paix, vint à mourir le 8. Septembre à l'âge de 22. ans; perte dont ce Monarque ne pût se consoler, & l'on a crû que l'affliction d'avoir perdu deux Princes en un temps où ils commençoient d'être en estât de le soulager de ses Travaux, avoit abregé ses jours. On a crû pourtant que les François les plus politiques n'avoient pas regretté cette perte, comme elle le meritoit, prevoyant que si ce Prince eût vecû, & que son mariage avec la niece de l'Empereur se fût accompli, le pretexte de cette alliance auroit sans doute donné beaucoup d'inquietude à son frére. D'autres disent tout le contraire, & veulent que ce jeune Prince fût generallement regretté, non seulement des François, mais même de tous les Princes Catholiques, qui auroient toûjours demeuré bien unis, par le moyen du mariage de ce Prince avec la fille ou la niece de l'Empereur, au lieu que la mort de ce Prince ne manqueroit pas d'être bien-tôt suivie de la guerre, la mort rompant toutes les Alliances. L'Empereur qui étoit alors à Bruges, ne se contenta pas de faire faire des complimens de condoleance au Roy sur la mort de son fils, par son Ambassadeur ordinaire à Paris, mais il y envoya encore Don Antonio Mendozza en qualité d'Ambassadeur extraordinaire. François I. envoya dans ce même mois son Chancelier & l'Amiral à l'Empereur, pour le prier de ratifier la paix nonobstant la

Mort du Duc d'Orleans. 1545.

mort

mort de son fils, pour empêcher le monde de parler; mais ces Ambassadeurs s'en retournerent sans rien conclure, & avec cette seule réponse que leur fit l'Empereur de bouche. *Le Roy vôtre Maître ne voudra pas faire la guerre à un Prince goutteux, & assûrement un Empereur goutteux ne la lui fera pas non plus.*

L'Archevêque de Tolede.

En même temps mourut à Tolede l'Archevêque de cette ville, nommé *D. Jean Tavera*, que Charles-Quint avoit accoûtumé d'appeller *l'œil de l'Empereur, & le bras de Philippe.* Il étoit effectivement le bras droit de ce Prince dans le Gouvernement, & l'Empereur l'avoit très-particuliérement recommandé à la prudence & à l'experience de ce Prelât. On dit qu'il tomba malade le propre jour que l'on faisoit les funerailles de la Princesse Marie; parce qu'ayant été obligé d'être pendant long-temps revêtu d'habits Pontificaux fort pesans, il en prit une fievre si maligne, (quoi qu'il n'eût pas encore soixante ans) qu'il en mourut cinq jours aprés. Il fut regretté de toute l'Espagne, parce que c'étoit effectivement un Prelat d'un merite extraordinaire. L'Empereur, quand il apprit sa mort, dit, *qu'il étoit plus affligé de la mort du Cardinal de Tavera, que de celle de la Princesse Marie, parce qu'il seroit plus aisé à son fils de trouver une autre femme comme celle-là, qu'à lui de trouver un Conseiller tel que Tavera.*

Nouveaux Religionaires en France.

En cette même année, malgré les rigoureuses defenses que le Pape & François I. avoient fait publier, on ne laissa pas de voir en Provence, & dans la Comté d'Avignon pa-

paroître des partis de Lutheriens & Calvinistes, qui se repandoient en plusieurs lieux; ce qui fit de la peine au Pape & au Roy. Le nombre s'en accrût particulierement à Merindol en Provence au delà de la montagne d'Oppede, & à Cabrieres dans le Comté Venesin, sous la Montagne de Vaucluse, dont ils s'étoit en emparez par force, & malgré le Seigneur, & où ils avoient fait bâtir deux Eglises pour les exercices de leur Religion, qu'on appelloit les Eglises de Cabrieres, & de Merindol, & qui s'augmenterent beaucoup, parce que la nouveauté y attiroit des Prêtres & des Moines de toutes parts, sous divers pretextes. Antoine Trivulce Legat d'Avignon, qui par ce moyen gagna un chappeau de Cardinal, comme ces lieux dependoient du S. Siege obtint 1600. hommes de pied que François I. lui donna, & en ayant levé quatre cens avec l'argent de l'Eglise, les envoya tous contre ces Religionaires, sous le commandement *Malanno* qui en fut le Chef pour le service du Pape. Celui-ci ne fût pas plûtôt sur les lieux avec ces Troupes qu'il les divisa en deux corps, & assiegea en même temps les deux Eglises, pendant que ces bonnes gens étoient desarmez & qu'ils ne pensoient qu'à prier Dieu. Il y en eut quelques-uns qui furent assez heureux, que de sauver leur vie par la fuite, tous les autres au nombre de 400. furent pris & conduits à Avignon, où on les fit tous mourir.

Quelques-uns disent qu'on les fit mourir de divers genres des supplices, selon l'age ou **Executions.**

le fexe. Que les uns eurent la tefte coupée. Que les autres fûrent pendus, & les autres noyez dans la riviere où on les jetta avec une pierre attachée au cou. Ulloä en parle autrement & dit qu'ils furent tous mis en une maifon, peût-être en attendant qu'on leur fît leur procez, mais que le Legat ayant apris qu'ils avoient fait une confpiration pour s'enfuïr, fit mettre le feu à cette maifon & les fit tous miferablement brûler & reduire en cendres, parmi des plaintes & des cris pitoyables. Quoi qu'il en foit il eft certain qu'ils perdirent tous la vie par les derniers & les plus rigoureux fupplices. Par un ordre du Pape qui arriva bien-tôt aprez Cabrieres fût rafé jufqu'aux fondemens, *afin*, felon les termes de la fentence, *qu'elle fervît d'exemple aux autres lieux, & à la pofterité.* On n'exerça pas une fi grande rigueur contre Merindol, & l'on fe contenta de confifquer les biens de tous ceux qui fûrent foupçonnez d'avoir donné dans les nouvelles opinions. Ulloa dit là-deffus ces paroles, *ainfi fûrent éteints, & détruits ces fcelerats, que l'on n'a jamais plus vû en ce païs-là.* En quoi il a été fort méchant Prophete, car bien-tôt aprés en ce païs-là & à l'entour, pour un que l'on avoit prefecuté & fait mourir, on en vît paroître deux ou trois de nouveaux.

Soupçons, & mefures des Proteftans. 1545.

La prorogation qu'avoit faite l'Empereur, de la Diette de Wormes du mois de Mai 1545. jufques au Commencement de Janvier 1546. à Ratisbonne, donna beaucoup de crainte aux Princes Proteftans, & acheva de les confirmer dans les foupçons qu'ils

avoient

avoient déja conçûs que l'Empereur, & le Roy des Romains n'avoient d'autre dessein, que de les amuser, pour avoir plus de temps de se préparer à leur faire la guerre, & de se pourvoir de tout ce qui leur étoit necessaire pour les reduire par la force. Ainsi la crainte qui rend les hommes vigilans, leur fit prendre la resolution d'assembler en leur particulier une Diette à Francfort, en même temps que l'Empereur assembloit la sienne à Ratisbonne. Là un grand nombre de Princes, ou leurs Deputez & les Envoyez des villes de leur communion, fûrent fort encouragez par les deux Principaux chefs, Jean Frederic Electeur de Saxe, & Philippe Landgrave de Hesse. Le premier étoit d'une haute naissance, d'un grand courage, & fort puissant, ce qui lui avoit aquis beaucoup d'autorité; l'autre étoit un Prince, d'une valeur extraordinaire, adroit, habile, & tout-à-fait propre à se faire des partisans.

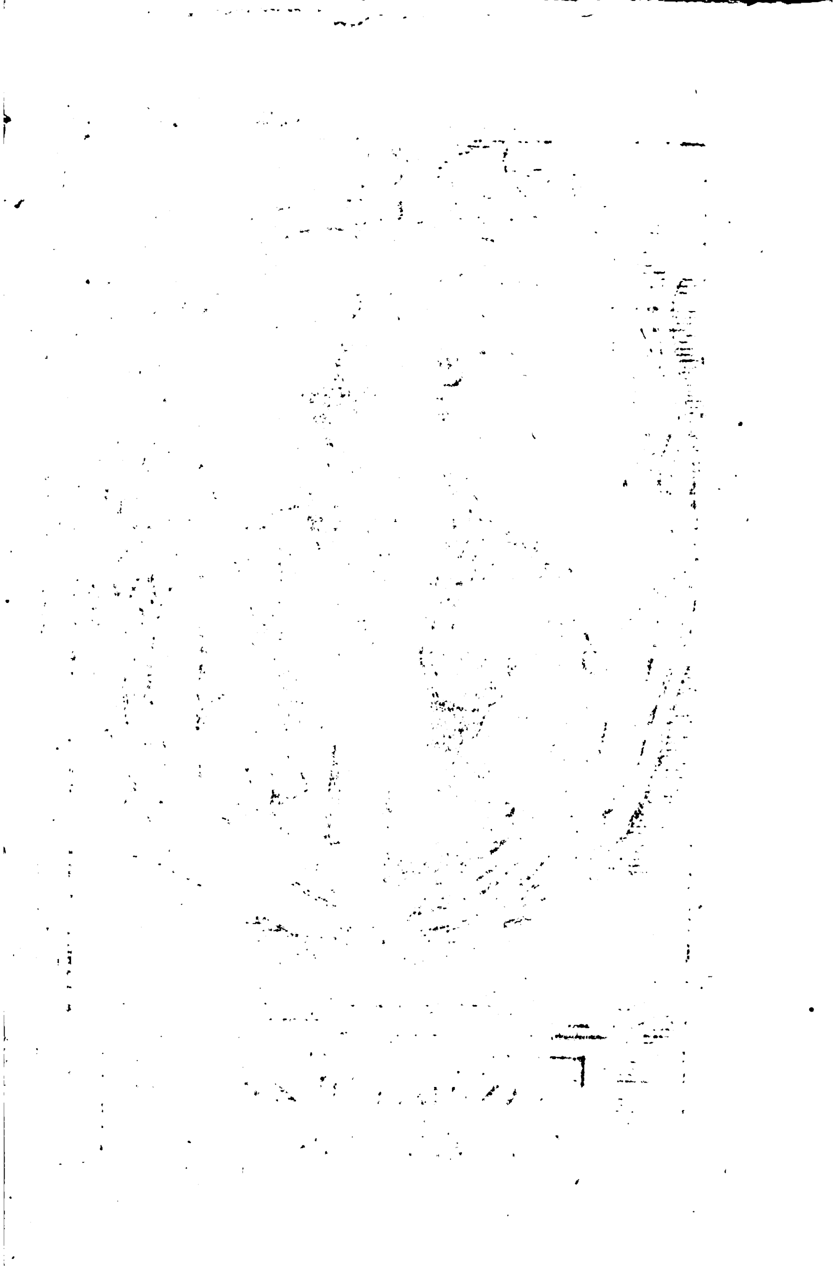
Ces deux chefs fîrent donc representer à la Diette par le Chancelier de l'Electeur, la necessité qu'il y avoit de prendre des mesures, pour remedier aux continuelles & rigoureuses executions que faisoit la Chambre Imperiale de Spire, & à tant d'autres maux dont ils étoient visiblement menacez; & que si on laissoit faire l'Empereur & les Catholiques, ils deviendroient bien-tôt si puissans, animez par la lenteur des Protestants à sa deffendre, qu'ils leur feroient plus de mal qu'ils ne souhaitoient de leur en faire, quoi qu'ils desirassent de leur en faire beaucoup. Consultation.

Il y eut plusieurs avis là-dessus dans l'Assemblée, Resolution.

semblée, & plusieurs differens moyens y furent proposez, mais l'advis des deux Chefs l'emporta, qui étoit de s'unir ensemble plus étroitement que jamais, par une bonne confederation, de jurer de ne la jamais rompre, & de se préparer courageusement à la guerre. Cette resolution prise, on nomma des Commissaires pour faire le departement des sommes & des Troupes que chacun devoit fournir, ce qui fût reglé en peu de jours; & arresté que chacun auroit prest ou l'argent ou les Troupes de son département pour la fin du mois de Mars, au plus tard. Il fût arresté aussi que l'Armée seroit commandée en Chef par l'Electeur de Saxe, & par le Landgrave de Hesse en qualité de Lieutenant General. Mais les plus moderez étoient d'advis qu'avant que de rompre avec l'Empereur, on sçeût de lui quelle satisfaction il pretendoit leur donner, des injustices qui leur étoient faites tous les jours par la Chambre de Spire, & quel ordre il vouloit mettre aux affaires de la Religion.

Les Protestans commencent la rupture. 1545.

Les Catholiques accusent les Protestans d'avoir été les premiers à prendre les Armes contre l'Empereur, ce que les Protestans ont toûjours nié, & ils ne sont pas si sots que de faire autrement. Mais si on considere cette assemblée qu'ils firent à Francfort, quatre mois avant la Diette, & la Resolution qu'on y prit en la maniere que je viens de le dire, de prendre vigoureusement les armes, on ne peut croire autrement; sinon, qu'ils ont été effectivement les premiers qui ont fait la rupture. Ouy, mais dira-t-on, le Pape, l'Empereur,




FRANCOIS PIZZARO
Conquérant du Perou

pereur, & le Roy des Romains, tramoient entre eux une Ligue contre les Lutheriens. Il eſt vrai, mais cette Ligue étoit encore à faire, & l'aſſemblée de Francfort étoit actuellement faite, & ce ſeroit une méchante conduite à un Apotiquaire d'attendre à faire proviſion de Drogues dans ſa boutique, pour les remedes neceſſaires, aprés que le medecin en auroit fait l'ordonnance.

Je ne pretens point m'eriger en Juge d'une affaire de cette importance, je laiſſe cela au Seigneur Ulloä, qui eſt aſſurement Catholique, & très-Catholique, à telles enſeignes que dans tout ſon ouvrage il ne traite jamais les Proteſtans que de *ſcelerats, d'Impies & d'heretiques*. Cet Auteur dans ſon Hiſtoire de Charles-Quint, parlant ſur ce ſujet, n'a pû s'empêcher de dire, *que l'Empereur fût mal ſervi à lui garder le ſecret, puis que les heretiques furent trop toſt avertis de la reſolution qu'il avoit priſe avec le Pape, & le Roy des Romains, ſon frére, de lever une puiſſante Armée, avec laquelle on pût les mettre à la raiſon, puis qu'ils étoient ſi obſtinez qu'ils ne vouloient que ce qui les accommodoit*. Les Proteſtans avoient donc raiſon de prendre l'épée avant qu'on la leur vînt enfoncer dans le ſein avec la derniere cruauté.

Opinion d'Ulloä.

Pendant que les Lutheriens étoient occupez à conſulter & deliberer de leurs affaires dans cette Aſſemblée, ils reçeurent deux avis, l'un qui les remplit de tant de joye qu'ils s'embraſſoient tous les uns les autres pour s'en feliciter. C'étoit que Frederic II. qui avoit ſuccedé à Loüis ſon frére Electeur

L'Electeur Palatin ſe declare Lutherien.

Palatin, faute de successeurs mâles, n'étoit pas plûtôt entré en possession de l'Electorat, qu'il avoit ouvert la porte de ses Etâts aux Lutheriens, instruit qu'il étoit déja de leurs opinions: en avoit banni l'exercice de la Religion Catholique, y avoit appellé plusieurs Ministres Lutheriens, & fait précher publiquement la nouvelle Religion dans sa Capitale d'Heidelberg, & ensuite dans les autres lieux. L'assemblée de Francfort lui envoya des Députez, pour le feliciter d'une si genereuse resolution; aussi les Protestans avoient-ils grande raison de se réjoüir, de voir leur parti si considerablement fortifié dans une semblable circonstance.

Mort de Luther. 1546. Mais cette grande joye des Protestans ne laissa pas d'être mêlée de quelque tristesse, comme l'affliction des Catholiques d'avoir perdu cét Electeur se changea en joye par la mort de Luther, qui arriva bien-tôt après, savoir le 18. Fevrier 1546. dans le village d'Islebe, appartenant aux Comtes de Mansfeldt, & qui étoit aussi le lieu de sa naissance. Les Catholiques eurent en effet sujet de s'en réjoüir, comme les Lutheriens d'en être affligez, parce que cette mort étoit un grand bien pour les uns, & un grand mal pour les autres. Veritablement Luther a été un homme d'un grand genie, d'une grande fermeté d'esprit, d'une memoire heureuse & feconde, & d'une grande éloquence de bouche & par écrit. Hardi, quoi qu'il ne fût pas extremement courageux. Jamais personne n'a eu plus de mépris que lui pour les honneurs, même pour les plus grandes dignitez. Si desintereſſé

interessé qu'il a été capable de renverser la Chrêtienté sans dessus-dessous, sans en tirer aucun profit pour lui-méme, car il est mort si pauvre qu'il n'eût pas seulement de quoi faire testament. Son nom a été en si grande veneration pendant sa vie, qu'il sera immortel, & plus celebre qu'aucun autre dans la posterité, quoique d'une reputation fort differente entre les Catholiques qu'entre les Protestans. Pour tout comprendre en un mot, il suffit de rapporter ce qu'en a dit Soave dans son Histoire du Concile de Trente, *Que Luther n'a été qu'un instrument, mais qu'il y avoit des causes cachées plus puissantes qui le faisoient agir*. Sentence bien remarquable.

Cependant l'Empereur fût si crüellement attaqué de la goutte, son incommodité ordinaire, vers la mi-Decembre, qu'il ne se sentit pas en étât de faire le voyage de Ratisbonne; ainsi il renvoya la convocation de la Diete au mois de Mai suivant dans la même ville. Il ne s'y rendit pourtant pour en faire l'ouverture que le sixiéme Juin. Il fût beaucoup mortifié de voir que les Princes Protestans eussent fait si peu de cas des instances pressantes qu'on leur avoit fait de sa part de se trouver en personne à la Diete, que de n'y assister que par leurs Députez. Il ne l'étoit pas moins de voir qu'il perdoit toute esperance de terminer les differens de Religion qui broüilloient toute l'Allemagne par la voye d'un Concile general, depuis que ceux de la Ligue de Smalcade, qui s'étoient assemblez à Francfort, avoient témoigné tant de mépris pour le Concile, dont on avoit fait

Charles tient la Diete.

l'ouverture, depuis la fin de l'année precedente; qu'ils avoient rejetté, comme s'ils n'y eussent eu aucun interest: Ce qui obligea l'Empereur de s'en plaindre amerement en pleine Diete, & d'en faire des reproches, jusques à dire qu'à l'avenir il se serviroit de son autorité pour les reduire à la raison.

Plaintes. 1546. Il ne se contenta pas même de faire connoître à la Diete les justes sujets de plainte qu'il avoit contre les Protestans, il en fit encore écrire des Lettres en son nom à l'Electeur de Saxe par son Ministre, il lui fournit même quelques pensées, comme celles-cy, *Qu'il n'étoit pas d'un homme d'honneur aprés avoir tant sollicité la tenuë d'un Concile general, pour tâcher conjointement de donner la paix à l'Eglise, & aprés qu'il avoit disposé les choses à cela, de montrer qu'il se moquoit de lui Empereur, de l'Empire, & de l'Eglise.* Il chargea particulierement le Baron de *Krasel*, Ministre de l'Electeur, d'écrire à son Maître les propres paroles suivantes qu'il prononça en Alleman, *Que Jean Frederic n'avoit pas sujet d'avoir conçû une si haute opinion de lui-même ni de ceux de son parti. Qu'il est plus aisé de commettre une faute, que de la reparer. Qu'il feroit bien de faire reflexion, qu'il pourroit se laisser porter à entrer en une danse, où le pied lui pourroit facilement manquer, & qu'il feroit bien mieux de marcher droit, & par le bon chemin.*

Charles s'apperçoit des demarches des Lutheriens. Mais Jean Frederic, & le Land-grave Philippe fiers de se voir les Chefs d'un Parti si considerable, & qui s'augmentoit tous les jours, en avoient conçû les plus hautes esperances.

rances. Déja L'Empereur attentif à ses interests particuliers, & fort éclairé dans ceux du public, avoit bien crû, aprés avoir vû la premiere assemblée, & puis celle de la Ligue de Smalcade à Francfort, que ce n'étoit nullement la pensée des Lutheriens, que de chercher quelque accommodement, croyant qu'ils trouveroient bien mieux leur compte à faire la guerre, qui sembloit leur promettre mille avantages. C'est ce qui les rendoit si fiers, & qui faisoit qu'ils se moquoient de la proposition du Concile, qu'ils avoient auparavant tant souhaité.

Tout cela obligea l'Empereur à faire de serieuses reflexions sur l'état des affaires, & sur les maux que les apparences devoient faire craindre. Il ne pouvoit voir sans chagrin les Chefs des Lutheriens montrer tant de zele, & tant d'effronterie, comme il parloit, à chercher tous moyens possibles de défendre leur Religion, qui n'étoit que le fruit du caprice d'un seul novateur, pendant que lui Chef de l'Empire demeureroit les bras croisez. Il envoya donc en toute diligence à Rome le Cardinal Madrucci, Evêque de Trente, pour representer de bouche au Pape, le miserable état où alloit tomber la Religion Catholique, la liberté de l'Allemagne, & toute la Chrêtienté, si on n'y apportoit un prompt remede. Le Cardinal eût ordre aussi de solliciter & de conclurre une Ligue la plus grande & la plus avantageuse qu'il seroit possible, pour un prompt armement. L'Empereur lui donna des Lettres non seulement pour les Cardinaux, qu'il croyoit les plus zélez

Charles sollicite une Ligue avec le Pape.

lez au bien de la Chrêtienté, mais aussi pour plusieurs Barons Romains, qui avoient le plus de pouvoir sur l'esprit du Pape, auquel il ecrivit la Lettre suivante.

A SA SAINTETÉ,

Nôtre Seigneur le Pape Paul III. Vicaire de J. Christ en terre, & Pasteur de l'Eglise universelle.

Charles par la misericorde divine Empereur des Romains &c. lui souhaite salut & longue vie, pour le bien de la Chrêtienté.

TRès-saint Pére. Quoi que les bruits publics de la fiere & orgüeilleuse insolence des perfides & obstinez ennemis du S. Siege & les miens, leurs seditieuses assemblées, les preparatifs & les forces considerables qu'ils mettent sur pied pour deffendre leur sacrilege Secte par la violence, soient des motifs suffisans pour émouvoir la pieté & le zéle si connu de vôtre Sainteté, & pour la porter non pas seulement à entrer dans une Ligue, contre ces perfides & ces rebelles, mais même, à solliciter les autres à la faire. Cependant comme je vois le mal de plus près, & par consequent la necessité qu'il y a de faire une telle Ligue; j'ai pris la resolution d'envoyer à Rome, avec

toute la diligence que merite un si grand besoin, Monf. le Cardinal Madrucci, afin qu'il fasse un recit de bouche à vôtre Sainteté, de l'étât où sont les affaires d'Allemagne.

Saint Pére, il n'est pas necessaire que je vous dise, parce que je suis assûré que vous le savez mieux que moi, que ce n'est point mon interest particulier qui me porte à vous solliciter de faire une bonne Ligue, car il est certain que les Lutheriens me seroient toûjours fidelles & obéissans, si je voulois cesser de les persecuter. Il s'agit seulement, Saint Pére, de la cause de Dieu, de la sainte & pure Religion Catholique, qui est née avec Jesus-Christ, qui a été nourrie & élevée par ses travaux, arrosée de son sang precieux, & je dirai même de celui du S. Siege, dont vous estes le digne Chef, & contre lequel les Heretiques pretendent porter leurs plus dangereux coups, croyant que s'ils pouvoient venir à bout de renverser cette grande colonne qui soutient, & sert de rempart à toute l'Eglise Catholique, celle-ci ne pouroit que tomber bien-tost aprés.

Je n'ignore pas, & vôtre Sainteté le sçait mieux que moi, que les portes de l'Enfer ne prevaudront jamais contre la veritable Eglise. Mais cependant Dieu a établi les Princes pour être ses Protecteurs, & leur a donné des forces & du pouvoir pour la deffendre. Pour

ce qui me regarde, Saint Pére, j'ay resolu d'employer l'épée que la Providence de Dieu m'a mise en main, par le moyen des Electeurs de l'Empire, & tout ce que je pourrai tirer de la substance de mes Sujets, qui par la grace de Dieu sont tous Catholiques, sans y épargner mon propre sang, à deffendre de tout mon pouvoir la gloire & les interests de Dieu contre ses ennemis. Je me promets beaucoup avec l'aide de Dieu, de mon entreprise, sur tout lors que mes forces seront jointes à celles de vôtre Sainteté. Le Cardinal Madrucci vous dira quels sont les plus pressans besoins, & toutes les choses qui regardent cette Ligue, cependant je baise les pieds de vôtre Sainteté, avec une humilité profonde, & le zéle le plus ardent de mon cœur. De Wormes le 2. Juin 1546.

Vôtre très-humble Serviteur,
& Fils très obéissant,

CHARLES.

Madrucci arrive à Rome. 1546.

Le Cardinal Madrucci ayant pris congé de l'Empereur, partit accompagné seulement de quatre domestiques, & fit le voyage de Wormes à Rome en dix jours. Il trouva le Pape languissant, plus par la crainte que par son âge, & toute sa Cour en grande consternation à cause des nouvelles qui couroient, *que les Heretiques avoient resolu à Smalcade de lever une Armée de quatre vingt mille hommes de*

de pied, & quarante mille chevaux, avec laquelle ils pretendoient aller droit à Rome. Il y eût des gens qui soupçonnerent, que c'étoient les Partisans de l'Empereur, qui faisoient eux-mêmes courir ces bruits, pour mieux intimider le Pape, l'obliger à faire ses plus grands efforts, & à donner à l'Empereur le plus grand secours qu'il lui seroit possible. Je ne crois pas que ce fût heresie de croire que les Ministres de Charles-Quint ne puissent avoir eu la pensée de faire courir de tels bruits, avant que le Cardinal Madrucci arrivât à Rome: & s'ils ne l'ont fait, ils le devoient faire, selon moy, connoissant bien la politique de la Cour de Rome, accoûtumée de tout temps, à regarder les affaires avec des Lunettes de longue vüe, à marcher à pas de plomb, à concevoir des soupçons en toute occasion; à laisser meurir long-temps les affaires de plus legere consequence, craignant toûjours quelque anguille sous roche, & de renvoyer le plus loin qu'elle peut la decision des affaires importantes: de sorte qu'il étoit de la bonne Politique des Imperiaux de faire courir de tels bruits en un temps semblable à celui-là.

Quoi qu'il en soit, il est très-certain, que le Cardinal Madrucci, qui alla mettre pied à terre à la porte du Vatican pour faire plus de diligence, & où l'Ambassadeur de l'Empereur, à qui il l'avoit fait savoir, le fût trouver, n'eût pas plûtôt baisé les pieds du Pape, qui étoit fort son ami, qu'il le trouva avant même que d'avoir lû la Lettre de l'Empereur, si disposé à ce qu'il souhaitoit, qu'il étoit plus en

La Ligue conclüe.

en étât de le solliciter à faire la Ligue, que d'avoir besoin d'y être sollicité. Le Pape nomma incontinent deux Cardinaux, l'un desquels étoit Alexandre Farnese, son neveu, pour consulter ensemble sans perdre du temps, & faire le projet d'un Traité de Ligue. Il ne fut pas plûtôt fait qu'on le montra à sa Sainteté, qui le trouva à son gré, de sorte que le Pape manda le Consistoire pour le lendemain 19. Juin, afin de prendre son avis là-dessus. Le Consistoire l'approuva unanimement, & le Pape s'étant fait donner une plume le signa, aprés lui le Cardinal Farnese, en qualité de premier Ministre de sa Sainteté; ensuite signerent le Cardinal Madrucci, & l'Ambassadeur de Charles-Quint, en qualité de Plenipotentiaires, & après eux tout le Consistoire, & les principaux Barons de Rome, que l'on y avoit appellez pour cela. Quelques-uns ont dit que cela arriva le 20. de Juin, mais peu importe. Quoi qu'il en soit, le Cardinal Madrucci partit le lendemain avec le Traité, & s'en retourna à Wormes par le même chemin, & avec la même diligence, trouver l'Empereur, qui le signa sans l'avoir lû, disant au Cardinal Madrucci, qu'il ne vouloit pas faire ce tort à la confiance qu'il avoit au Pape & en lui que de le lire. Voici le Traité.

ARTI-

ARTICLES

Du Traité de la Ligue de sa Sainteté, nôtre Seigneur le Pape Paul III. & de l'Empereur Charles-Quint, pour la guerre contre les Lutheriens. Concluë à Rome le 19. Juin 1546.

I. *QUe la Ligue tant offensive que deffensive entre sa Sainteté le Pape Paul III. tant en son nom, que du S. Siege d'une part, & l'invincible Empereur Charles-Quint tant en son nom que de l'Empire, pour la guerre contre les Lutheriens, & autres Heretiques & Rebelles à Dieu, au S. Siege, & à l'Empereur, demeureroit faite & conclüe, des le moment que le present Traité seroit signé.*

II. *Que sa Majesté Imperiale, ayant fait connoître par un zéle Chrétien & genereux, à sa Sainteté, qu'il étoit resolu de faire ses plus grands efforts dans cette guerre, sa Sainteté promettoit aussi d'y faire tout son possible.*

III. *Que sa Sainteté mettroit sur pied au plûtôt trois Legions d'Infanterie Italienne, de* 4000. *hommes chacune, quinze cents Chevaux, &* 600. *chevaux legers.*

IV. *Que*

IV. *Que ces Troupes seroient payées & entretenües de toutes munitions de guerre & de bouche aux dépens de l'Empereur pendant un an entier, & en cas qu'elles en manquassent, sa Majesté Imperiale promettoit de leur faire donner des vivres & des munitions à un prix raisonnable.*

V. *Que sa Sainteté feroit compter à sa Majesté Imperiale ou à son ordre* 200. *mille écus Romains, qu'elle feroit porter à ses dépens ou remettre par Lettres de change à Ausbourg, en l'espace de deux mois au plus tard.*

VI. *Qu'il seroit encore permis à sa Majesté Imperiale, d'exiger pendant un an dans ses Royaumes d'Espagne, la moitié des revenus Ecclesiastiques, tant de l'un que de l'autre sexe.*

VII. *Que s'il arrivoit, ce que Dieu ne veuille, quelque disgrace à l'Armée Catholique, & qu'il y eût des raisons pressantes de continuer la guerre, sa Sainteté continueroit à entretenir les mêmes forces, en la maniere susdite, avec le déboursement des* 200. *mille écus.*

VIII. *Que sa Sainteté promettoit encore de faire son possible pour porter les autres Princes d'Italie, à contribuer selon leur pouvoir à cette guerre, où ils ont beaucoup d'interest; ce que feroit aussi l'Empereur de sa part.*

IX. *Que l'Armée de sa Sainteté auroit sa part*

part à proportion, à tout ce qui pourroit être pris sur les ennemis, en quoi que pussent consister les avantages qu'on pourroit remporter sur eux.

X. *Que les Volontaires de l'Estât Ecclesiastique, qui voudroient servir, & se signaler dans cette entreprise, ne seroient pas compris entre les Troupes de sa Sainteté, mais dans le corps d'Armée des Troupes Italiennes de sa Majesté Imperiale.*

XI. *Que toutes les Troupes de sa Sainteté tant d'Infanterie que de Cavalerie, seroient commandées par le Seigneur Ottavio Farnese, neveu de sa Sainteté, en qualité de General de l'Eglise, qui ne reçevroit les ordres qu'immediatement de l'Empereur, ou du Duc d'Albe son Lieutenant; & que tous les Officiers & Commandans de l'Armée de sa Sainteté seroient élus par lui, & par ledit General.*

XII. *Que quand on assigneroit les Postes, & les lieux d'honneur, & dans les expeditions, sa Majeste Imperiale, ou son Lieutenant, auroient pour l'Armée du Pape tous les égards justes & raisonnables.*

XIII. *Que ledit General Ottavio seroit appellé dans toutes les deliberations du Conseil de guerre.*

XIV. *Que sa Majesté Imperiale ayant resolu d'exposer sa très-précieuse vie en cette guerre, & sa Saintete n'y pouvant aller en personne,*

sonne, comme elle le souhaiteroit, s'agissant du service & de la gloire de Dieu, tant à cause de sa Dignité sacrée, que de son âge, elle avoit resolu d'y envoyer le Cardinal Alexandre son neveu, quelque besoin qu'il eût de lui auprez de sa personne, pour être à la suite de l'Empereur pendant la guerre, sans que ce fût à ses dépens.

Ecclesiastiques. Les Ecclesiastiques d'Espagne ne fûrent guere contens de ce Traité, quant à l'article onereux qui les regardoit, aussi n'a-t-on jamais vû qu'on ait chargé les Ecclesiastiques jusques à les obliger de donner la moitié de leurs revenus. Cela produisit plusieurs plaintes; les plus moderez ne pûrent même s'empêcher de faire des imprecations contre le Pape & contre l'Empereur, sur tout lors qu'ils entendirent publier que ce n'étoit pas une guerre de Religion.

Manifeste de l'Empereur contre les Lutheriens.

Il protesta qu'il ne prenoit pas les armes pour cause de Religion, comme on en faisoit courir le bruit, & qu'il pretendoit laisser les choses en l'état où il les avoit mises par ses Edits: mais parce qu'il étoit obligé de châtier quelques Rebelles, qui entreprenoient de mepriser ses Decrets, & les Loix de la Diete & de l'Empire, & qui soulevoient contre lui les Puissances étrangeres, qui dépoüilloient

loient les legitimes possesseurs, de leurs biens, pratiquoient des violences inouies envers tous, & une Tyrannie capable d'opprimer la liberté publique, & qu'ainsi il étoit obligé de tirer l'épée contre eux, après qu'ils avoient meprisé sa Clemence.

Quand la Ligue de l'Empereur avec le Pape, où étoit aussi compris le Roy des Romains, eût été publiée, elle donna beaucoup de crainte non seulement aux Princes Protestans d'Allemagne, quoi qu'ils témoignassent tant de courage au dehors, qu'on les traitoit de temeraires, mais mêmes aux Catholiques, qui prevoyoient que si l'Empereur venoit à remporter quelque signalée victoire, (comme cela arriva) il se rendroit trop puissant. En un mot ce terrible armement, fit craindre les Anglois & les François même, lesquels, las de guerre, sans autre mediation convinrent de faire la paix, & étant convenus du lieu où on la traiteroit, qui fût un village prés de Campe entre Ardres & Guines, ils y envoyerent leurs Ambassadeurs. François I. y envoya de sa part l'Amiral *Raymond*, premier President de Roüen, & *Guillaume Bouchetel*: & le Roy d'Angleterre y envoya de la sienne *Guillaume Paget* Amiral d'Angleterre. Le besoin qu'ils avoient les uns & les autres de faire la paix, fit qu'en peu de jours ils fûrent d'accord, savoir le 7. Juin de la presente année, & comme les François en avoient encore plus de besoin que les Anglois, les conditions du Traité fûrent aussi plus avantageuses à ceux-ci, qu'à ceux-là. Crainte.

Les Protestans trop hardies.

L'Allemagne ne s'étoit jamais vüe si divisée, ni si engagée dans la guerre, & dans les préparatifs necessaires pour la faire, car les deux partis étoient resolus de mettre le tout pour le tout. Mais les plus sages blâmerent la conduite des Protestans, qui ayant depuis peu refformé les abus de la Religion; ne laissoient pas de montrer une confiance temeraire en leurs forces, comme s'ils eussent eu Dieu en leur disposition, se moquant de l'Empereur, de ses Manifestes, des forces des Catholiques, & de celles du Pape. Au commencement de la guerre ils furent un peu plus moderez, & firent un Manifeste de la teneur suivante pour réponse à celui de l'Empereur.

Manifeste des Protestans.

Que chacun voyoit clairement, que l'Empereur & le Pape, s'étoient liguez pour faire une guerre de Religion & forcer les consciences. Qu'ayant appris par le Manifeste que l'Empereur avoit fait publier, qu'il avoit resolu de prendre les armes pour châtier certains rebelles & leurs infidelles adherens, ils souhaitoint de savoir quels étoient ces rebelles, afin d'unir leurs armes à celles de sa Majesté Imperiale, & lui aider à les châtier; mais que si l'Empereur pretendoit faire ces preparatifs de guerre contre eux, qu'ils étoient prests de se justifier, & lui faire voir qu'ils n'avoient jamais offensé ni l'Empereur, ni l'Empire.

Bonne opinion d'eux mêmes.

Mais leur Armée étoit trop puissante, & les sollicitations aussi de leurs Predicateurs qui les pressoient incessamment de se prevaloir de leurs forces, afin de donner la paix à l'Eglise, & rendre la Religion Lutherienne Dominante en Allemagne, pour se contenter de la publication de ce Manifeste pour toute réponse

réponse à l'Empereur. Ils avoient une des plus formidables Armées que l'on eût jamais levé en Allemagne, & qui leur avoit donné une si grande confiance de triompher de leurs ennemis, que déja ils formoient le dessein de faire un Empereur Lutherien, & de bannir la Religion Catholique de l'Empire. Elle étoit effectivement capable de leur donner de grandes esperances & beaucoup de vanité aux Chefs qui la commandoient. Elle étoit forte de quatre vingt mille hommes de pied, Seize mille chevaux, six mille Fourriers, huit mille Dragons, trois mille travailleurs, trois mille chariots de bagage, & de provisions, deux cent pieces d'artillerie, trois cens barques pour faire des ponts, & selon la coûtume d'Allemagne plus de vingt mille femmes ou enfans. Les devises de leurs Drappeaux répondoient à la nature de l'Armée, & à ses grandes esperances. Celle du Landgrave étoit celle-cy. *La coignée est mise à la racine de l'arbre & celui qui ne porte pas de bon fruit s'en va être coupé & jetté au feu.* Mais celle de l'Electeur étoit modeste, & digne d'être imitée en ces termes, *Seigneur sauvez-moy par la vertu de vôtre nom saint*! Celle du Roy de Danemarc qui suivoit le même parti étoit extrémement orgueilleuse. *Ta delivrance viendra du Septentrion*, aussi dépleut-elle à tout le monde.

Cependant l'Empereur avant que de tirer l'épée, voulut faire sentir l'autorité de son Sceptre à ses ennemis, car il fit publier dans les lieux publics avec les ceremonies accoutumées, qu'il avoit mis au ban de l'Empire comme Traîtres & Rebelles Jean Frederic Electeur

Ban de l'Empire.

Electeur de Saxe & Philippe Land-grave de Hesse; l'acte étoit long & je me contenterai d'en rapporter ici la substance. *Qu'il les declaroit perturbateurs du repos public, violateurs de la Foy qu'ils lui avoient jurée, Rebelles aux Loix inviolables de l'Empire, Usurpateurs, & ravisseurs de biens de l'Eglise, & de Provinces entieres.* Il y avoit encore d'autres accusations de rebellion exprimées comme entre autres les reproches suivans; *que pour mieux couvrir leurs fraudes, ils se servoient du pretexte de la Religion, de la paix, & de la liberté publique d'Allemagne, avec quoi ils avoient seduit & travailloient encore à seduire plusieurs Princes & Estât de l'Empire, n'épargnant aucun artifice pour les tirer de l'obeissance qu'ils devoient à l'Empire: ce qui faisoit connoître jusques où étoit allée leur perfidie leur méchanceté, & leur injuste rebellion contre l'Eglise, & contre l'Etât.*

On parle de donner l'Electorat.

Le Pape qui devoit selon les conditions du Traité qu'il avoit fait avec l'Empereur, être informé jour par jour de tout ce qui se faisoit, reçût par un Courrier exprès de l'Empereur une copie de ce Ban, & lui fit une reponse, par laquelle il le loüoit beaucoup de son grand zele à soutenir son autorité & la Gloire de Dieu, & à rendre odieux le nom des Rebelles, & lui recommandoit vivement, qu'il lui plût de faire paroître son grand zéle, en donnant l'Electorat dont il avoit depoüillé le Saxon, qui en étoit decheu par sa rebellion, à quelque Prince Catholique qui eût rendu service à l'Eglise. Le Legat, conformément aux Ordres qu'il avoit reçûs de Rome, proposa un Prince de la maison de Baviere,

viere, mais assez froidement, pour laisser agir les autres qui appuyoient avec chaleur les intentions du Pape, feignant d'être desinteressé, & disant que le bien public demandoit qu'on eût ces égards pour un Pape si zelé, & qui avoit tant travaillé pour le bien de la Chrétienté. Il est certain que le Pape auroit voulu obtenir l'Electorat, pour Horace son neveu, gendre de l'Empereur, mais il croyoit mieux réussir dans son dessein, en ne témoignant point de passion pour cela, & en faisant agir les autres sous main.

L'Empereur de son côté avoit dessein de donner l'Electorat à son neveu, fils de Ferdinand son frére, qui portoit le titre de Duc d'Austriche, & de l'affecter pour l'avenir à l'Archiduché d'Austriche; mais il ne fit ni l'un ni l'autre. Il ne pouvoit contenter le Pape en le donnant à son neveu, à cause des obstacles insurmontables qui s'y trouvoient, en ce qu'il étoit expressement deffendu par la Bulle d'Or de faire aucun Electeur qui ne fût né en Allemagne, & la Bulle ne se pouvant rompre que dans la Diete generalle, les Princes Allemans n'auroient pas été si sots, que de se laisser ôter leurs droits pour les donner à un étranger, & à un Romain, qui au fond n'étoit né que simple Gentil-homme. Quant à ce qui étoit de donner l'Electorat à l'Archiduc son neveu, cela lui auroit été facile à la verité, tant parce qu'il étoit Prince Alleman, que parce qu'il ne dependoit que de luy, de lui en donner l'investiture, mais il renonça à ce dessein parce qu'il craignit de se rendre odieux à toute l'Allemagne & non pas seulement Quelques raisons.

aux

aux Princes Catholiques, qui n'auroient pas vû sans chagrin que la Maison d'Austriche déja si puissante, accrût si considerablement son autorité. Ce qui le detourna encore de ce dessein, fût qu'ayant consulté là-dessus *Nicolas Granvele* son Principal Ministre, & qui étoit son Oracle pour le Conseil, il lui avoit répondu, *que la circonstance des affaires vouloit, qu'on remediât à un mal par un autre peut-être encore pire.*

Son idole.

Il fût donc trouvé à propos de donner l'investiture de l'Electorat à *Maurice de Saxe* cousin germain de Jean Frederic que l'on avoit mis au Ban, qui étoit aussi Lutherien, mais qui demeuroit neutre, pour voir le train que prendroient les affaires avant que de s'y engager. C'étoit un Prince fin & rusé, & qui avoit prévû que le cas pourroit bien arriver, qu'il pourroit, comme on dit, pêcher en eau trouble; ainsi pendant que d'un côté il sollicitoit les uns à deffendre la Religion Lutherienne, afin d'allumer davantage le feu, de l'autre il se conduisoit si adroitement, qu'il demeuroit fidelle & ami de l'Empereur, sans se rendre suspect aux Lutheriens, à ce que disent quelques Auteurs.

On lui donne l'Electorat.

Après la publication du Ban, l'Empereur envoya par D. Antonio Enriquez di Rosa secretaire du Cabinet, une autentique declaration au Duc Maurice, contenant au long les raisons qui l'avoient obligé de mettre au Ban de l'Empire Jean Frederic son Cousin, & celles qu'il avoit eu de lui donner l'investiture de son Electorat. Charles-Quint fit cela, pour attirer ce Duc dans son parti, lui envoya

envoya les Patentes de l'Investiture, & commenda qu'on le reconnût pour Electeur. Il lui ordonna même d'assembler autant de Troupes qu'il pourroit, pour s'aller mettre en possession des Etâts de Jean Frederic : & pour aller au devant des obstacles qui pouvoient survenir, outre qu'il en donna le droit à lui seul, il voulut encore qu'il fût assisté par le Roy des Romains dans cette entreprise. Il fit faire la même déclaration à Auguste de Saxe frere de Maurice, & lui fit savoir, que si son frére venoit à mourir sans enfans males, il lui succederoit dans l'Electorat, de sorte que l'interest étoit commun entre les deux freres.

Cependant Charles étoit allé à Ulme, où il admira l'affection des bourgeois de cette ville, qu'ils lui temoignerent par les honneurs extraordinaires qu'on lui fit à son entrée, & par un present de cinquante mille florins. Là dans le fort de ses affaires, ou plûtôt de celles du Public, & lors qu'il avoit le plus de besoin de santé, il fut attaqué, pour la quatriéme fois en un an & demi, cruellement de la goute: & comme c'est un mal, qui rend naturellement melancoliques ceux qui en sont affligez, & qu'il faut de la joye pour les soulager, les douleurs de Charles-Quint, ne pouvoient être que fort violentes dans cette circonstance où le mauvais estat des affaires le rendoit plus que melancolique; craignant que son mal ne prolongeât les préparatifs de la guerre, & que ses ennemis, ne profitassent de ce delai; & comme ses Medecins lui vouloient persuader de faire quel- Charles a la goutte.

ques remedes il s'en fâcha, & leur reprocha qu'ils *vouloient l'affoiblir par des remedes, lors qu'il avoit besoin de prendre de nouvelles forces pour aller combattre ses ennemis.*

Entreprise de Maurice.

Le Duc Maurice, revestu du pouvoir & de l'investiture que l'Empereur lui avoit donnée faisoit cependant des progrez considerables dans les Etâts de Jean Frederic son cousin, qu'il depouïlla presque de tout, hors quelques Forteresses qu'il assiegeoit; car outre les Troupes qu'il avoit pû lever dans ses Etâts, & dans ceux du Duc Auguste son frére, le Roy Ferdinand lui avoit donné à la sollicitation de Charles-Quint 1500. hommes de pied commandez par *Alprando Madruccio* frere de l'Evêque de Trente, & 500. Chevaux commandez par *George Rensburg* vieux Officier, lesquels joints à ses autres Troupes faisoient 7000. hommes, nombre suffisant pour se rendre maître d'un païs dépeuplé d'hommes capables de se deffendre, par les levées que l'Electeur y avoit faites les plus grandes qu'il avoit pû.

Il est chassé par son Cousin.

Cependant Jean Frederic, informé des ravages que faisoit Maurice son cousin dans ses Etâts alla en Saxe avec un bon corps d'Armée, favorisé d'ailleurs & secouru par les Peuples du Royaume de Boheme, qui n'aimoient pas le gouvernement de Ferdinand leur Roy frere de l'Empereur, où non seulement il recouvra tout ce qu'il avoit perdu, mais chassa presque entierement de ses Etâts Maurice, & mit toute la Boheme en combustion; ce qui obligea l'Empereur, de soûtenir de tout son pouvoir les interests de son frére & de son ami; il y fût porté aussi par politique, & pour

pour ne pas donner le temps à son ennemi de devenir trop puissant. Pour cét effet il envoya en Boheme Albert Marquis de Brandebourg, avec beaucoup de Troupe & d'argent, mais il trouva le feu de la Rebellion tellement allumé dans ce Royaume, qu'il n'osa y entrer bien avant. Charles-Quint en ayant reçu avis, & pressé par son frére, qui étoit extrémement chagrin de voir son Royaume en si grand danger, resolut d'y aller en personne, & ordonna que tout fût prest en peu de jours pour son voyage, quittant les remedes qu'on faisoit à son mal.

Mais pendant qu'il se preparoit à ce voyage, il arriva de nouvelles affaires qui lui donnerent de l'occupation, & que je rapporterai ici en peu de mots pour changer un peu de matiere. Il n'y avoit point de ville que Charles V. aimât plus que Genes, & il croyoit qu'il étoit d'une indispensable necessité, tant à cause de l'Empire, & de l'Espagne que de ses Etâts en Italie, & particulierement du Milanez, de conserver dans sa liberté une ville qui étoit entierement à la devotion de la maison d'Aûtriche. Il arriva donc que Pierre Loüis del *Fiesco*, jaloux de la fortune d'André & de Jeannetin Doria, que l'Empereur avoit élevez à un tel degré de puissance & d'autorité, que non seulement ils effaçoient toutes les autres familles, mais qu'ils tenoient la ville & la Republique dans une entiere dependance, resolut de se faire lui même Seigneur souverain de Genes, en faisant mourir ces deux hommes-là. Comme il étoit fort riche, il lui fût aisé de trouver des scelerats pour le suivre; accompagné de

Conspirations à Genes.

ces gens-là il attaqua de nuit Jeannetin Doria & le tüa d'un coup d'arquebuse. Son oncle André, qui étoit au lit attaqué de la goute, ayant entendu ce tumulte, se fit emporter par ses domestiques, & se sauva comme par miracle.

Fait de la peine à Charles.

Deja la ville étoit comme au pouvoir de ces seditieux, qui s'étoient secretement assemblez dans le Palais de Fiesco, en grand nombre, & d'où ils étoient sortis bien armez. La bonne fortune de Genes voulût, que les forçats des Galeres de Doria, entendant le tumulte qui se faisoit dans la ville, penserent à ôter leurs chaines & se mettre en liberté. Mais Fiesco averti de leur dessein y accourût, & il arriva que voulant passer, d'une Galere à l'autre pour les arrêter, comme c'étoit de nuit, & qu'il étoit pesamment armé, il tomba dans la mer parmi la boüe & les jongs où il demeura sans que l'on ait pû trouver son corps, & ceux de son parti se voyant sans chef, prirent l'épouvante & s'enfuïrent les uns d'un côté & les autres d'un autre. L'Empereur fut fort aise qu'André se fût sauvé, mais il fut sensiblement affligé de la mort de Jeannetin, qui devoit succeder à son oncle dans la charge de grand Amiral, étant difficile de trouver des gens capables de remplir de tels Emplois: Mais ce qui l'affligea le plus, ce fût d'apprendre que François I. eût eu part à cette action, & que ce fût lui qui eût suborné secretement Fiesco pour la lui faire entreprendre. Ce qui lui fit soupçonner, qu'il avoit dessein de se prévaloir des affaires qu'il avoit avec les Lutheriens, & de lui faire

la

la guerre dans le Duché de Milan. La paix qu'il venoit de faire avec tant de precipitation avec le Roy d'Angleterre, le confirmoit dans cette pensée. Il ne doutoit pas même qu'il n'y eût entre eux un Traité secret par lequel le Roy d'Angleterre s'obligeoit de lui donner du secours dans cette guerre de Milan, pendant qu'il la feroit aux Lutheriens, mais il fut bien-tôt aprés gueri de ce soupçon, qui n'étoit peut-être pas si mal fondé.

Henry VIII. Roy d'Angleterre mourut à Londres âgé de 57. ans, le 15. Mars. L'Angleterre n'avoit point eu de Roy qui eût regné si souverainement que lui. Toutes les affaires se faisoient par un Conseil qu'il avoit lui même choisi comme il avoit voulu. Les Anglois le laissoient faire, persuadez que ce Prince avoit du sçavoir, & une subtilité d'esprit capable d'establir & de pratiquer les maximes les plus necessaires à un bon gouvernement. Il parla jusques à son dernier soûpir, avec une entiere liberté, & tranquillité d'esprit, & finit sa vie par ces paroles, *amisimus omnia, nous avons tout perdu.* Il étoit infatigable à l'Armée. Il veilloit continüellement sur les actions des ses Capitaines & de ses Courtisans. Il se levoit le premier, & étoit le dernier à se coucher. Il vainquit avec beaucoup de gloire les Ecossois, qui unis avec les François étoient allez attaquer l'Angleterre. Il tint toûjours la balance entre Charles V. & François I. Il tiroit avantage de tous les deux, & se faisoit aimer & craindre de l'un & de l'autre. Sur la fin de sa vie on lui enten-

Mort d'Henry VIII. 1547.

dit dire, qu'il mouroit content d'avoir vecu, dans le siecle des trois plus Sages Princes du monde, Solyman, Charles-Quint, & François I.

Ses deffauts. 1543. Mais s'il a possedé de grandes Vertus, comme on ne le peut contester, il est vray qu'il a eu aussi de grands deffauts qui les ont obscurcies. Il auroit renversé le monde entier pour satisfaire ses passions. Il n'avoit aucun égard à sa reputation quand il étoit question de satisfaire sa lubricité, comme cela a paru par ses Mariages & ses Divorces. Il fut excessivement avare, jusques à être à gages au service de l'Empereur & de François I. & à se donner au plus offrant : c'est principalement ce qui le porta à se rendre Maître des biens Ecclesiastiques, & qui l'empêcha de faire jamais aucune generosité, sinon à ceux, desquels il êtoit assuré de recevoir le double, tel qu'étoit Charles V. C'est cette passion de l'Avarice qui lui fit toûjours opprimer ses sujets. Il étoit plus severe que Clement. Il fit mourir les plus grands de son Royaume. On croit même qu'il fit empoisonner la Reine Catherine après son divorce. Il fit paroître beaucoup d'inconstance dans ses actions, avec cette circonstance admirable, que sa legereté lui fut toûjours avantageuse, & lui servit à l'accomplissement de ses desseins. On n'avoit point vû de Prince si exactement obeï de ses sujets, & il eut toûjours le plaisir de se voir fort riche en argent. Il laissa de *Catherine* sa premiere femme, une fille nommée *Marie*. D'Anne de Boulen, *Elisabeth*; de Jeanne de Seymour, *Edoüard*,

qui

qui lui succéda. Marie, à Edoüard, & Elizabeth à Marie.

Si la mort de ce Prince guerit l'esprit de Charles-Quint des pensées fâcheuses qui l'agitoient, il est certain que celle de François I. arrivée quinze jours aprés, sçavoir le dernier jour de Mars, acheva de lui redonner sa tranquillité. Ce Prince mourut d'une fievre lente, causée par les deplaisirs & les chagrins qu'il avoit eus, en grand nombre. Cette fiévre s'augmenta peu à peu, & finalement lui ôta la vie à l'âge de 53. ans. Prince qui avoit un air majestueux, grand de stature, beau de visage, d'un air fort gracieux, courageux dans les batailles, doux dans la conversation; liberal, bienfaisant, clement, oubliant facilement les offenses, Franc & sincere, & d'une constance inébranlable dans l'aversité. Cela s'entend en qualité de Gentil-homme & de particulier, ou comme Prince dans ses Etâts & hors les affaires étrangeres; car quant au reste, il fit bien voir dans les affaires qu'il eut avec Charles V. qu'il étoit ennemi irreconciliable, perfide dans sa parole, inconstant dans ses promesses, changeant dans ses Traitez, parjure dans ses sermens, & si acharné à ses pretentions & à venir à bout de ses desseins, qu'il n'a jamais fait scrupule de troubler la tranquillité de l'Eglise, & de risquer la liberté entiere de la Chrétienté & le salut des Peuples. Mais il est hors de contestation, qu'il n'eut jamais son semblable en generosité, en solidité de jugement, & en heureuse memoire. Comme il avoit la connoissance de plusieurs sciences, il se montra Mort de François I. 1547.

toûjours grand amateur des Lettres, & protecteur des Savans. Les Arts liberaux & les sciences de toutes les sortes, lui doivent leur établissement, non seulement en France, mais dans toute l'Europe. Il fonda plusieurs Colleges pour le Grec, l'Hebreu, & le Latin en France, & plusieurs autres Princes en firent de même à son imitation. Il fut generalement regretté de tous; & Charles-Quint quand il eut appris sa mort, lui donna cét éloge, *Qu'il étoit mort un Prince d'un si grand merite, qu'il ne sçavoit quand la Nature en pourroit produire un semblable.*

Parole remarquable.

Quoi que les sentimens de Charles-Quint fussent tels, & qu'il envoyât de celebres Ambassades à Londres & à Paris pour faire des complimens de condoleance aux successeurs de ces deux Princes, il est pourtant vray que la mort de ces deux Roys en des conjonctures semblables, lui tira, comme on dit, une facheuse épine du pied, & tua ce double ver de jalousie qui lui rongeoit les entrailles. Sangro dit, que le Duc d'Albe apprenant la mort de François I. aprés celle d'Henry, ne pût s'empêcher de dire, *puis que ces Princes n'étoient pas immortels, & qu'ils devoient mourir un jour, ils ne pouvoient mourir plus à propos, pour le bien des affaires de nôtre Empereur, qu'ils l'ont fait.* Et en une autre occasion, *Les deux ennemis couverts de l'Empereur sont tombez, ses ennemis déclarez en feront bien-tôt de même:* il vouloit parler de Jean Frederic, & du Landgrave.

Duc de Wittemberg. 1547.

Pour revenir à Charles-Quint, je dirai que comme il étoit sur le point de partir d'Ulme,

d'Ulme, pour s'aller mettre à la tête de son Armée, le Duc Frederic de Wittemberg le fût trouver. Ce Prince, comme bon Lutherien, avoit embrassé le parti du Duc de Saxe & de la Ligue de Smalcade, avec autant d'ardeur contre Charles V. qu'aucun autre, mais son étoile lui fut si favorable, que quoi qu'il vît l'Armée des Lutheriens beaucoup plus forte que celle du parti de l'Empereur, elle lui inspira qu'il se perdroit avec les siens s'il suivoit la fortune de l'Electeur; de sorte que par le moyen de ses amis, il fit demander sa grace à l'Empereur, & ayant appris qu'elle lui seroit accordée, il abandonna les autres, & fut trouver l'Empereur justement le jour qu'il devoit partir pour l'Armée. Charles le reçût assis majestueusement sur un Trône, le Sceptre à la main, ayant à ses pieds au bas du Trône son Marêchal, qui tenoit l'épée nuë à la main, & à ses côtez plusieurs Princes & Grands, & ses principaux Officiers & Capitaines.

Avant que l'Empereur montât sur le Trône, le Duc s'étoit placé avec tous ceux qui l'accompagnoient, qui étoient en grand nombre, auprés de la chambre où étoit le Trône. A l'heure marquée l'Empereur, accompagné de ses gardes & de sa Cour, allant dans la Salle où la ceremonie se devoit faire, passa devant le Duc de Wittemberg, & le regarda fixement sans lui ôter le chapeau, ce qui ne fit guere plaisir à ce Prince. Quand il fût assis sur le Trône on fit entrer le Duc, qui parût avec beaucoup de soumission. Dès qu'il approcha du Trône il se mit à genoux, ayant

Son humiliation.

à sa droite le grand Chancelier de sa Duché, & son Conseil d'Etât composé de neuf Conseillers, & à sa gauche, plusieurs Barons & Gentils-hommes de sa suite tous à genoux, & dans la plus profonde humiliation du monde. Alors le Grand Chambellan de l'Empereur fit une profonde reverence, & demanda à sa Majesté Imperiale s'il vouloit bien écoûter Monf. le Duc de Wittemberg, à quoi il répondit, *Qu'il parle*, & le Duc à genoux après une reverence convenable lui parla de la sorte.

Son discours. 1547. *Je viens me prosterner aux pieds de vôtre sacrée Majesté Imperiale, avec la plus profonde humiliation que puisse concevoir un cœur entierement repentant des fautes qu'il a commises. Avec ce cœur, qui parle par ma bouche, je vous supplie, Invincible Empereur, qu'autant que j'ai merité & provoqué vôtre juste ressentiment, il vous plaise par la grandeur de vôtre courage heroïque, de faire prevaloir aujourd'hui vôtre clemence, vôtre bonté infinie, & vôtre pardon, vû ma repentance qui est très-grande, & qui n'est pas moindre que la grandeur de la faute que j'ay commise contre vôtre Auguste Personne dans la guerre passée. Je supplie donc vôtre Majesté par le nom & les entrailles de la misericorde de Jesus-Christ, de me vouloir pardonner, & me remettre en ses précieuses bonnes graces, attendu qu'ici à genoux & prosterné je vous reconnois pour mon veritable & legitime Prince & Seigneur, & que comme tel, je promets de vous être éternellement fidelle, & de vous rendre toute l'obéissance qu'un sujet doit à son Seigneur: & je promets de vous servir avec toute l'affection & le zéle*

zéle que je vous dois, afin de me rendre digne en quelque maniere de la grace que j'attens de vôtre Majesté. Je m'engage de plus à observer ponctuellement tous les articles que j'ay signez, & qu'on m'a presenté de vôtre part.

Quand il eut achevé de prononcer ce discours il fit une reverence jusqu'à terre, ce que firent aussi tous ceux qui l'accompagnoient, demeurant toûjours à genoux. Alors l'Empereur ordonna à son Chancelier de répondre au Duc de sa part, ce qu'il fit en la maniere suivante. *Sa Majesté Imperiale comme Prince clement, considerant l'humble & respectueuse priere du Duc Olderic, & persuadé de sa repentance, vû la confession des grandes offenses qu'il lui avoit faites, & ayant égard à sa volontaire résolution pour éviter sa juste indignation, de recourir à sa Majesté Imperiale, pour lui demander pardon, au nom des entrailles du Seigneur. Sa Majesté Imperiale pour l'amour de Dieu & pour sa plus grande gloire, porté à cela d'ailleurs par sa clemence naturelle, & particulierement pour empescher un grand peuple de perir, veut bien oublier les offenses reçûes, quitter toute colere & tout ressentiment contre ledit Duc, & lui pardonner tout ce qu'il a fait contre l'obéïssance & la foy qu'il lui doit, à la charge que le Duc execute de bonne foy tout ce qu'il a promis & promet.* Cela fait Charles-Quint se leva, & fit signe au Duc de se lever, & à tous ceux de sa suite, mais avant que de le faire le Duc pria sa Majesté Imperiale, d'exercer la méme clemence, & la même grace envers tous ceux, presens ou autrement, qui lui avoient été desobéïssans comme

Réponse.

lui. *Je le veux, & je vous le promêts*, lui dit l'Empereur, & en lui parlant, il ôta un peu son chapeau, le remit, & presenta sa main au Duc qui la baisa à genoux.

Députez de Strasbourg. 1547.

L'Empereur s'étant remis sur son Trône, on fit entrer les six Députez de la ville de Strasbourg, qui se mirent trois fois à genoux, premierement en entrant dans la Sale, puis vers le millieu, & enfin aux pieds du Trône. Celui qui étoit à la tête, fit un discours plein de soûmission pour demander pardon de la faute que leur ville avoit faite, de se détourner de l'obéïssance qu'elle lui devoit, qui lui fût accordé en la même maniere qu'aux autres villes qui avoient recouru au pardon de l'Empereur, & sous les mêmes conditions, avec cette seule difference pour Strasbourg, qu'elle ne fût pas obligée de recevoir garnison comme les autres; mais en échange elle fut declarée fief de l'Empire, & Charles V. y fut reconnu, & proclamé Empereur, le premier qui l'ait jamais été.

Motifs de crainte.

Il ne sera pas inutile au Lecteur de savoir, que Jean Frederic avoit fondé les grandes esperances qu'il avoit conçûes, qui l'avoient rendu si fier, & qui lui promettoient, non seulement la victoire, mais la ruïne entiere de l'Empereur, sur ces deux choses. Premierement, sur la promesse secrete que les Roys d'Angleterre & de France lui avoient faite, de ne le pas abandonner dans son entreprise, de lui donner du secours, & de soûtenir son parti par des diversions. Secondement, il se fondoit sur la rebellion de Boheme, s'assurant qu'aprés avoir chassé les Ministres de Ferdi-

nand,

nand, ils pourroient augmenter leur Armée contre Charles-Quint d'un nombre considerable de Troupes. Il ne faut pas douter aussi, que si ces deux choses eussent eu leur effet, l'Empereur n'eût été perdu sans ressource, & que les Lutheriens n'eussent eu le dessus en Allemagne. Mais la premiere esperance s'évanoüit par la mort des deux Roys, & la seconde par les bons & prompts remedes qu'y apporta l'Empereur, ayant rompu les mesures de ses ennemis, en arrêtant la rebellion des Bohemiens. Il y a des Auteurs qui disent, qu'aprés ces deux fâcheuses nouvelles, il échappa à l'Electeur de dire au Landgrave, *que la mort du Roy d'Angleterre & de celui de France, jointes à l'esperance perduë de se rendre maîtres de la Boheme ne presageoient rien de bon, qu'il ne falloit pourtant pas perdre courage, mais esperer, que si la fortune ne leur étoit pas favorable au commencement, qu'elle le pourroit devenir dans la suite.*

Charles V. ne fut pas plûtôt allé d'Ulme en Boheme, qu'il appaisa si bien les troubles de ce Royaume, qu'il n'eût plus rien à craindre de ce côté-là. Mais avant que d'y aller il envoya le Duc d'Albe prendre possession de Nuremberg, ce qu'il ne pût faire sans causer beaucoup de trouble parmi ce peuple accoûtumé à n'être pas chargé. Cependant quelque temps aprés l'Empereur y étant allé, ce Peuple lui fit tous les honneurs possibles, on lui accorda non seulement tout ce que le Duc d'Albe avoit demandé de sa part, mais encore un present de 30. mille Ducats, & beaucoup de raffraîchissemens aux gens de

Charles va à l'Armée.

de sa Cour, outre les charges de la garnison.

Les Lutheriens perdent une belle occasion.

Pendant que l'Empereur étoit à Egra avec le Roy des Romains son frere, & les deux freres Maurice & Auguste de Saxe, il reçût avis que les ennemis marchoient à grand pas pour se rendre maîtres de *Landschut*, dans le Duché de Baviere, sur le chemin de Ratisbonne à Anspruch, par où devoit passer justement les Troupes que l'Empereur attendoit d'Italie, par la Forest noire, & comme elles ne pouvoient pas passer ailleurs, il falloit necessairement se rendre maître de ce passage, ou perdre ces Troupes qui étoient considerables, si les Lutheriens se fussent rendus maîtres de l'Ecluse. Il faut avoüer que la diligence & l'habileté de l'Empereur à se rendre maître de ce passage, lui ouvrit la porte de la bonne fortune, & la ferma aux Lutheriens: ceux-ci au lieu de marcher nuit & jour pour s'asseurer de ce passage, trompez par une fausse esperance d'y être toûjours à temps, avant seulement que la pensée en vînt à Charles-Quint, marchoient à leur aise, & ne s'aperçûrent de la faute qu'ils avoient faite que lors que l'Empereur leur eut coupé chemin, & qu'il se fut rendu maître du village, faute qui leur fut autant fatale, qu'il leur auroit été avantageux de l'éviter. Il est assûré que s'ils eussent fermé ce passage à des troupes aussi considerables, Charles V. n'auroit pû faire autre chose que de se renfermer dans Ratisbonne, où il auroit été obligé de perir en combattant contre une Armée de beaucoup superieure à la sienne, ou de se mettre à la discretion de ses ennemis.

Quelle

Quelle belle occasion ne perdirent pas alors les Lutheriens ! mais il faut mettre le doit sur la bouche, lors qu'il est question de parler des Decrets du Ciel sur ce qui doit arriver aux hommes. L'Empereur se campa donc en ce lieu-là, en attendant le secours qui devoit arriver, qu'il attendoit d'un moment à l'autre, & qui arriva bien-tôt aprés. Il consistoit en dix mille hommes de pied, & quinze cens chevaux de Troupes du Pape, & 6000. Espagnols qui venoient de Milan. Avec cela il se mit en état, non seulement de ne rien craindre de ses ennemis, mais de les aller chercher, quoi que ceux-ci fussent plus forts que lui de 15000. hommes de pied, comme on l'a verifié depuis. Il est vrai que Charles V. étoit plus fort en cavalerie de deux mille chevaux, ce que les Espagnols nient pourtant. Mais la principale difference qu'il y avoit entre ces deux Armées, est que celle de l'Empereur étoit commandée par les deux plus grands Capitaines du siecle, & un grand nombre d'autres bons Officiers, au lieu que les Lutheriens à peine avoient-ils un bon General, & presque aucun Officier d'experience.

Charles en profite.

L'Empereur avoit encore un autre avantage sur ses ennemis, & qui leur étoit funeste, c'est qu'en son Armée les conseils & les deliberations sur tout ce qu'il falloit entreprendre, dependoient d'un seul Chef, qui avoit une autorité absoluë, qui faisoit toûjours deliberer ce qui étoit necessaire, & qui souvent même prenoit des deliberations sans les communiquer à son Conseil. Au lieu qu'il en étoit

Desavantage des Lutheriens.

étoit bien autrement parmi les Lutheriens; car quoi qu'on eût établi pour Chefs l'Electeur & le Landgrave de Hesse, il avoit pourtant été resolu dans l'assemblée de Francfort, qu'ils ne pourroient rien entreprendre que par la pluralité des voix du Conseil, qui étoit mal-heureusement composé de plus de cinquante personnes, ce qui faisoit que la confusion y regnoit, & que l'on ne concluoit presque jamais rien. Il faut ajoûter à tout cela l'extréme vigilance de l'Empereur, si grande que l'on n'en a jamais vû de semblable.

Les Lutheriens demandent grace.

Les Protestans faisant reflexion à tout cela, & ayant appris que plusieurs villes Imperiales, comme Ulme, Francfort, Strasbourg, Ausbourg, & plusieurs autres, avoient fait leur accommodement avec l'Empereur, & avoient obtenu leur grace, aussi bien que le Duc de Wittemberg, voyant d'ailleurs la foiblesse de leur parti, crûrent qu'ils devoient aussi chercher quelque moyen de faire leur paix, & envoyerent des Députez à l'Empereur, pour savoir s'il vouloit donner les mains à un accommodement. Mais l'Empereur connoissant la foiblesse de ses ennemis, & ses forces, leur voulut imposer des Loix si dures, que ç'auroit été une lâcheté que de s'y soûmettre, & telles qu'il auroit été impossible de les observer, quand même on les auroit reçûes, de sorte qu'il fût resolu dans leur Conseil de guerre, qu'il valoit mieux continuer la guerre, & risquer de tout perdre que de faire une si honteuse paix.

L'Ele-

L'Electeur de Saxe voyant donc, que les Députez des villes étoient d'avis au Conseil de guerre, de travailler à un accommodement, plûtôt que de tout risquer, & de voir les choses aller de mal en pis, aprés avoir consulté un moment avec le Landgrave, ils conclurent ensemble qu'il falloit y apporter du remede avant que le mal devint grand, & que leur Armée diminuât davantage, & delibererent de declarer la guerre.

Resolution à la guerre.

Cette resolution fût executée sans aucun delai, car on envoya incontinent un Page à l'Empereur, portant une Lettre de declaration de guerre sur la pointe d'un baston, selon la coûtume d'Allemagne. Le Page, precedé d'un Trompette, fut conduit au Camp de l'Empereur, & justement dans la Tente du Duc d'Albe, Lieutenant General de l'Armée. Le Duc n'eût pas plûtôt lû la Lettre, contenant la declaration de guerre, qu'il fit venir un Bourreau, & commanda que le Trompette & le Page fussent pendus. Les Generaux qui étoient auprès de lui, le prierent instamment de ne les pas faire mourir, ce qu'ils eurent beaucoup de peine à obtenir. Il se contenta de faire brûler la Lettre en leur presence par la main du Bourreau, & de leur donner pour toute réponse le Ban, qui avoit été publié contre l'Electeur & le Landgrave, & les renvoya. D'autres disent, que le Duc lui-même déchira la Lettre, pour éviter qu'elle ne tombât entre les mains de l'Empereur, à cause des termes injurieux à l'honneur de sa Majesté Imperiale dont elle étoit pleine. Le dessus étoit conçû

Les Lutheriens declarent la guerre. 1547.

en

en ces termes, *A Charles d'Aûtriche soy disant Empereur.*

Quoi que ce soit la coûtume devenüe comme naturelle aux Historiens, de n'être guere d'accord les uns avec les autres, même souvent dans les faits les plus considerables, on peut assûrer qu'ils ne l'ont jamais été si peu qu'au sujet de l'Histoire de cette guerre, qui est devenuë un cahos qu'on ne peut demêler, par la diversité incroyable des sentimens differens, particulierement sur le nombre des deux Armées. Plusieurs disent, que l'Armée de Charles V. étoit inferieure à celle des Lutheriens en Infanterie, mais superieure en Cavalerie. D'autres soûtiennent qu'elle n'étoit pas la moitié si forte en Cavalerie que l'autre. Ulloa dit, que l'Armée de l'Empereur étoit forte de 45000. hommes de pied, 3500. chevaux, & cependant ce même Auteur, une page aprés, la divise ainsi; Les Troupes du Pape 1500. La Cavalerie de Naples & de Milan, commandée par Ottavio Farnèse gendre de Charles V. 600. Le Duc de Florence fournit 200. hommes. Le Duc de Ferrare, 120. Le Marquis de Brandebourg, 600. Le Marquis Albert de Brandebourg, 800. Le Grand-Maître de Prusse, 200. L'Archiduc, 200. Ainsi toutes ces Troupes auxiliares font ensemble 4200. & où est donc la Cavalerie Espagnole & Allemande? Mais enfin aprés toutes les recherches possibles j'ay trouvé que les Lutheriens avoient 27. mille hommes de pied & 8000. chevaux plus que l'Empereur, mais les Troupes de Charles V. étoient toutes choisies & bien commandées, au

au lieu que l'Armée des Lutheriens étoit presque toute composée de paysans, qui à peine savoient se tenir à cheval, ni porter l'épée, de sorte qu'un soldat de l'Empereur en valoit six de ceux de l'Electeur, ce que l'évenement a justifié. On assûre, qu'on n'avoit jamais vû en aucune autre Armée tant de devises sur les Enseignes : voici la plus grande partie de celles qui étoient sur les Drapeaux de l'un & de l'autre parti.

Devises qui étoient sur les Enseignes des Catholiques.

Sur l'Enseigne de la Compagnie de sa Majesté Imperiale, étoit l'Aigle de l'Empire, portant un Crucifix au millieu des deux testes, avec ces paroles *Tu es protector meus, & deffensor meus*, vous estes mon protecteur & mon deffenseur.

Sur celle du Roy Ferdinand, un aigle qui déchiroit un serpent, & ces paroles, *mordente mordior*, je déchiré par celui qui mord.

Sur celle de l'Archevêque de Mayence, un Crucifix, & lui à genoux aux pieds avec plusieurs autres Ecclesiastiques, ayant ces paroles sur la tête, *ut inimicos sanctæ Ecclesiæ humiliare digneris. Te rogamus, audi nos*. Humiliez les ennemis de la sainte Eglise, nous vous en prions, Exaucez-nous.

Sur celle de l'Archevêque Electeur de Cologne, il n'y avoit que ces seules paroles au milieu des pieds d'un Crucifix, *non timebo mala*

mala quoniam Tu mecum es. Je ne craindrai aucun mal, car vous estes aveque moy.

Sur celle de l'Electeur de Treves, une Croix avec ces paroles, *in hoc signe vince*, vainquez par ce Signe.

Sur celle du Duc d'Albe, l'Empereur qui lui donnoit le Brevet de Lieutenant General, & au dessous de tous deux plusieurs heretiques tourmentez par des Dragons & des serpens, & ces paroles, *vous marcherez sur l'aspic & le Basilic, vous foulerez le Lion & le Dragon.*

Sur celle du Duc de Baviere un Jupiter prest à lancer la foudre, & ces paroles, *frappez les par la foudre de vôtre Puissance.*

Sur celle de Don Alvaro di Sandè, il y avoit ces paroles, *engeance de viperes qui vous delivrera de la colere à venir.*

Sur celle d'Octavio Farnese General de l'Eglise, un Christ qui donnoit les clefs à S. Pierre, & ces paroles, *les portes d'Enfer ne prevaudront point contre elle.*

Sur celle de l'Evêque de Liege, *celui qui n'entre point par la porte est un larron & un brigand.*

Sur celle de la Compagnie de 200. Chevaux levez aux dépens des Cardinaux, Farnese & de Medicis, un S. Pierre qui presentoit deux épées à J. Christ, & ces paroles, *voici deux épées*, & plus bas, *ils combattront en ton nom.*

Sur celle de Don Pietro Colonna, un Capitaine qui tenoit la Fortune par les cheveux de la main gauche, & de la droite une épée nüe, avec ces paroles, *Je ne*

ne vous laisserai point, que vous ne m'ayiez beni,

Sur celle d'Emanüel Philibert Prince de Piémont, l'Empereur qui lui donnoit une épée, qu'il recevoit à genoux, & ces paroles, *aut cum hoc aut in hoc, ou par celle-ci, ou avec celle-cy.*

Sur celle du Comte de Buren Maximilien d'Egmont, l'Empereur à la teste de l'Armée, & lui à pied à la teste des troupes qu'il amenoit de Flandres, & ces paroles, *Seigneur je suis prest de vous suivre & en prison & à la mort.*

Sur celle de la Legion de l'Evêque de Munster commandée par le Seigneur de Krool, Luther avec plusieurs de sa secte à l'entour de luy, qui presentoient à l'Empereur la Confession d'Ausbourg, & ces paroles à l'entour, *ils vienent à vous en habit de brebis, mais au dedans ils sont des Loups ravissans.* Il y en avoit une infinité d'autres semblables.

Devises qui étoient sur les Enseignes & Etendarts des Lutheriens.

Sur celle du Landgrave, qui commandoit en chef l'Armée, l'Electeur de Saxe lui ayant cedé la place, parce qu'il avoit plus d'experience que lui, & qu'il étoit mieux en estât d'agir, il y avoit ces paroles, *la coignée est mise à la racine de l'Arbre, tout arbre donc qui*

qui ne fera pas de bon fruit sera coupé & jetté au feu.

Sur une autre, ces paroles, *Freres vous avez été appellez à la liberté.*

Sur une autre, *il renversera les grands de leur Trône, & il élevera les petits.*

Sur un Etendart, celles-ci, *rien pour un Empereur injuste, tout pour un Empereur qui delivre.*

Sur un autre, *allons & le tuons.*

Sur une Enseigne, *je ne mourrai point, mais je raconterai les œuvres du Seigneur.*

Sur une autre, *il est necessaire qu'il arrive des scandales, toutefois malheur à celui par qui il en avient.*

Sur une autre, *acheve Seigneur l'œuvre que Tu as commencée.*

Sur un étendart, *Prostituée, toutes tes playes viendront en un jour, & tu periras avec tes prostitutions.*

Sur un autre, *le Soleil sera changé en tenebres & la Lune en sang.*

Sur un autre, *voici Babylon tombera, cette grande ville, en la coupe en laquelle elle vous en a versé, versez-lui en au double.*

Sur une autre, *pour cela sommes nous affligez, que nous croyons en Dieu.*

Sur un autre, *la mere des paillardises & des abominations perira.*

Sur un autre, *Phosphore redde diem, quid gaudia nostra moraris: Aurore donne-nous le jour, pourquoi differes-tu nôtre joye!*

Sur une Enseigne, *le Seigneur envoyera son ange au millieu de ceux qui le craignent, & les delivrera.*

Sur

Par. III. Pag: 190.



Sur une autre, *sa maison panche vers la mort.*

Sur un Etendart, *voici je suis entre vos mains, faites tout ce qui vous semblera bon.*

Sur une Enseigne, *le Seigneur Misericordieux, s'est souvenu des merveilles qu'il a faites.*

Sur une autre, *Demain vous verrez la gloire du Seigneur.*

Sur une autre, *bien-heureux est l'homme qui n'est point entré dans le Conseil des méchans.*

Sur une autre, *Dieu a dressé sa table pour nous au millieu de nos ennemis.*

Sur une autre, *je serai avec vous jusques à la consommation des siecles.*

Sur celle de la Compagnie des Gardes du Corps du Landgrave, il y avoit, *ô Dieu juge moy, & deffend ma cause.*

Pour ne me pas égarer dans une de ces longues descriptions que font souvent les Historiens, sur l'ordonnance des Armées, je dirai d'abord qu'immediatement aprés la declaration de guerre les deux partis s'approcherent l'un de l'autre, & s'observoient reciproquement. Mais le Duc d'Albe impatient d'en venir aux mains, envoya un Officier à l'Empereur pour lui faire savoir, qu'en ce moment là il commençoit à donner contre les ennemis, ce qu'il fit effectivement avec les Gendarmes de Naples, d'un côté, & le Duc Maurice avec ses Arquebusiers de l'autre. En même temps les Imperiaux se detache- 1547.


MARTIN LUTHER

Sur une autre, *sa maison panche vers la mort.*

Sur un Etendart, *voici je suis entre vos mains, faites tout ce qui vous semblera bon.*

Sur une Enseigne, *le Seigneur Misericordieux, s'est souvenu des merveilles qu'il a faites.*

Sur une autre, *Demain vous verrez la gloire du Seigneur.*

Sur une autre, *bien-heureux est l'homme qui n'est point entré dans le Conseil des méchans.*

Sur une autre, *Dieu a dressé sa table pour nous au millieu de nos ennemis.*

Sur une autre, *je serai avec vous jusques à la consommation des siecles.*

Sur celle de la Compagnie des Gardes du Corps du Landgrave, il y avoit, *ô Dieu juge moy, & deffend ma cause.*

Pour ne me pas égarer dans une de ces longues descriptions que font souvent les Historiens, sur l'ordonnance des Armées, je dirai d'abord qu'immediatement aprés la declaration de guerre les deux partis s'approcherent l'un de l'autre, & s'observoient reciproquement. Mais le Duc d'Albe impatient d'en venir aux mains, envoya un Officier à l'Empereur pour lui faire savoir, qu'en ce moment là il commençoit à donner contre les ennemis, ce qu'il fit effectivement avec les Gendarmes de Naples, d'un côté, & le Duc Maurice avec ses Arquebusiers de l'autre. En même temps les Imperiaux se detache- Bataille. 1547.

tacherent avec tant de furie de leur côté ; qu'ils mirent du premier coup les ennemis en desordre avec beaucoup de perte. La plus part de l'Infanterie prit la fuite, gagna un bois qui est proche de l'Elbe, & abandonna la Cavalerie, qui estant en grand nombre, se deffendit d'abord vigoureusement. Les Hongrois & les Chevaux Legers que commandoit le Roy Ferdinand, se jetterent comme des Demons sur le corps de Bataille des ennemis, aussi bien que la Cavalerie de Charles V. & le menerent battant jusques au bois, où les Lutheriens s'étoient enfermez, pour ôter aux Imperiaux l'honneur de la victoire. Mais il y eut pourtant un nombre infini de blessez & de morts. Les uns furent tuez à coups d'arquebuses, les autres à coups d'épée, & les autres foulez aux pieds des chevaux. Jamais on n'a vû de semblable bataille, car il parût dés le commencement que les Lutheriens perdoient courage, soit qu'il n'eussent pas la hardiesse de regarder en face les Imperiaux, ou qu'ils voulussent se laisser tüer, croyant mourir Martyrs.

Les Lutheriens presque tous deffaits.

Les Espagnols & les Italiens, qui s'étoient rencontrez en tant d'autres occasions, ne pouvoient pas comprendre, comment ces gens-là pouvoient être si lâches, car il y avoit des soldats de ces deux Nations, qui menoient jusques à quinze prisoniers chacun. Les Allemands eux même étoient fâchez de voir une si grande poltronerie parmi ceux de leur Nation : il est vray qu'ils s'en consoloient, sur ce qu'ils croyoient, que Dieu avoit voulu leur ôter tout

tout courage de se deffendre. On ne parloit plus parmi les Imperiaux, que de tüer les uns, & de faire prisoniers les autres, comme s'ils n'eussent eu à faire qu'à des cadavres. On n'entendoit que cris, ou de ceux qui étoient moitié-morts, & qui se noyoient dans leur sang, ou de ceux qui se voyoient prests de tomber sous l'épée de leurs ennemis, & qui demandoient quartier & grace par les entrailles de la misericorde de Dieu. Les plus timides, qui ne sçavoient pas encore ce que c'est que le Martyre ne faisoient pas scrupule de se dire Catholiques, si c'étoit du cœur, ou seulement de la langue, c'est ce que je ne sai pas, & ceux qui l'ont écrit les premiers ne le savoient pas mieux que moi. Déja on s'étoit avancé jusques au millieu du bois, où l'Empereur estant arrivé lui même, commanda qu'on rassemblât les troupes dispersées.

Les Principaux Chefs de l'Armée regarderent comme un miracle, que l'Empereur & le Roy des Romains son frére, qui pendant plus d'une heure, (la bataille en dura deux) s'étoient exposez aux plus grands perils, en fussent sortis sans y être seulement blessez, & on loüa beaucoup la bonté & la clemence de Charles V. qui couroit l'épée à la main où le combat étoit plus acharné, & crioit d'épargner le sang, par tout où l'on pourroit vaincre sans le répandre. Aussi avoit-il accoûtumé de dire, *qu'il étoit plus glorieux à un Capitaine de compter des prisoniers, que des morts.* Au contraire le Roy des Romains, se faisoit un plaisir de tremper son épée dans

Actions remarquables. 1547.

le ſang des ennemis, & on croit qu'il tüa de ſa propre main plus de quinze de ces miſerables Lutheriens. Mais le Duc d'Albe s'expoſa plus que perſonne, car quoi qu'il eût reçû trois bleſſures, qui lui faiſoient perdre beaucoup de ſang, il ne laiſſa pas de pourſuivre les ennemis, juſques à ce qu'il ne vît plus que des priſoniers & des morts dans le camp; tellement qu'on le crût mort pendant plus d'une heure. L'Empereur même & Ferdinand ſon frere qui étoient enſemble au millieu du bois, n'ayant aucune nouvelle du Duc ne douterent pas qu'il ne fût mort, & en étoient déja extrémement affligez, lors qu'il arriva dans ce même moment, fort à propos pour les conſoler.

Jean Frederic eſt fait priſonier.

Mais la plus grande joye de l'Empereur, fut la nouvelle que lui porta un Capitaine nommé *Sobaſſo*, que l'Electeur étoit priſonier, & qu'il avoit été pris par lui, & quatre chevaux-legers Eſpagnols & Italiens & un Hongrois. L'Empereur les recompenſa noblement, auſſi le meritoient-ils bien, car ils s'expoſerent beaucoup, ce Prince s'étant deffendu avec beaucoup de courage avant que de ſe rendre priſonier, auſſi bien qu'Erneſt Duc de Brunſwyc, qui fut pris auſſi avec l'Electeur, & pluſieurs perſonnes de qualité de la ſuite de l'un & de l'autre. Charles V. ordonna incontinent au Duc d'Albe de l'aller prendre, & de le lui amener, ſouhaitant de le voir dans ce même Bois, mais il s'approcha un peu plus des bords du fleuve d'Elbe, où il fut l'attendre. Bien-tôt après le Duc l'amena eſcorté de 200. Gen-

tils-

tils-hommes volontaires de differentes Nations, qui étoient comme les Gardes de l'Empereur.

On le conduit à Charles.

Jean Frederic montoit un grand cheval Frison, il portoit une grande cotte de maille pour toute Armure sans autre deffense pour le reste du corps, & versant du sang, par une blessure qu'il avoit reçüe à la joüe gauche. Le Duc d'Albe étoit à la droite du prisonnier, que l'on n'appelloit plus ni Electeur, ni Duc depuis le Ban. Le Comte Hypolite d'Este étoit à sa gauche & tenoit la bride de son cheval, de la main gauche, & de la droite l'épée du prisonier. On le présenta en cét estât à l'Empereur, estant à cheval, au millieu de ses Officiers & des Grands de sa Cour, le Roy des Romains étoit à sa gauche. Aprés cela venoit le Duc de Brunswyc, le Colonel des Chevaux-legers Espagnols tenant la Bride de son cheval & portant son épée. Ensuite on conduisit le Duc en prison, sans que l'Empereur voulût le voir, que d'un seul regard fixe qu'il jetta sur lui, pendant que le Duc lui parloit; Brunswyc demeura toûjours découvert.

Il parle à l'Empereur.

Cinq ou six pas avant que d'aprocher de l'Empereur le Saxon ôta un de ses gands pour le saluër à la maniere d'Allemagne, & se mettoit en estât de descendre de cheval; mais l'Empereur cria au Duc d'Albe, *qu'on le fasse demeurer à cheval:* Quelques Historiens pretendent que ce fut un effet de la bonté & de l'humanité de Charles-Quint, qui ne vouloit pas se prevaloir des avantages que lui donnoit la qualité de Vainqueur, sur son

prisonier; mais la verité est qu'il ne le fit, qu'à cause des blessures du Duc qu'il avoit reçües en plusieurs endroits du corps, & au visage, & que son corps estant d'une grosseur extréme, il n'auroit pû sans beaucoup d'incommodité descendre & remonter à cheval. Ainsi sans descendre, il ôta le chapeau, fit une profonde reverence, autant qu'il le pouvoit faire en cet estat, & selon la grosseur de sa taille, & dit à l'Empereur ces paroles, *Très-puissant Empereur, mon Seigneur, & mon cousin, me voici vôtre prisonier.* Quelques Auteurs assûrent que Charles-Quint, lui repondit fierement; *je ne tiens pas pour mes cousins, des rebelles.*

Plus amplement. Mais Ulloä, Guicchardin, Paul Jove, & plusieurs autres Historiens plus celebres, racontent autrement cette entrevüe, & disent que les paroles du prisonier furent celles-cy, *Très-Puissant, & Très-clement Empereur, & mon Seigneur, me voici vôtre prisonier*, & que l'Empereur s'estant apperçeu, que le Duc avoit prononcé ces paroles avec trop d'ardeur & presque d'un ton moqueur, il lui répondit, *il me semble que la qualité que vous me donnez à cette heure de vôtre Empereur & Seigneur, est bien differente de celle que vous me donniez il n'y a pas long-temps.* Il lui disoit cela, pour lui reprocher le mepris qu'il avoit fait de lui, car l'Electeur ni le Duc, ne l'appelloient pas autrement dans leurs écrits, que *Charles de Gand soy disant Empereur.* A quoi les Catholiques avoient accoûtumé de répondre, *laissez faire Charles de Gand, il vous faira bien voir s'il est Empereur.* Charles V. ajoûta à cela avec un air

air de reproche, *qu'il n'avoit à se plaindre de l'estât où il étoit, qu'à sa mauvaise conduite.* Le Duc repliqua, *qu'il supplioit sa Majesté, de ne vouloir pas user avec colere de sa fortune & de la puissance qu'elle lui donnoit sur lui, mais d'user plûtôt de clemence envers lui, sans se prevaloir du malheur qui l'avoit fait son prisonier, & d'avoir égard à sa naissance, & à son estât.* Quelques-uns veulent encore que l'Empereur ait repliqué ces paroles, *pour trouver doux le traitement que vous recevrez, il vous faut souvenir de celui que vous aviez resolu de me faire, si vous eussiez remporté sur moy une victoire semblable à celle que j'ay remportée sur vous.* Il y a des Historiens qui disent que le Prisonier voyant que l'Empereur ne se découvroit pas, remit son chapeau & parla couvert. L'Empereur ordonna au Duc d'Albe de le faire conduire au lieu qu'on lui avoit préparé sur les bords de l'Elbe, & de le faire seurement garder, jusqu'à nouvel ordre.

Cette grande Journée qui acquit tant de gloire à Charles-Quint arriva le 24. Avril aprés douze jours de Campagne. La Bataille commença un peu avant midy, sur les bords de l'Elbe, & dura jusques au coucher du Soleil, quoi que le fort du combat n'ait duré que deux heures; le reste du jour les Imperiaux l'employerent à poursuivre les ennemis, plus de neuf milles loin, tüant les uns & faisant prisoniers les autres; ainsi on peut dire que le Champ de Bataille, tout couvert de corps morts, eût plus de trente milles de circuït. Les Lutheriens perdirent Bagage, Canon, Munitions, & Vivres. Quant au

Estat de la victoire. 1547.

nombre des morts, les uns le font plus grand & les autres moindre, mais autant que je l'ai pû savoir avec certitude, il n'alla pas au delà de dix mille, & 3000. prisoniers, où environ: Car le plus grand nombre des soldats Lutheriens estant composé de païsans, qui n'avoient pas accoûtumé de porter les armes, & la plusspart de leurs Officiers n'étant pas capables de les commander, ils prirent tous la fuite. Du côté des Imperiaux, il n'y eut pas plus de 300. morts ou blessez.

Charles triomphant.

A la verité l'Empereur avoit besoin de remporter une telle victoire, pour acquerir de la gloire, & pour meriter à juste titre le nom d'Auguste & d'Invincible; n'ayant pas eu jusques-là d'occasion, hors celle qu'il eût contre les Barbares à Tunis, de se signaler par quelque fait d'Armes considerable: Mais ce coup d'essay, peut passer, eu égard aux circonstances, pour le plus considerable qu'aucun Prince ait jamais fait: & l'Eglise Romaine avoit sujet assûrement, d'en immortaliser la memoire plus qu'elle ne l'a fait, car elle en a ôté la gloire à Charles-Quint pour la donner aux Saints, & à leurs miracles, & je puis bien croire aussi que la Providence de Dieu a bien voulu châtier par un miracle la trop fiere prosperité des Lutheriens, qui avoient resolu de ravir tous les biens Ecclesiastiques, non seulement d'Allemagne, mais encore delà les Monts. Ainsi ils eurent bien raison de celebrer cette victoire de l'Empereur par des Processions solemnelles & generales. Le Pape Paul III. en ressentit sur tout une joye extré-

extréme, & comme il avoit auparavant fait publier un Jubilé pour l'extirpation de l'heresie, il en fit alors publier un nouveau, pour la plus grande gloire de Dieu. Mais quelque joye qu'il eût ressentie des avantages que l'Eglise tiroit de cette victoire, il ne laissa pas d'être vivement piqué de jalousie, de voir l'Empereur devenir si puissant. Il voulut pourtant sauver les apparences, & resolut au premier Consistoire d'envoyer le Cardinal Sfondrato en qualité de Legat *à latere* à l'Empereur, tant de sa part que du S. Siege, pour le féliciter d'une si glorieuse victoire, ce que firent aussi tous les Princes Catholiques de l'Univers, & particulierement la Republique de Venise, qui lui envoya une magnifique Ambassade.

Charles va à Wittemberg.

Cependant Charles, étoit allé avec son Armée chargée de butin, camper devant Wittemberg, ville de la residence de l'Electeur, dans laquelle son fils, qui avoit reçû deux blessures à la bataille, & avoit été fait prisonier, mais qui plus heureux que son pere avoit trouvé moyen de se sauver, étoit entré, avec quelques fuyards qu'il avoit ramassez, resolu de la deffendre jusques à la derniere goutte de son sang, dont il avoit perdu une bonne partie par ses blessures; quoi qu'il ne doutât pas que l'Empereur ayant une Armée victorieuse & formidable, ne voudroit pas permettre que cette place demeurât au pouvoir d'un ennemi vaincu, qu'il vouloit entierement perdre, comme l'évenement l'a bien montré. Cependant *Sybille* fille du Duc de Cleves, & infortunée épouse de Jean

Frederic, ayant appris l'entiere deffaite de l'Armée, & que son Epoux avoit été fait prisonier, comme c'étoit une femme de beaucoup de courage, avant que de s'abandonner aux larmes, lui envoya plusieurs raffraîchissemens, des habits, du linge, & semblables choses, avec la Lettre suivante.

Lettre de Sybille à son Epoux.

MOn Seigneur, & mon très-cher Epoux. J'ay appris de plusieurs Officiers, & par nôtre fils Jean Frederic, vôtre prison. Je laisse juger à l'amour reciproque que nous avons toûjours eu l'un pour l'autre, avec quelle douleur j'ay appris une telle nouvelle. Mais ma douleur auroit été encore plus grande, si une si fâcheuse nouvelle n'eût été accompagnée du plaisir d'apprendre que vous estes en bonne santé, nonobstant la grandeur de vos disgraces, ce qui a diminué de beaucoup la tristesse de mon cœur affligé, qui est agité de mille pensées tristes, comme la mer par des vents contraires. Mais puis que la Providence de Dieu a permis que cela arrivât, il faut se soûmettre à ses ordres, & je ne lui demande rien avec tant de zéle, que de vouloir vous conserver en santé, afin que vous ayiez toute la force du corps & de l'esprit dont vous avez besoin. Le bon sens ne me permet pas de vous dire, ce que je devrois vous exprimer en cette occasion, & je suis persuadée que vous le savez si bien qu'il n'est pas necessaire que je le dise. C'est tout ce que j'ay à vous dire, mon très-cher Seigneur & Mary, après avoir souhaité avec toute l'ardeur possible que Dieu vous donne sa grace, avec laquelle vous puissiez supporter avec patience ces coups si terribles de l'aversité. A Wittemberg le 2. Mai 1547.

Sybille Duchesse de Saxe,

Vôtre épouse affligée.

Cette

Cette Lettre fut portée par un Gentil-homme de la Chambre, & comme c'étoit une Dame fort adroite, elle ne voulût pas la cachetter, sachant qu'en de telles occasions on ne permet pas aux prisoniers, sur tout aux personnes de cette qualité, de recevoir des lettres fermées. On mena le Gentil-homme devant l'Empereur, & on lui remit la lettre, mais la voyant ouverte, il jugea qu'elle ne contenoit rien de considerable, & ordonna qu'on la portât au Prisonier, avec tout ce que son épouse lui envoyoit. Le Gentil-homme demanda à l'Empereur à genoux la permission de le voir, ce qu'il ne pût obtenir, mais on lui fit savoir, que s'il vouloit faire réponse à son épouse, on la lui feroit tenir: il lui écrivit donc en Allemand la lettre suivante. Rép.

MA très-chere Epouse. Je ne suis pas affligé de ma prison, parce que je m'étois préparé à supporter avec patience tous les revers de fortune qui me pourroient arriver, sur tout me voyant prisonier d'un Empereur, dont l'heureuse valeur à eu pour prisoniers avant moy un des plus grands Roys de la Terre, & un des plus grands Papes que Rome ait jamais eu. Je ne laisserois pourtant pas d'être affligé, ma très-chere Epouse, si je n'estois assuré de la force incomparable de vôtre esprit, & de l'amour que vous conservez pour moy dans vôtre cœur, ce qui m'aidera beaucoup, à supportèr avec fermeté les inconstances de la fortune. Comme j'entens tout ce que vous pourriez me dire, par vôtre courte lettre, je suis persuadé que vous entendrez aussi tout ce que je pourrois vous dire, &

que je ne vous dirai pas. Consolez-vous, comme je me console, soyez assurée que je vous aimerai jusqu'au tombeau, & que je suis bien plus le prisonier de vôtre cœur, que celui de mon ennemi.

Jean Frederic,

Vôtre veritable & fidelle époux.

Charles devant Wittemberg.

Cependant Sybille ne perdoit point de temps à faire tous les préparatifs necessaires, pour deffendre vigoureusement la ville de Wittemberg, que l'Electeur avoit fortifiée pendant vingt ans, pour la rendre imprenable. Les Bourgeois étoient aussi resolus à se bien deffendre. L'Empereur qui croyoit qu'il lui étoit du tout nécessaire de se rendre maître de cette Place, mais qui en voyoit l'entreprise fort difficile, ne jugea pas à propos de s'engager] à un siege qui auroit été long, & l'évenement incertain; il se contenta de s'aller camper à un mille, de la faire investir par son Armée & de la tenir si bien bloquée, que rien n'y pût entrer, afin de lui ôter toute communication avec ceux de dehors. Pour se tirer plûtôt d'affaires, il fit agir auprès de Jean Frederic, pour l'obliger à lui remettre la place. Mais le prisonier ne voulût pas écouter de telles propositions, & déclara qu'il perdroit plûtôt la vie, que de remettre volontairement Wittemberg.

Sentence de mort contre l'Electeur. 1547.

Charles irrité par cette réponse, crût être en droit d'acquerir cette Place au dépens de la vie de Jean Frederic, & de le faire mourir à la vûe de la ville, afin que les Bourgeois,

qu'il avoit souvent fait solliciter de se rendre, vissent que leur obstination étoit cause, que l'on faisoit mourir leur Prince infortuné, par un spectacle si digne de compassion. Il fit donc assembler le Conseil de guerre duquel étoit Chef le Duc d'Albe son Lieutenant General, homme alteré du sang humain le plus noble, & qui avoit sollicité l'Empereur de faire mourir Jean Frederic depuis le premier jour qu'il tomba en son pouvoir. Il ne lui fût pas difficile de le faire condamner à la mort dans ce Conseil, parce qu'ayant été mis au Ban qui le déclaroit rebelle, il n'y avoit personne qui eût osé opiner autrement qu'à la mort, qu'on publia le matin du 4. de Mai à son de Trompe par tout le Camp, en ces termes. *Nous Charles Empereur &c. avons ordonné & ordonnons que Jean Frederic, autrefois Electeur de Saxe, aura la tête coupée, pour le crime de Felonie & Rebellion contenüe dans le Ban de l'Empire publié contre lui, peine qu'il a encouruë & meritée, & afin que sa mort soit un exemple de terreur à tous les méchans.*

Fermeté avec laquelle il la reçût.

Ce même jour-là à trois heures aprés dîné le Secretaire du Conseil de guerre se transporta dans la Tente où l'on gardoit le Saxon, qu'il trouva s'entretenant avec le Duc de Brunswic; il lui prononça la sentence, & lui declara qu'il seroit executé le matin du 6. Mai. Ce fut une chose digne d'admiration de voir la force inébranlable de l'esprit de ce Prince qui en écouta la lecture sans changer de couleur, & répondit de sang froid au Secretaire, aprés qu'il eût achevé sa fonction, *L'Empereur a beau faire; il n'aura pas pour cela ma ville de Wittemberg,*

temberg. Il prétend en me faisant mourir se deffaire d'un ennemi, mais il trouvera qu'au lieu d'un il s'en fera plusieurs; car mes fils resteront qui deffendront vigoureusement Wittemberg, & seront éternellement ses ennemis. Puis se tournant vers son Page, il lui dit sans témoigner aucune émotion, *de lui aporter un jeu d'eschecs*, se mit incontinent à joüer avec le Duc de Brunswick, & témoigna de la joye de lui avoir gagné deux parties.

L'Electeur de Brandebourg.

Joachim Electeur de Brandebourg, qui étoit alors à une demi journée de là, averti par la Duchesse Sybille de la sentence qu'on avoit donnée contre son époux, se rendit incontinent au Camp, & avec toute la diligence possible il travailla à obtenir de l'Empereur la grace du prisonier. Jamais Prince n'a témoigné plus d'affection & d'empressement pour rendre service à un parent ou à un ami, que celui-ci en cette occasion. A lui se joignit le Duc Guillaume de Cleves, dont l'intercession fût encore plus puissante auprés de l'Empereur, étant gendre du Roy Ferdinand, & beau-frere de Jean Frederic, & frere de Sybille son épouse; aussi cette affaire interessoit l'honneur de sa sœur, & de ses neveux qui étoient en grand nombre.

On demande sa grace.

Durant quatre jours entiers ces deux Princes ne firent autre chose que courir de la Tente de l'Empereur à celle du Prisonier, pour tâcher de trouver des moyens convenables en un tel cas. Ces deux Princes ne demandoient autre chose que la vie de celui qui avoit été condanné, avec quelque bien pour vivre honestement avec sa famille. Quoi qu'il

depen-

dependît de la seule autorité de l'Empereur d'accorder cette grace, il ne voulut pourtant rien faire sans l'avoir communiqué au Conseil qui avoit condanné le Prisonier, pour temoigner l'estime qu'il en faisoit. Les opinions y furent partagées, les uns étant d'avis d'accorder la grace, & les autres de la refuser; mais le plus grand obstacle étoit que le Duc d'Albe, qui y avoit tant de credit, demeuroit ferme à l'execution de la sentence; disant que la conjoncture des affaires vouloit, que l'on fît un exemple de séverité, pour faire peur à d'autres, qui pourroient entreprendre de semblables choses. Cela n'empêcha pas que l'Empereur ne choisît l'avis qui alloit à la clemence quant à la vie du prisonier; il est vrai qu'il la lui fit acheter bien cherement, & par des conditions aussi dures, que la sentence de mort, qui furent accordées & signées en la maniere suivante le 12. Mai 1547.

CONDITIONS

Sous lesquelles Jean Frederic obtint sa grace.

1. *Que Jean Frederic renonçoit dès-lors pour toûjours à la Dignité Electorale, tant pour lui que pour ses heritiers & successeurs, donnant tout pouvoir à l'Empereur d'en disposer à sa volonté & comme il le trouveroit bon.*

2. *Qu'il*

2. *Qu'il remettroit ce jour-là même entre les mains de l'Empereur la ville de Wittemberg & de Gotta, avec tout le Canon qui y étoit, & le tiers des munitions de bouche; demeurant permis à Jean Frederic de prendre les deux autres tiers pour lui, avec tous les meubles & ustenciles, & que les garnisons sortiroient sans Enseignes.*

3. *Qu'il obligeroit les Saxons à mettre en liberté Albert Marquis de Brandebourg, auquel on rendroit tout ce qui lui avoit été pris.*

4. *Que de son côté sa Majesté Imperiale en useroit de même à l'égard du Duc Ernest de Brunswic & son fils.*

5. *Que les Saxons restitueroient au Comte de Mansfeldt, & de Solms, comme aussi au Grand Maître de l'Ordre de S. Jean en Prusse, tout ce qui leur avoit été pris pendant cette guerre.*

6. *Que Jean Frederic renonçoit à tous droits qu'il pourroit avoir sur les villes de Magdebourg, Halberstat, Halle; avec promesse de se soûmettre à la Chambre Imperiale, & de contribuer à l'entretien des Officiers de cette Chambre.*

7. *Qu'il s'obligeoit de faire donner la liberté au Duc Henry de Brunswic & à son fils, que le Landgrave tenoit prisoniers, sans qu'il pût rien prétendre, ni entreprendre sur eux.*

8. *Qu'il renonceroit à toute Alliance, ou*

Traité

Traité fait contre sa Majesté Imperiale, avec qui que ce pût être, ou contre le Roy Ferdinand son frere, avec serment de n'en faire aucune à l'avenir sans les y comprendre, avec leurs Etâts, & leurs Alliez.

9. *Qu'il lui seroit reservé cinquante mille écus tous les ans, tant pour lui que pour ses heritiers & descendans à perpetuité, à prendre sur l'Electorat, ou sur d'autres Terres qui seroient remises au Duc Maurice.*

10. *Que si sa Majesté Imperiale y vouloit consentir, Jean Frederic pourroit reprendre pour lui & pour ses heritiers la ville de Gotta, à la charge qu'il en démoliroit les fortifications, sans y en pouvoir jamais faire de nouvelles.*

11. *Que sous ces clauses & conditions sa Majesté Imperiale vouloit bien user de clemence envers lui, & lui faire grace de la vie, lui pardonnant la peine à laquelle il avoit été condanné, & toute autre peine corporelle, à la charge pourtant, qu'il demeureroit au pouvoir de l'Empereur, ou du Prince d'Espagne son fils, & qu'il satisferoit ponctuellement à toutes les conditions du present Traité.*

Voilà qu'est devenu l'Electeur Jean Frederic, le premier qui avoit embrassé & professé le Lutheranisme, & tant aidé à la propagation de la Reformation de Luther en Allemagne. Celui qui ne pouvoit tenir dans

sa peau quelque gros qu'il fût, tant il étoit enflé d'orgueil par l'autorité démesurée où l'avoit élevé la Ligue de Smalcade, dont il étoit le Chef. Celui qui avoit parlé à l'Empereur & aux Dietes avec tant de hardiesse & de menaces. Celui qui donnoit de la terreur à toute l'Europe, se voyant à la tête d'une formidable Armée de cent mille hommes. Un tel homme s'est pourtant vû condanné à une mort honteuse, obligé à acheter sa grace par tout son bien, & reduit à vivre en simple Gentil-homme, lui qui étoit descendu de tant de Princes.

Sybille va trouver l'Empereur. 1547.

La Duchesse Sybille & son fils aîné remirent ce jour-là même la ville de Wittemberg au Duc d'Albe, qui y entra pour s'en mettre en possession au nom de l'Empereur, avec 300. chevaux, & 500. hommes de pied; la garnison sortant par une porte, pendant qu'il entroit par l'autre. Sur le soir Sybille alla faire la reverence à l'Empereur, accompagnée de Jean Ernest son beau-frere, de Catherine son épouse, & d'un de ses fils, les autres étant absens. Elle fut encore accompagnée de deux fils du Roy des Romains ses neveux, de l'Electeur de Brandebourg, qui lui donnoit la main, & de plusieurs autres Princes Allemands. Elle étoit vêtuë si modestement, qu'elle n'étoit pas même habillée en femme de simple Gentil-homme, sans aucun ornement, ni pierreries. En cét étât elle parût devant l'Empereur, avec la mortification que chacun peut bien penser. Charles V. lui alla au devant jusqu'à la porte de sa Tente, lui fit beaucoup d'honneur, & lui

lui témoigna beaucoup d'affection. Elle se jetta à genoux à ses pieds, fondant en larmes ameres, & sanglots, qui témoignoient une douleur extréme, & qui non seulement arracherent des larmes à tous les assistans, mais à l'Empereur lui-même, qui eut de la peine à la relever, puis la soûtenant lui-même sous les bras, il la conduisit dans sa Tente. Là tous deux debout l'un devant l'autre, elle lui parla en ces termes, essuyant de temps en temps ses larmes avec son mouchoir.

Très-Auguste Empereur, & très-clement Prince. Je ne doute point que si Jean Frederic mon époux eût sû mesurer, comme il devoit, sa fortune, avec la puissance & la grandeur de vôtre Majesté, il ne seroit pas tombé dans une aussi grande faute, & n'auroit pas jetté sa famille dans la derniere desolation, comme il a fait. Mais je ne laisse pas, très-bon & très-clement Empereur, de vous supplier, de ne pas user de toute la rigueur que mérite sa faute, en me rendant entierement malheureuse, & d'avoir plûtôt égard à mon innocence & à vôtre generosité Auguste & Royale; moy, qui sans être coupable, suis condannée aussi bien que mes enfans, qui sont ici presens, & ceux qui sont absens, aux derniers malheurs. Très-clement Empereur, n'obligez pas ces enfans infortunez à pleurer la faute de leur Pere, souvenez-vous plûtôt des services que leurs Prédecesseurs ont rendu à l'Empire, & à l'Auguste Maison d'Austriche; l'équité dont vous u[illegible]rez envers ces innocens, vous acquerra bea[illegible] de gloire dans le monde, & l'exemple d'une telle clemence & pieté ne sera jamais oublié dans tous les siecles futurs. Aprés avoit dit ces paroles, Son discours.

elle

elle se mit encore à genoux, devant l'Empereur pour lui faire une priere particuliere, & sa Majesté Imperiale l'ayant relevée, elle lui demanda, de permettre à son Epoux de passer le reste de ses jours avec elle, puis que Dieu les avoit unis pour vivre & mourir ensemble, & que sa Majesté lui avoit accordé la vie. L'Empereur lui répondit avec beaucoup de douceur.

Réponse de l'Empereur.

Qu'il étoit extrémement fâché d'être obligé de l'affliger d'avantage, en lui, disant, qu'il avoit été en partie cause de la grande faute de son époux, par la Clemence dont il avoit usé envers lui, & que la trop grande confiance qu'il avoit eu en luy, l'avoit rendu plus hardy à lui devenir infidelle. Que pour l'amour d'elle & de ses enfans, il avoit bien voulu, condescendre aux instantes prieres & sollicitations qu'on lui avoit faites de lui accorder la vie, qu'il devoit perdre selon toutes les Loix, & que d'ailleurs il lui avoit laissé de grands revenus capables de le faire vivre honorablement; quant à ce qu'elle lui demandoit de la laisser vivre avec son Epoux, dans les lieux qu'il lui laissoit dans la Saxe, il ne pouvoit lui accorder sa demande, estant necessaire alors d'executer les conditions que l'on avoit faites: que cependant si elle vouloit suivre son Epoux qu'il le lui permettoit, & donneroit ordre, qu'on lui rendît tous les honneurs dûs à sa naissance, & qu'on avoit accoûtumé de lui rendre, dans son premier Etat. Qu'il souhaiteroit au reste que son Epoux [illegible]t pas abusé de la bien-veillance & de l'affection qu'il lui avoit témoignée, pour pouvoir faire plus qu'il n'avoit fait envers luy, & envers elle tout ce à quoi son inclination le porteroit,

voit ; si la raison & la justice ne l'en empêchoient.

Quand elle eut pris congé de l'Empereur, qui lui avoit donné la permission de voir son Epoux, elle fût le voir & le consoler , accompagnée des mêmes Princes, dans le quartier de l'Infanterie Espagnole où il étoit. Ils s'embrasserent si étroitement qu'ils ne pouvoient se separer. On ne voyoit que larmes répandües, & on n'entendoit que soûpirs & sanglots. On permit à Sybille de parler en secret à son époux en un coin, & puis aïant pris congé de luy, en répandant de nouvelles larmes, elle s'en retourna dans la ville. Le lendemain aprés dîné l'Empereur y fut rendre visite à la Duchesse, accompagné des Grands de sa Cour, & Principaux Officiers de son Armée, & fût mettre pied à terre devant le Palais Ducal. La Duchesse étoit accompagnée des mêmes Princes & Seigneurs qui étoient avec elle le jour precedent lors qu'elle avoit été rendre visite à l'Empereur. Elle fût avec eux recevoir sa Majesté Imperiale au bas de l'escalier & jusques dans la Cour. Charles descendit de cheval hors de la grand' porte du Palais, & voyant que la Duchesse s'avançoit, il doubla le pas pour aller vers elle. Elle étoit habillée comme le jour precedent, fort simplement. Estant proche de l'Empereur elle se mit à genoux, mais il la releva, & la conduisit par la main dans l'appartemant destiné à le recevoir. La visite de l'Empereur ne durà qu'un peu plus de demi-heure , la conversation ne roula que sur des choses indifferentes, & il ne s'y passa rien de particulier, sinon que

Sibylle rend visite à son Epoux, & en reçoit une de Charles V.

la

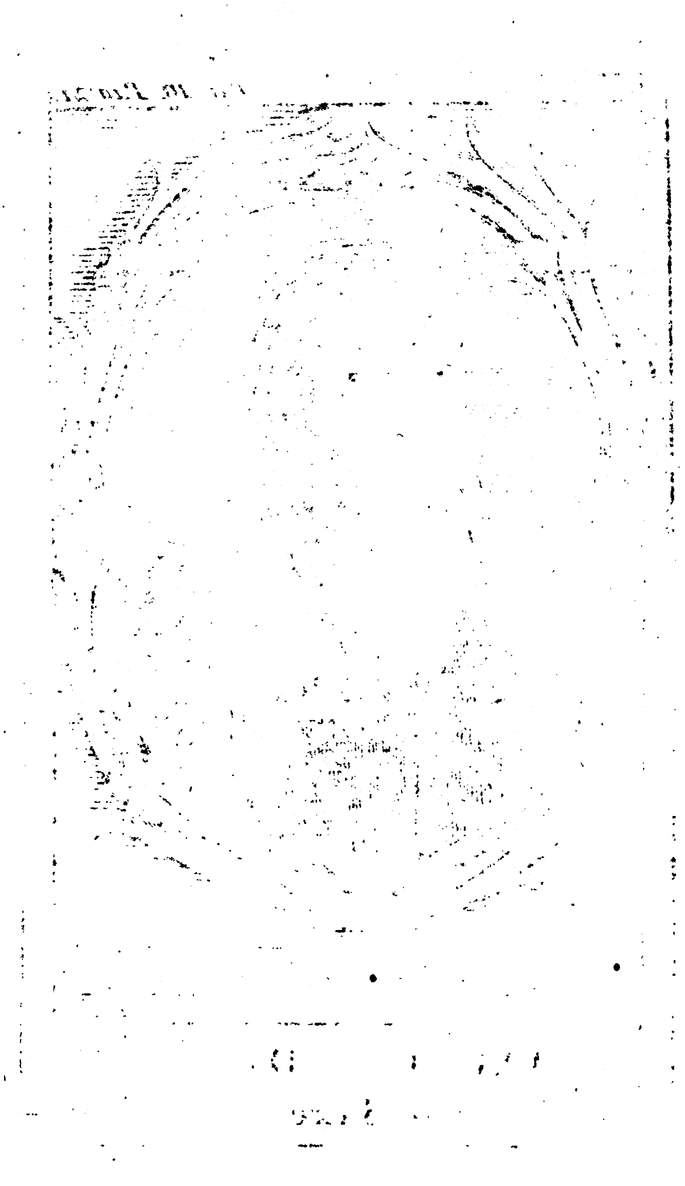
la Duchesse en se separant de l'Empereur recommanda de nouveau à sa clemence son infortuné époux, elle même, & ses enfans innocens. L'Empereur lui fit beaucoup de civilité, & ne vouloit pas permettre, non seulement qu'elle descendît l'escalier, mais non pas même qu'elle sortît au delà de sa chambre, mais il ne le pût obtenir, ni empêcher qu'elle ne l'accompagnât jusqu'à la porte du Palais. Il ne voulût pas monter à cheval qu'elle ne fût rentrée, & il ordonna aux Grands de sa Cour de l'accompagner jusques dans son appartement, ce qui fût fait par le Duc d'Albe qui lui donna la main.

On tâche d'introduire l'inquisition à Naples.

L'Empereur estant revenu de cette visite, reçût un Courrier de Don Pietro de Tolede Vice-Roy de Naples, qui lui donnoit avis de la sedition arrivée en cette ville là à cause de l'Inquisition, nous finirons ce second Livre par une relation courte du succez de cette affaire. Déja depuis long-temps le Pape Paul III. pressoit l'Empereur d'établir l'Inquisition à Naples croyant qu'il y alloit de son honneur de faire reçevoir dans ce Royaume qui est fief de l'Eglise, & si proche voisin de l'Etât Ecclesiastique, ce sacré Tribunal du saint Office, comme il l'appelloit toûjours. L'Empereur s'en étoit excusé toutes les fois, qu'on lui en avoit fait parler. Mais finalement il en fût tellement sollicité par le Cardinal Farnese neveu du Pape, qui étoit, comme nous l'avons dit en Allemagne auprès de l'Empereur pour les affaires de la guerre contre les Lutheriens, que pour le porter davantage à contribüer à cette guerre, il crût être obligé d'a-

voir


MAURICE DUC
de Saxe



voir cette complaisance pour lui. Il escrivit des Lettres fort pressantes au Vice-Roy là-dessus & lui ordonna, d'établir quoi qu'il en fût, ce Tribunal dans le Royaume, & de le faire de concert avec le Cardinal Reynaud Farnese Archevesque de Naples, neveu aussi de sa Sainteté. Tolede après avoir reçû ces ordres & en avoir conferé avec le Cardinal, ils conclurent, ensemble qu'il falloit publier dans l'Eglise Cathedrale un jour de feste la Bulle du Pape sur la necessité qu'il y avoit d'établir l'Inquisition, sans faire autre chose pour cette premiere fois, pour voir ce que le peuple en diroit. Cela fut executé, & la Bulle fût publiée dans la Cathedrale par *Leonard de Magistris* Evêque de Capri, & grand Vicaire du Cardinal Archevêque, le matin du 3. Avril, qui étoit alors le Dimanche des Rameaux.

Le peuple ne fit pas beaucoup de reflexion à cette publication, tant parce qu'elle ne parloit qu'en termes generaux, que parce qu'on étoit alors occupé aux devotions Pascales de la Semaine sainte. Cela fit croire au Vice-Roy & à l'Archevêque, qu'ils pourroient facilement & sans bruit établir ce Tribunal dans la ville & ensuite dans tout le reste du Royaume, & qu'ainsi il falloit en faire une expresse proposition au peuple. Le Vice-Roy fit assembler imprudemment au son de la cloche de S. Augustin dans la même Eglise le Parlement general, des Deputez des cinq Sieges, au nombre de six de chacun, & des Elûs du peuple ce qui faisoit une grande assemblée. Le Vice-Roy s'y estant rendu, declara que l'intention de sa Majesté Imperiale,

On la propose au peuple.

periale, conformément à celle du Pape, étoit d'établir dans le Royaume le Tribunal du S. Office, que l'on jugeoit très-necessaire, pour tenir la ville & le Royaume purgé de toute tache d'Hérésie. Le Parlement ayant oüy cette proposition du Vice-Roy, qu'il étendit fort au long, commençoit à murmurer, mais il se retint, & répondit seulement qu'on delibereroit là-dessus ce jour là, & que l'on rendroit réponse au Vice-Roy. Le lendemain matin on lui envoya 12. Deputez à la teste desquels étoit Antonio Grisone Gentil-homme du Siege de Nido, qui fit la réponse suivante au nom de tous les autres au Vice-Roy.

Discours au Vice-Roy.

Très-illustre Seigneur. Ce Royaume, & nôtre très-fidelle ville se sont toûjours conservez depuis l'établissement du Christianisme, purs, sans tache d'aucune heresie, & religieusement attachez à la Foy orthodoxe & Catholique; c'est une chose qu'on peut justifier par toutes les Histoires, & que vôtre Seigneurie illustrissime (on ne donnoit pas alors d'autre qualité aux Vice-Roys) *n'ignore pas, elle qui nous Gouverne depuis tant d'années. Elle n'ignore pas aussi que le seul nom d'Inquisition a toûjours paru odieux, aux Napolitains: Quoi que l'on en pût donner plusieurs raisons, nous nous contenterons d'en alleguer une seule, que le Royaume estant plein de faux témoins, de scelerats, & de gens sans conscience, il seroit facile de les corrompre par de l'argent & de faire accuser d'heresie sur la moindre chose, les plus orthodoxes dans la Foy, ce qui depeupleroit en peu de temps ce Royaume. Qu'il suffise donc, à vôtre Seigneurie illustrissime, de savoir, que cette ville au nom de*

tout

tout le Royaume, dont elle est la capitale, vous déclare qu'elle ne veut pas d'un Tribunal, dont le seul nom donne de l'épouvante, l'Inquisition ne se devant exercer que dans des païs heretiques, & non pas dans un Royaume, dans lequel il n'y a, par la grace de Dieu que des Catholiques. Nous avons encore une autre raison très-forte de n'y pas consentir, c'est que si on établissoit parmi nous le S. Office, on croiroit que nôtre Royaume si pur, seroit soupçonné d'heresie, ce qui nous causeroit beaucoup d'affliction.

Le Vice-Roy répondit à ce discours en termes confus & équivoques, & rompit incontinent l'assemblée du Parlement : puis en ayant conferé avec l'Archevêque, ils delibererent de passer outre par les voyes Ecclesiastiques. Le matin du 4. Mai, ils firent publier un Edit pour l'établissement du S. Office, dont le Tribunal seroit dressé dans le Palais Archiepiscopal, & on fit afficher l'Edit à la porte de l'Eglise Cathedrale. A la vüe de cette affiche toute la ville se souleva, & on se mit à crier par tout, *qu'on ferme les boutiques, aux armes, aux armes.* Un certain Thomas Anello de Surrente se fit chef des rebelles, lequel accompagné d'une grande multitude de peuple, courût à l'Eglise Cathedrale, & déchira l'Edit de sa propre main, & le Palais Archi-Episcopal courût grand risque d'être pillé. Le Vice-Roy fit ce qu'il pût pour appaiser la sedition, mais le peuple protesta à haute voix qu'il ne quitteroit jamais les armes jusques à ce que sa Seigneurie illustrissime, en eût écrit à sa Majesté Imperiale, & qu'on en eût reçû une favorable réponse

Sedition.

ponſe. L'Empereur ayant reçû cét avis & ne ſachant, quel pouvoit être l'évenement de la ſedition depuis que le courrier étoit parti, en fût fort effrayé, & renvoya incontinent le même courrier, avec ordre au Vice-Roy, d'aſſûrer de ſa part en termes les plus convenables ſelon ſa prudence, ſon très-fidelle peuple de la ville de Naples, *qu'il donneroit ordre à toutes choſes en temps & lieu*, réponſe, qui eſtant faite au peuple ne lui fût guere agréable, comme nous le verrons au livre ſuivant: cependant mon Lecteur ſe contentera, que je mette pour la fin de celui-cy la Lettre que Charles-Quint écrivit au Pape au ſujet de la victoire qu'il avoit remportée ſur les Lutheriens, & la réponſe du Pape ſur le même ſujet.

A SA SAINTETÉ,

Nôtre Seigneur le Pape Paul III. Vicaire de J. Chriſt en terre.

Charles par la miſericorde divine Empereur des Romains &c. lui ſouhaite ſalut & longue vie, pour le bien de la Chrêtienté.

TRès-ſaint Pére. Aprés avoir baiſé du cœur, les pieds de vôtre Sainteté, ſelon le devoir d'un fils envers le Vicaire de Jeſus-Chriſt, je rendrai compte à vôtre Sainteté pour

pour m'acquiter de ce devoir filial, du succez que Dieu a donné à nos armes dans cette derniere occasion, quoi que je ne doute pas qu'elle n'en ait deja été plus exactement informée.

Pour n'être pas long, je dirai à V. S. que Dieu a beni les armes des Catholiques, contre cette très puissante & infernale Furie, ce monstre d'Heresie, qui croyoit engloutir toute la Chrêtienté, comme elle avoit déja devoré les plus saines & les plus nobles familles d'Allemagne. Nôtre Victoire ne pouvant être ni plus considerable ni plus glorieuse, j'ay tout le sujet du monde de m'humilier devant Dieu, & de benir sa misericorde, qui a voulu se servir de moy dans cette guerre comme d'un instrument en sa main pour procurer un si grand bien à l'Eglise, acquerir un si grand repos & seureté à la veritable Chrêtienté, tant de Gloire au saint Siege, guerre qui est d'une si grande consequence à la Religion Catholique, qui seule doit être regardée comme nôtre commune mére.

Je ne pretens autre chose, très-saint Pere de tout ce que j'ay fait que la seule satisfaction, d'avoir été choisi de la misericorde de Dieu pour être le Chef, qui a commandé tant de zelez champions de Jesus-Christ, qui ont si vaillamment combattu pour la deffense de sa juste & sainte cause, en un temps, où les heretiques pleins d'orgueil pensoient engloutir l'Europe en-

tiere, comme ils avoient déja fait de la plus grande partie de l'Allemagne. L'Hydre est déja abatuë, saint Pere, & ses chefs orgueilleux qui s'étoient soulevez contre moy, jusqu'à perdre le respect qui m'étoit dû, dans tant de manifestes qu'ils ont publiez contre moy, tant ils se tenoient assurez de la Victoire, sont maintenant mes prisoniers.

Comme on n'a jamais deffendu de cause, plus juste que celle-cy, & où il s'agisse tant de l'interest de la gloire de Dieu, on ne pouvoit que s'attendre à une grande Victoire sur des ennemis qui ne pouvoient être vaincus que par le seul bras du Tout-puissant. Il est certain, Très-saint Pére, que c'est à lui seul que nous devons tous les biens & avantages, que la sainte Religion Catholique va tirer de cette Victoire. Sans lui nos forces n'auroient pas été assez grandes pour en venir à bout; ces Sectaires Impies ayant mis sur pied une Armée innombrable de gens de leur parti, tous d'autant plus éclairez, courageux, obstinez à deffendre leur rebellion contre Dieu & contre moy, qu'ils étoient aveugles quant à la Foy.

Ainsi, avec tout le respect filial & le plus grand zele que je dois à vôtre Sainteté, par mon caractere, je vous felicite comme Vicaire de Jesus-Christ, de tous ces grands avantages, que l'Eglise, dont vôtre Sainteté est le digne chef,

chef, & le Pasteur des Pasteurs, vient de remporter sur les Heretiques. Le zele de vôtre Sainteté, qui a contribué à cette entreprise, par une si grande profusion d'or, tant de troupes choisies, & sur tout en y envoyant son propre sang, pour être exposé aux plus grands perils de la guerre, est d'un trop grand prix, & d'un trop grand exemple, pour être seulement loüé & celebré par les hommes; vôtre Sainteté en doit attendre la recompense, par une longue vie, de Dieu, dont il soutient avec tant de gloire la qualité de son vicaire en terre, & particulierement d'avoir ajoûté à tous ces secours tant de Jubilez universels, & tant de prieres particulieres, qui nous ont sans doute principalement attiré une si grande benediction.

Je suis sur tout infiniment obligé à V. S. de ce qu'elle a bien voulu par une genereuse resolution se priver de la personne de Mons. le Cardinal Farnese son neveu, qui lui est si necessaire pour la soulager du poids du gouvernement, & de l'avoir envoyé en qualité de Legat, pour m'accompagner en cette Entreprise, ce qui m'a été extrémement agreable. Aussi lui ai-je donné conformément au commandement que vous lui aviez donné sur vôtre Armée, la part qu'il devoit avoir dans les affaires, où il a fait connoître par de bons effets que ce n'est pas sans raison qu'il porte le nom d'Alexandre:

J'ay pris souvent plaisir, de le voir raisonner avec solidité & maturité dans les conjonctures, & les deliberations les plus importantes, où j'ay voulu qu'il assistât, pour le bien de mes affaires.

Je ne dois pas taire aussi à V. S. que les trois Legions d'Infanterie, & les 600. chevaux-legers qu'elle a envoyez sous le commandement du Seigneur Ottavio Farnese son neveu, digne frere d'un tel Cardinal, & l'un & l'autre dignes neveux d'un si grand oncle, ont donné beaucoup de satisfaction à leurs Officiers, & que les Officiers ont fait admirer leur valeur à tout le monde. Les principaux Officiers de mon Armée, qui ont eu occasion de les observer de plus prez, en parlent avec beaucoup de loüange, & pour moi je donnerai toûjours la qualité de bon & de courageux soldat à Ottavio, & vôtre S. doit avoir de la joye, des bons services qu'ils ont rendus l'un & l'autre en cette guerre.

Je me remets de tout ce que V. S. pourroit souhaiter de savoir de plus particulier sur cette affaire, aux relations que vous en feront de bouche Messieurs vos neveux, qui vous épargneront la fatigue d'une longue lettre. Je n'ay pas encore deliberé sur les suites de cette Victoire, mais je n'entreprendrai rien que pour la Gloire de Dieu, & de l'Eglise. Cependant humilié avec respect devant vous qui estes le legiti-

legitime Vicaire de J. Christ, je demeure. Le 26. Avril 1547.

De vôtre Sainteté.

Le très-devoüé serviteur, & fils très-obeissant.

CHARLES.

L'Ambassadeur de Charles-Quint presenta cette lettre au Pape. A peine avoit-il achevé de la lire, qu'il fit ordonner aux courriers d'aller mander le Consistoire pour le lendemain. Le Pape y alla en personne, & aprés y avoir fait la lecture de cette lettre, il se mit à donner mille loüanges à la modestie & à la clemence de l'Empereur, qu'il qualifia de *très-grand* & *d'invincible*, & il n'y eut sorte de loüange qu'il ne lui donnât. Il y eut pourtant des Cardinaux qui ne manquerent pas de dire ensuite en plusieurs lieux, que sa Sainteté n'avoit pas fait faire la lecture de cette lettre, pour avoir lieu d'exalter les louanges dües à l'Empereur, mais parce qu'elle étoit pleine de celles de sa personne, & de sa famille. Mais que seroit-ce si les actions des Princes n'étoient pas sujettes à être censurées aussi bien que celles des autres? Quoi qu'il en soit, le Pape fit réponse à l'Empereur ce même jour là, & dans ce même Consistoire, il nomma pour Legat à *latere* le Cardinal Sfondrato, pour l'aller feliciter de sa part. Voici la réponse qu'il lui fit.

Charles loüé dans le Consistoire.

A nôtre très-cher fils en Jesus-Christ, Charles-Quint, Invincible & très-grand Empereur des Romains.

Le Pape Paul III. Serviteur des Serviteurs, vous souhaite Salut, & la continüation de la benediction du Ciel, sur vous & sur vôtre très-auguste maison.

Bien-aimé, & très-cher fils.

Votre Lettre nous a donné autant de joye, par la pieté dont elle est remplie, que parce qu'elle nous a appris des grandes benedictions, que le Ciel a versées sur vous. Vôtre humilité, & modestie exemplaire envers le Redempteur du monde & en cette occasion vôtre Liberateur en particulier, vous acquerront plus de gloire, que vos Victoires, quelque considerables qu'elles soient, parce que ces Victoires ne vous feront honneur que devant les hommes, au lieu que vos saintes vertus réjouiront les Anges.

La moindre partie, bien-aimé fils, des Palmes & des Lauriers, que vous venez de cueillir par le zele de vôtre cœur, & la valeur de vôtre épée, suffiroit pour rendre orgueilleux les plus grands Capitaines du siecle; car d'ordinaire on ne combat que pour sa propre gloire, le plus

souvent même que pour l'interest, au lieu que vous, mon cher fils, aprés n'avoir combattu que contre les ennemis de Dieu, pour deffendre sa cause & celle de l'Eglise, & pour empêcher que la plus saine partie de la Chrêtienté, deja trop infectée en quelques Provinces, ne devint la victime de la fausse Heresie, vous vous dépouillez avec tant d'humilité de tout merite, pour en donner toute la gloire à celui, qui fait tant de cas d'être appellé le Seigneur des Armées, & qui seul peut & sçait donner la Victoire, à qui il veut & comme il le juge à propos, comme il vous l'a donnée en cette occasion.

Pour vous élever à l'Empire, bien-aimé fils la misericorde de Dieu a renversé tous les obstacles, & passé par dessus les Loix humaines qui s'opposoient à vôtre Election. parce qu'elle voyoit déja, avec cet œil divin toûjours ouvert sur la sainte Epouse de Jesus-Christ, combien vôtre personne, vôtre valeur, vôtre Prudence, vôtre zele, vôtre bras lui étoient necessaires, pour s'opposer aux furies Infernales qui commençoient à naître & à pulluler, en même temps que d'autre semblables furies parurent contre cette sainte épouse, savoir l'Impie Martin Luther premiérement pour la corrompre, & Solyman aprés lui pour detruire & déchirer toute la Chrêtienté, à quoi ils n'auroient que trop reussi l'un & l'autre, si vous n'eus-

siez arrêté leurs desseins par la valeur de vôtre épée.

Le Ciel ne pouvoit pas choisir, bien aimé fils, dans des temps semblables, un Empereur plus zélé ni plus grand que vous, pour en faire un autre Jason, d'autant moins fabuleux qu'il est Chrêtien, pour abbattre ce crüel Dragon, qui a dévoré tant de Royaumes qui appartenoient à l'Eglise, & tant d'Eglises dans l'un & l'autre monde; ni un Hercule plus saint & plus glorieux, pour couper les méchantes testes de cette Hydre, qui ayant pris naissance dans l'Eglise, a ensuite empoisonné sa propre Mere. Ce ne fut pas sans sujet aussi, que depuis vôtre enfance, la benediction du Ciel vous destinoit tant de Couronnes & d'Etâts, pour vous rendre puissant & invincible: aprés quoi il ne faut pas s'étonner si vous remportez de si grandes victoires.

C'est de vous aussi, Invincible Champion de Jesus-Christ, que l'Eglise Catholique espere, aprés ces glorieux progrez, d'être toûjours triomphante, sous la protection de vôtre fidéle épée, & de porter ses conquestes rapides & considérables dans les Provinces & les villes, d'où elle avoit été bannie par la violence des Infidéles, & par les malignes suggestions de l'heresie dans l'esprit des peuples. Comme nous ne doutons point, de la pieté & de la generosité de vôtre cœur pour les actions augustes,

qui

qui interessent si considerablement le service de Dieu, aussi vous promettons-nous de concourir de nôtre part à seconder vos saintes resolutions, & vos pieux desseins, non seulement par les revenus temporels des Estâts du S. Siege, mais aussi par les dîmes, & autres secours saints, sans y épargner nôtre propre sang, & le peu de bien qu'il y a dans nôtre maison.

Cependant nous nous réjoüissons, Invincible & grand Empereur, de vos glorieuses victoires, qui rendront immortel vôtre nom dans tous les siecles futurs: & nous esperons que vos courageuses actions, qui sont estimées de tout le monde, serviront aussi d'exemple à ceux qui, aprés que le Ciel vous aura donné une vie longue & heureuse, vous succederont à l'Empire, pour les porter à conserver avec zéle les grands progrez, que toute la Chrêtienté attend de vôtre bras & de vôtre zéle, à quoi nous ne manquerons pas de contribuer par nos prieres. Cependant nous vous embrassons paternellement, & vous donnons nôtre benediction, nous remettant du reste, à ce qui vous sera dit de bouche par nôtre cher frere le Cardinal Sfondrato, que nous vous envoyons pour Legat. Donné à Rome sous l'aneau du Pescheur, le 16. Mai 1547.

LA VIE
DE
L'EMPEREUR
CHARLES V.

III. PARTIE. LIVRE III.

Contenant les Années 1547. & 1548.

ARGUMENT.

Divisions survenües à l'occasion de la prison de Jean Frederic. Les Allemands pretendent le garder & pourquoi. Autres raisons des mêmes. Action courageuse de l'Empereur contre les soldats mutinez. On travaille à la reconciliation du Landgrave. Elle est concluë, & sous quelles conditions. Combien il les trouve dures. Il se presente devant le

le Trône de Charles V. Avec quelles soumissions. La honte qu'il eut de se voir à genoux au milieu de tant de gens. Discours que fit son Chancelier pour lui à l'Empereur. Réponse de sa Majesté Imperiale. Il en est mortifié. Le Duc d'Albe lui donne à souper. L'arrête prisonier. Le Landgrave croit avoir été trompé par les Electeurs de Saxe & de Brandebourg. Ils travaillent inutilement pour sa liberté. Charles-Quint accusé de perfidie en cette occasion. Conseil donné au Landgrave par les deux Electeurs. L'Empereur mande la Diete à Ausbourg. On y sollicite la liberté du Landgrave. Le Marquis de Brandebourg bien reçû de l'Empereur. Jean Frederic demande la grace de pouvoir aller pour deux jours à Wittemberg. On la lui accorde & on l'y conduit sous bonne escorte. Les Lutheriens fort affoiblis. Discours de l'Empereur dans la Diete. Il donne audience publique au Legat du Pape. Soupçons que prennent les Lutheriens de cette ceremonie. Pourquoi il ne fut pas parlé de Jean Frederic dans la Diete. Diverses particularitez & remarques là-dessus. On y parle du Landgrave & pourquoi. Charles-Quint prend des soupçons de la Maison Farnese. Est mécontent du Pape. Raisons. Le Pape soupçonne l'Empereur. Il croit que celui-ci le veut tromper. Déplaisir du Pape de voir contremandé le Concile qu'il avoit assemblé.

blé. Procedé de Pierre Loüis Farnese. Sa conduite est méprisée. Conjuration contre lui avec plusieurs particularitez. Il est tué par les conjurez. Pronostics sur sa mort. Il neglige quelques avis qu'on lui avoit donnez. Remarques sur les coups de la Providence. Plus ample description de la conjuration & de son execution. Ordres donnez fort à propos. Combien ce dessein reüssit avantageusement dans toutes ses circonstances. La conduite des Conjurez loüée. Deux Secretaires de Pierre Loüis arrêtez. La ville de Plaisance tombe au pouvoir de Charles V. Déplaisir feint de l'Empereur sur cette mort. Il envoye un Ambassadeur au Pape, pour lui faire des complimens de condoleance. Legat du Pape à l'Empereur, pour l'exorter à rendre Plaisance. Réponses de Charles. Plusieurs negotiations entre le Pape & l'Empereur. Attachement de l'un & de l'autre à leurs propres sentimens. Les sujets de division s'augmentent. Charles envoye protester contre les Legats, & le pretendu Concile de Boulogne. Politique de Charles V. sur ce sujet. Pretentions du Pape sur Plaisance. Réponses de l'Empereur. Autres Raisons de l'Empereur, & les réponses du Pape. Negotiation du Cardinal de Lorraine avec le Pape contre l'Empereur. Propositions du Roy de France pour lui faire la guerre. Le Pape les rejette & pourquoi. Seances inutiles de la

Diete

Diete d'Ausbourg donnent du déplaisir à Charles. Il reçoit des Ambassadeurs de plusieurs Princes. Revolte en France. Les rebelles demandent du secours, & la protection de l'Empereur. Generosité de l'Empereur à rejetter cette demande. Plusieurs choses remarquables. Charles sollicité par les siens de se prévaloir de l'occasion & de proteger les rebelles. Il en rejette la proposition, discours qu'il fait là-dessus. Muley Assen va demander du secours à Charles, & comment il est reçû. Il a été mal informé de la Rebellion de Naples. Les Napolitains lui envoyent des Deputez. Le Vice-Roy en est fâché. Il écrit afin qu'ils fussent mal reçûs. Mépris que l'Empereur en fait. Discours du Député Sangro à Charles V. Réponse douce qu'il lui fait. Il lui ordonne de s'en retourner. Comment il fut reçû à Naples. Lettre de l'Empereur au Peuple trouvée fort offensante. Nouveau tumulte. Action genereuse du Prieur de Bari. Discours qu'il fait pour appaiser le peuple irrité. Avec quelle habileté il l'appaisa. Sedition entierement calmée. On envoye des Deputez pour rendre obeïssance au Vice-Roy. On fait un Traité. On publie une amnistie. On en excepte plusieurs Chefs du parti. Charles envoye un Evêque pour informer du tumulte. Le Vice-Roy contraire au peuple. Autres Députez de la ville de Naples à l'Empereur. Il fait publier une nouvelle amnistie.

On

On delivre les prisoniers. Puissance & autorité du Vice-Roy. Pasquinade contre Charles V. Eleonor Reine de France fait dessein d'aller demeurer en Flandre. Le Roy Henry son beau-fils lui accorde tout ce qu'il peut. Ligue entre le Roy de France & les Suisses.

Differens au sujet de la prison de Jean Frederic. 1547. PEndant que Charles-Quint étoit à Hall en Saxe, occupé à donner les ordres necessaires pour l'Armée, il arriva une grande & dangereuse dispute entre les Troupes Espagnoles & les Allemandes. Les Allemands prétendoient que l'Empereur leur avoit fait un grand affront, d'avoir commis la garde de Jean Frederic aux Espagnols, & de l'avoir mis dans leur Quartier, pour y être gardé par un Regiment de leur Nation. Les principaux Officiers Allemands en faisoient de grandes plaintes, disant que l'Empereur témoignoit en cela, qu'il doutoit de leur fidelité tant de fois éprouvée à son service, & ils en furent si irritez, qu'ils firent resolution de l'enlever aux Espagnols. Ceux-ci s'y opposerent, & les Chefs de l'une & de l'autre Nation en vinrent aux grosses injures, resolurent de terminer leur different par les armes, & deux Regimens, un Espagnol & l'autre Allemand se rangerent en bataille.

Action de Charles. Charles-Quint averti de ce desordre, dont il voyoit les fâcheuses suites qu'il pouvoit avoir, y courût comme un foudre à bride abbatüe. Il arriva justement comme ils commençoient à se battre, & malgré tout ce que pûrent faire les Officiers & les Gardes qui l'ac-

l'accompagnoient pour le retenir, il se jetta avec colere & furie au milieu du combat l'épée à la main, ayant à son côté le Duc d'Albe. Il fut obligé de la tremper dans le sang de deux Officiers qui oserent lui resister; & d'une voix haute & avec colere, il commanda à tous de mettre les armes bas dans le moment à peine d'être pendus. En même temps il fut obéï, & les deux Regimens jetterent à terre leurs arquebuses & leurs épées: & après avoir usé de quelque rigueur envers quelques Officiers, il parla avec beaucoup de douceur à tous, les contenta, & leur fit reprendre les armes, après que les Commandans se furent embrassez. Mais la garde du Prisonier demeura entre les mains des Espagnols. Ceux qui en jugerent sans passion, trouverent que les Allemands étoient mal fondez, de prétendre avoir la garde du Prisonier, sous pretexte qu'il étoit de leur nation, car c'étoit à cause de cela même qu'on ne devoit pas le mettre entre leurs mains. Au lieu que les Espagnols étoient fondez en raison, parce que Jean Frederic avoit été fait prisonier (ce qui étoit essentiel) par quatre Espagnols.

On travaille à la reconciliation du Landgrave.

Mais comme Jean Frederic & le Landgrave de Hesse, qui avoit eu le bonheur d'échaper, avoient un interest commun en cette affaire, ceux qui s'étoient employez pour le premier trouverent à propos de s'employer aussi pour l'autre. La verité est que le Landgrave avoit été invité au bal, tant pour embrasser le Lutheranisme, que pour faire la guerre à l'Empereur, par cét Electeur, de forte

te que comme leur disgrace étoit commune; il falloit qu'aprés la tempeste ils eussent aussi un pardon commun de leur faute. Ainsi les mêmes Mediateurs, qui avoient fait la paix de Jean Frederic avec l'Empereur, s'employerent pour obtenir la grace du Landgrave. Mais ils trouverent beaucoup de repugnance dans l'esprit de Charles-Quint, qui leur répondit fierement qu'il ne vouloit pas faire de Traité avec un Rebelle. Ce que les Mediateurs pûrent tirer de sa bouche de plus favorable, ce fûrent ces paroles: *Que le Landgrave vienne me demander pardon, & je promets de lui donner la vie, & que du reste il se remette à ma discretion, & à ma clemence, de tout ce qui se pourra faire au delà en sa faveur.* Chose que les Mediateurs ne vouloient pas faire, & que le Landgrave fier comme il étoit n'auroit jamais fait aussi. Enfin pourtant aprés plusieurs instances & prieres, on fit la paix aux conditions suivantes.

Traité contenant les Conditions sous lesquelles le Landgrave obtint sa grace.

1. *QUe le Landgrave viendroit en personne devant l'Empereur lui demander pardon en public & à genoux.*

2. *Qu'à l'avenir il se comporteroit avec le respect & l'obéïssance qu'il devoit à sa Majesté Imperiale.*

3. *Qu'il*

3. Qu'il obéiroit ponctuellement à toutes les Loix établies pour le bien de l'Empire, & le repos de la Chrêtienté.

4. Qu'il se soumettroit à la Jurisdiction de la Chambre de Spire, & contribueroit de sa part à la maintenir.

5. Qu'il payeroit comme les autres sa part des fraix necessaires pour l'entretien de cette Chambre.

6. Qu'il contribueroit aussi sa portion pour le secours de la guerre contre les Turcs.

7. Qu'il renonceroit à toute sorte de Ligue & de confederation avec qui que ce fût, & particulierement à la Ligue de Smalcade, & qu'il en remettroit une expedition à l'Empereur.

8. Qu'il ne feroit à l'avenir aucune Ligue sans y comprendre l'Empereur & le Roy Ferdinand son frere.

9. Qu'il ne donneroit jamais passage dans ses Etâts aux ennemis de l'un ni de l'autre.

10. Qu'il n'accorderoit sa protection à aucun de ceux que l'Empereur jugeroit dignes de punition.

11. Qu'il seroit obligé de châtier ceux de ses sujets qui prendroient les armes contre l'Empereur.

12. Qu'en cas de besoin il donneroit passage à l'Empereur ou à ses Troupes dans ses Etâts.

13. Qu'il

13. *Qu'il rappelleroit tous ceux de ses sujets qui servoient contre l'Empereur, & qu'en cas de desobéïssance il confisqueroit quinze jours après tous leurs biens au profit de l'Empereur.*

14. *Qu'il compteroit à sa Majesté Imperiale, dans l'espace de quatre mois la somme de* 150000. *écus, pour les fraix de la guerre*

15. *Qu'il demoliroit entierement toutes les Forteresses & Citadelles, hors celles de Cassel, & de Zingenheim, & obligeroit les garnisons à entrer au service de l'Empereur.*

16. *Qu'il ne pourroit fortifier aucune de ses Places sans en avoir une expresse permission de sa Majesté Imperiale.*

17. *Qu'il remettroit entre les mains de l'Empereur toute son Artillerie & tout ce qui peut servir à la guerre, & qu'il seroit au pouvoir de sa Majesté de lui laisser ce qu'elle jugeroit necessaire pour la deffense des deux Forteresses cy-dessus qui lui demeuroient.*

18. *Qu'il mettroit en liberté le Duc Henry de Brunswic & son fils, avec la restitution de toutes leurs Terres, & qu'il rendroit libres les sujets dudit Duc, du serment de fidelité qu'il leur avoit fait faire, & traiteroit avec lui des justes dommages.*

19. *Qu'il rendroit au plustôt tout ce qu'il avoit pris tant sur l'Ordre des Chevaliers de*

de S. Jean de Jerusalem, que sur l'Ordre Teutonique.

20. *Qu'il n'entreprendroit rien contre le Roy de Danemarc, ni contre aucun de ceux qui avoient suivi le parti de l'Empereur, ou donné du secours audit Roy.*

21. *Qu'il mettroit en liberté tous les prisoniers de guerre sans en pouvoir prétendre aucune rançon.*

22. *Qu'il répondroit devant tel Tribunal que de raison aux demandes qu'on lui pourroit faire en Justice.*

23. *Que ces conditions seroient approuvées & ratifiées par ses enfans, comme aussi par la Noblesse, & la Bourgeoisie, avec obligation de remettre ledit Landgrave entre les mains de l'Empereur, en cas qu'il vint à manquer d'accomplir tout ce qu'il promettoit par le present Traité.*

24. *Que l'Electeur de Brandebourg, & Maurice, nouvel Electeur de Saxe, & le Comte Palatin demeureroient garens & cautions du present Traité, avec obligation d'employer leurs forces pour le faire executer, en cas d'infraction.*

Le Landgrave trouva ces conditions dures & insupportables: Quand il en dit son sentiment au Secretaire d'Etât de l'Electeur de Brandebourg, qui fut les lui porter à Cassel, il lui répondit, *vôtre Excellence* (on ne don-

Il trouve ces conditions dures.

donnoit pas alors d'autre qualité aux Princes) *entend trop bien les loix de la Guerre pour ne pas savoir, que celles d'un vainqueur sont toûjours dures*. Il fit quelque difficulté d'abord de les signer, mais voyant qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de se tirer d'affaires, il signa. En consequence de ce Traité on leva le Ban de l'Empire qui avoit été publié contre lui, on lui donna la grace de sa rebellion, & il fut retabli dans ses anciens droits, en la maniere que nous le dirons ci après.

Le Landgrave se presente devant l'Empereur. 1547.

Ensuite l'Empereur alla à Hall, comme au lieu le plus commode, & là le Landgrave Philippe le vint trouver le dernier jour de Mai. Il entra dans la ville accompagné de cent hommes à cheval tous magnifiquement mis, & sur tout le Landgrave, qui portoit un habit superbe, ce qui étoit assez mal entendu en une telle occasion, où il alloit demander pardon, & faire satisfaction de sa faute, de paroître en si grand' pompe. Les Espagnols le trouverent fort mauvais, & cela ne plût pas à l'Empereur lui même. Il fut loger dans l'appartement de l'Electeur Maurice son gendre, & le lendemain il fut accompagné à l'audience par les deux Electeurs de Saxe, & de Brandebourg. L'Empereur l'attendit, assis sur son Trône, environné d'une foule de grands Seigneurs de toutes Nations, qui y étoient accourus de toutes parts pour voir cette ceremonie. Le Landgrave fut surpris de trouver là tant de Noblesse distinguée. Quand il fut devant l'Empereur, le chapeau à la main depuis la porte de la salle, il se mit à genoux au pied du Trône, à sa gauche se

mit

mit aussi à genoux son Chancelier, un peu derriere lui. Mortifié de se voir en cette posture, à genoux, sans carreau, ni tapis: il ordonna à son Chancelier d'expliquer ses sentimens à l'Empereur, ce qu'il fit en la maniere suivante.

Serenissime, Très-puissant, invincible, & très-glorieux Prince, Roy, Empereur, Monarque, & mon très-Clement Seigneur. Philippe Landgrave de Hesse, ayant grievement offensé vôtre Majesté Imperiale dans la guerre presente, lui ayant donné sujet de lui faire sentir sa juste colere, & s'étant rendu digne du plus severe châtiment: sa faute estant même de beaucoup accrüe, & par consequent aussi la punition qu'il a meritée pour avoir sollicité & induit d'autres personnes à tomber dans le même crime; vôtre Majesté pourroit avec justice lui infliger le plus severe châtiment: Je vous declare de sa part avec beaucoup de soumission qu'il est extrémement fâché de ce qu'il a fait, & que pour l'execution de tout ce qu'il a promis à vôtre Majesté dans le Traité qu'il a fait avec elle, il se remet absolument entre vos mains, lui, ses Etâts, & tout ce qu'il possede, & vous donne une autorité entiere d'en disposer comme vous le trouverez bon.

Discours du Chancelier.

Cependant prosterné à vos pieds il supplie vôtre magnifique clemence, & vôtre auguste grandeur d'Ame par les entrailles de la misericorde du Seigneur, de vouloir lui pardonner, d'user de misericorde & de compassion envers lui, & de lever le Ban de l'Empire qui a été justement publié contre lui, lui permettant de pouvoir joüir tranquillement de ses Terres, & de gouverner ses sujets, pour lesquels il demande aussi à vôtre Majesté Imperiale grace & pardon. Pour lui il declare aujourd'-

jourd'huy pour toûjours, qu'il reconnoît vôtre M. J. pour son seul & Legitime Seigneur, Prince & Empereur, élevé à cette Dignité par la volonté de Dieu, & par une sacrée & legitime election.

Il promet aussi d'obeïr à V. M. & de faire tant pour son service, que pour celui du S. Empire tout ce à quoi il est obligé en qualité de bon sujet, promettant & jurant de demeurer toute sa vie dans cette inviolable fidelité, & de ne jamais rien faire de contraire au service de V. M. Il souhaiteroit seulement d'avoir des forces suffisantes pour lui rendre des services qui repondissent à la reconnoissance qu'il est obligé d'avoir pour elle. V. M. reconnoîtra au reste par de bons effets que le Landgrave de Hesse & ses descendans observeront ponctuellement tout ce à quoi ils se sont obligez par le Traité, & par les conditions que vous avez voulu leur imposer. Il confesse que sa faute auroit merité ou une prison perpetuelle ou la mort, mais il espere que V. M. lui pardonnera, & qu'elle lui fera sentir les effets de sa souveraine clemence.

Pendant que le Chancelier parloit à l'Empereur au nom du Landgrave, tout le monde avoit les yeux arrêtez sur lui, & chacun reconnût que c'étoit plûtôt par necessité qu'il parloit de la sorte que par le mouvement de son cœur. Il ne laissa pourtant pas toutes les fois que le Chancelier disoit, vôtre Majesté, de faire une profonde reverence. Aprés ce discours que l'Empereur écouta avec beaucoup d'attention, il ordonna de demander au Landgrave, s'il confessoit du cœur, tout ce que son Chancelier avoit dit de bouche, il répondit qu'oui, aprés quoi il commanda à un de ses

ses Conseillers Allemands, de lui répondre de sa part, ce qu'il lui avoit ordonné de lui dire, ce qu'il fit en la maniere suivante.

Sa Majesté Imperiale, nôtre très-clement Seigneur a, oüi tout ce que Philippe Landgrave de Hesse lui a fait dire de sa part par son Chancelier, & qu'il a aussi approuvé de sa propre bouche, savoir qu'il confesse l'avoir grievement offensé, & par là de s'être rendu digne du plus severe châtiment. Mais sa Majesté veut bien avoir plus d'égard à l'humiliation avec laquelle il s'est venu jetter à ses pieds pour lui demander grace, qu'au châtiment qu'il a merité. Elle veut donc par une grace speciale, quelque coupable & digne de châtiment qu'il soit user de clemence envers lui, en consideration aussi, de l'intercession que les Princes lui ont faite en sa faveur. Il lui declare donc qu'il veut bien lui accorder les graces suivantes. De lever le Ban de l'Empire justement publié contre lui. Lui pardonner la peine de mort qu'il a meritée par sa rebellion contre la personne & la Dignité de sa Majesté, même ne le pas condamner à une prison perpetuelle quoi qu'il l'ait meritée; de ne pas confisquer ses biens, & à sa consideration faire la même grace à ses sujets, & aux Officiers de sa maison; à la charge pourtant, qu'il observera tout ce qui est contenu dans les articles du Traité. Au reste sa Majesté veut bien croire que le Landgrave & ses sujets le serviront fidellement à l'avenir, & qu'ils reconnoîtront la clemence dont elle a usé envers eux. Réponse

Nous avons dit que le Landgrave étoit à genoux sans carreau, ni Tapis, en la presence de toute cette multitude de Noblesse qui le regardoit fixement. C'est ce qui obligea le Chan- Affront & mortification.

Chancelier, (il y avoit intereſt auſſi) de ſe hâter & de parler le plus vîte qu'il pouvoit, afin que ſon Maître ſe levât plûtôt. Au contraire l'Officier de l'Empereur, pour faire durer davantage la mortification du Landgrave, & afin que l'affront qu'il recevoit eût le temps de faire plus d'impreſſion ſur l'eſprit des ſpectateurs, parloit le plus lentement qu'il pouvoit, touſſoit ſouvent, & toutes les fois qu'il nommoit ſa Majeſté Imperiale, faiſoit une profonde reverence, & ſe relevant peu à peu, faiſoit une pauſe avant que de reprendre ſon diſcours, & tout cela afin que le Landgrave demeurât plus long temps à genoux, ayant ordre de le faire ainſi. Quand il eut achevé de parler, l'Empereur, hauſſa ſa main ſans parler, pour faire ſigne au Landgrave de ſe lever. Ce qu'il fit incontinent, & ayant ôté un gand pour faluër l'Empereur, il s'avança avec beaucoup de ſoumiſſion pour lui baiſer la main, mais l'Empereur, la retira, & ne voulût pas le lui permettre, ce qui mortifia extremement le Landgrave. Il ne fut pas moins affligé de voir devant ſes yeux Erneſt Duc de Brunſwic qui avoit éte ſon priſonier dans les bonnes graces de l'Empereur, pendant qu'il ſe voyoit ſi fort mépriſé.

Il eſt arrêté, L'Empereur étant ſorti de la ſale, le Duc d'Albe s'approcha du Landgrave, & l'invita fort civilement à ſouper dans ſon appartement, avec les Electeurs de Saxe & de Brandebourg, & autres Grands, & comme il étoit déja tard il le mena avec lui dans le Château où il logeoit. La Table fut magnifiquement ſervie

&

& on ne manqua pas d'y bien boire à la maniere des Allemans, quoi que le Duc s'en excusât. Mais bien-tôt aprés toute cette joye fût changée en amertume, car aprés être sortis de Table, environ minuit, le Duc en presence des deux Electeurs, & des autres conviez dit au Landgrave qu'il avoit ordre de l'Empereur de l'arrêter, & en même temps ayant fait venir Don Jean de Guevara Colonel du Regiment de Lombardie, il lui ordonna de le bien garder avec ses gens qui étoient Espagnols. Le Landgrave avoit donc bien eu raison de dire à son Chancelier, *que le refus de l'Empereur de se laisser baiser la main, ne lui pronostiquoit rien de bon.* S'il fut alors surpris, il le fut encore bien davantage quand il se vit retenu prisonier; une telle perfidie lui deschira le cœur, & il n'en accusa pas seulement l'Empereur, mais aussi les deux Electeurs, qu'il croyoit consentans à cela; en quoi il se trompoit beaucoup, car les Electeurs, en étoient innocens & aussi surpris, & fâchez que lui même de ce qui étoit arrivé, à quoi ils ne s'attendoient pas: ce fût même à cause de cela que Maurice d'ailleurs tant obligé à l'Empereur se revolta ensuite contre lui, comme nous le dirons en son lieu.

On travaille à le faire sortir de prison. 1547.

Les Electeurs ne manquerent pas de faire ce qu'ils purent pour l'obliger à mettre son esprit en repos, l'assurer de leur innocence, & lui promettre que regardant sa prison, comme un affront fait à eux mêmes, ils ne quitteroient point l'Empereur qu'ils n'eussent obtenu sa liberté, ce qu'ils lui jurerent l'un & l'autre, par les sermens les plus solemnels de

leur Nation, en l'embraſſant, lors qu'ils prirent congé de lui. Auſſi ne manquerent-ils pas à leur parole, car le lendemain matin ils fûrent enſemble trouver l'Empereur, & le prierent inſtamment, de faire reflexion qu'un tel procedé faiſoit du tort à ſa Gloire, puis qu'il violoit une parole donnée, & qu'ainſi il étoit obligé de mettre le priſonier en liberté. Ils le ſuivirent pendant ſix jours & juſques à Neubourg ſollicitant toujours la liberté du Landgrave. L'Empereur leur répondoit toujours qu'il n'avoit jamais promis de ne le pas faire arrêter, mais ſeulement qu'il ne le condanneroït pas à une priſon perpetuelle. Mais un jour ſe voyant trop importuné là-deſſus, il dit aux Electeurs, *que s'ils lui venoient plus rompre la tête au ſujet de la liberté du Landgrave, la premiere fois qu'ils lui en parleroient, il le fairoit conduire priſonier en Eſpagne*

Charles accuſé. J'ay été informé par des Lettres de pluſieurs ſavans d'Allemagne, dont je n'entens point la langue, que generallement tous leurs Auteurs ont accuſé l'Empereur d'avoir manqué de foy en cette occaſion, & d'avoir trompé & trahi les deux Electeurs & le Landgrave, en donnant un autre ſens à ſes parolles. Mais la verité eſt que le Landgrave qui paſſoit pour le plus fin & le plus ruſé Prince de ſon ſiecle, manqua lui même de lumieres dans cette occaſion, peut-être auſſi que la grandeur de ſa diſgrace lui troubla le jugement, outre qu'il avoit à faire au Duc d'Albe le plus affidé Conſeiller de l'Empereur & qui étoit encore plus adroit, plus fin, & plus ruſé que lui. Il

eſt



est certain que l'Empereur avoit dessein de le tromper, & que ce fût pour cela qu'il s'expliqua de cette maniere équivoque, *qu'il lui faisoit grace de la vie, & qu'il ne le condanneroit pas à une prison perpetuelle.* Mais enfin qui ne se seroit apperçû aussi que cette expression *d'une prison perpetuelle*, vouloit necessairement dire qu'il se reservoit de le mettre en prison pour un temps? C'est ce qui a fait que plusieurs Auteurs Italiens & Espagnols ont justifié l'Empereur, quoi qu'à la verité ces équivoques qui ne sont que trop communes parmi les Princes, ne laissent pas d'être une tache à leur gloire. Je croi bien aussi, que si le Landgrave, n'avoit eu son esprit entierement occupé de ses disgraces, & de celles de l'Electeur de Saxe, il auroit mieux fait reflexion aux termes de la promesse de l'Empereur, mais heureux qui devient sage aux dépens d'autruy.

Le même jour que l'Empereur arriva à Hall, le Marquis de Brandebourg, à qui il avoit, comme nous l'avons déja dit, donné la liberté, & fait rendre les Enseignes, & les Etendarts, qu'il avoit perdus, avec toute l'artillerie afin de rendre sa liberté plus glorieuse, vint trouver l'Empereur, qui eût un si grand plaisir de le voir, qu'il protesta, qu'il n'étoit rien arrivé pendant cette guerre, qui lui eût donné tant de satisfaction, que d'avoir vû ce jour là ce Prince. Il ne fût pas plûtôt en la presence de l'Empereur qu'il se mit à genoux devant lui, mais il le releva incontinent & l'embrassa; il ne laissa pourtant pas de continuer à lui temoigner avec beaucoup

Marquis de Brandebourg.

de soumission, qu'il tenoit sa liberté de la seule protection & bonté de sa M. I. & comme il parloit bon Espagnol, il lui dit en cette langue, *Senor yo doy muchas graties à Dios, y à vos.* Seigneur je dois de grandes actions de graces à Dieu & à vous. Deux jours avant que ceci arrivât, pour ne pas oublier cét article, c'est à dire avant que l'Empereur partît de Wittemberg, le Roy des Romains étoit parti pour Prague avec 3000. chevaux de ses Troupes ou de celles de Maurice, & 6000. hommes de pied Allemans.

Jean Frederic. Comme Charles étoit prest à partir pour Hall, Jean Frederic le fit prier avec beaucoup de soumission, de pouvoir aller à Wittemberg, afin de mettre ordre à ce qui lui étoit necessaire pour suivre la Cour, selon la volonté de sa M. I. ce qui lui fût accordé. Il y fût accompagné par 200. Espagnols du Regiment qui l'avoit en garde, commandés par *Don Alphonse Vives*, qui y alla en personne. On a dit comme une chose veritable, qu'il fit à ce Seigneur là pour ce voyage, un present de quatre beaux chevaux, & qu'il fit distribüer à ses soldats trois cens Ducats. Il est vrai que ce Prince a toûjours fait connoître qu'il étoit liberal, tant dans l'adversité que dans la prosperité, de la vient, qu'il fût toûjours aimé & reveré non seulement de ses Sujets, mais encore des étrangers. Aprés avoir fini ses entretiens pleins de douceur & d'amitié avec les Bourgeois de Wittemberg, qui fondoient en larmes de l'avoir perdu, il quitta la ville avec sa femme, ses enfans & toute sa famille, pour s'en retourner à la Cour, & les autres

se

se separerent de lui en pleurant & sanglotant, d'avoir perdu un Estât, qui avoit été possedé par leurs Ancestres pendant 800. ans, & prirent le chemin de Turinge, avec tous leurs effets.

Doux jours aprés le départ de l'Empereur de Hall, le Landgrave eût ordre de le suivre, ce qu'il fit toûjours sous bonne garde. Quand il fût à Neubourg, pour se delivrer des continuelles sollicitations que les Electeurs, faisoient sinon à lui, du moins à ses Ministres il leur ordonna de s'en retourner & de ne passer pas plus outre. Ainsi ils fûrent prendre congé du Landgrave, le priant de les excuser s'ils ne pouvoient suivre davantage l'Empereur pour solliciter sa liberté, vû l'ordre qu'on leur avoit donné: mais que cela ne les empêcheroit pas de se trouver à la Diete d'Ausbourg, qui se devoit tenir au mois de Septembre, & de s'employer de tout leur possible en sa faveur. Que cependant ils croyoient, s'il faisoit payer au plûtôt à l'Empereur les cinquante mille écus promis, & demolir les forteresses conformément au Traité, que cela pourroit beaucoup contribuër à sa liberté. Le Landgrave qui suportoit sa prison avec beaucoup d'impatience, donna incontinent ordre de faire compter cette somme aux Ministres de l'Empereur, & de faire demolir ses places en toute diligence. Mais quoi que les places fussent demolies, & l'argent compté, l'Infortuné & trompé Landgrave, ne fût pourtant pas mis en Liberté.

Conseil donné au Landgrave.

On tâche de procurer sa liberté dans la Diete.

Le temps de l'assemblée de la Diete que l'Empereur avoit indiquée à Ausbourg, comme nous l'avons dit pour le mois de Septembre, estant venu, S. M. I. ne manqua pas de s'y rendre de bonne heure; la Princesse Epouse du Duc s'y rendit aussi, & chercha tous les moyens d'avoir audience de l'Empereur, ce qu'elle ne pût obtenir, mais seulement la permission de voir son époux. Aprés l'ouverture de la Diete, comme la prison du Duc avoit non seulement irrité les deux Electeurs de Saxe & de Brandebourg, mais presque tous les autres Princes d'Allemagne, il sembla que la Duchesse s'en consoloit, par l'esperance qu'elle trouveroit beaucoup de personnes dans l'Assemblée qui appuyeroient la demande de la liberté de son époux qu'elle y vouloit faire. Cependant les deux Electeurs qui avoient promis de s'y trouver en personne, soit par incommodité ou par politique se contenterent d'y envoyer leurs Ambassadeurs, avec ordre exprez d'appuyer hautement la demande que devoit faire la Princesse de la liberté de son époux. Le premier jour de l'ouverture de la Diete, ces deux Ambassadeurs, soutenus par ceux de plusieurs autres Princes Lutheriens, representerent la necessité qu'il y avoit, de solliciter auprés de l'Empereur la liberté du Landgrave, qui étoit membre de l'assemblée, & qui avoit ponctuellement executé, tout ce qui étoit contenu dans le Traité solemnel qu'il avoit fait avec S. M. Imperiale.

Les Protestans affoiblis. 1547.

Mais l'Empereur étoit trop puissant, & trop fier de sa victoire, pour se laisser ni ébranler

ébranler ni émouvoir, que par ses passions ou son interest. Le Landgrave n'étoit soutenu que par quelques Protestans, déja non seulement affoiblis & décreditez, mais presque entierement épuisez, par les grands efforts qu'ils avoient faits pour un armement, qui ne servit qu'à les couvrir de confusion & à les ruïner. Ainsi la perte d'une si malheureuse Bataille, & de leurs deux Principaux Chefs, & les revenus de leurs Terres épuisez, les empêchoit d'avoir la moindre pensée de le servir, avant qu'ils eussent le temps de reprendre un peu leurs forces, d'agir par d'autres voyes auprez de l'Empereur, devenu si formidable par sa victoire, que les prieres, qui ne faisoient pas beaucoup d'impression sur lui, lors qu'elles n'étoient pas conformes à ses intentions En effet quelques-uns de ceux qui l'approchoient de plus prez, lui ayant dit un jour que les Lutheriens faisoient grand bruit de la prison du Landgrave, il répondit froidement, *parablas & plumas el viento le leva*, ce ne sont que des paroles, autant en emporte le vent. Enfin comme Charles V. se voyoit en estât de maintenir vigoureusement son autorité, il fit faire par son Chancelier, la réponse suivante aux propositions que les Electeurs de Saxe & de Brandebourg avoient faites dans la Diete pour la liberté du Landgrave.

Sa Majesté Imperiale qui a tant à cœur les interests & le bien general de la Chrêtienté & de l'Empire, ne peut comprendre, qu'ayant convoqué cette Diete pour consulter & deliberer sur la necessité des affaires publiques, qui sont les plus Discours à la Diete.

pressantes, on veuille commencer par une affaire aussi peu considerable qu'est la prison du Landgrave, que comme il l'avoit fait arrêter parce qu'il l'avoit ainsi trouvé à propos, il dependoit aussi de lui de le mettre en liberté quand il le trouveroit bon. Ainsi sa Majesté souhaite, qu'avant que de parler des affaires d'aucun particulier, qui ne doivent être traitées qu'à la fin, l'on commence à deliberer sur les deux affaires de plus grande importance, pour lesquelles il a convoqué la Diete, & qui regardent directement le bien de l'Empire. La premiere est, que chacun témoigne son zéle à l'envy, en mettant tout interest à part, à chercher & embrasser les moyens propres à rétablir la paix & l'union des esprits si divisez, desunis & alienez sur le fait de la Religion en Allemagne. Divisions qui ont tant fait répandre de sang en deux guerres differentes, & ruiné tant d'Etats & de familles. L'autre affaire qui n'est pas moins importante, est de travailler à rétablir le libre exercice de la Justice & l'autorité des Loix, qui l'une & l'autre (à la grande honte de la Nation Allemande) se trouvent sinon entierement ruinées, du moins foulées aux pieds & méprisées de tous, quoi qu'elles soient les bases fondamentales de la République d'Allemagne.

Audience du Legat.

On ferma la bouche par ce discours à ceux qui sollicitoient la liberté du Landgrave, & unanimement on commença à traiter de ces deux grandes affaires. Cependant l'Empereur donna audience publique au Cardinal Sfondrato, Legat du Pape, qui l'avoit joint pendant qu'il alloit à la Diete, & quoi qu'il eût vû le Cardinal en particulier, il remit à lui donner au-

audience publique à Ausbourg. Cette Legation eut deux fins, l'une de feliciter l'Empereur, comme nous l'avons dit au livre precedent au sujet de la victoire qu'il avoit remportée sur les Lutheriens, tant avantageuse à toute la Chrêtienté dans toutes ses circonstances. Le Cardinal, qui étoit grand Orateur, ne manqua pas en cette occasion, d'en donner toute la gloire aux secours que le Pape avoit donné, & à l'épée invincible de l'Empereur, en termes fort injurieux pour les Lutheriens, qui ont crû que le Legat avoit affecté d'avoir audience en presence de la Diete, pour les mortifier davantage, ce qui pourroit bien être. Quoi qu'il en soit il est certain que le Legat joignit l'Empereur lors qu'il étoit en chemin pour aller de Hall à Ausbourg, & qu'il n'y avoit aucune apparence de lui donner audience pendant le voyage. L'autre fin de cette Legation étoit, que le Cardinal fut auprès de l'Empereur pendant la Diete. Il ne pût pourtant pas y demeurer toûjours, ayant été rappellé aprés qu'il eut declaré à l'Empereur les intentions du Pape sur les affaires du Concile.

C'est une chose surprenante qu'il ne se soit pas trouvé un séul de l'Assemblée qui ait osé dire une seule parole en faveur de Jean Frederic, qui meritoit pourtant que l'on eût pitié tant de son âge que de ses incommoditez: cependant personne ne parla pour lui, afin qu'il fût mis en liberté, & qu'il pût du moins passer le reste de ses jours avec sa famille, en l'estât presque de simple Gentil-homme, auquel il étoit reduit, pendant que l'on y fit

On n'y parle point de Jean Frederic.

tant de bruit pour la liberté du Landgrave. Cependant ils étoient aussi coupables l'un que l'autre, également perfides & traîtres tous deux, on ne laissa pourtant pas de procurer avec tant de passion la liberté du Landgrave, qui n'avoit pas reçû un châtiment égal à sa faute, puis qu'on lui avoit laissé ses Etâts tout entiers, & d'oublier l'autre. Il y avoit encore ceci à considerer, que Charles, qui avoit dessein de mortifier autant qu'il pourroit le parti Protestant, n'auroit pas voulu donner si-tost la liberté au Landgrave, parce qu'étant libre & au même estât qu'auparavant, il auroit pû rendre plus fort le parti que l'Empereur vouloit abbaisser; au lieu qu'il n'avoit rien à craindre de donner la liberté à Jean Frederic, dépoüillé comme il étoit de ses biens, & de ses Etâts; mais il y avoit des raisons secretes de cela, que je m'en vais dire.

Pourquoi. 1547. Prémierement il faut savoir que Jean Frederic n'étoit pas seulement aimé, mais adoré des Protestans, pour deux raisons. La premiere, que ce Prince avoit de si grandes qualitez qu'il gagnoit l'affection de tous ceux qui avoient à faire à lui, genereux, affable, doux, civil, extrémement liberal, & recompensant fort bien les services qu'on lui rendoit; qualitez capables de se faire des partisans en tous lieux. La 2. que les Protestans avoient de si grandes considerations pour lui, qu'ils le regardoient comme la base & le fondement du Lutheranisme, ou de la Refformation que Luther avoit faite; car il est certain que si cét Electeur n'eût protegé Luther, ne

ne lui eût permis de prêcher publiquement dans ses Etâts, & ne fût entré lui-même dans ses sentimens, Luther n'auroit jamais osé dire une parole contre Rome, & que s'il l'eût fait, il auroit été perdu sans ressource, si cét Electeur ne l'eût protegé.

Autres raisons pour le Landgrave.

Toutes ces considerations auroient fait beaucoup d'impression sur l'esprit des Lutheriens, s'ils eussent vû en liberté leur Bienfacteur, & leur appuy si considerable, & il n'auroit pas manqué aussi de son côté, de se servir de ses bonnes qualitez, & de trouver des partisans en grand nombre, pour faire une cabale capable de le tirer de l'oppression où il étoit, & de le rétablir en son premier estât. Ainsi Maurice lui-même qui avoit été revêtu de ses dépoüilles, loin de procurer sa liberté, sollicitoit secretement au moins la continuation de sa prison, parce qu'il y alloit de son interest. Il en étoit autrement du Landgrave, car il avoit grand interest de lui faire rendre la liberté, n'ayant pas de meilleur ami parmi les Lutheriens, ni de plus proche parent, puis qu'il étoit pere de son épouse, & que par consequent ils étoient unis étroitement par les mêmes interests. D'ailleurs le Landgrave étant un Prince habile & subtil, il pouvoit être d'un grand secours à Maurice, non seulement pour le maintenir dans son Electorat nouveau, mais pour rendre son parti plus fort, & s'accréditer d'avantage parmi les Protestans. Voilà les raisons pourquoi on ne parloit pas de Jean Frederic, & que l'on s'interessoit tant pour le Landgrave. L'Empereur qui avoit beaucoup

de bon sens, de bons yeux pour voir de loin, & beaucoup de penetration dans la plus fine politique, voyoit bien qu'il étoit de l'interest de Maurice d'en user de la sorte, mais comme il n'ignoroit pas aussi le sien, il alloit à son bût. Il refusoit à Maurice la liberté de son Beau-pere qu'il lui demandoit, parce qu'il ne vouloit pas qu'il devint trop puissant par un si grand appuy; il ne vouloit pas aussi que le parti des Protestans se fortifiât davantage par l'union du beau-pere avec le gendre. Quant à Jean Frederic les mêmes raisons qu'avoit Maurice de le laisser en prison, l'Empereur les avoit aussi pour le retenir. Mais pendant que l'on traitera des affaires de la Diete, dont je ferai part au Lecteur, ne sera peut-être pas fâché d'apprendre les differens qui arriverent entre l'Empereur & le Pape.

Soupçons de Charles V. des Farneses. 1547.

Charles-Quint eut beaucoup de chagrin, comme nous l'avons dit en son lieu, de la conspiration de Fiesco contre la République de Genes, & d'André & Jannetin Doria ses favoris, tant pour la consequence de cette affaire, qu'à cause de la perte qu'il fit d'un aussi grand homme de mer, qu'étoit Jannetin. Mais il fut bien plus affligé, d'apprendre que Pierre Loüis Farnese, fils du Pape, avoit eu beaucoup de part à cette conspiration, car étant ami particulier de Fiesco, il avoit tenu la main à ses gens, & lui avoit donné des seditieux, & des garnemens de ses Etâts. Ce qui fit soupçonner à Charles V. que non seulement le fils, mais le Pape lui-même son pere, étoit entré dans cette affaire,

affaire, ou que du moins il en avoit eu connoissance, & y avoit donné un consentement tacite. Peut-être cela n'étoit-il pas vray; car il n'y a pas d'apparence qu'un Pape si vieux eût voulu embarrasser son esprit, ou soüiller sa conscience par une semblable conspiration; quoi que souvent les enfans ayent beaucoup de pouvoir sur l'esprit de leurs peres, sur tout dans la vieillesse où l'esprit n'a plus assez de vigueur pour resister aux sollicitations. Quoi qu'il en soit, personne n'a mis en doute, que l'on ne l'eût rapporté à Charles, & que cela n'eût fait beaucoup d'impression sur lui; mais il peut être aussi que cela venoit de la bouche de quelques envieux, qui ne pouvoient souffrir que la Maison Farnese fût montée à une si haute élevation.

Andriani, qui est de tous les Historiens le plus diligent à decouvrir les artifices & les tromperies secretes, & les ressorts cachez qui ont fait agir les gens, n'a pas manqué de le faire sur ce sujet; car premierement il décrit au long les jalousies, les differens, & les mécontentemens reciproques de Paul III. & de Charles V. & ensuite il en cherche par le menu les causes & les motifs. Outre ce que j'ay déja dit de Fiesco soûtenu par Pierre Loüis, il assûre que l'Empereur avoit été fort fâché, de ce que le Pape, aprés la Bataille contre les Lutheriens, avoit si promptement rappellé ses Troupes, & dans le temps où l'on en avoit le plus de besoin, sans considerer que les Lutheriens voyant l'Armée de l'Empereur diminuée d'un nombre considera-

Autres raisons de mécontentement.

ble

ble de bonnes Troupes, pouvoient en prendre sujet de reprendre courage. Il étoit encore plus fâché de ce que le Pape n'en alleguoit aucune raison, & qu'il voyoit bien que cela venoit de ce que sa Sainteté n'avoit pas aussi bonne opinion qu'il falloit du succez de la guerre, & ne consideroit pas assez les avantages qu'on en avoit déja tirez, & que c'étoit agir contre le Traité qu'ils avoient fait ensemble. Il ne pouvoit pas se consoler aussi, de ce qu'ayant pressé le Pape de lui permettre de prendre la moitié de l'argenterie non sacrée des Eglises d'Espagne, pour s'en servir dans la guerre contre les Turcs & les Lutheriens, il n'avoit jamais voulu le lui accorder, rejettant opiniâtrement toutes les sollicitations, qu'il lui en avoit fait faire; quoi qu'en sa conscience il reconnût la necessité qu'il y avoit de s'en servir, vû les formidables préparatifs que faisoient ses ennemis contre lui, d'autant plus qu'il promettoit de les restituer.

Autres encore.

Il étoit encore fâché que la jalousie du Pape fût venuë jusques au point de tenir des discours aux Ambassadeurs, qui faisoient connoître que c'étoit le dessein de l'Empereur de porter la guerre en Italie, & particulierement en Toscane. Il faisoit sur tout valoir cette raison, que le zéle qu'il faisoit paroître pour la protection des Farneses, n'étoit qu'un pretexte pour faire cette guerre. Aussi est-il vray, que le Pape par un mouvement de jalousie avoit fait tout ce qu'il avoit pû, pour empêcher que les Siennois ne reçûssent les 400. Espagnols que l'Empereur avoit resolu

de

de leur envoyer pour deffendre leur ville, quoi que ce ne fût que pour l'avoir mieux à sa disposition ; & que Don Ferrante Gonzaga Gouverneur de Milan, ayant sçû la jalousie que le Pape en avoït conçû, & les soins qu'il prenoit pour obliger les Siennois à refuser ces Espagnols que l'Empereur avoit dessein d'envoyer dans leur ville, eût assuré le Cardinal Farnese neveu de sa Sainteté, des bonnes intentions de sa Majesté Imperiale pour le repos de l'Italie, & que c'étoit pour cela même qu'on vouloit envoyer cette garnison Espagnole à Siene.

Charles avoit appris aussi avec beaucoup de chagrin les mauvais offices que le Pape lui rendoit, pour le rendre suspect aux Princes d'Italie, comme s'il avoit eû dessein de les opprimer, ce qui se découvrit plus clairement dans une autre affaire qui arriva. Don Ferrante dont je viens de parler, ayant appris la mort du Prince de Piombino, qui ne laissoit qu'un jeune enfant pour successeur sous la Tutelle de Catherine Salviati sa veuve & mere de l'enfant, craignant que les François qui muguettoient toûjours l'Italie, ne se rendissent maîtres de l'esprit de cette Dame, & ne l'obligeassent à recevoir une garnison Françoise à Piombino, avoit prevenu ce dessein & persuadé adroitement à la Princesse de recevoir une garnison Espagnole : mais comme l'affaire étoit prête à être concluë le Pape, qui en fut averti, y envoya le Cardinal Salviati frere de cette Dame, qui la fit changer de dessein. D'autres disent que Don Ferrante vouloit acheter Piombino pour l'Empereur,

Autres encore.

pereur, ce qui auroit infailliblement réüssi, sans les sollicitations contraires que le Pape lui fit faire par Salviati; dequoi Gonzague fit de grandes plaintes à Charles V. contre le Pape, l'assurant d'ailleurs qu'il negotioit une Ligue offensive & deffensive entre les Princes d'Italie, à l'exclusion de sa Majesté Imperiale, accusée par le Pape d'aspirer à la monarchie universelle de l'Italie.

Raison prise du Concile. 1547.

Enfin, ce qui n'aida pas peu à grossir leurs differens, & qui fit beaucoup d'impression sur l'esprit de Charles V. ce furent les plaintes que faisoit le Pape aux Cardinaux & autres Prelats de sa Cour contre lui, pour le mettre en mauvaise odeur, leur voulant persuader, qu'il n'avoit rien tant à cœur, que de chercher les moyens de detruire, autant qu'il pourroit, son autorité. Adriani dit, que le Pape non seulement conçût ces soupçons de l'Empereur, qui l'avoit obligé de transferer avec précipitation le Concile de Trente à Boulogne, mais que ce ne fut qu'une feinte que les prétendües seditions arrivées à Trente, qui avoient causé la mort d'un Evêque, que la peur avoit fait mourir, & un pretexte afin que le Concile se tînt en un lieu de la dépendance du S. Siege, où le Pape étant le maître, il dependît de lui de le continuer, de le prolonger, ou de le rompre, selon qu'il le jugeroit à propos.

Motif de mécontentement de Charles V.

L'Empereur ne pouvoit s'empescher de trouver mauvais, que le Pape après lui avoir écrit & lui avoir envoyé la Bulle de convocation du Concile dans la ville de Trente; en vertu de quoi il en avoit assûré de sa propre

bouche

bouche la Diete de Wormes, l'eût ensuite de sa propre autorité, & sans lui en donner aucune connoissance, transferé à Boulogne. Le Pape fut porté à cette resolution, par la crainte excessive qu'il avoit conçûë, que si le Concile se tenoit à Trente, où l'Empereur avoit tout pouvoir, on ne vînt à y faire des propositions, & des decisions d'une trop grande, & trop severe reformation des coûtumes & abus de la Cour de Rome & de ses Ecclesiastiques: & le Pape avoit d'autant plus de sujet de le craindre, que dans la derniere conference qu'il avoit eûe avec Charles V. il l'avoit prié au nom de Dieu de vouloir remédier aux abus & desordres des Ecclesiastiques de Rome, qui dévoient servir d'exemple & de modelle à ceux des autres païs de la Chrêtienté, ajoûtant que s'il ne le faisoit lui-même & de sa propre autorité, il donneroit lieu au Concile de le faire avec plus de rigueur. Irrité donc de cette translation du Concile à Boulogne, il écrivit à Don Diego Mendozza, son Ambassadeur à Rome, d'en faire de grandes plaintes au Pape & au Consistoire, & de protester des malheurs qui pourroient arriver à la Chrêtienté, & à toute l'Eglise, s'il ne remettoit le Concile à Trente; mais le Pape se moqua de ces remonstrances.

Procedé de Pierre Loüis Farnese.

Quoi qu'il en soit, il faut bien que les mécontentemens de l'Empereur & de ses Ministres, contre la Maison Farnese, à cause de la maniere d'agir du Pape, ayent été bien grands, puis qu'ils les ont portez à prendre une resolution si violente. Quoi qu'il en soit, les

les Ministres de l'Empereur, qui n'auroient jamais pris une si cruelle resolution sans sa participation, assouvirent leur haine & leur ressentiment sur la personne de Pierre Louïs Farnese fils du Pape, qui lui avoit donné l'investiture de la Principauté de Plaisance qui étoit fief de l'Eglise. Ce Prince avant même que d'avoir pris possession de la Principauté, fût haï, & mal voulu du peuple. Quoi qu'il fût naturellement fier & severe dans ses mœurs, il crût encore que pour mieux tenir en bride ses vassaux, & son Etât plein de noblesse orgueilleuse, accoutumée à vivre en liberté, & à se gouverner elle-même; d'ailleurs non accoutumée au fouët, & à la rigueur des Edits ne voulant pas sur tout se soumettre à la Cour, & enfin jamais sujette à la domination que de ses propres Loix, il crût, dis-je, que pour les mieux tenir en bride, il devoit devenir encore plus severe. Ainsi dès qu'il fut en possession du Gouvernement, se confiant sur l'autorité de son pere, il se mit à faire mille extorsions, à casser les Privileges de ces gens, à faire executer la justice sans aucune formalité, en un mot, à agir plûtôt en Tyran qu'en bon Prince, & à s'oublier jusques à dire souvent, *qu'il ne se soucioit pas d'être aimé pourvû qu'il fût craint.*

Conjuration & mort de Farnese. 1548.

Il ne fut pas difficile à Don Ferrant de Gonzague Gouverneur de Milan, conformément aux ordres secrets de Charles-Quint, de trouver nombre de Conspirateurs à choisir les plus propres, pour faire perdre la vie à ce Prince qui s'étoit toûjours montré enne-

mi

mi de l'Empereur, & grand partisan des François. En voici l'occasion. Ayant appris que ce Prince avoit voulu forcer Madame Lucrece Pallavicino épouse du Comte Jean Anguisciola; comme il savoit que c'étoit un homme de qualité, & plein de génerosité & de courage, & qu'il ne pouvoit pas souffrir de se voir enlever de son sein, une femme qu'il adoroit pour sa beauté & ses rares qualitez, s'adressa à lui le premier. Il le trouva très-disposé à faire perdre la vie à Farnese, & l'assura de la protection de l'Empereur s'il l'entreprenoit: Anguisciola, assuré de cette protection, se mit à chercher des gens propres à executer son dessein. Le premier à qui il s'en ouvrit fut Camillo Pallavicino son beau-frere, qui fût d'avis de se vanger, pour reparer l'affront que Farnese avoit fait à leur famille. Gonzague lui donna pour second un Milanois nommé *Augustin Lande*, homme hardi & courageux, & en qui il avoit beaucoup de confiance. Ces trois hommes-là allerent dans la Chambre de Farnese, le tuërent à coups de poignard, & ayant jetté son corps par les Fenêtres dans les fossez du Château, se mirent à crier *Liberté, Liberté, Vive l'Empire*. En même temps Gonzague averti de ce qui se passoit, envoya une garnison qu'il tenoit preste, se mit en possession de la ville au nom de l'Empereur & la declara Ville Imperiale. Mais comme cette affaire fit beaucoup de bruit, il sera bon d'en mieux remarquer les particularitez.

Au sujet de ce meurtre on assûre deux cho- Ponostics 1548.

ses dignes d'être sçües. La premiere que Pierre Loüis estant averti par ceux de ses amis qui avoient interest à cette affaire, que les Ministres de l'Empereur, & particulierement Gonzague, machinoient, non seulement contre sa personne, mais aussi contre son Etât, s'en doutant bien aussi lui même, il fit tout ce qu'il pût pour découvrir les noms des conspirateurs, même par des voyes illicites, c'est-à-dire par le moyen des sorciers. Mais il n'en pût jamais rien decouvrir de certain, ni avoir d'autre réponse que celle-cy, *qu'il devoit bien regarder sa monoye.* A quoi il n'ajoûta point foy croyant que c'étoit une fourberie de sorciers; cependant aprés sa mort on reconnût manifestement la verité de cette prédiction, qui venoit, comme je croi du Démon: C'est-à-dire, qu'au tour de la monoye du Duc il y avoit ces Lettres écrites P. L. A. C: & ces paroles Pet. Aloy. Farn. Plac. Dux. Le nom du lieu où se devoit executer la conspiration contenoit les premieres lettres des conjurez, Palavicini, Landi, Anguisçiola, Confalonieri: & ce lieu étoit aussi marqué par ces mêmes Lettres PLAC. qui vouloit dire Plaisance, en Italien.

Un autre encore

L'autre chose autant & plus admirable peut-être que celle-là fut, que le matin du même jour & peu de temps avant qu'il fût assassiné. Farnese reçût un Courrier venant de Milan, qui lui portoit une lettre de la teneur suivante. *Vôtre Excellence doit prendre garde à elle, sans perdre du temps parce qu'on travaille à vous ôter la vie. Je suis prest à vous informer de tout*

ce qui se passe, quand il vous plaira d'envoyer à Milan une personne fidelle à qui je puisse confier ce que je ne puis vous faire savoir, la prudence ne voulant pas que je mette sur le papier des choses d'une si dangereuse consequence. Le Duc ayant vû cette Lettre dit, *que peut-être c'étoit quelqu'un qui lui vouloit excroquer quelque pistole.* Il est vray qu'il fit ordonner au Capitaine Alexandre de Terni de le venir trou[ver] aprés diné, parce qu'il avoit resolu de renforcer la garnison de la Citadelle, & de s'entretenir avec lui d'affaires de la dermiere importance.

Ceux qui feront bien reflexion aux divers évenemens de la vie des hommes pourront bien en estre étonnez, mais non pas être les Maîtres de ce qui leur doit arriver. Les Etoiles, ou les Astrologues par elles, nous predisent beaucoup de choses, mais comme elles se trouvent souvent fausses, il y a beaucoup plus de gens qui les méprisent, que de ceux qui les croyent. Il est vrai, le bon sens & la prudence, servent souvent beaucoup pour connoître le mal, mais il y a une main cachée, qui seule y peut donner du remede. Les yeux les plus clairvoyans ne voyent pas souvent une grosse pierre devant eux qui les fait tomber & se rompre le col, parce que la main qui l'a mise en cette place, veut accomplir ses desseins, & non pas ceux des autres. Les Théologiens qui parlent tant de la Providence, en parlent le plus souvent comme un aveugle des couleurs; & on peut fort bien appliquer ici ce passage, *vous avez caché ces choses aux Sages, & les avez revelées aux petits;*

Remarque. 1548.

petits: car quand il s'agit de la Providence, un simple Paysan, une femmelette, en savent plus par ce seul mot, *qu'aucune feuille d'arbre ne se meut sans la volonté de Dieu*, que tous les Théologiens, avec toute leur étude d'école. Quand la Providence a resolu de nous faire souffrir du mal pour nous châtier, ou de nous envoyer du bien, tous moyens humains sont inutiles pour empêcher l'execution de ses Decrets, on en voit tous les jours mille exemples. Je m'en vais raconter plus amplement les circonstances & les suites de cét assassinat, comme je les ai trouvées dans les Auteurs les plus dignes de Foy.

Ordre pour l'execution de la conspiration.

Anguisciola ayant disposé toutes les choses necessaires à l'execution de la conspiration dont il étoit le chef, & trouvé l'occasion favorable de venir à bout de son dessein, ordonna la maniere de cette execution entre lui & ses complices en cette sorte. Le Duc devoit être tüé aprés qu'il auroit diné dans sa propre chambre, par lui Comte d'Anguisciola, qui ne devoit être accompagné que des deux hommes affidez & courageux, justement lors que les domestiques se seroient retirez çà & là pour dîner. En même temps le Comte Augustin Landi, Camillo Pallavicino, Alexandre son frere qu'on avoit fait venir de Turin pour l'execution de ce dessein avec plusieurs autres *Braves* dont ils seroient accompagnez, se devoient rendre maîtres de la porte de la Citadelle, forcer & tuer la garde Allemande, dont la plus grande partie étoit allée ce jour là aux nôces de leur Sergent. Le

Gon-

Gonfalonier accompagné d'autres gens en devoit faire autant des Gardes qui étoient dans la Salle, qui étoient aussi d'Allemans qui ne s'attendant pas à cela, avoient laissé éteindre leurs méches. Tout cela fût exactement executé à la fois, savoir lors que le Comte d'Anguisciola en donna le signal avec un mouchoir à la fenestre de la Chambre du Duc, & tout réüssit comme ils l'avoient projetté sans que rien manquât, un jour de Sammedy onziéme Septembre.

Quand on eût appris les circonstances & les suites de cette conspiration, tout ceux qui la consídererent en furent étonnez, & demeurerent d'accord qu'on n'en avoit jamais vû de semblable dans l'Europe. Et le moyen aussi de ne pas être dans l'admiration, de voir si bien reüssir une telle conspiration, sans aucun empêchement, contre un Prince enfermé dans une bonne Citadelle, qui savoit qu'il avoit des ennemis, qui avoit été averti ce jour là même de prendre garde à lui, & dans laquelle étoient entrez plus de 60 Conspirateurs? L'Europe entiere, & les Conspirateurs eux mêmes, en furent dans l'étonnement, & l'on n'auroit pû s'imaginer qu'une semblable conspiration eût eu un si favorable succez. Camille Pallavicino, qui étoit boiteux, demeura dans la ville pour empêcher le soulevement du peuple, & comme il étoit homme d'autorité, parlant fort bien, & ayant beaucoup de partisans parmi la Noblesse il y fût fort utile. Car au premier avis du bruit qui se faisoit au Château, tous les bourgeois prirent les armes, & coururent en furie à lui,

Execution. 1548.

ou à la Citadelle, sans que personne sçût dequoi il s'agissoit.

Bonne conduite. Il est certain que les Conjurez auroient couru grand' risque au commencement, si le Comte d'Anguisciola, n'eût eu l'avisement, de courir lui même à la porte, & de hausser de sa propre main le pont levis, avec quoi il arrêta la premiere fougue du peuple, & cependant s'étant mis à une fenestre avec les autres conjurez, ils se mirent tous à criër *Liberté, vive l'Empire*, comme nous l'avons dit cy-dessus, & jettant en même temps par les fenestres le Corps mort du Duc, ils ajoûterent, ces paroles, *voilà les preuves de nôtre liberté; voilà le Tyran qui l'a opprimée jusques ici.* En même temps (tant étoit grande la haine qu'on portoit à ce Duc) on vit tout le peuple plein de joye crier de tous côtez *Vive la Liberté & l'Empire.*

Secretaires. On loüa beaucoup la prudence des conjurez, d'avoir empêché le desordre, & d'avoir si bien conduit cette affaire, qu'il ne fut fait aucun mal à pas un des Courtisans, laissant à chacun la liberté de demeurer dans la ville, ou d'aller où il voudroit. Il est vray qu'on arrêta Apollonio Secretaire d'Etât, & Malvi Sous-Secretaire du Cabinet, & que les Conjurez, pour assouvir leur vengeance, plûtôt que selon les Loix de la justice, les firent mettre à la question afin de découvrir les Secrets du Duc, & qu'ils se saisirent de tous ses papiers, jusques à nouvel ordre du Gouverneur de Milan Gosselin, & quelque autre Auteur qui a suivi son opinion, asseure comme une chose très-veritable, que Gonzague

trama

trama cette conspiration par ordre de l'Empereur, mais qu'il lui avoit commandé de sauver la vie au Duc, à quoi il n'y a point d'apparence.

Quoi qu'il en soit, il est vrai que le Duc mourut d'un genre de mort auquel il ne s'attendoit pas, non plus que le Pape son Pere. Par la mort du Duc, la ville de Plaisance, que Charles V. muguettoit, & qu'il regardoit comme un beau fleuron de sa Couronne Ducale de Milan, tomba entre ses mains. Dès que le Comte d'Anguisciola vit que le peuple étoit content, il fit faire une décharge de la plus grosse artillerie, pour avertir, comme ils en étoient convenus, les Troupes que Gonzague avoit envoyées à Cremone sous le commandement de Don Alvaro di Luna qui en étoit Chatelain, avec ordre de se tenir prestes pour aller à Florence à la premiere décharge de Canon qu'ils entendroient, ce qui fut executé, & cette Soldatesque arriva à Plaisance, en même temps que 500. hommes d'Infanterie, qui y venoient par Pavie sur le Po, commandez par le Capitaine Rucchino, & qui devoient se mettre en garnison dans la Citadelle, y arriverent aussi. Ceux-ci ne furent fâchez que de l'avoir trouvée vuide de meubles, d'argent, de pierreries, & de toute autre argenterie, car les conjurez y avoient mis ordre, l'ayant pillée, & partagé entre eux le butin. Il est vray qu'on donna au Gouverneur Gonzague la meilleure partie de l'or, argent, & pierreries qu'on y avoit trouvées. On dit aussi, que les conjurez eurent plusieurs differens entre eux au

Plaisance au pouvoir de Charles V.

ſujet du partage, mais que le Gouverneur de Milan les mit d'accord fort adroitement.

Déplaiſir de cette mort.

Au premier avis que l'Empereur eut de cette execution, dont toutes les circonſtances, & particulierement la ſoldateſque que le Gouverneur de Milan faiſoit tenir preſte, faiſoit voir trop clairement, que la conſpiration avoit été tramée par ſon ordre, il prit le parti de faire l'ignorant. Il verſa des larmes ſur cette mort, & aſſura les Ambaſſadeurs, qui n'en croyoient rien, & les gens de ſa Cour, que la perte de Pierre Louis ſi cruellement aſſaſſiné l'affligeoit infiniment, & qu'il prenoit beaucoup de part à la douleur qu'en reſſentiroit le Pape, voyant d'ailleurs le prejudice que cela feroit à Ottavio ſon gendre. Il ne ſe contenta pas même de ces demonſtrations feintes d'affliction, il nomma d'abord pour aller en Ambaſſade à Rome vers le Pape Don Jean de Figueroa, homme de grande qualité, auquel il ordonna d'aller inceſſamment à Rome, avec un équipage magnifique de deuil, pour faire compliment de condoleance au Pape, & à ſon gendre Ottavio. L'Ambaſſadeur qui étoit peut-être innocent de ce qui étoit arrivé, parla devant le Pape en termes capables de faire verſer des larmes, pour mieux perſuader à chacun, que l'Empereur étoit inconſolable de la mort de ce Duc.

Legats du Pape à Charles.

Le Pape tout perſuadé qu'il étoit qu'un tel aſſaſſinat, accompagné de pareilles circonſtances, ne s'étoit pas fait ſans les ordres de l'Empereur, pour ne pas rendre le mal plus grand,

grand, & en tirer quelque bien s'il le pouvoit, ne laissa pas de témoigner qu'il recevoit avec plaisir le compliment de l'Empereur. En même temps, il nomma deux Legats, & leur ordonna de se rendre incessamment à Ausbourg où étoit Charles V. Il les chargea de trois commissions auprés de l'Empereur, la premiere de le remercier de l'obligeante Ambassade qu'il lui avoit envoyée pour lui faire compliment de condoleance sur la mort tragique de son cher fils, & lui témoigner la part qu'il y prenoit. La 2. de prier sa Majesté Imperiale de remettre la ville de Plaisance entre les mains d'Octavio son gendre & fils de Pierre Louïs qui avoit été assassiné, ce qui seroit un grand bien pour la Duchesse Marguerite sa fille. Et la derniere de le solliciter à ce qu'il consentît de laisser le Concile à Boulogne. Mais il parût que les deux Legats employerent leur Rhetorique beaucoup plus pour les interests de la maison du Pape, c'est-à-dire à faire restituer Plaisance à Octave Farnese, qu'à toute autre chose.

L'Empereur s'excusoit toûjours de donner aucune réponse sur ce fait, & se tenoit ferme à dire, *que les interests publics de la Religion étoient trop considerables, pour les abandonner, ou les differer pour des affaires particulieres que l'on pouvoit renvoyer sans leur faire de tort. Que pour lui, quand il auroit deux cœurs, il les appliqueroit tout entiers à l'unique affaire du Concile, sur lequel toute la Chrétienté avoit les yeux ouverts.* Les Legats répondirent presque tous à la fois, *que d'ordinaire les affaires particulieres*

influoient beaucoup sur les publiques, lors qu'elles dependent des mêmes occasions, qui servent à établir une bonne union. Mais l'Empereur plus fin que les Legats se tira d'affaire en concluant, *qu'il étoit sorti d'une Maison, qui avoit toûjours eu beaucoup de veneration & de respect pour le S. Siege, & qu'il en avoit lui même les sentimens gravez dans le cœur, aussi bien qu'un grand zele, & une veritable obeïssance filiale pour lui, & qu'ainsi, il feroit toûjours tout ce qui seroit en son pouvoir, & pour le S. Siege & pour la Religion Catholique. Mais que pour ce qui étoit de remettre Plaisance entre les mains d'Ottavio son Gendre & petit fils de sa Sainteté, il ne pouvoit en aucune maniere rien déterminer là-dessus, qu'aprés les affaires du Concile. Que si le Pape sollicitoit avec tant de passion la restitution de Plaisance, en laquelle il n'avoit pas moins d'interest que lui, puis qu'Ottavio étoit son gendre, que pour lui sa conscience ni son honneur ne lui pouvoient pas permettre d'abandonner les Interests du Concile, qui étoient inseparables de ceux de l'Empire, dont il étoit le Chef.*

Raisons pourquoi le Pape étoit si attaché à ses interests.

Jamais Pape ne fût si attaché à ses interests particuliers que celui-ci, & jamais Empereur n'a eu plus d'attachement pour ceux du public que Charles V. Il est vray que le Pape devoit être excusé, parce que quoi qu'il fût dans l'âge decrepit, il avoit encore assez de force d'esprit, pour connoître, que s'il ne mettoit en possession de la Principauté de Plaisance, son petit fils pendant sa vie, difficillement y parviendroit-il jamais aprés sa mort. Mais ce n'étoit en lui que l'effet de la tendresse des vieillards & sur tout de ceux qui sont

sont dans la decreptitude, pour leurs descendans, car au fonds il avoit lieu de mettre son esprit en repos là-dessus, puis qu'Ottavio pour lequel il agissoit avec tant d'empressement étoit le Mari de Marguerite fille de l'Empereur, qu'il aimoit tendrement, & qui avoit déja deux enfans: ne se pouvânt faire qu'il abandonât les interests de son gendre & de sa chere fille; & cette consideration étant plus puissante sur l'Esprit de l'Empereur que toutes les sollicitations du Pape.

Opiniâtreté du Pape & de l'Empereur.

Mais enfin quand ce bon Pape vit qu'il ne pouvoit rien obtenir au sujet de l'affaire d'Ottavio, il s'opiniâtra selon sa coûtume, à ne vouloir point écoûter les sollicitations de l'Empereur, à l'égard du Concile, & à vouloir, quoi qu'il en fût, qu'il se tînt à Boulogne. Charles V. de son côté demeura ferme à vouloir qu'il se tînt à Trente. Deux choses obligeoient le Pape à ne vouloir pas consentir que le Concile fût tenu ailleurs qu'à Boulogne. La premiere, dont nous avons déja parlé, est que craignant qu'on ne diminuât son autorité à Trente, & que les Ecclesiastiques n'y fussent mal-traitez, il vouloit que le Concile fût en lieu, où il fût le maître de le rompre quand il voudroit. La 2. étoit qu'il vouloit faire depit à l'Empereur, & se vanger de son opiniâtreté à ne vouloir pas lui donner satisfaction en mettant Ottavio en possession de Plaisance, par celle de ne vouloir pas remettre le Concile à Trente. La premiere de ces raisons étoit le fruit de la passion du Pape, & la seconde de son caprice. Mais quant

à l'Empereur, on voyoit fort bien qu'il n'avoit d'autre motif que celui du bien public, sachant bien, qu'on ne pouvoit donner la paix à la Chrêtienté que par un Concile, & qu'il étoit necessaire que ce Concile fût tenu en un lieu où les Catholiques & les Protestans pûssent aller librement. Or ceux-ci declaroient ouvertement qu'ils ne pouvoient aller à Boulogne, & ils avoient raison, l'Empereur ne pouvant pas leur donner la seureté necessaire en une ville qui dependoit du Pape. Ainsi l'obstination de l'Empereur à vouloir le Concile à Trente, étoit aussi bien fondée, que celle du Pape à le vouloir à Boulogne étoit peu raisonable.

Les diferens continuent. 1548.

On vit paroître dans toute l'Europe plusieurs écrits sur cette obstination du Pape & de l'Empereur à l'égard du Concile, l'un voulant qu'il fût tenu à Boulogne & l'autre à Trente, les uns en faveur du Pape, & les autres en faveur de Charles-Quint, car chacun avoit ses partisans. Mais l'Empereur avoit pour lui la plus grande partie des Catholiques, & tous les Lutheriens & Calvinistes. Cependant ces deux Monarques ne laissoient pas de s'envoyer incessamment des Ambassadeurs, & des Courriers, avec des Lettres, des Manifestes, & des remontrances, pendant que les peuples murmuroient generalement contre le Pape, & paroissoient scandalisez de la passion demesurée qu'il faisoit paroître en cette affaire, persuadez que si l'Empereur eût voulu donner l'investiture de Plaisance à Ottavio petit fils du Pape, celui-ci auroit incontinent remis le Concile à

Trente : de sorte que ce Pape, qui hors la passion qu'il avoit pour les interests de sa Maison, parût très-digne du Pontificat en toute autre occasion, s'oublia en celle-ci qui étoit de la derniere importance, negligeant l'interest public pour s'attacher à son interest particulier, comme font d'ordinaire les Ecclesiastiques.

Il fait protester contre les Prelats à Boulogne.

Il est certain que toute la Chrêtienté étoit autant scandalisée de la conduite du Pape, qu'elle étoit édifiée de celle de l'Empereur, parce qu'on étoit persuadé que ce Prince n'avoit en vûë que l'interest public. Cependant l'Empereur trouva moyen de garder toûjours Plaisance, & de soûtenir avec zéle la nullité du Concile que le Pape avoit fait assembler à Boulogne. Pour cet effet il fit choix de deux hommes de bonne conduite & de grande experience dans les affaires, courageux, fermes, & hardis, à qui on donna la qualité de Commissaires de l'Empire, & Députez de sa Majesté Imperiale, vers les Prelats assemblez à Boulogne ; d'autres disent, qu'on leur donna le caractere d'Ambassadeurs, ce qui est assez vrai-semblable : c'étoient *Don François Varges*, Fiscal general de Castille, & *Don Martin Soria Velasco*. Etant arrivez à Boulogne, ils trouverent que, quoi qu'il n'y eût d'autres Prelats que ceux de l'Etat Ecclesiastique & de quelques autres villes d'Italie, ils ne laissoient pas de tenir des Sessions, comme si c'eut été un veritable Concile. Ils se presenterent à la Session du 23. Decembre, d'autres disent que ce fut à celle du 16. Janvier 1549. & aprés avoir été ad-

mis dans l'Assemblée, ils y firent la protestation suivante. *Que l'Empereur étant forcé pour le bien de la Religion & le service de l'Eglise, de faire ses protestations contre certaines gens, soi disans Legats Apostoliques, & contre un Conventicule de Prelats assemblez à Boulogne, qui prenoient la qualité de Concile, sans aucune participation, ni consentement de sa Majesté Imperiale, ils étoient là de sa part pour protester de nullité de tout ce qui y seroit fait.*

Maxime de Charles V. 1548.

Mais comme l'Empereur vouloit avoir deux cordes en son arc, en même temps qu'il resolût d'envoyer ces Ambassadeurs, pour faire affront au Concile du Pape, en faisant protester contre lui, il fit entendre à l'Evêque de Fano, Legat du Pape auprés de lui, que pour la décharge de sa conscience, pour se pouvoir justifier dans le monde, & pour voir s'il n'y auroit pas quelque moyen de contenter sa Sainteté sans faire de tort à son honneur, il souhaitoit d'être instruit des pretentions que l'Eglise avoit sur les villes de Parme & de Plaisance. L'Empereur fit cette demarche, non pas qu'il ignorât dequoi il s'agissoit, en étant mieux instruit que le Pape lui-même; mais par politique & pour gagner du temps, esperant que le Pape, qui étoit en âge decrepit, pourroit mourir avant que l'on en vînt à la conclusion de ces affaires. Ce pendant dès que le Pape eut été informé des demandes de l'Empereur, il lui fit répondre par le même Nonce, que l'Eglise avoit plusieurs justes pretentions sur ces deux villes, mais qu'il n'étoit pas necessaire de les produire juridiquement,

ment, qu'aprés qu'elle en seroit remise en possession.

Le Legat ayant fait cette réponse à l'Empereur, deux mois aprés lui fit dire, qu'il n'avoit pas dessein d'en venir à aucun jugement public, n'ayant demandé cet éclaircissement que pour satisfaire à quelque doute de conscience, & qu'ainsi sa Sainteté ne devoit faire aucune difficulté, de lui complaire en une chose si juste, d'autant plus qu'il ne le faisoit que pour lui faire plaisir. Aprés cette nouvelle réponse de l'Empereur, que le Legat envoya à Rome, le Pape fit assembler extraordinairement le Consistoire, & y proposa la demande de l'Empereur. Les Cardinaux furent d'avis, que non seulement il n'y avoit pas lieu de refuser à l'Empereur sa demande, mais qu'il étoit de l'honneur du S. Siege de faire connoître à tout le monde ses droits, & particulierement à l'Empereur. Il fut donc resolu de lui donner satisfaction là-dessus, & on choisit des personnes entre les plus habiles, pour dresser la réponse qu'on lui devoit faire, qui fut en substance, que les droits de l'Eglise sur Plaisance étoient fondez sur une cession que lui en avoit faite l'Empereur Maximilien ayeul paternel de Charles V. en 1511. sous le Pontificat de Paul II. du consentement du Roy Catholique ayeul maternel de l'Empereur, qui avoit lui-même confirmé cette cession solemnellement par le Traité de 1521. Cette réponse fut jugée par le Consistoire suffisante, sans en aller chercher d'autres raisons plus fortes dans de vieux Regîtres, qui souvent deviennent

Pretentions sur Plaisance.

inutiles par leur trop grande antiquité.

Réponse de Charles V. Pour donner plus de satisfaction à l'Empereur, on en fit voir les actes autentiques à Mendozza son Ambassadeur à Rome, qui ne manqua pas d'en faire son raport à sa Majesté Imperiale. Mais enfin, il fit bien voir lui-même, qu'il n'avoit pas besoin d'instruction sur ce sujet, par la réponse qu'il fit à l'Evêque de Fano Legat, & au Seigneur Jules Ursin, qui avoit été envoyé pour lui aider à negotier cette affaire, conçûë en ces termes. *Que l'on n'avoit montré aucun acte pour si autentique qu'il fût à son Ambassadeur à Rome, au sujet des pretentions de l'Eglise sur la Seigneurie de Plaisance, qu'il ne fut en état d'en faire voir de plus autentiques, & en plus grand nombre en faveur de l'Empire.* Il ajoûta, *que l'Eglise & l'Empire ayant des pretentions égales sur Parme & Plaisance, il étoit content de donner au S. Siege pour ses pretentions 40. mille écus tous les ans, & quelque autre chose par dessus.*

Du Pape à l'Empereur. Ursin ayant fait savoir à Paul III. cette réponse de l'Empereur. Ce bon Pape tout âgé qu'il étoit de plus de quatre vingt ans, se mit en une si grande colere qu'il en étoit tout en feu. Le lendemain il se transporta au Consistoire, où il fit de grandes plaintes de la maniere d'agir de l'Empereur. Mais comme personne ne vouloit s'attirer la haine de ce grand Monarque, & que tous savoient que le Pape ne s'échauffoit pas pour les interests de l'Eglise, mais pour ceux de sa Maison, ils lui laisserent le soin de faire à l'Empereur telle réponse qu'il jugeroit à propos. Il lui fit donc la suivante, *Qu'il avoit resolu de quitter*

ter

ter & même d'étouffer entierement tous les justes sujets de ressentiment qu'il venoit de recevoir, étant persuadé que sa Majesté Imperiale se dépoüilleroit de toute passion, & se reconcilieroit avec Dieu d'une maniere convenable. Qu'en cette affaire il étoit la partie offensée, puis que S. M. I. pretendoit dépoüiller l'Eglise de ce qui lui appartenoit legitimement. Qu'il ne doutoit pas, si sa Majesté Imperiale vouloit mettre la main sur la conscience, qu'elle ne prît incontinent la resolution de rendre Parme & Plaisance au S. Siege. Qu'elle devoit considerer comme ses Prédecesseurs l'avoient toûjours fait, qu'un Prince qui entreprend de dépoüiller l'Eglise de ce qu'elle a de plus précieux, souvent même par la force & la violence, ne peut pas espèrer de voir prosperer son Regne.

Henry II. Roy de France, voulant dans le commencement de son Regne faire quelque entreprise, qui lui acquît de la gloire & à sa Nation dans toute l'Europe, fit dessein de profiter de la discorde qui regnoit entre le Pape & Charles V. Pour cét effet il envoya à Rome le Cardinal de Lorraine, Prélât habile dans la negotiation, & sachant tous les tours & detours de la politique, afin qu'aprés avoir fait des complimens de condoleance de sa part au Pape sur l'assassinat & la mort cruelle de son fils le Prince Pierre Loüis, il le portât à s'en vanger. Aprés avoir donc fait son compliment, il insinua au Pape que le Roy Henry son Maître avoit des avis certains que ce Prince avoit été si mal-heureusement assassiné par ordre de l'Empereur Charles V. qui avoit fourni les moyens d'executer la conspiration, dans la seule vûë de se rendre

Mauvais offices contre Charles V.

maître de Parme & de Plaisance, pour les incorporer au Duché de Milan: & pour porter davantage l'esprit du Pape à la vengeance, il lui promit de la part d'Henry, que si sa Sainteté vouloit rompre avec l'Empereur, il iroit en personne en Italie, & l'assisteroit de toutes ses forces. Il fit en un mot tout ce qu'il pût pour l'obliger à lui declarer la guerre en méme temps que le Roy le feroit de son côté.

Le Pape refuse.

Henry II. pour mieux faire valoir la negotiation du Cardinal de Loraine, aprés avoir visité vers la fin d'Avril de la presente année, les Provinces de Picardie, Champagne, Bourgogne, & la Savoye, passa en Piémont, après avoir mis de bonnes garnisons dans toutes les places, & les avoir pourvües de toute sorte de munitions. Le Cardinal assura même le Pape que le Roy étoit déja aux portes du Milanez, mais qu'il n'entreprendroit rien qu'après avoir rétabli la Maison Farnese à Parme & à Plaisance. Mais le Pape qui étoit fin & rusé, fit reflexion à son grand âge, qui obligeoit déja les Cardinaux à s'approcher de Rome, comme pour l'élection prochaine d'un nouveau Pape, (car déja il en étoit arrivé sept avec le Cardinal de Lorraine) de sorte qu'il auroit agi contre son propre interest, aussi bien que contre celui de l'Eglise, d'entreprendre la guerre contre un si puissant Monarque. D'ailleurs il étoit persuadé que la moindre parole de Charles V. étoit plus capable de mettre sa Famille en repos, que toutes les Armées de Henry II. Ainsi il jugea qu'il étoit plus à propos de s'accommoder

der au temps, & aux conjonctures, faisant entendre adroitement à l'Empereur, que puis qu'il ne vouloit pas rétablir Ottavio son petit fils, & gendre de sa Majesté Imperiale, dans son Etât, comme il l'auroit souhaité avec passion, il vouloit bien se contenter d'une recompense honorable, puis que sa Majesté Imperiale avoit ses raisons, pour ne pas rétablir Octave son petit neveu, & gendre de l'Empereur. Cependant on ne conclut rien, chacun croyant trouver son avantage à gagner du temps. Ainsi Henry II. voyant qu'il n'avoit plus rien à faire en Italie, repassa les monts, & s'en retourna en France.

Ambassades & avis. 1548.

Quoi que dans la Diete d'Ausbourg on ne fît autre chose que faire des seances inutiles, à cause de la division qui regnoit entre le Pape & l'Empereur, celui-ci ne laissa pas de recevoir continuellement des Ambassades qui lui venoient de toutes parts, pour le feliciter de ses victoires; entre autres il y vint des Ambassadeurs de Moscovie, de Pologne, & de Suede, avec une suite plus grande que l'on n'avoit jamais vû en aucune de ces Nations, ce qui attira une foule incroyable pour les voir passer quand ils allerent à l'audience. Lagni assure que l'Empereur étoit habillé à la Moscovite lors qu'il reçût les Ambassadeurs de cette nation; à la Polonoise, lors qu'il donna audience aux Polonois, & à la maniere des Suedois, lors qu'il écouta les Ambassadeurs de Suede. Cependant il fut averti que le Cardinal de Lorraine travailloit non seulement à aigrir l'esprit du Pape contre lui, mais encore à le porter à lui declarer

la guerre conjointement avec le Roy son Maître, pour rétablir la Maison Farnese à Plaisance : car quoi que ces affaires se traitassent fort secretement, elles ne laisserent pas de venir à la connoissance de Charles V. ce qui fait voir qu'il étoit bien servi à Rome. Mais quoi-que ce Prince eût eu assez de sujet de ressentiment, & qu'il eût en main des moyens suffisans de se vanger, il ne voulut pas se prévaloir de l'occasion, & fit une des plus genereuses actions que jamais Empereur ait faites. Voici comment.

Action genereuse.

Henry à son avenement à la Couronne avoit fait resolution de recouvrer Boulogne, que les Anglois lui avoient enlevée dans la derniere guerre, pendant la vie de François I. son pere, & de continuer vigoureusement la guerre contre l'Angleterre. Pour assembler l'argent necessaire, il fut obligé de mettre sur ses sujets des imposts insupportables. Mais ses peuples déja épuisez par les guerres précedentes, ne pouvant porter ce nouveau joug, refuserent de payer les Exacteurs & les gens de la Gabelle, lesquels autorisez de la Cour faisoient mille extorsions, qui obligerent le peuple à prendre les armes contre eux en plusieurs endroits. Les premieres Provinces qui se souleverent, furent celles de Guienne & de Saintonge. A ces Provinces se joignirent les païs voisins, & particulierement la Gascogne, la ville de Bourdeaux, & autres lieux considerables, de sorte qu'en moins d'un mois de temps il se trouva plus de cinquante mille hommes portant les armes contre leur Roy, ce qui menaçoit visiblement tout le

Royau-

Royaume d'un desordre general ; c'étoit justement ce que souhaitoient les Calvinistes qui pulluloient beaucoup en France, croyant de trouver quelque repos parmi la tempeste generale, & il est certain qu'ils profiterent beaucoup de ces desordres.

Les Ministres de l'Empereur, & particulierement le Duc d'Albe, le sollicitoient beaucoup, de ne pas perdre une si belle occasion, ou de faire des conquestes sur la France, ou de la reduire en tel état qu'elle n'en pût jamais faire sur ses Etâts. Ces Ministres lui tenoient ces discours, parce qu'ils savoient que les Rebelles demandoient secretement à l'Empereur de leur donner du secours, lui en promettant de grands avantages ; aussi est-il vrai, que les jalousies, les inimitiez, & l'émulation, qui sont comme naturelles entre les François & les Espagnols, auroient porté tout autre Prince que celui-là, à entretenir & fomenter la rebellion, du moins en faisant des promesses secretes aux Rebelles: & ce qu'il y a en cela de plus surprenant, c'est qu'il y avoit de la justice & de la raison, du moins à parler selon les maximes du monde, d'embrasser une telle occasion, puis que cette revolte arriva en France, justement pendant que le Cardinal de Lorraine sollicitoit à Rome une Ligue entre le Pape & le Roy de France, contre l'Empereur, ou du moins qu'il faisoit ce qu'il pouvoit, pour augmenter la division qui étoit entre eux. Mais Charles V. ne voulut point se vanger, ni rendre le mal pour le mal, au contraire en bon Chrêtien, il voulut rendre

Il refuse de donner sa protection aux Rebelles.

le

le bien pour le mal, de sorte qu'il répondit à ceux qui le sollicitoient à jetter du bois dans le feu qui s'étoit allumé en France. *Que Dieu lui avoit donné assez de bon sens, & de conscience, pour ne pas ignorer, qu'un Prince Souverain, & sur tout un Empereur, ne doit jamais embrasser les occasions de fomenter les seditions & les revoltes dans les Etâts des autres Princes, ni donner du secours aux rebelles. Que François I. lui en avoit donné le premier l'instruction & l'exemple, lors qu'il refusa de donner du secours aux rebelles de Gand, qui le sollicitoient beaucoup de le faire: & qu'ainsi il vouloit en user de même envers Henry II. son fils. Que Dieu lui avoit donné assez d'autres occasions de vaincre ses ennemis sans se servir de si honteux moyens. Que si les autres manquoient en cela à ce qu'ils lui devoient, que pour lui, il ne vouloit pas se vanger en imitant de si pernicieux exemples. Et qu'il avoit tant d'horreur pour les revoltes des peuples contre leurs Princes, qu'il donneroit volontiers du secours à son plus grand ennemi, pour lui aider à les soûmettre.*

Réponse notable.

A propos de rébellion, en ce même temps-là l'infortuné Muleassen Roy de Tunis étoit allé à Ausbourg, pour tâcher d'émouvoir par sa presence la compassion de l'Empereur, & l'obliger à lui donner du secours, pour se rétablir dans son Royaume, d'où il avoit été chassé par la perfidie de son fils Amida; ce fils ingrat lui avoit fait crever les yeux, & il eut beaucoup de peine à faire ce voyage étant aveugle. Charles V. fut extrémement touché de le voir en ce miserable étât, mais ayant alors sur les bras des affaires importan-

Muleassen.

tes

tes à toute la Chrêtienté, il ne put faire autre chose pour lui que de l'envoyer en Sicile, & de donner ordre qu'il y fût entretenu aux dépens de sa Majesté Imperiale, lui, & huit domestiques qui le servoient, c'étoit beaucoup faire pour un Roy More.

Quoi que Charles V. comme nous venons de le dire, eût rejetté genereusement le conseil de ceux qui le vouloient porter à fomenter la revolte de France, les François ne laissoient pas, non seulement de fomenter le desordre entre le Pape & l'Empereur, à Rome, mais encore d'aider à allumer le feu de la sedition à Naples. Nous avons dit cy-dessus que les Napolitains refuserent d'obéir aux ordres du Vice-Roy, qui vouloit établir l'Inquisition dans le Royaume, & qu'ils avoient pris les armes contre lui. J'ajoûterai ici, que nonobstant la réponse équivoque & ambiguë de l'Empereur au Vice-Roy, qu'il montra aux Elus du peuple, on ne laissoit pas de travailler à un accommodement, & à chercher quelque expedient qui pût contenter tout le monde: à quoi s'employerent avec beaucoup de zéle Monf. Caracciolo Evêque de Catanie du siege de Capoüe, & frere Ottavio Proconio, Evêque de Monopoli, de l'ordre des Conventuels de S. François, celebre Prédicateur: mais tout ce dont ils pûrent convenir, fût, que l'on envoyeroit des Députez de part & d'autre, c'est à dire, du Vice-Roy & du peuple, pour informer de bouche sa Majesté Imperiale de l'estât des affaires. Sedition à Naples.

Sur cela les Deputez des Nobles & du peuple ayant tenu conseil dans l'Eglise de Députez du Royaume à l'Empereur.

S. Lau-

S. Laurens en la maniere accoutumée, il y fût proposé & deliberé d'envoyer quelques personnes à l'Empereur, & dans cette même sceance ils nommerent pour Deputez Don Ferrante Sanseverino Prince de Salerne, un des plus grands Seigneurs du Royaume, celui-la même qui avoit été fait Syndic pour servir Charles V. lors qu'il fut à Naples, comme nous l'avons dit en son lieu, aimé & reveré non seulement du peuple, mais aussi de toute la Noblesse, parce qu'on l'avoit toûjours reconnu très-zelé pour sa patrie. On joignit à ce Prince le Cavalier Placido di Sangro, homme de grande qualité, & on lui ordonna, quand le Prince seroit parti, de demeurer auprés de l'Empereur, en qualité d'Ambassadeur ordinaire de la Ville & du Royaume. Le Prince qui étoit à Salerne, ayant été averti de l'Emploi qu'on lui avoit donné se rendit au plûtôt à Naples, se presenta au Conseil à S. Laurent avec Sangro. Ils accepterent tous deux la charge qu'on leur avoit donnée, & on leur en expedia des lettres patentes.

Ceux du Vice-Roy, à qui les autres n'étoient pas agreables.

Cette élection ne plut pas au Vice-Roy, à cause de la qualité des personnes parce que lors qu'on demeura d'accord d'envoyer deux Deputez, un de sa part & deux pour la ville, il ne croyoit pas que l'on choisiroit un homme de si grande qualité que le Prince de Salerne, qui étoit l'homme du Royaume le plus accredité: ni un sujet tel que Sangro, le plus experimenté, & le plus éloquent homme de toute l'Italie. Ainsi le Vice-Roy fit tout ce qu'il put, pour obliger la ville à faire une nou-

nouvelle election, & à deputer des gens moins considerables, il fit même secretement solliciter le Prince de s'excuser & de refuser, ce qu'il ne voulut pas faire. Mais pour ne pas manquer à ce dont on étoit convenu, le Vice-Roy nomma pour son Deputé Don Pietro Gonzales de Mendozza Marquis de la Valle, Sicilien, & Chatelain de Castelnuovo, & après lui avoir donné les instructions necessaires, il le pria, plûtôt qu'il ne lui commanda, de faire son possible pour se rendre avant les autres auprés de l'Empereur, ce qu'il fit, car il arriva à Ausbourg trois jours plûtôt qu'eux, quoi que les autres fussent partis quatre jours avant lui; & il mit les affaires en tel estât, que le Prince fut mal reçû comme nous le dirons cy-aprés.

Quand le Prince de Salerne & Sangro furent arrivez à Ausbourg où étoit alors l'Empereur, ils tirerent un mauvais augure de leur Deputation quand ils se virent mal reçûs des principaux Ministres; ce qui depleut beaucoup au Prince de Salerne, car hors le Duc d'Albe, & quelque Prince Alleman, il n'y avoit personne à la Cour de l'Empereur, qui pût aller de pair avec lui. Ils fûrent huit jours sans pouvoir avoir audience, quoi que le Marquis Della Valle vît l'Empereur ou ses Ministres presque tous les jours. Finalement on lui fit dire qu'il devoit donner par écrit à un valet de chambre, ou à un Page, ce qu'il avoit à demander. Cét affront fût suivi d'un autre encore plus grand le lendemain, c'est qu'on fit faire commandement au Prince, de ne point quitter la Cour à peine de la vie, sans

Deputez de Naples mal reçûs. 1548.

sans en avoir un ordre par écrit de sa Majesté Imperiale, & on fit faire commandement à Sangro, de partir incessamment, & de s'en retourner à Naples avec le Marquis della Valle.

Leur réponse. Le Prince repondit, que l'Empereur étant son Maître & son Roy, il ne manqueroit pas de faire ce qu'il lui ordonnoit. Sangro dit aussi qu'il obeïroit, à la charge que sa Majesté Imperiale lui donneroit auparavant audience. On lui repliqua qu'il n'avoit qu'à partir incessamment, qu'autrement on procederoit contre lui à toute rigueur, comme contre un rebelle. A quoi Sangro répondit avec un courage intrepide. *Il en arrivera ce qui pourra de ma vie qui est au pouvoir de l'Empereur pour en faire ce qu'il voudra, mais je suis resolu à ne point partir sans avoir eu audience, autrement je ferois du tort à la Commission dont j'ay été chargé pour ma patrie, à la gloire, & à la sage conduite de sa Majesté Imperiale, n'y ayant personne au monde, qui ne blamât un Monarque aussi Auguste & aussi bon que lui, s'il refusoit de donner audience à la plus noble ville de l'Europe, le plus riche fleuron de toutes ses couronnes: estant obligé par les Loix inviolables de la Justice, d'écouter ses sujets en une affaire de si grande importance.*

Discours de Sangro à l'Empereur. Ce discours fût rapporté à Monf. de Granvele Evêque d'Arras & premier Ministre de l'Empereur, qui estima tant son courage qu'il souhaita de le voir. On le fit venir dans sa Chambre, où il l'écouta avec plaisir, & le lendemain il l'introduisit à l'audience de l'Empereur, à qui il parla de la sorte. *J'ay été*

deputé

deputé vers vôtre M. J. de la part de cette ville, qui a souffert tant de domages, & de guerres pour soutenir les droits de vôtre Couronne. Cette ville qui auroit donné ses entrailles pour recevoir en triomphe vôtre M. J. lors qu'elle a eu le bon-heur de la voir dans son enceinte. Cette ville qui pour montrer exemple aux autres villes du Royaume, ou plûtôt à toutes les autres villes de vôtre vaste Empire, à payer exactement tous les imposts, & à vous faire des presens, à donné jusqu'aux moëles des os, afin de contribuër à vous acquerir de la gloire & vous rendre Invincible, & l'on refusera aujourd'hui de donner audience à une ville si fidelle?

Je ne suis venu, que pour supplier vôtre M. J. de sa part avec toute la soumission possible, de se vouloir désister du dessein de la charger d'un tel joug que celui du Tribunal de l'Inquisition, dont le nom seul est abhorré de tout le peuple, par ce qu'il est persuadé qu'un tel établissement, iroit contre vôtre gloire & contre vos interests. En second lieu pour representer à V. M. combien injustement Don Pietro de Toledo son Vice-Roy l'a maltraitée, la remplissant, sans aucun sujet, de tumulte, d'affliction, & de misere, & la mise à deux doigts de sa ruine. Si vôtre M. veut savoir la verité de tout, elle le peut facilement, & n'a qu'à faire venir en sa presence M. le Marquis della Valle, qui est ici de sa part, pour m'être confronté, pour aprés avoir oüi ce qu'il aura à dire pour la deffense du Vice-Roy, & moi pour celle de vôtre très fidelle ville de Naples, en ordonner tout ce que V. M. trouvera bon.

L'Empereur qui étoit sage & prudent, & Réponse de Charles V.
qui

qui étoit bien instruit du fait, ne trouva pas à propos d'en venir à un tel éclaircissement, & se contenta de lui répondre avec beaucoup de douceur & de moderation, qu'il n'avoit pas sçû qu'il eût été envoyé de la part de la ville de Naples en sa cour, mais que, lui ayant été ordonné de s'en retourner il ne pouvoit avec honneur revoquer cét ordre. Qu'au reste il pourvoiroit au plûtôt aux besoins de la ville, à la satisfaction de tout le monde. Qu'ainsi il pouvoit s'en retourner content, & en toute sureté à Naples, pour faire savoir aux habitans, qu'il entendoit, qu'on rendît au Vice-Roy l'obeïssance qui lui étoit düe. Sangro ayant baisé la main de l'Empereur, & l'ayant remercié de sa genereuse bonté prit congé de lui, & se retira. Comme il sortoit de la Chambre on lui remit l'expedition & l'ordre par écrit de partir, ce qu'il fit le lendemain avec le Marquis della Valle; mais quoi qu'ils fissent le voyage ensemble, ils ne parlerent que d'affaires generalles.

Sangro arrive à Naples.

Depuis qu'on sçût à Naples qu'il devoit y retourner, on l'attendit avec beaucoup d'impatience sans savoir ce qui s'étoit passé; & comme il étoit extrémement aimé & consideré, à peine eut-on appris par son neveu qui avoit fait le voyage avec lui, & qui s'étoit avancé d'une demi-journée, qu'il arrivoit qu'une grande foule de gens sortit hors de la porte de Capoüe pour lui aller au devant, avec une joye universelle. Comme il passoit dans les rües, les gens lui crioient souvent, *Monsieur Placido, qu'elle bonne nouvelle nous ap-*

portez-

portez-vous? Lui qui ne vouloit pas affliger le peuple, ni rien dire qui les pût porter à quelque sedition avant le temps, leur répondoit avec un visage riant, *bonnes nouvelles, bonnes nouvelles.* De sorte que pendant tout ce jour-là, qui étoit le quatriéme Aoust feste de S. Dominique, & partie de la nuit suivante, en n'entendit autre chose dans toute la ville que, *bonnes nouvelles* avec de grandes marques de joye, de quoi le Vice-Roy qui savoit le contraire rioit à gorge déployée.

Le lendemain 5. Aoust on assembla le Conseil des Nobles & du Peuple à S. Laurens, & l'on fut fort surpris de voir que Sangro remettoit au President une demi fueille de papier cachetée d'un petit seau sans aucune adresse; mais ils le furent beaucoup plus aprés qu'on l'eut ouverte, & qu'on en eût fait lecture à haute-voix, elle ne contenoit que ceci. *Que sa Majesté avoit trouvé bon que le Prince de Salerne demeurât en sa cour, & que Placido de Sangro s'en retournât à Naples pour dire aux Napolitains qui l'avoient envoyé, que sa Majesté leur commandoit de se tenir en paix, de quitter les armes, & d'obeir au Vice-Roy, & que telle étoit sa volonté.* Cét acte étoit écrit en Italien, & signé en Espagnol en ces termes, *por mandado de sua Maestà, Vargas secretario, par le commandement de sa Majesté, Vargas Secretaire.* Cette assemblée composée de tant de Nobles & des Principaux Bourgeois, fut extrémement offensée, de voir leur ville capitale traitée avec tant de mepris, que l'Empereur non seulement n'avoit pas daigné faire réponse à la lettre qu'ils lui avoient écri-

Ecrit trouvé fort offensant.

te,

te, mais encore leur envoyoit un acte si sec & si plein de hauteur; ils fûrent sur le point de prendre les dernieres resolutions, ce qui seroit infalliblement arrivé si Sangro qui étoit fort éloquent, n'eût fait tous ses efforts pour leur faire voir, que cét acte qui paroissoit d'abord si difforme, contenoit pourtant des choses considerables; & ne les eût exhortez d'obeir paisiblement, dans l'assurance qu'ils obtiendroient bien tost de la clemence de l'Empereur ce qu'ils souhaitoient.

Tumulte du peuple.

Pendant que l'on deliberoit sur ces affaires dans l'Assemblée, une grande foule de peuple en armes accourût dans la place de S. Laurens, & dans les rües qui y aboutissent, parce qu'on s'attendoit, que les nouvelles que Sangro avoient aportées seroient que l'Empereur auroit ôté le gouvernement à Tolede, qui avoit toûjours paru grand ennemi de leur ville: de sorte que quand on eut appris qu'il falloit quitter les armes & obeïr à l'Empereur, le peuple se mit à crier. *La Noblesse nous a trahis, la noblesse nous a trahis. Qu'on ferme, qu'on ferme les boutiques. Tüe, Tüe,* & en même temps on tira une grêle d'Arquebusades contre les murailles & les fenestres du lieu où se tenoit l'assemblée des Nobles & des Deputez, qui fûrent tellement épouvantez de la fureur de ce peuple insolent, qu'ils prirent tous la fuïte & se sauverent l'un d'un côté & l'autre de l'autre. Le tumulte devint extrémement grand, tant par les cris redoublés de cette populace irritée, que par les decharges continuelles des coups d'arquebuse. Aussi ceux qui demeuroient aux endroits

les

les plus reculez accoururent avec precipitation vers S. Laurens, où étoit la grande foule les uns pour se joindre aux gens soulevez & accroître la sedition, & les autres pour voir un si triste spectacle qui menaçoit la ville d'une entiere ruïne. Les choses en vinrent à ce point de desespoir, que le Vice-Roy qui savoit bien que le peuple ne l'aimoit pas, & qui craignoit qu'il ne fît tomber toute sa rage sur lui s'en fuit au plus vîte, & s'enferma dans la Citadelle, avec ses plus fidelles amis, laissant à l'abandon le Palais Royal.

Planti, Sumonte, Campana & plusieurs autres Auteurs disent qu'il arriva pendant cette sedition, un des plus grands miracles qu'on puisse voir, que je vais raconter. Il y avoit alors à Naples un Gentilhomme de grande qualité, fort estimé, Prieur de Naples & Chevallier de Jerusalem ou de Malte, nommé Jean Baptiste Carrafe. Il étoit alors si incommodé de la goutte qu'il ne pouvoit se servir des pieds ni des mains, mais comme il étoit un des Deputez de la Noblesse dans l'Assemblée, & qu'il voyoit que l'affaire étoit de grande importance, il s'y fit porter sur les bras de ses serviteurs afin d'entendre quels seroient les ordres du Roy, & pour donner son avis sur ce qui seroit proposé. Ce pendant ce Gentil-homme n'eut pas plûtôt oüi la grande rumeur du peuple, qu'effrayé autant ou plus que les autres, il s'enfuit & monta au plus haut du clocher, par un escalier fort étroit, se servant de ses pieds & de ses mains comme s'il n'avoit jamais eu la goute,

Accident regardé comme un miracle.

 la

La peur lui servit de remede, & le guerit, si bien (& c'est en quoi consiste le miracle) qu'il n'en fût plus incommodé dans toute sa vie.

Autre miracle.

On regarda comme un aussi grand miracle l'action de Sangro, lequel voyant que le Peuple au lieu de quitter les armes devenoit plus furieux & plus opiniâtre, se mit à une fenestre de la sâle de l'assemblée, criant d'une voix haute & plaintive, *Quittez les armes, & obeissez aux ordres de sa Majesté, car si vous ne le faites le pauvre Prince de Salerne qui est demeuré en Cour aura immancablement la tête coupée sur un échaffaut.* Bien qu'on eût tiré sur lui dans ce moment une infinité de coups d'Arquebuse, aucun ne porta sur lui, quoi que la fenestre où il étoit en eût été presque brisée.

Action genereuse du Prince de Bari.

Le prieur de Bari qui étoit dans le premier Cloître de S. Laurens, où il étoit allé pour voir ce que feroit Thomas Califano qui avec deux cens soldats gardoit l'artillerie de la ville (celui que le Peuple avoit si souvent voulu mettre dehors contre la volonté des soldats Espagnols) voyant le grand desordre, & le peril où étoit la ville, & sachant qu'il étoit fort aimé du peuple, crût être obligé de faire ce qu'il pourroit pour l'empêcher. Meprisant donc le danger où il s'exposoit & les prieres & sollicitations qu'on lui faisoit de ne le pas faire, il courut à la porte de l'Assemblée, assiegée par le peuple, mais bien fermée & gardée au dedans, la fit ouvrir, comme par force, car les autres Deputez qui étoient à l'entour de lui le vouloient empêcher d'ex-

poser

poser sa vie à un danger si évident, s'avança à la face de cette troupe seditieuse, & d'une air intrepide, mais avec un visage riant, se mit à regarder d'un côté & d'autre cette foule tumultueuse, & à hausser & baisser ses mains, pour leur faire signe de s'apaiser & de l'écouter. Son autorité & la grande estime qu'on faisoit de lui eurent tant de pouvoir sur ce peuple mutiné, qu'en un moment tout ce grand tumulte se changea en un silence general. Ensuite il se fit donner un fauteuil qui étoit derriere la porte, monta dessus afin d'être mieux vû de tous, & leur fit à haute voix le discours suivant.

Discours du Prieur de Bari au Peuple.

MEs très-chers Peres, Freres, & Concitoyens. Quelle fatalité vous entraîne? Quelle étoile sinistre, & ennemie de la Patrie, vous porte à une si violente resolution? Quelle est donc aujourd'huy vôtre dessein, dans une rumeur émüe sans aucun sujet? Quoi vous imaginez vous qu'un si grand desordre puisse aporter quelque bien à vous ou à la Patrie? Croyez-vous que vôtre opiniâtreté à ne vouloir pas obeïr aux ordres du Roy en quittant les armes, fera vôtre fortune? Quele avantage tirerez-vous de cette insolence contre vos propres Deputez, & Officiers qui vous ont toûjours rendu service avec tant de fidelité? De quoi vous plaignez-vous donc, je vous prie mes chers & bien-aimez concitoyens? Peut-être de nous autres Nobles! Mais qui est celui de vous

qui puisse ignorer, ou plûtôt qui de vous n'est pleinement informé, & ne voit de ses propres yeux, qu'en toutes occasions, en toutes conjonctures, en toute sorte d'affaires, sans épargner ni veilles ni sueurs, nous avons toûjours été unis avec vous, toutes les fois qu'il s'est agi du service de sa Majesté, du bien public & de l'interest commun de la Patrie! Tandis que nous avons jugé necessaire de prendre les armes & de demeurer armez contre le Vice Roy de Tolede, si irrité contre nous, nous avons loüé & approuvé vôtre resolution de ne point quitter les armes, de lui resister, & de ne lui pas obeïr, pour les raisons que chacun sait, & que nos Deputez ont fait connoître à sa Majesté, en sorte que vous n'avez aucun sujet de vous plaindre de nous, puis que nous avons toûjours agi de concert avec vous.

Mais aujourd'huy que nous savons que la volonté du Roy nôtre maître est que nous quittions les armes, & que nous obeïssions à son Ministre, je vous prie au nom de Dieu, mes chers concitoyens, de me dire ce que vous pretendez faire? Ne voyez-vous pas que vôtre desobeïssance fera que les accusations que nôtre ennemi fait contre nous passeront dès-là pour bien fondées & veritables, & qu'il triomphera de nous? Il nous fera passer auprés de nôtre très-bon Roy pour des Rebelles, & il aura la raison de son côté. Quoi mes chers Péres & compatriotes voulez-vous par les mouvemens d'une fureur aveugle, & d'une violente colere, qui souvent va jusqu'à la folie, ruïner nôtre ville, aprés l'avoir deffenduë avec tant de zéle? Voulez vous ruïner vos familles, vos femmes & vos enfans? Pensez quel depit, quels mouvemens de vengeance, n'excitera pas nôtre Re-

bellion,

bellion, dans le cœur de nôtre Roy, d'ailleurs si porté à la clemence? Nôtre ennemi le Vice-Roy ne demande pas mieux, c'est à quoi il s'attend, & ce qu'il souhaite. Ah mes très-chers freres, obeissance, obeissance! Faisons voir au Roy nôtre Maître, que ce n'est pas par malice que nous avons pris les armes, mais seulement pour empêcher qu'on n'établisse sur nous l'Inquisition, qui a toûjours été si odieuse à nos prédecesseurs & à nous, & pour maintenir la paix & la tranquillité dans nôtre ville. Que si aprés cela vous croyez, que nous autres Nobles vous avons trompez, vous ne sauriez vous tromper davantage vous même que de le croire, j'en prens à témoin Dieu lui même qui connoît nôtre sincerité. Et si vous voulez prendre d'autres resolutions, me voicy. Commencez à decharger vôtre colere sur moy qui ai tant pris de peine pour vous, comme ont fait aussi tous les autres Nobles mes confreres.

Ce fut veritablement une merveille de voir que cette foule tumultueuse qui paroissoit fiere & indomptable, & comme une tempeste fâcheuse, fût appaisée en un moment par ce discours du Prieur. En un moment ce peuple de sauvage, seditieux, indomtable, & furieux, devint paisible, doux, & tranquille & cela parut en ce qu'on n'eût pas plûtôt oüi crier, vive nôtre très-zelé Prieur de Bari, qu'au même instant, toute cette grande foule se dissipa, comme une petite nüe par le souffle d'un petit vent, & que la grande place de S. Laurens demeura aussi vuide, que si jamais il n'y eût eu personne. Chacun s'en retourna chez soy, chacun quitta les armes & les habits de guerre, & reprit ceux qu'il portoit — *Sedition appaisée. 1548.*

 ordi-

ordinairement. Pendant trois jours les Bourgeois ne firent autre chose que porter leurs armes chez les Ministres du Roy, qui furent ensuite portées à la Citadelle, aussi bien que quarante pieces de Canon, qui étoient en la disposition du peuple à S. Laurent.

Obéïssance au Vice-Roy.

Le 29. Aoust au matin 24. Députez & Elus de la ville furent trouver le Vice-Roy, & lui promettre obéïssance de la part du peuple. Le Vice-Roy, quoi qu'il ne les aimât pas, ne laissa pas de faire un effort, & de les recevoir avec un visage serain & tranquille, & leur faire beaucoup d'honesteté, jusques à leur promettre qu'il ne manqueroit pas de faire savoir à l'Empereur le zéle du peuple à rentrer dans son devoir. Le lendemain tout le monde fut occupé à celebrer la Fête de S. Laurens, & le matin du 11. on ouvrit les Tribunaux de la Justice, les Magistrats reprirent l'administration des affaires, chacun selon son employ, & l'on vit regner autant d'ordre, que le desordre precedent avoit été grand.

Les Chefs exceptez.

Le 12. le Vice-Roy manda les Députez de la ville, & leur donna l'amnistie generale, qu'il fit ensuite publier à son de trompe par toute la ville, tant pour les Napolitains que pour tous ceux qui avoient eu part à la sedition, excepté 24. personnes qui en avoient été les principaux chefs, dont la Cour avoit approuvé le Ban. Le Vice-Roy en excepta 36. mais il fit grace ensuite à plusieurs. Plus de la moitié des exceptez furent pris & condannez à être pendus: les autres trouverent moyen d'échaper & s'allerent refugier en

France

France sous la protection d'Henry II. qui les reçût fort bien, & leur donna des pensions, car on avoit confisqué les biens tant des morts, que des fugitifs. Henry II. crût que c'étoit un grand avantage pour lui d'avoir de telles gens à son service, parce qu'ayant fait dessein de recouvrer le Royaume de Naples, & de reveiller par une guerre les vieilles prétentions qu'il avoit sur cét Estât, ces gens qui étoient du païs, & qui y avoient des intelligences & des partisans, pourroient favoriser ses armes en cette entreprise, ainsi il fit pour eux plus qu'ils ne meritoient.

A peine deux mois s'étoient-ils écoulez depuis le tumulte appaisé, que l'on vit venir à Naples l'Evêque de Moedano, avec des lettres patentes de l'Empereur, de Commissaire general, pour informer de la sedition. C'étoit le Prince de Salerne qui avoit fait donner cette Commission à cét Evêque, afin de justifier la ville des accusations de sedition, que le Vice-Roy avoit fait publier contre elle dans plusieurs écrits. L'Evêque alla à Naples avec de bonnes intentions pour les Bourgeois, mais Tolede qui étoit adroit & puissant, tenta tellement ce Prélat jusqu'à lui offrir un Chapeau de Cardinal de la part de l'Empereur, que ce procez qui devoit être tout à l'avantage de la ville, fut entierement injurieux & offensant pour elle.

Evêque Commissaire pour les affaires de la sedition. 1548.

On jugea donc necessaire d'envoyer deux Députez à l'Empereur, un de la part de la Noblesse, & l'autre de la part du peuple. Ainsi le Conseil assemblé en la maniere accoûtu-

Députez de la ville à l'Empereur.

coûtumée à S. Laurent, donna cette charge à Don Jules Cesar Caracciolo pour la Noblesse du *Siege* de Capoüe, homme savant & fort prudent : & pour le peuple à Jean Baptiste Pino, très-instruit des droits de la ville, & homme éloquent. Ils furent adressez au Prince de Salerne, afin qu'il les presentât à sa Majesté Imperiale. Ils resolurent entre eux de s'y prendre de cette maniere, que Caracciolo informeroit l'Empereur des causes generales du tumulte, & Pino de ce qui regardoit en particulier le Vice-Roy, tant à l'égard de ses actions que de la haine extréme qu'il avoit montré contre la ville.

Après donc que le Député de la Noblesse eut parlé des affaires en general, Pino representa plus particuliérement à l'Empereur la puissance & l'autorité démesurée que le Vice-Roy Don Pietro avoit usurpée, jusques à empescher les sujets de sa Majesté de recourir à sa justice : & tirant de sa poche une medaille, il la montra à l'Empereur, & lui dit, *Vôtre Majesté peut juger jusques où va l'arrogance de son Ministre, d'avoir entrepris de rendre publique une telle medaille.* D'un côté étoit la figure de Don Pietro, avec cette legende à l'entour, *Petro de Toledo Principi optimo, à Pierre de Tolede, Prince très-bon*; & au revers le même Don Pietro assis sur une chaise qui relevoit la justice tombée à terre, avec ces mots pour legende, *Erectori justitiæ, à celui qui a rétabli la justice.* Pino ajoûta qu'à la verité il avoit merité cét éloge la premiere année de son gouvernement, parce qu'il avoit effectivement rétabli la justice, qu'il avoit trouvé

trouvé opprimée, mais que le titre superbe de Prince *très-bon* convenoit seulement à des Rois & à des Empereurs, & non pas à des Ministres & des sujets.

L'Empereur prit la medaille & la regarda fixement des deux côtez sans témoigner aucune émotion, la rendit ensuite à Pino après qu'il eut achevé de parler, & ne répondit autre chose aux Députez, que les paroles suivantes. *Qu'il ne vouloit plus oüir parler des affaires de Naples, y ayant pourvû, & les ayant terminées, qu'ainsi ils pouvoient s'en retourner & dire aux Napolitains leurs Compatriotes, qu'ils eussent à obéir au Vice-Roy, que c'étoit son intention, & qu'il le leur ordonnoit.* Après quoi les Députez prirent congé & se disposerent à partir. Sur ces entrefaites arriva un Notaire nommé *Santillo Pagano*, envoyé de la Place du peuple de Naples, (c'est le lieu où s'assemblent les Députez du peuple) pour faire savoir à sa Majesté Imperiale, que le Vice-Roy, contre les privileges de la ville, avoit deposé un des élus nommé François Piatro; mais en ayant conferé tous ensemble avec le Prince de Salerne, il ne fût pas trouvé à propos de plus parler de ces affaires à l'Empereur, qui avoit declaré les avoir toutes terminées; de sorte que les Députez & Pagano reprirent le chémin de leur Patrie, pour executer l'ordre qui leur avoit été donné pour leur concitoyens.

Les Députez partent. 1548.

Cependant Charles V. ayant achevé de lire les procedures que l'Evêque Commissaire avoit faites à Naples, reconnût qu'elles contenoient plus de malice que de justice contre la

Nouvelle amnistie de l'Empereur.

la ville, de sorte qu'il jugea être plus obligé d'user de generosité & de clemence envers cette ville Capitale du Royaume, & de lui témoigner qu'il étoit bon Prince, que d'exécuter à la rigueur les procedures & de répandre le sang d'un si grand nombre de personnes, qui s'y trouvoient interessées. Il fit donc appeller le Prince de Salerne, lui mit en main une amnistie generale pour tous les Napolitains qui avoient eu part au tumulte, & lui ordonna de faire partir incessamment un Courrier pour la porter à Naples, afin qu'on l'y fit publier. Par le moyen de cette amnistie qui n'exceptoit personne, on mit en liberté tous ceux qui étoient en prison pour cette affaire, on rendit au peuple les armes & l'artillerie qui avoient été portée au Château, & on redonna à la ville l'ancien & glorieux titre de *très-fidelle*, que le Vice-Roy avoit fait effacer de tous les endroits où il étoit. Mais pour ne pas manquer à faire justice, l'Empereur se contenta pour toute peine contre les Bourgeois, pour avoir pris les armes au son de la cloche, marque publique d'une sedition, de les condamner à une amende de cent mille ducats; qui fut pourtant payée ensuite par le Royaume entier, selon la coûtume, parce qu'on avoit publié l'amnistie dans tout le Royaume, & que plusieurs du païs avoient eu part à la rebellion.

Prisonniers. 1548. Mais quand ces rumeurs furent appaisées, l'esprit du Vice-Roy ne le fût pas; car il continua toûjours à persecuter de plus en plus: & la Noblesse, & les plus considerables d'en-

d'entre le peuple. Malgré même une amnistie si generale, il ne laissa pas de faire arrêter un soir Ferrante Carrafa, Jules-Cesar Caracciolo, le Notaire Santillo Pagano, Jean Baptiste de Pino, & Placido di Sangro, qui avoient témoigné plus de zéle que les autres pour la gloire de sa Majesté Imperiale, & pour la Patrie, & qui avoient été Députez pour cette affaire, comme nous l'avons dit; il les envoya tous au Château, sans qu'il pût en alleguer d'autre raison que celle de se vanger. Il avoit bien aussi fait tout ce qu'il avoit pû pour perdre le Prince de Salerne (dequoi il ne vint que trop à bout dans la suite) envoyant informations sur informations contre lui à la Cour, par lesquelles il étoit chargé d'être le principal auteur de la sedition, & celui qui faisoit soûlever le peuple, disant que l'Empereur ne verroit jamais ce Royaume sans troubles tandis qu'il vivroit; mais ne pouvant réussir de ce côté-là, parce que l'Empereur étoit persuadé qu'il y avoit plus de passion que de verité en tout cela, il s'en prit à la plus foible partie. Le Prince de Salerne étant averti par les Napolitains qu'on avoit arrêté ces personnes, sollicita leur liberté à la Cour: mais il fallut que l'Empereur envoyât quatre ordres consecutifs avant qu'on les mît en liberté, parce que le Vice-Roy à chaque fois qu'il en recevoit l'ordre, faisoit mille injustes remonstrances; à la fin pourtant il fût forcé de les mettre en liberté.

En ce même temps on fit courir une pasquinade à Rome. On y representoit Pasquin habillé en messager, portant une lettre dont Pasquinade

le deſſus étoit tel, *à l'Illuſtriſſime Seigneur Don Pietro de Tolede, Marquis de Villefranche, Roy de Naples, recommandée & adreſſée à l'Empereur Charles V. ſon Vice-Roy.* A la verité perſonne ne pouvoit comprendre, d'où venoit tant de bonne opinion, tant de confiance que l'Empereur prenoit en Don Pietro, & tant de credit & d'autorité qu'il s'étoit acquis ſur ſon eſprit; l'ayant maintenu pendant 21. ans dans la qualité de Vice-Roy, nonobſtant les efforts de ſes envieux, & les remonſtrances continuelles par leſquelles on lui faiſoit entendre, que s'il n'ôtoit le Gouvernement à ce Miniſtre il perdroit le Royaume. Mais pourtant le Vice-Roy fût maintenu juſques à ſa mort, qui arriva en 1553. au mois d'Avril à Sienne, où il étoit allé pour ſe trouver à la guerre d'alors, & le Royaume s'eſt conſervé comme auparavant. Il eſt bien vray, que les Napolitains furent delivrez par ſa mort d'une grande écharde, car il avoit toûjours gardé une haine irreconciliable contre ce peuple, depuis que Charles V. avoit été à Naples. Tout cela fit pourtant bien voir, & l'affection que ce Prince avoit pour ſon Miniſtre, & le bonheur du Vice-Roy d'être venu à bout de ſes deſſeins, & de s'être maintenu dans ſon poſte malgré tous ſes ennemis.

Eleonor va en Flandre.

Il y avoit déja quelque temps qu'Eleonor Reine de France, veuve de François I. & ſœur de l'Empereur Charles V. avoit fait deſſein d'aller demeurer en Flandre, croyant peut-être de vivre avec plus de tranquillité dans un païs appartenant à ſon frere. Mais

d'autres ont crû qu'elle esperoit que l'Empereur ayant tant de Royaumes, d'Etâts & de Provinces, elle pourroit obtenir quelque Gouvernement, & que c'étoit là sa principale vüe, aimant beaucoup à commander; inclination naturelle aux femmes, qui voudroient bien se tirer de l'assujettissement où les Loix divines & humaines les ont mises. Qui sait même si elle ne croyoit pas pouvoir obtenir le Gouvernement du Païs-Bas ? Quoi qu'il en soit, l'Empereur ayant appris la resolution qu'elle avoit faite, en fût fort content, & lui écrivit une lettre pleine de tendresse pour la prier de hâter son voyage; il ordonna à la Gouvernante, de l'envoyer recevoir sur les frontieres, & de lui faire les mêmes honneurs qu'à sa propre personne. Il lui assigna pour demeure par provision la ville de Gand, avec tout pouvoir d'y commander. Henry II. son beau fils, lui accorda de fort bonne grace tout ce qu'elle souhaita, lui laissa sa vie durant la joüissance du Duché de Touraine, & du Comté de Poitou, & la disposition entiere de ses pierreries, or, argent, meubles; & quand elle partit il l'accompagna jusqu'à la frontiere.

Ligue entre les François & les Suisses.

Toute l'Europe admira, comme une nouveauté dans cette année, la Ligue offensive & deffensive qui se fit entre la France & les Suisses. Charles V. averti de cette negotiation, fit tout ce qu'il put pour la traverser, & les Suisses par cette même raison qu'ils le voyoient si ardant à s'y opposer, en presserent d'avantage la conclusion. Le dessein d'Henry II. étoit de se faire un appuy des

Suisses,

Suisses, & d'en tirer des Troupes pour s'en servir dans l'entreprise qu'il projettoit. Les Suisses de leur côté voyant que la Maison d'Aûtriche s'étoit renduë formidable, & craignant qu'elle ne vînt quelque jour à réveiller ses anciennes prétentions sur leur païs, comme avoient déja fait les autres Empereurs de cette Maison, trouverent à propos de se fortifier d'un côté, au cas qu'ils fussent attaquez de l'autre, par le moyen de cette Ligue. Cependant l'Empereur vint à bout d'un grand point, qui fut d'empescher les Cantons de Berne & de Zurich d'entrer dans cette Ligue, quelques sollicitations que leur en fissent les François.



LA VIE DE L'EMPEREUR CHARLES V.

III. PARTIE. LIVRE IV.

Contenant les Années 1548. & 1549.

ARGUMENT.

HEnry II. Roy de France craint Charles V. & pourquoi. Charles grand ennemi de l'oisiveté. Quel doit être le loisir des Princes. Deux Conciles en même temps; tous deux nuls. L'Electeur Maurice de Saxe refuse de se trouver à la Diete & pourquoi. Charles cherche un milieu pour contenter les deux partis sur la Religion. Articles jugez neces-

*necessaires. On publie une espece d'*Interim. *Sentiment des Catholiques là dessus. Rejetté par qui. Villes qui le refusent. On tâche de le faire agréer. Mesures prises pour bien faire administrer la justice. L'Electeur de Saxe confirmé dans son Electorat. Subsides accordez à Charles V. La ville de Constance se separe de l'Empire. Charles fait dessein de la reduire, congedie la Diete, & part d'Ausbourg. Viviez, bon soldat, s'offre pour l'entreprise de Constance. On l'attaque inutilement. Faute que firent les assiegeans avec des particularitez. L'Empereur va à Ulme. Persecute les Lutheriens. Les Suisses se plaignent de ce qu'on avoit entrepris contre Constance. Remarque sur les pretentions des Suisses sur cette ville avec plusieurs particularitez. Les Bourgeois de Constance irresolus, & divisez. Tombent en une grande perplexité de pensées. Constance prise par trahison. Chambre Imperiale de Spire, avec une remarque. Charles va en Flandre. Chose digne d'être remarquée. Grande tranquillité en Allemagne. Charles de quoi loüé. Affaires de la Boheme. Articles de paix entre le Roy Ferdinand & les Bohemiens. Dessein de Charles. Il prend la resolution d'envoyer son neveu Maximilien en Espagne. Ruygomez y est envoyé. Maximilien part pour y aller. Le Duc d'Albe. Le Prince Philippe part d'Espagne, rappellé par l'Empereur*

pereur son Pere. Par qui accompagné. Arrivée & reception de Maximilien. Comment reçû à Valladolid. Il Epouse l'Infante Marie. Départ du Prince Philippe, avec diverses particularitez. Arrive à Barcelone. Combien il y est caressé & regalé. Ordre de la Flotte qui le devoit accompagner. Son embarquement avec plusieurs particularitez. Tempeste qui survient à son embarquement, avec quelques remarques curieuses. Nouvel embarquement. Il arrive à Genes. On lui fait beaucoup d'honneurs. Il part pour Milan & y arrive. Comment il est reçû & regalé. Il continuë son voyage. Il arrive aux Païs-Bas. Il fait son entrée solemnelle à Namur. La Reine Gouvernante sa Tante le va recevoir. Il part pour Bruxelles. La Reine Eleonor lui va au devant, & lui fait un regal. Son entrée à Bruxelles. Description de la ceremonie. Avec quelle tendresse il fut reçû de l'Empereur. En d'autres lieux. Dragut-Rais Corsaire Turc, pris par Jeannetin Doria, avec plusieurs particularitez. On le tire de la chaîne, plusieurs remarques curieuses là-dessus. Barberousse le rachete, particularitez remarquables. Il retourne en Afrique. Acquiert plus de credit & de forces. Maux qu'il fait à la Chrêtienté. Mort de Paul III. Discours de Charles V. à son fils Philippe, avec plusieurs curieuses observations.

Apprehension d'Henry II. 1548.

QUoi que la Ligue qu'avoit fait Henry II. avec les Suisses, lui parût fort avantageuse à ses affaires, il ne croyoit pourtant pas que ce fût un rempart capable de le deffendre contre ce puissant ennemi, qu'il croyoit à tout moment voir venir armé contre lui. Deux choses lui faisoient craindre, non sans fondement, que Charles V. qui s'étoit declaré ennemi irréconciliable de la France, n'allât bien-tost troubler le repos de son Royaume. La premiere étoit l'affaire de Sebastian Vogelstberg. Ce brave Capitaine avoit accompagné l'année précedente le Roy à Rheims pour la ceremonie de son Couronnement, avec dix compagnies. Mais s'en étant retourné en Allemagne aprés cette ceremonie, l'Empereur le fit arrêter, lui fit faire son procez, & après quelques legeres formalitez il fut condanné à la mort, sous pretexte d'avoir contrevenu à une Loi de sa Majesté Imperiale, qui avoit deffendu à tous sujets & vassaux de l'Empire, d'entrer au service d'aucun Prince étranger, & ordonné à tous ceux qui s'y trouvoient de le quitter. Henry II. crût qu'on l'avoit fait mourir par la haine que l'on avoit pour lui, à cause du service qu'il lui avoit rendu en cette occasion, où il ne s'agissoit pourtant pas de guerre.

Autre raison.

L'autre chose qui faisoit croire à Henry II. que Charles V. avoit de mauvaises intentions contre lui étoit que selon les apparences ce Prince, qui venoit de remporter une si grande victoire sur les Lutheriens, aprés les avoir domptez & deffaits, tourneroit ses armes contre

contre la France, qu'il avoit deux fois attaquée en vain, mais contre laquelle il pouvoit esperer alors de combattre avec avantage, & de venir à bout de ses desseins. Sous ces pretextes vrais ou faux, il arma vigoureusement, fortifia toutes ses places, & redoubla ses Garnisons, particulierement en Piémont, montrant ouvertement qu'il n'avoit aucun dessein de rendre ce païs à son Prince legitime, mais de remüer ciel & terre pour recouvrer le Duché de Milan, sur lequel il conservoit toûjours des pretentions. On crût pourtant, qu'Henry avoit plus d'envie de declarer la guerre à Charles V. que Charles à Henry II. Pour moi je croi qu'ils en avoient autant d'envie l'un que l'autre.

Il fâchoit beaucoup à Charles aprés tant d'heureux progrez, & de glorieuses victoires, de demeurer à Ausbourg à rien faire, pour une Diete qui avoit fait depuis si long-temps tant de seances inutiles sur les affaires de Religion sans avoir pris aucune bonne resolution. Il est vrai que l'oisiveté est autant à charge à ceux qui ont accoûtumé de travailler, que le travail à ceux qui le font par force & qui sont accoûtumez à ne rien faire, tels que sont les Forçats & autres faineants. De la vient qu'Aristote dit *que la vie de l'homme ne consiste pas à demeurer en repos en un lieu, mais à agir & travailler en plusieurs*. L'oisiveté rend l'esprit irresolu, & indeterminé à ce qu'on doit faire, & fait mener une vie, qui n'est pas une veritable vie. Il faut pourtant distinguer entre oisiveté, & oisiveté, travail, & travail. Par exemple un Prince se divertit avec ses

Charles V. ennemi de l'oisiveté 1548.

Maî-

Maîtresses, se fatigue beaucoup à la chasse, passe la plus-part du temps en Comedies, Bals, Festins, c'est une occupation pour lui; mais une veritable oisiveté à l'égard de ses sujets; parce que la veritable occupation d'un Prince, consiste à travailler pour le bien public, & à ce qui peut être utile à son peuple. Quand il ne s'occupe pas de telles choses, ce n'est point un Prince, mais un corps sans ame. Jusques à Charles V. on n'avoit point vû d'Empereur plus vigilant que lui, ni qui aimât tant à travailler, & à s'occuper continuellement. On l'a toûjours vû sur terre comme un Mercure ayant des aîles aux pieds, pour voler de toutes parts, & comme une Syrene aîlée sur mer; ainsi il ne pouvoit que sentir beaucoup de déplaisir, de se voir renfermé dans une ville pendant tant de temps, comme un corps sans ame pour ne savoir à quoi s'occuper.

Discorde & irresolution. Cela venoit principalement de l'affaire du Concile, parce qu'au sentiment de tout le monde, & sur tout de sa Majesté Imperiale, il n'y avoit point d'autre moyen de delivrer l'Eglise des malheurs qui l'affligeoint, & de rétablir la tranquillité dans l'Allemagne, que d'assembler un Concile. Le Pape faisoit semblant de le souhaiter. L'Empereur le souhaitoit veritablement. Cependant il y en avoit deux au lieu d'un, car le Pape avec ses Prelats en tenoit un à Boulogne, & il ne vouloit absolument point qu'il se tînt ailleurs, quoi qu'il l'eût convoqué à Trente par une Bulle, où l'Empereur, avoit fait aller un grand nombre de Cardinaux, & de Prelats de ses Royaumes

mes & de ses Etâts. L'autre étoit assemblé à Trente. Le Pape protestoit contre ceux qui étoient assemblez à Trente, & les menaçoit. L'Empereur continuoit toûjours à faire ses protestations, contre tout ce qui seroit proposé & resolu au pretendu Concile de Boulogne, & le bon Henry II. Roy de France, non seulement se moquoit de l'un & de l'autre, dont aucun ne pouvoit passer pour legitime, mais il fomentoit sourdement la division, croyant qu'elle seroit favorable à ses desseins.

Cependant Maurice qui avoit été depuis peu fait Electeur de Saxe, quelques sollicitations que l'Empereur lui fît faire tous les jours de se trouver en personne à la Diete d'Ausbourg, continuoit dans son refus, & declaroit qu'il n'y iroit point, que l'on n'eût mis auparavant le Landgrave son beau-pére en liberté : & Charles n'ignoroit pas que Maurice étoit le Chef des Lutheriens, & qu'il avoit tant d'autorité sur eux, que s'il n'y venoit en personne, il seroit impossible de remedier aux affaires de la Religion & du Concile. Maurice qui le savoit aussi, ne voulût jamais promettre d'aller à Ausbourg, que l'on n'eût auparavant mis en liberté le Landgrave. Charles V. demeuroit obstiné aussi de son côté, à ne vouloir pas ouïr parler de le mettre en liberté, persuadé que si on le faisoit, il jetteroit l'Allemagne, par ses artifices, dans de plus grands troubles que les precedens.

L'Electeur Maurice. 1548.

Charles-Quint ne pouvant donc pas executer son dessein, ni témoigner le grand zele qu'il

Charles V. cherche un temperament.

qu'il avoit pour le bien public, (car veritablement il y avoit en lui plus de zele que de passion) ni souffrir que la Diete demeurât ainsi à rien faire, à cause de l'obstination de Maurice, & des differens qu'il avoit avec le Pape, au sujet du lieu où se devoit assembler le Concile (differens qui scandalisoient toute la Chrêtienté), resolût de chercher quelque temperament, qui pût au moins en quelque maniere contenter les Catholiques & les Protestans. Il tint sur ce sujet pendant plusieurs jours des conferences continüelles avec ses plus habiles, & affidez Conseillers, assistez de quelques Theologiens des plus prudens, des plus moderez & des plus doctes, (chose assez rare, que de trouver beaucoup de moderation avec beaucoup de science) Enfin aprés avoir meurement pensé à plusieurs moyens proposez, on y prit la resolution de faire un nouveau choix de neuf Theologiens des plus sages, & des plus prudens qu'il seroit possible de trouver, pour faire un Reglement sur les Disputes de Religion, auquel les deux partis se devroient conformer, jusques à ce que fût terminé le different au sujet de la ville où se devoit tenir le Concile General, qui decideroit ensuite des Articles de foy contestez. L'Empereur prit tout le soin possible de faire un choix de gens depoüillez de toute passion, & qui n'eussent d'autre dessein, que de procurer quelque repos à la Chrêtienté, tant affligée, & quelque treve à l'Eglise. Ils demeurerent tous d'accord, d'onze articles qu'on observeroit jusques à ce que par le Concile il en fût autrement decidé, qui furent les suivans.

Du

Du premier estât de l'homme devant & aprés le pêché. De la Justification. Des bonnes Oeuvres. De la confiance sur la remission des pêchez. De l'Autorité de l'Eglise & de ses ministres. Des sept Sacremens, c'est-à-dire du Bapteme, de la Confirmation, de la Penitence, de l'extrême Onction, des Ordres, du mariage même des Prestres. De la celebration de la Messe. Des prieres pour les morts. De la Communion sous les deux especes, & des Ceremonies. Articles.

On presenta ces articles à l'Empereur, mais comme il vouloit garder les apparences avec le Pape, afin de ne pas donner lieu aux Lutheriens de dire qu'on lui manquoit de respect, quoi qu'on le reconnût toûjours pour le pere commun, il lui envoya un Gentil-homme en poste, avec une copie des Articles, & une lettre de sa propre main, par laquelle il prioit sa Sainteté de vouloir les considerer & les aprouver. Le Pape les lui renvoya par le même Gentil-homme, avec deux avertissemens l'un sur l'article du mariage des Prestres, & l'autre de la communion des Laïques sous les deux especes, lui protestant qu'il ne pouvoit approuver ni l'un, ni l'autre. L'Empereur ne laissa pourtant pas de les presenter à la Diete, & de les y faire agréer; sous cette condition qu'on les observeroit, jusques à ce seulement que le Concile en eût autrement ordonné. C'est ce qu'on appella ensuite *l'Interim*, qui a tant fait de bruit dans l'Europe. Tous les Electeurs l'approuverent, & celui de Mayence Chef & President des autres, en remercia l'Empereur au nom de tous. En même temps on le fit imprimer, avec une espece de Declara-

On publie l'Interim. 1548.

claration, & on le publia en Latin & en Aleman.

Réponse aux Catholiques.

Les Catholiques en general, au moins les plus scrupuleux en murmurerent contre l'Empereur, l'accusant d'apporter des changemens à la Religion Catholique, & de vouloir changer de sa seule autorité les Decrets de tant de Synodes, Conciles, & Papes. Il fit dire pour réponse à ces plaintes, que tout ce qu'il avoit fait par la publication des articles de *l'Interim* ne regardoit aucunement les Catholiques, qui demeuroient en pleine liberté de suivre leurs anciens usages & coûtumes, mais seulement les Lutheriens, qu'il vouloit par ce moyen faire rentrer dans le bon chemin, d'où ils s'étoient égarez. Qu'il ne pretendoit pas forcer les Ecclesiastiques à se marier, & qu'ainsi ils pouvoient continuër de vivre dans le celibat s'ils vouloient; & quant à la Communion sous les deux especes, que cela ne regardoit aussi que les Protestans, les Catholiques n'étant pas obligez d'en user de la sorte. L'Empereur estoit bien fondé, puis qu'il avoit declaré dans le Decret de *l'Interim* qu'on avoit publié, *qu'il ordonnoit aux Catholiques de demeurer fermes & constans dans l'union de l'Eglise, comme ils avoient fait avant ce Decret.*

L'Interim par qui rejetté.

Quoi que *l'Interim* eût été approuvé, comme nous l'avons dit par les suffrages des sept Electeurs, cependant aprés qu'il eut été rendu public, plusieurs peuples témoignerent n'en être pas du tout contens; c'est-à-dire, non seulement les villes qui demeuroient obstinées dans leur rebellion, & particuliere-

ment

ment Constance, mais encore plusieurs autres de la haute Saxe, celles-là mêmes qui s'étoient remises sous l'obeïssance de l'Empereur sans condition, comme entre autres Strasbourg, Ulme, Norlingue, & Nuremberg en Sauabe; Breme, Lunebourg, Brunswic, Hambourg, & Hilsen en Saxe. Ce qui fâcha le plus l'Empereur, ce fut de voir que ces villes ne reffuserent pas seulement le Decret approuvé par tous les Electeurs, mais qu'elles se servirent du pretexte de ce mécontentement, pour reffuser de payer ce qu'elles avoient promis à sa Majesté Imperiale de contribüer, pour entretenir les Armées, autant qu'il seroit necessaire, jusques à ce qu'on eût rétabli la tranquillité dans l'Empire & dans l'Europe. A cela ne servit de rien l'Exemple du Duc de Pomeranie, lequel quoi que mal satisfait de *l'Interim*, & qu'il ne voulût pas l'aprouver, ne laissa pas, (afin qu'on ne le pût accuser de se servir de ce pretexte pour ne pas paier la portion des taxes qui avoient été imposées, qui se montoient à cent cinquante mille florins,) d'envoyer la somme entiere, avant que de témoigner aucun mécontentement.

Charles V. informé du double refus de ces villes, quoi qu'il en fût fort fâché, n'en témoigna pourtant aucun ressentiment que par ces paroles. *Tant plus grande sera leur honte, par la recidive dans la Rebellion, il pourroit bien arriver aussi, que les coups de foüet se convertiront en coups de bâton.* Il ne laissa pourtant pas de menager adroitement les Magistrats de ces villes, en leur faisant repre- On tâche de les faire rentrer dans l'obeïssance.

fenter, que leur defobeïffance à l'Empereur, & aux Electeurs de l'Empire, ne faifoit pas feulement du préjudice au bien public, au bon ordre, & à la tranquillité des affaires de Religion, mais encore à leurs interefts particuliers; puis qu'ils s'acqueroient la reputation d'être incorrigibles, & obligeroient l'Empereur & les Electeurs à maintenir leur autorité, & à proceder à la rigueur contre leur rebellion. Qu'ils devoient au refte avoir devant les yeux, & dans le cœur, l'exemple de Jean Frederic, & celui du Landgrave de Heffe. Quelques-unes de ces villes profiterent de ces bons avis, particulierement celles qui les reçûrent par des perfonnes defintereffées, qui leur avoient fait connoître, qu'ils ne devoient pas continüer dans leur refus, qu'il ne leur en viendroit ni bien, ni honneur, mais au contraire, qu'ils en fouffriroient du domage, & de la honte. Mais plufieurs autres perfifterent dans leur obftination, prétant l'oreille, à des gens dont on ne voit que trop dans le Monde, qui ne travaillent qu'à fomenter les divifions, & à jetter du bois au feu, pour augmenter l'embrafement, fans confiderer ce qui en peut arriver.

Reglement de Juftice.

L'Interim ayant donc été approuvé par la Diete, & l'Empereur ayant par ce moyen fait une treve aux affaires de Religion, il paffa à la propofition de l'autre chofe qu'il avoit mife au commencement fur le tapis; favoir le retabliffement de la juftice & de l'autorité des Loix, que les guerres & les divifions au fujet de la Religion avoient mifes en grand defordre. Pour cet effet il travailla

vailla à insinüer à l'Assemblée que si, pour éviter la confusion & le desordre que cause d'ordinaire la diversité d'opinions de tant de testes, on vouloit lui en donner le soin, qu'il s'employeroit de tout son pouvoir à les remettre sur un bon pied. Sachant aussi que la Chambre Imperiale estoit accablée par le trop grand nombre d'affaires, il jugea à propos, d'ajoûter encore dix nouveaux Assesseurs aux anciens, afin que les affaires fussent plûtôt expediées. La Diete approuva le dessein de l'Empereur, & on lui témoigna hautement, qu'on s'en remettoit à lui pour faire là-dessus tout ce qu'il jugeroit necessaire, chacun promettant d'être prest à contribuer à tout ce en quoi sa Majesté Imperiale les voudroit employer.

On en vint finalement au 3. article qui regardoit les interests particuliers, & que l'Empereur avoit dit qu'il falloit renvoyer à la fin de la Diete. Je dirai sur cét Article, que le nouvel Electeur Maurice, voyant que ses Envoyez n'avoient pû rien obtenir pour la liberté du Landgrave, étoit allé en personne à Ausbourg malgré les protestations qu'il avoit faites de ne le pas faire que son beau-pere n'eût été auparavant mis en liberté, croyant la pouvoir obtenir lui même par ses pressantes sollicitations. A peine y fut-il arrivé, qu'il se mit à solliciter les principaux de la Diete, de joindre leurs soins aux siens pour tâcher d'obtenir la liberté du Landgrave; mais l'Empereur les arrêta tous, en declarant, qu'il vouloit seul avoir connoissance des affaires des particuliers. Cependant il trouva à

propos, de consoler l'Electeur Maurice du chagrin qu'il avoit de ce qu'il ne pouvoit rien obtenir pour son beau-pére, par un moyen qui lui reussit fort bien. C'est qu'il voulut faire en pleine Diete la ceremonie solemnelle de l'Investiture de l'Electorat & des Etâts de Jean Frederic, qu'il lui avoit déja donnez en particulier dans le Camp devant Wittemberg, avec declaration expresse que cette Investiture seroit censée faite non seulement pour la personne de Maurice, mais de tous ses legitimes heritiers & successeurs: & qu'en cas il viendroit à en manquer, elle passeroit dans la personne & heritiers legitimes à perpetuité du Duc Auguste de Saxe. Ceremonie qui fut fort agreable à Maurice, & encore bien d'avantage au Duc Auguste son frere, ainsi ils ne parlerent plus alors de la liberté du Landgrave.

Subsides accordez 1548.

Charles-Quint voyant que tout lui reüssissoit comme il le souhaitoit, ne songea plus qu'à profiter du temps, & à gagner les esprits des Etâts pour les obliger de lui accorder un secours considerable d'argent, pour s'en servir dans les plus importans besoins de l'Empire. Il trouva de si bonnes dispositions dans la Diete, qu'on ne lui accorda pas seulement, les subsides qu'il demandoit & qui n'étoient pas peu considerables, mais qu'on y delibera de donner cent mille écus par an au Roy Ferdinand, jusques à ce qu'il feroit la paix, ou la Treve avec le Turc. La Diete donna son consentement aussi, à ce que tous les Païs que l'Empereur possedoit dans la haute & basse Allemagne, fussent compris dans l'Em-

pire,

pire, & eussent voix dans la Diete, à la charge, comme il l'offroit eux mêmes, qu'ils payeroient leur portion des subsides & depenses ordinaires, sans pourtant qu'il fût fait aucun changement à leurs Loix & Privileges. Après quoi il congedia la Diete, priant les Etâts & les Princes, de vouloir envoyer leurs Deputez au Concile, dès que les obstacles que le Pape y apportoit cesseroient.

Ces affaires eïtant terminées Charles V. resolut avant que d'aller à Spire pour y rétablir la Chambre Imperiale qui étoit en grand desordre, de se transporter à Ulme, non seulement pour y donner les ordres necessaires au Gouvernement, en deposant les Lutheriens, & établissant des Catholiques comme il avoit fait à Ausbourg, mais pour être plus proche de Constance, qui persistoit dans son obstination à ne vouloir point dependre de l'Empire, ni de l'Empereur, à mepriser les Loix de l'Empire, & le Ban dont on la menaçoit, & vouloir demeurer separée sans aucune apparence de retour. Ce qui fâchoit le plus l'Empereur encore c'est qu'elle avoit envoyé des Deputez en Suisse, pour negotier un Traité d'union avec eux, lequel une fois fait, il perdoit toute esperance de la remettre jamais dans l'obeïssance de la Maison d'Autriche, dont elle avoit dependu depuis longtemps. D'ailleurs il consideroit, qu'outre le grand préjudice que cela feroit à sa Maison, ce seroit encore un grand affront pour lui même, qu'une seule ville à sa barbe, dans sa plus grande prosperité, & le progrez de ses victoires osât se separer de l'Empire, & de

Constance se separe de l'Empire.

sa dependance, avec tant de fierté: ainsi il fit resolution de la reduire à quelque prix que ce fût. Il étoit porté à cette entreprise encore, & croyoit en venir facilement à bout, parce qu'il avoit dans la ville beaucoup de partisans entre les principaux Bourgeois, qui lui promettoient secretement, de lui aider à executer son entreprise.

Charles part d'Ausbourg. 1548.

Sur cette esperance, Charles partit d'Ausbourg au commencement d'Aoust. Il laissa pour garder cette ville deux Regimens de Madruccio, prit avec lui les autres Troupes, & s'achemina vers Ulme. Mais à peine avoit-il fait dix milles de chemin, qu'ayant mieux pensé à cette affaire, & voyant qu'il n'avoit pas besoin de tant de gens, il renvoya les Troupes Allemandes, & garda seulement l'Infanterie Espagnole, & la Cavalerie Italiene, qu'il fit loger aux environs d'Ulme. Il y avoit dans les Troupes Espagnoles un Colonel nommé *Alphonse Vivies*, né d'une mere Napolitaine, & d'un pere Espagnol, il faisoit le mêtier de la guerre depuis 25. ans, & s'étoit acquis une si grande reputation que chacun étoit étonné, qu'il n'eût pas été avancé en quelque poste plus considerable, ayant fait tant de belles actions; & il étoit si estimé de chacun & particulierément de l'Empereur, qu'on croyoit que quelque entreprise qu'il fît elle ne pouvoit manquer de réussir entre ses mains.

Vivies s'offre pour l'entreprise de Constance.

Ce brave homme ayant remarqué que Charles en vouloit à Constance, & qu'il avoit des-

dessein d'exposer sa personne à cette entreprise, resolut de l'en détourner. Pour cét effet il lui demanda une audience, & le pria de ne vouloir pas se servir de son glorieux nom, ni de son bras invincible, pour une entreprise, dont un simple soldat pouvoit venir à bout, mais de lui en donner la commission à lui-même. L'Empereur avoit si bonne opinion de lui, qu'il ne fit aucune difficulté de lui accorder sa demande. Ce qui faisoit croire à Vivies qu'il seroit aisé de se rendre maître de cette ville, étoit qu'il savoit qu'il y avoit grand nombre de gens qui soûtenoient le parti de l'Empereur, & qu'il crût qu'on ne verroit pas plûtost approcher ses troupes, qu'on courroit lui en ouvrir les portes. Vivies plein de cette esperance; après avoir pris ses mesures, & communiqué son dessein à l'Empereur, se mit en chemin une nuit avec 2000. hommes de pied Espagnols, & 3000. hommes de cheval Italiens, qui avoient ordre d'obéïr exactement à ce Commandant. Les Magistrats de la ville avertis de la marche de ces Troupes, ou comme d'autres disent, du dessein même, ayant assemblé les plus zélez & ardens deffenseurs de la liberté, se jetterent sur les partisans de l'Empereur, les traiterent de traîtres, & d'ennemis de la Patrie, & les livrerent cruellement à la fureur du peuple, qui en semblables occasions n'a ni sens, ni moderation; de sorte qu'il y en eut de tuez, d'autres furent mal traitez, & presque tous mis en prison, jusques à ce qu'on eût le temps d'en faire les informations necessaires. Mais cependant

tous sans excepter les femmes, prirent la resolution de se deffendre jusques à la derniere goute de leur sang.

Constance inutilement attaquée.

Vivies qui ne savoit pas ce qui se passoit dans la ville, dont les portes étoient fermées, croyant trouver la place dépourvüe, & que les Partisans de l'Empereur faciliteroient son entreprise, partit au point du jour, & s'étant approché d'une des portes de la ville, se mit à faire beaucoup de bruit à dessein d'éveiller ceux qui étoient dedans. Les Bourgeois avertis que les ennemis vouloient forcer la ville, coururent vigoureusement aux murailles & aux portes, pour repousser l'ennemi. Ulloä dit, que les Partisans de Charles V. intimidez par le Magistrat, & se repentant d'avoir pris le parti de l'Empereur contre leur patrie, se joignirent aux autres Bourgeois & firent merveilles pour sa deffense. Le combat dura pendant plus de trois heures, jusques à ce que les Espagnols fatiguez, & voyant qu'ils avoient perdu beaucoup de gens, & même Vivies leur Commandant, prirent la resolution de se retirer. On dit qu'il fut tué d'un coup d'arquebuse, qui lui perça le corps de part en part; d'autres assurent, qu'il fut tué par mégarde par un de ses propres soldats. Il y a même des Historiens, qui parlent diversement de Vivies, qui le font passer pour un homme de peu de courage, & qui n'avoit d'autre merite que le seul bonheur de plaire à Charles V. Il n'y a pourtant pas d'apparence que l'Empereur eût si mal placé son estime.

Quoi qu'il en soit, Vivies fut tué par un mal-

malheureux coup, & à son côté son fils aîné. Il y eut aussi plusieurs autres morts & blessez en cette occasion, aussi bien que du côté des Bourgeois de Constance qui eurent leur part des coups. On tient pour assuré que si Vivies eût eu plus de troupes avec lui, comme c'étoit l'intention de l'Empereur, il seroit infailliblement venu à bout de son entreprise, parce qu'on auroit pû attaquer la place par plusieurs côtez à la fois, à quoi n'auroient pas pû resister les habitans de la ville. On accuse toûjours Vivies de deux choses; premierement de s'être trop confié sur les partisans de l'Empereur qui étoient dans la place, & de n'avoir pas pris avec lui des forces suffisantes pour attaquer la ville sans avoir besoin de leurs secours Imperiaux, en cas qu'ils vinssent à lui manquer, étant de sa prudence de compter que cela pourroit bien arriver. L'autre faute est, qu'il fût aveuglé par la vanité, de pouvoir executer cette entreprise avec si peu de gens, mais encore plus par l'avidité de pouvoir saccager une si riche ville avec peu de soldats, afin d'avoir une plus grande part à ce riche butin, & de prendre pour lui-même ce qu'il y auroit de plus précieux. Toûjours est-il certain, que cette entreprise fût, selon toute apparence, & mal conçûë, & mal conduite.

Charles-Quint fut extrémement fâché du mauvais succez de cette entreprise, tant à cause de la perte d'un aussi grand Capitaine qu'étoit Vivies, qu'il estimoit beaucoup, que pour le peu d'honneur qu'elle lui faisoit à lui-même. *Charles V. persecute les Lutheriens d'Ulme.*

même. Pour sauver les apparences, & faire voir qu'il n'étoit pas allé à Ulme, pour faciliter l'entreprise de Constance, mais seulement pour y regler les affaires de Religion; & pour gagner l'affection du peuple, dont plus des six parts étoient Catholique, il ôta toutes les charges aux Lutheriens, & les redonna aux Catholiques : & non content de cela, il fit prendre tous les Ministres Lutheriens, les fit conduire ignominieusement par toutes les rües de la ville, où l'on excitoit les enfans à leur dire des injures, & à leur jetter de la boüe. Son Confesseur lui faisoit faire cela, pour ôter, disoit-il, à la Cour de Rome & autres Catholiques tout pretexte de soupçonner, qu'il eût dessein en publiant l'*Interim*, de favoriser les Lutheriens, puis qu'en faisant cela, il feroit voir qu'il avoit de l'aversion & de l'horreur pour eux.

Les Suisses se plaignent.

Il y avoit un article dans la Ligue, que l'Empereur avoit faite avec les Suisses, & qui fût ensuite plus amplement confirmée par Charles V. & toute la Maison d'Aûtriche, qui portoit expressement, que l'Empereur, ni autre Prince de la Maison d'Aûtriche ne pourroit sous quelque pretexte, ou raison que ce fût, faire approcher les troupes de Suisse plus près que de vingt mille d'Italie. En vertu de cét article les Suisses ayant sçû l'attaque que l'Empereur avoit donnée à Constance, ville qui touche leurs frontieres, s'en plaignirent fortement, pretendant, comme il étoit vray, que l'Empereur avoit rompu par cette entreprise la Ligue qu'ils avoient faite avec la Maison d'Aûtriche. Ainsi se trouvant assem-

assemblez le jour qu'ils reçûrent cette nouvelle, ils ordonnerent à leurs Députez qui étoient encore à Ausbourg, de s'en revenir chez eux, & en même temps ils députerent deux de leurs meilleures testes à Constance, pour tâcher de conclurre l'union, ou plustôt l'incorporation de cette ville, que l'on négotioit déja depuis quelque temps avec les Cantons, comme nous l'avons dit. Ils firent dire aussi fort hardiment à l'Empereur, qu'ayant rompu la Ligue qu'il avoit faite avec eux, par l'entreprise de Constance, les Cantons ne pretendoient plus qu'elle subsistât.

Je ne sçai s'il me sera permis de faire ici une petite digression, & de m'éloigner d'un siecle & demi de la suite de mon Histoire, pour remarquer la grande difference qu'il y a entre ces venerables barbes que portoient les Suisses au temps de Charles V. & ces petites moustaches à la Françoise, que portent aujourd'huy ceux qui vivent pendant le Regne de Loüis XIV. Alors ils bravoient un Empereur si puissant, si victorieux, & si bien armé, au lieu que depuis 25. ans les Cantons ont été méprisez, mal traitez, & offensez par ce Prince, pendant même qu'il étoit accablé par la guerre que lui faisoient tant d'ennemis, sans qu'ils ayent seulement osé pousser un soûpir pour se plaindre. Ce Monarque envoye douze de ses Gardes enlever un François dans les terres du Canton de Berne, qu'il fait ensuite rompre tout vif à Paris; mais que disent les Suisses là-dessus? *dormiunt in somno pacis, ils dorment d'un sommeil de paix.*

Observation sur les Suisses.

Ce même Prince malgré trois Traitez conclus & renouvellez plusieurs fois entre le Roy Catholique & les Cantons, pour la défense de la Bourgogne, & de la Franche Comté, la prend deux fois avec une puissante Armée, & la garde à la seconde, & les Suisses que font-ils? *ils dorment d'un profond sommeil de paix.*

Autre. Qui est aussi celui, qui pendant trois ans a fait bâtir la Citadelle imprenable d'Hunninghen, aux portes de Bâle, & à la portée de son Canon? Cette forteresse, dis-je, qui n'a été faite que pour mettre un frein à la bouche, & des chaînes aux mains des Cantons. Qui est-ce qui l'a faite bâtir? Est-ce le Roy de France, ou les Suisses? *Ils dorment d'un profond sommeil?* Qui a pris Strasbourg après que la paix eût été concluë à Nimegue, ville où il y avoit 300. Suisses en garnison, & avec laquelle les Cantons avoient fait un Traité, par lequel ils s'étoient obligez de la deffendre par leurs armes de tout leur pouvoir? Cependant qui est celui qui l'a prise & qui la tient encore aujourd'huy? c'est le Roy de France. Et les Suisses? *Ils dorment d'un profond sommeil.* Qui a mis un Resident à Geneve, ville, comme tout le monde sçait, qui est une clef de la Suisse, & une porte par laquelle on peut faire beaucoup de bien, ou beaucoup de mal à toute l'Allemagne? Qui, dis-je, y a établi un Resident, contre l'ordre & la coûtume ancienne? Le Roy de France. Et les Suisses? *Ils dorment d'un profond sommeil.* Mais quand se reveilleront-ils donc? Lors qu'on leur aura mis au col les

chaînes,

chaînes; qu'ils ne portent encore qu'aux pieds & aux mains. Quelle difference si digne de pitié entre les Suisses du temps de Charles V. & ceux qui vivent aujourd'huy, comme sous le joug de la France; mais revenons à la suite de nôtre Histoire.

Les Bourgeois de Constance incertains & divisez.

L'arrivée des Envoyez des Cantons mit en grande perplexité les Bourgeois de Constance, & les surprit beaucoup, car après ce qui s'étoit passé, à l'égard de la liberté où leur ville s'étoit mise, & de l'avantage qu'ils avoient eu sur l'entreprise de l'Empereur, en un temps où il sembloit qu'ils ne pouvoient manquer de perir, ils s'étoient persuadez de ne trouver dans la ville que réjoüissances & feux de joye. Mais voyant qu'ils n'y trouvoient que des gens qui ne vouloient prendre aucune bonne resolution, ils s'en retournerent au bout de deux jours. Les Bourgeois de Constance consideroient qu'ils étoient voisins d'un Empereur tel que Charles V. puissant & victorieux, & qui avoit des Armées innombrables. L'avantage qu'ils avoient remporté sur ses gens ne les empêchoit pas de considerer, avec quelle diligence & quelle hardiesse on avoit envoyé si peu de gens, pour donner un si terrible assaut à leur ville, & que si une poignée de soldats avoit entrepris une chose si difficile, que l'on avoit tout à craindre, du grand nombre de troupes qu'il étoit en état d'y envoyer. Ils ne pouvoient enfin croire sinon que l'Empereur n'en voudroit pas avoir le dementi, & qu'il voudroit reparer l'affront qu'il avoit reçû, & il y avoit assûrement beaucoup d'apparence en tout cela.

Enfin

Combien étonnez.

Enfin ils tomberent dans un tel étonnement, que loin de faire des réjoüissances pour la victoire qu'ils avoient remportée, ils ne se mirent pas même en disposition de recourir à Dieu, pour lui en rendre graces par des prieres devotes. Ce qui causa une grande division entre la Noblesse & le Peuple, qui ne pouvoit souffrir de voir les Nobles si consternez, & ceux-ci craignant quelque sedition se tenoient clos & couverts. Mais le plus grand mal vint de la division de ceux qui avoient le Gouvernement en main. Les uns étant d'avis de suivre l'exemple de tant d'autres villes d'Allemagne, qui avoient recouru à la grace de l'Empereur après leur revolte, disant qu'il valoit bien mieux dans une si dangereuse tempeste chercher de bonne heure quelque port où l'on pût éviter le naufrage, en se remettant sous l'obéissance de l'Empereur, que de s'exposer à perir manifestement. Les autres méprisoient ces avis, qui étoient pourtant sages, & les traitoient de lâches & poltrons, disant qu'il valoit mieux mourir glorieusement en deffendant la liberté de la Patrie, que de se mettre volontairement un pesant joug sur les épaules, estant certain que l'Empereur ne leur pardonneroit jamais, que sous de rudes conditions, & en leur imposant des Loix fâcheuses. C'étoit l'ambition d'exercer une Magistrature souveraine & indépendante, qui les faisoit parler de la sorte. Les Marchands, qui étoient en grand nombre, étoient de l'avis de ceux qui vouloient qu'on recourût à l'Empereur, d'autant plus, qu'ils auroient esté obligez, pour

con-

conserver leur liberté, de faire de plus grandes dépenses qu'aucune autre ville Imperiale.

Charles, qui avoit resolu de reduire Constance à quelque prix que ce fût, & qui cherchoit les moyens les plus propres d'en venir à bout, ayant apris la division des Bourgeois de la ville, crût qu'il ne falloit pas perdre l'occasion d'en profiter : & comme il voyoit bien qu'il ne pouvoit alors y employer ses forces & l'attaquer ouvertement, il voulut s'en rendre maître par artifice. On chargea de cét employ Antoine Perrenot Evêque d'Arras, fils de Granvelle premier Ministre de l'Empereur. Celui-cy se servit d'un Capitaine de Cavalerie qui étoit au service du Roy Ferdinand, & qui avoit une sœur mariée à Constance avec le nommé Vandermit, qui menagea fort secretement un Traité avec quelques-uns des principaux Bourgeois de la ville, qui portoit, qu'en un tel jour on feroit tenir un bon nombre de gens armez aux environs de la ville, qui devoient y entrer par la porte du grand Lac, ce qui fut heureusement executé. Les conjurez s'étant trouvez au temps marqué à cette porte, dont ils se rendirent maîtres, l'ouvrirent aux gens de l'Empereur, qui reduisit ainsi sans y avoir perdu un seul homme cette ville, qu'il muguettoit depuis si long temps. Ainsi arrive-t'il souvent, que l'on vient plus facilement à bout de ses desseins, en gagnant du temps, & temporisant, qu'en agissant avec précipitation. Charles fut ensuite à Constance, y changea la Magistrature, y laissa une bonne garni-

Constance prise par trahison. 1548.

garnison, & après avoir donné les ordres necessaires, s'en retourna deux jours après à Ulme.

Charles V. envoye des Ambassadeurs en Angleterre.

La reduction de tant de villes avoit rendu l'Empereur si puissant & si redouté, que ceux qui avoient dessein de l'attaquer en perdirent l'envie, s'estimant heureux de se tenir sur la deffensive, quoi qu'ils ne laissoient pas de chercher les occasions de l'attaquer. Mais Charles-Quint se voyant maître de Constance, travailloit de mieux en mieux à l'établissement de ses affaires, sans guere penser à ses ennemis. Quoi qu'il n'ignorât pas que les Anglois haïssent naturellement les François, & que leur amitié lui fût toûjours suspecte, il ne laissa pas de trouver à propos d'envoyer une Ambassade solemnelle en Angleterre, pour établir une bonne union entre les Royaumes d'Espagne, les Païs-Bas, & l'Angleterre, croyant que quand cette Ambassade ne réussiroit pas autrement, elle seroit du moins capable de donner de la jalousie à la France; en quoi il ne se trompa pas, car les François en furent beaucoup allarmez. Il choisit pour Ambassadeur Maximilien fils du Comte de Buren, homme de grand esprit, genereux, riche, magnifique, & tel qu'il le falloit effectivement, pour se faire estimer & honorer des Anglois, qui aiment à voir dans leur païs des étrangers qui ayent de pompeux équipages.

Chambre de Spire.

Le 21. Septembre Charles V. partit d'Ulme pour Spire, en dessein de reparer les desordres arrivez à la Chambre Imperiale, comme il l'avoit promis à la Diete, afin que lui don-

donnant plus d'autorité qu'elle n'avoit jamais eû, il lui fût plus aisé d'obliger chacun à payer ce qu'il devoit pour les affaires de l'Empire, plusieurs refusant, sous pretexte des dommages soufferts par les guerres precedentes, de payer ce à quoi ils avoient été taxez. Il voulut aussi s'assûrer des païs qui avoient le plus de besoin, d'être retenus par le frein d'une bonne garnison. Pour cét effet, il fit passer en Italie la Cavalerie Italienne, & les deux Regimens Espagnols en Aûtriche vers les Frontieres de Hongrie, & dans l'Etât de Wittemberg, & garda le reste de ses Troupes auprés de lui, & pour la garde de Jean Frederic, & du Landgrave. Il demeura quinze jours à Spire, pour y donner les ordres necessaires au rétablissement de la Chambre Imperiale, & la mit en tel estât par son autorité & son grand jugement, que l'on ne l'avoit jamais vûë jusques là, ni en meilleur ordre, ni plus autorisée.

L'Allemagne joüissant alors d'une entiere tranquillité, Charles fit resolution d'aller en Flandre, afin d'être mieux à portée pour attaquer la France, s'il étoit necessaire, & de pourvoir à ce qui pouvoit arriver. Il se fit suivre par Jean Frederic, & par le Landgrave Philippe. On le reçût à Bruxelles avec de grands témoignages de joye, aussi les Flamands l'aimoient ils beaucoup. Quelques jours après, il envoya le Landgrave en prison dans la Citadelle d'Audenarde, escorté par deux cens Espagnols, commandez par Don Jean de Guevara. Un mois après on le transfera dans la Citadelle de Malines, avec

Charles V. part pour la Flandre.

la

la même escorte, où il demeura jusques à ce qu'il fût mis en liberté, comme nous le dirons en son lieu. Quant à Jean Frederic, l'Empereur voulut, qu'il le suivît par tout où il alloit, sous bonne garde.

Chose digne de remarque.

Combien de fois les hommes ne se trompent-ils point dans leurs Jugemens ! On croyoit par tout, & sur tout en Turquie, qui en avoit été instruite par les Chrêtiens, que l'Allemagne ; à cause des divisions au sujet de la Religion, se trouvoit en si grand desordre, & en si miserable estât, que Charles V. n'y pourroit jamais jouïr d'aucun repos. Ceux qui connoissoient l'autorité, la puissance, les Armées, les alliances, le Jugement & le courage de Jean Frederic, n'en doutoient pas, sur tout lors qu'ils le virent à la teste de cent mille combattans, & jusques à vingt villes d'Allemagne, revoltées contre l'Empereur. Où trouver donc de l'argent, & des Troupes pour faire la guerre ? Le moyen de pouvoir jamais accorder un Instrument, composé de tant de cordes si differentes tel, qu'est l'Allemagne? où sera le Maître de Musique capable de le faire?

Tranquillité de l'Aellmagne.

Cependant dans ce même temps où l'Allemagne étoit le plus en desordre. Lors que la Puissance ou plûtôt la fierté de ceux qui en étoient les Chefs, ne passoit plus pour presomption, mais pour une raison bien fondée dans l'un & dans l'autre parti. Lors que selon toutes les apparences humaines, il sembloit que toutes les forces de la Chrêtienté, étoient incapables de resister à celles des Lutheriens. Lors que les affaires sembloient

bloient desesperées & sans remede, en ce même temps-là, ou du moins fort peu aprés, voilà l'Armée des Lutheriens deffaite, ses deux Principaux Chefs prisoniers. L'Ordre rétabli mieux que jamais dans la justice. Les villes reduites à l'obeïssance de l'Empereur, & pacifiées. Les peuples de l'un & de l'autre parti contens & satisfaits, & toutes choses en tel estât, que l'on ne se souvenoit pas, & qu'on ne trouvoit même pas dans l'Histoire que l'Allemagne, ce grand Corps, composé de tant de testes, & de membres, & par consequent si sujet à la discorde & à la desunion, se fût jamais vûe dans une si grande paix & tranquillité, qu'elle l'étoit en cette année 1548. Mais d'où viennent tous ces miracles? De la Providence de Dieu, disent les Theologiens, il est vray; mais aussi humainement parlant du bon sens, de la bonne conduite, de la prudence, de l'habileté, du courage, & de la bonne fortune de l'Empereur, qui selon toutes les apparences, ayant des forces beaucoup inferieures, à celles de ses ennemis devoit succomber & perir dans cette occasion.

Trois fois l'Empire s'est vû prest à perir, & trois fois Charles V. l'a retabli dans sa tranquillité, deux fois par son autorité bien menagée, & une fois par la valeur de son épée. Qui auroit jamais crû, qu'il eût pû obliger les Electeurs Palatin, de Saxe, & de Brandebourg, & tant d'autres Princes & Etâts Protestans d'envoyer leurs Deputez au Concile de Trente? Cependant avant que de partir d'Ausbourg, cela lui fut promis, & il en donna

Charles V. loüé.

donna avis au Pape par le moyen du Cardinal Madrucci. Jules Cesar, dont les Commentaires sont connus de tout le monde, fut dix ans à subjuguer la France, & les Romains presenterent de grands Sacrifices à leurs Dieux, lors que cét Empereur eut passé le Rhin, & qu'il se fut approché de quelques journées de l'Allemagne. Les Histoires de cette considerable partie de l'Europe, aussi bien que celles de Charlemagne, rapportent, que ce glorieux & formidable Empereur employa trente ans, & perdit je ne sçai combien d'Armées avant que de pouvoir reduire la seule Saxe ; au lieu que l'Empereur Charles V. s'en est rendu maître dans l'espace de trois mois, & fait son Prince Prisonier, & qu'en moins d'un an, il a soumis à son obeissance toute l'Allemagne. Voilà des exemples aussi rares que surprenans, de veritables prodiges de la vie de Charles V. & que l'on peut appeller tels, sans craindre de passer pour flatteur.

La Boheme.

On croyoit que la revolte de la Boheme ne s'appaiseroit jamais, & déja on faisoit des gageures, que ce Royaume seroit perdu sans ressource pour la maison d'Aûtriche ; mais ceux qui les faisoient ne connoissoient ni le bon sens, ni la valeur de Charles V. & n'avoient pas assez consideré sa bonne fortune. Il est certain, quelques grands secours que l'Empereur eût donnez au Roy Ferdinand son frére, pour reduire les Bohemiens, & pour ne pas parler de ceux qu'il envoya en Hongrie, que la victoire qu'il remporta contre les Lutheriens, y contribua plus que l'Ar-

l'Armée qu'il y avoit envoyée, car cette victoire allarma tellement les Bohemiens, que dès lors ils chercherent à faire leur paix avec le Roy Ferdinand. L'Empereur cependant avoit declaré qu'il ne quitteroit point l'Allemagne, qu'elle ne fût entierement tranquille, aussi bien que la Boheme qui en est un membre si considerable : de sorte qu'il travailla à la reconciliation, & à la soumission des Bohemiens, & le Traité en fût conclu au mois d'Aoust suivant (d'autres disent au mois de Juillet) en presence de l'Empereur, sous les conditions suivantes.

ARTICLES

De la paix accordée aux Bohemiens par le Roy Ferdinand.

I. *QU'ils romproient les Seaux de la Ligue qu'ils avoient faite dans la premiere Diete du Royaume.*

II. *Qu'ils remettroient dans le Conseil du Roy tous leurs Privileges, afin qu'il les reformât, & les mît en tel estât qu'il lui plairoit.*

III *Comme aussi, tous les Privileges des Charges & Communautez, pour être revûs & corrigez.*

IV. *Qu'ils laisseroient au Roy la liberté entiere*

entiere de jouïr de tous les revenus des Châteaux qui lui appartenoient en propre.

V. *Qu'ils remettroient encore toutes les Lettres & écritures au sujet de la Ligue, qu'ils avoient faite avec Jean Frederic & autres.*

VI. *Que le service de la* Serrossa *qu'ils avoient accordé à sa Majesté pour trois ans seroit perpetuel.*

VII. *Qu'ils remettroient dans les Arsenaux de sa Majesté toute leur artillerie, & toutes les munitions de guerre.*

VIII. *Que tous les Bourgeois de quelque qualité ou condition qu'ils fussent, seroient obligez de porter dans le même Arsenal, toute sorte d'Armes qu'ils pourroient avoir dans leurs maisons, hors les épées.*

Desseins de Charles V. 1548.

CHarles V. se voyant ainsi sans ennemis découverts, & l'Empire entier reduit à son obeïssance, voulût avoir la satisfaction de voir Philippe son fils qu'il souhaitoit de faire connoître, à ses Etâts d'Italie & des Païs-bas, & l'avoir auprès de lui pendant quelque temps, pour avoir l'œil sur son education, & l'instruire de tout ce qu'il jugeroit necessaire selon son experience. Mais il ne savoit comment s'y prendre, parce que les Espagnols auroient trouvé mauvais qu'on leur eût ôté ce Prince qui les gouvernoit, sur tout si on eût mis en sa place quelque étranger auquel ils ne se seroient pas volontiers soumis. Aprés avoir bien pensé à trouver un moyen qui lui fût agreable

&

& qui contentât les Espagnols, il en trouva un très-propre.

Il avoit presque toûjours eu auprès de lui, Maximilien son neveu, & fils aîné du Roy Ferdinand son frere, qui étoit encore jeune, mais fort sage, & qui avoit si bien profité à l'école de son Oncle, qu'il le jugea capable de gouverner le Royaume. Il resolut donc de l'envoyer en Espagne pour gouverner en l'absence de son Cousin: & pour tenir mieux unies les deux branches de la maison d'Aûtriche en Allemagne, il voulut marier son neveu Maximilien, avec Marie sa fille aînée, mais comme ils étoient germains, il fallut recourir à la dispense du Pape qu'il obtint facilement.

Il envoye son neveu en Espagne.

Depuis la fin de l'année derniere, le Prince Philippe avoit envoyé Ruigomez de Selva en Allemagne, pour feliciter de sa part l'Empereur son pere de la glorieuse victoire qu'il avoit remportée sur ses ennemis. C'étoit un Gentil-homme Portugais d'origine, & d'une des plus anciennes familles du Royaume, homme d'un âge meur, grand soldat, grand Politique, curieux des belles lettres, grand amateur de l'Histoire, capable des grandes affaires, d'une fidelité incorruptible, ayant des manieres Nobles; en un mot tel qu'il y avoit peu de gens qu'on lui pût comparer. Il étoit allé de Portugal en Espagne, en qualité de page de l'Imperatrice Isabelle: mais Charles V. ayant connu ses bonnes qualitez, l'éleva peu à peu aux plus grands emplois, jusques à le faire Duc de Pastrano; & par le moyen de sa femme, il devint aussi Prince de Milet en Calabre.

Ruigomez.

L'Em-

Il part pour Espagne. 1548.

L'Empereur le renvoya en Espagne, pour y porter la nouvelle du voyage que devoit faire Philippe en Allemagne, & Maximilien son neveu en Espagne, pour la gouverner en la place de son cousin, se marier avec l'Infante Marie, & d'ailleurs encore pour préparer toutes choses pour le voyage du Prince Philippe, qu'il devoit accompagner, comme son Principal Conducteur; ainsi ayant pris congé de l'Empereur à Bruxelles, il alla en Espagne par le chemin le plus court, & avec peu de suite.

Le Duc d'Abe va en Espagne.

Peu de jours aprés Charles V. voyant toute l'Europe tranquille, qu'il n'y avoit plus aucune apparence de guerre, & qu'ainsi il n'avoit pas besoin de retenir auprès de lui Don Ferdinand Alvarez de Tolede Duc d'Albe grand Chambellan de sa maison, Capitaine de ses Gardes, & son Lieutenant General, duquel la valeur à la guerre, & la prudence dans le Conseil, se disputoient à qui l'emporteroit, jugea necessaire de l'envoyer en Espagne, afin que conjointement avec Ruigomez ils fissent tous les préparatifs necessaires, pour l'entrée de Maximilien, pour la celebration de ses noces, & pour regler la Cour du Prince Philippe, à la maniere de celle des Ducs de Bourgogne, & semblable à celle qu'avoit eu l'Empereur Charles V. & ils devoient tous deux accompagner Philippe dans son voyage. Le Duc n'eût pas plûtôt reçû cét Ordre, qu'il partit en poste, avec peu de suite afin de faire plus de diligence, avec son fils D. Antonio de Tolede, que l'on avoit fait grand Ecuyer du Prince.

Ruigo-

Ruigomez arriva en Espagne six jours auparavant, aportant ces nouvelles, qui furent très-agreables au Prince, non seulement à cause du mariage de Marie sa sœur, & de la venüe de Maximilien, mais sur tout parce qu'il auroit occasion d'embrasser l'Empereur son Pere, & de voir les Païs-Bas; ce qu'il souhaitoit avec beaucoup de passion. Ensuite arriva le Duc d'Albe, portant des ordres nouveaux de faire celebrer au plûtôt les Noces de Maximilien avec Marie, & de faire partir incessamment le Prince Philippe, qui ne demandoit pas mieux. Ainsi Ruigomez & le Duc d'Albe qui avoient la principale inspection sur ce voyage, & sur la maison du Prince, firent toutes les diligences possibles pour tout ce qui en dépendoit. Ils ne trouverent aucune difficulté que pour le choix des personnes qui devoient accompagner le Prince, parce que presque toute la Noblesse de Castille & d'Arragon s'offroit.

On presse le voyage de Philippe.

Le Prince Maximilien partit de la Cour de l'Empereur, accompagné du Cardinal Madrucci, que l'on appelloit le Cardinal de Trente, parce qu'il en étoit Evêque; du jeune Duc de Brunswic, du Comte de Mansfeldt, & de 30. Gentils-hommes partie Flamands, & partie Allemands & plus de 40. Domestiques. Cependant l'Empereur avoit donné ordre au Prince Doria, de tenir une Escadre de Galeres preste, sur laquelle il s'embarqua, aprés avoir reçû toute sorte d'honneurs de la Republique, & de raffraîchissemens pour sa Cour. Doria l'accompagna dans ce voyage. Maximilien qui n'avoit pas accoûtumé la mer,

Maximilien part pour l'Espagne. 1548.

se trouva d'abord incommodé par un petit vent contraire qui commençoit à se renforcer; il ne laissa pourtant pas de dire, *que cela n'étoit rien & que s'il avoit du mal, il n'avoit pas de peur*. Le Prince Doria accoûtumé aux plus grandes tempestes lui disoit sur cela, *que son Altesse se pouvoit donc consoler, parce que le Cardinal de Trente tout au contraire de lui, avoit plus de peur que de mal.* Bien-tôt aprés le vent changea & devint favorable, mais un peu violent. Doria commanda qu'on mît toutes les voiles. Maximilien demandant pourquoi mettre tant de voiles par un si gros vent, Doria lui répondit en Espagnol, *à mas fortunas mas velas*, c'est-à-dire, *selon le vent la voile*.

Arrivée & reception.

Maximilien estant arrivé à Barcelonne, y trouva Don Pietro di Cordoüa qui étoit là de la part du Prince Philippe, avec une suite magnifique pour le visiter & se rejoüir de son arrivée; il y trouva encore Don Diego di Cordoüa, qui y étoit aussi de la part de l'Infante Marie son Epouse pour le même sujet. Maximilien leur fit un accueil plein d'affection. Il demeura deux jours dans cette ville, où la Regence lui fit une entrée pompeuse, & le regala magnifiquement. Ensuite il partit pour Valladolid où il fût, accompagné de beaucoup de Noblesse & de deux cens Gardes à cheval. Là etoient le Prince Philippe, & l'Infante Marie sa sœur. Don Pietro Hernandez de Velasco Conestable de Castille, fut envoyé pour le reçevoir à l'entrée du Royaume, avec un équipage magnifique & l'accompagner jusques au Royaume d'Arragon. Le Prince Philip-

Philippe lui alla au devant jusques à Olivarez, vingt quatre milles de Valladolid, accompagné du Duc d'Albe, de cinquante Comtes, Marquis, ou Grands, & cent Gardes à cheval. On admira les caresses & les embrassades reïterées que se firent reciproquement à leur entrevüe ces deux Princes Cousins Germains & beaux freres; ils ne furent guere plus d'une heure ensemble pour cette premiere fois, parce que le Prince Philippe étoit préssé de s'èn retourner, pour se preparer à recevoir Maximilien à Valladolid, où on se disposoit à lui faire une magnifique entrée.

Son entrée à Valladolid. 1548.

Le lendemain matin Maximilien parût habillé à l'Espagnole, aussi bien que le peu de Gentils-hommes & de Domestiques qu'il devoit retenir à son service, parce que par ordre de l'Empereur sa Maison devoit être composée d'Espagnols pour la pluspart. Les Espagnols furent ravis de voir l'honneur que Maximilien commençoit à faire à leur Nation, ce qui lui acquit leur amour & leur estime. Comme il approchoit de Valladolid, il rècontra à un mille de la ville le Prince Philippe qui lui étoit allé au devant accompagné de plus de cent Comtes, Marquis, Chevaliers de l'Ordre, & Grands, tous magnifiques en habits & en Livrées, & cette entrevüe fut admirée des étrangers. Les deux Princes se firent beaucoup de civilitez sur le pas, Maximilien comme plus jeune dit qu'il ne vouloit pas prendre la droite, mais Philippe l'obligea à la prendre. Les milices du païs les mieux faites & les mieux vetües qu'on pût

trouver furent mises en haye, depuis le lieu où se rencontrerent les deux Princes jusques au PalaisRoyal. On ne pouvoit rien voir de plus pompeux que cette entrée, on n'entendoit que descharges de Canon, & de mousqueterie, son de cloches, acclamations, & comme la nuit approchoit, on mit des illuminations aux fenêtres.

Il visite son Epouse. Dés que Maximilien fut descendu de cheval, il courût rendre visite à son Epouse dans son appartement, qui touchoit celui qu'on avoit préparé pour lui. Ils s'embrasserent & se donnerent beaucoup de marques de tendresse, & lors que le Prince fut prez d'elle, elle lui dit de fort bonne grace en Espagnol, *& où est donc le Prince Maximilien mon époux ? Le voici*, lui répondit Maximilien. *Comment repartit-elle, l'Empereur mon pere m'a écrit qu'il m'avoit mariée avec un Allemand, & vous êtes Espagnol? Je m'estime si heureux*, lui repliqua Maximilien, *d'avoir pour épouse une Espagnole, que j'ay oublié que je suis Alleman.* Le Prince Philippe qui étoit present, prit alors la parole & leur dit que ce n'étoit là qu'un échange, parceque si Maximilien étoit venu en Espagne pour se faire Espagnol; il s'en alloit lui en Allemagne pour se faire Alleman. Ces réponses si gentilles d'une jeune Princesse, & de ces jeunes Princes, plûrent beaucoup à ceux de l'une & de l'autre Nation qui étoient à l'entour, aussi furent-ils applaudis de tous, ce qui ne fit pas de déplaisir, à mon avis aux jeunes Epoux.

Noces 1548. Demi-heure aprés l'Evêque de Trente, qui est Prince de l'Empire, fit dans la même chambre

chambre la ceremonie du mariage, & la benediction de l'anneau que Maximilien donna à son épouse, en confirmation de ce qui avoit été fait auparavant à Aransuez prez de Madrid, par Jean Martinels Silicco Archêveque de Tolede, en vertu de la procuration que Maximilien avoit donnée au Baron Thomas Perrenot de Santionai, frere de Monf. l'Evêque d'Arras, premier Ministre de l'Empereur, à la consideration duquel, on avoit fait l'honneur au Baron de l'envoyer en Espagne, pour épouser l'Infante au nom de Maximilien; commission qui ne fut pas fort agreable aux Espagnols ordinairement pointilleux. Ulloa dit pourtant que ce Baron ne fit autre chose que porter la Procuration, au Prince Gonzale Perez, qui fut celui qui épousa l'Infante au nom de Maximilien. Quoi qu'il en soit, ce soir là même aprés un festin & un Bal assez court le mariage fut consommé. Il faut savoir que Maximilien gagna sur mer la fievre quarte qu'il garda pendant trois mois, de sorte que le commencement de son mariage fut mêlé de chaud & de froid.

Le lendemain le Cardinal de Trente celebra une Messe solemnelle, dans la Cathedrale, servi par deux Archevêques Espagnols, & à l'Evangile il fit la ceremonie de la benediction publique du mariage. Ce soir là & le lendemain il y eut un Bal magnifique, & au soir du troisiéme jour, on joüa la Comedie de Loüis Arioste de Ferrare traduite en Espagnol. Déja le Prince Philippe ou le Duc d'Albe pour lui, avoit donné ordre de faire avancer vers Barcelonne sa Maison, & com-

Le Prince Philippe part de Valladolid.

me il étoit pressé de partir, le I. d'Octobre, par ordre de l'Empereur, il fit proclamer à son trompe, que Maximilien & Marie son Epouse gouverneroient ensemble les Royaumes. Le lendemain, qui fut le sixiéme après la celebration du Mariage il partit, après avoir pris congé des nouveaux mariez, & ne voulût pas souffrir qu'ils l'accompagnassent, pour ne pas perdre le temps en ceremonies & complimens. Il fut accompagné dans ce voyage par le *Cardinal de Trente*, l'Evêque de *Tropea* Legat du Pape, *le Duc d'Albe*, le Prince de *Milet Ruigomez*, *D. Fernando Gonzales de Cordoüa Duc de Sessa*, *D. Antonio de Tolede*, son grand Escuyer, *D. Jean de Benavides* Gentil-homme de sa Chambre, *& D. Gomez de Figueroa* Capitaine des Gardes du corps Espagnoles, & de plusieurs Seigneurs de grande qualité. Plusieurs furent mécontens de n'avoir pû être du voyage, même pour éviter les jalousies plusieurs de ces grands Seigneurs, laisserent leurs plus proches.

Mort du fils du Duc d'Albe.

Comme ils furent arrivez à Montaigu par des pluyes continuelles, le Duc d'Albe reçût un Courrier qui lui portoit la nouvelle de la mort de son fils aîné D. Garzia de Tolede, jeune homme de 17. ans, de grande esperance, & qui promettoit d'égaler en belles actions ses predecesseurs. Le Duc fit paroître en cette occasion, qui auroit accablé de douleur tout autre pere que lui, la plus grande force d'esprit qu'on ait jamais vû en aucun homme; & lors que le Cardinal de Trente alla dans son appartement pour le consoler, il lui dit, *Monseigneur, si la nature avoit*

fait

fait naître mon fils seul sujet à la mort, j'aurois sujet de m'en affliger beaucoup, mais la Loi qui nous assujettit à la mort est trop generale, pour ne s'y pas soûmettre avec patience. Aussi sa fermeté fut-elle admirée.

Le Prince continua son voyage toûjours servi & regalé par D. *Pietro di Luna* Vice-Roy d'Arragon, tant qu'il fut dans ce Royaume, & par *Alphonse de Segerve* de la part du Vice-Roy pour la Catalogne. Il s'arrêta deux jours à *Iqualado*, souhaitant comme tous ceux de sa suite de visiter le Monastere de Nôtre Dame de Montferrat, si fameux dans toute l'Espagne. C'est un lieu où les Catholiques vont en grande devotion, situé sur une haute montagne. Il y a un si grand concours de Pelerins, que l'on assûre qu'on depense tous les ans pour les entretenir trente mille ducats, qui sont pris de la charité & des aumônes qu'on fait à ce lieu. L'Abbé & les Moines qui sont de l'Ordre de S. Benoît, le furent recevoir en procession. Il se confessa & communia de la propre main de l'Abbé. Ensuite il visita les 13. Hermitages, éloignez deux milles l'un de l'autre, à l'entour du Monastere sur la montagne, dans chacun il y a un Hermite, & ils sont presque tous Gentilshommes. Nôtre Dame de Montferrat.

Le lendemain le Prince continuä son voyage à Barcelonne, qui n'est qu'à vingt milles de-là. D. *Jean Fernandez Manrico* Marquis d'Aquilar Vice-Roy & Capitaine general de Catalogne, *D. Bernard de Mendozza* General des Galeres d'Espagne, Monf. *Jaques Cassador* Evêque de Barcelonne, avec les Consuls Philippe arrive à Barcelonne.

& Députez de la ville, cent cinquante Gentilshommes ou principaux Bourgeois, lui allerent au devant. Les Bourgeois auſſi & ceux des environs ſe mirent ſous les armes, & ſe rangerent en double haye, juſques à deux milles hors de la ville. Comme il fut prez de la porte, la Magiſtrature & les deux principaux Conſuls, lui furent preſenter les clefs comme à leur legitime Prince & Seigneur, qu'il ne voulut pourtant pas recevoir. Le Clergé auſſi avec tous les Ordres allerent au devant de lui, avec une foule incroyable de peuple, ce qui obligea le Prince à demander au Vice-Roy, *où pouvoient loger tant de gens?*

Regale & départ. 1548. A Barcelonne le Prince logea dans le Palais de *Stephana de Requſent*, Dame veuve, qui paſſoit pour l'Amazone de ſon ſiecle, en toute ſorte de vertus & belles qualitez, & d'une richeſſe immenſe. L'Empereur avoit fait negotier ſon mariage avec D. Jean de Zuniga Gouverneur du Prince Philippe, Grand Commandeur de Caſtille, & premier Conſeiller de ſa Majeſté Imperiale, & le contrat en fut paſſé le même jour en preſence du Prince, qui avant que de partir lui fit preſent de quinze mille livres en pierreries. Il demeura trois ou quatre jours dans cette ville. Le ſoir de ſon arrivée il fut traité par cette Dame, qui lui donna auſſi le bal. Le lendemain le Vice-Roy à ſon tour lui fit un Regale avec Bal. Le 3. la ville le traita avec magnificence. Le 4. le Cardinal Evêque de Trente lui donna un feſtin qui fut admiré. De-là il alla à Roſes, païs conſiderable principa-

cipalement pour son port le plus grand, le plus assûré, & le plus commode qui soit sur la Mediterranée, sur la pointe duquel il y a une Forteresse que l'Empereur Charles V. a fait bâtir. Campana dit que le Prince s'embarqua à Barcelonne, en quoi il s'est trompé.

Le Prince Doria, qui par ordre de l'Empereur l'attendoit là avec une Armée navale, ayant appris que le Prince Philippe y venoit pour s'embarquer, fit mettre en ordre de bataille les Galeres & les Vaisseaux, ornez de Bannieres & Etendarts de Damas Cramoisi de plusieurs couleurs en broderie d'or & d'argent, avec les Armes des Royaumes & de l'Empire. On ne pouvoit rien voir de plus beau. Trois Compagnies d'Arquebusiers Espagnols, habillez de neuf, & commandez par les trois Capitaines *Amador di Donna Maria, Diego Hernandez Morrevela, & Rodrigue Pagano*, l'attendoient sur le bord de la mer. Quand le Prince y fut arrivé avec les Grands qui l'accompagnoient, les Espagnols firent une décharge, & incontinent après on commença l'embarquement. Le Prince André Doria accompagné de douze Gentils-hommes Genois, 40. Officiers de sa maison, & ses domestiques, richement habillez à la maniere des gens de marine, & Doria en habit de grand Amiral, sortirent des galeres & allerent à terre recevoir le Prince, qui lui fit mille caresses, & un accueil tel que meritoit un si grand homme, & qui répondoit à l'estime extraordinaire, qu'il savoit que l'Empereur son pere faisoit de lui. Doria fut ex-

Ordre de la Flotte.

trement ſatisfait de ſe voir tant careſſé, & ſi tendrement embraſſé dans ſa vieilleſſe, par un ſi jeune Monarque, (qu'il me ſoit permis de lui donner cette qualité.) Il fit beaucoup d'honneur auſſi aux Gentils-hommes de ſa ſuite, car il ne ſe contenta pas de leur donner une main à baiſer, mais il appuyoit l'autre ſur leur épaule, comme s'il eût voulu les embraſſer.

Embarquement. 1548.

Après quelques complimens le Prince entra dans une barque magnifique, où l'on ne voyoit qu'or & argent, Doria lui donnant la main; dans laquelle entrerent auſſi le Cardinal & le Legat du Pape. Le reſte de ſa ſuite fut mis dans d'autres belles barques. A peine le Prince s'étoit-il aſſis que la Capitane commença à faire une ſalve de ſon artillerie, qui fut ſuivie de celle des autres Vaiſſeaux & Galeres, & du Château de Roſes. Ceux qui n'avoient pas accoûtumé la mer croyoient que le Ciel alloit tomber, par les éclairs & les tonnerres qui retentiſſoient: & ces mêmes galeres & vaiſſeaux, qui un peu auparavant sembloient des Arcs de triomphe, par leurs riches Banieres & Etendarts, paroiſſoient être tout en feu, & preſts à être conſumez par les flames. Les ſoldats témoignerent auſſi par leurs décharges la part qu'ils prenoient à cette joye. Au bruit du canon & de la mouſqueterie ſuccéda la muſique harmonieuſe des Trompettes, des Fifres, & de pluſieurs autres inſtrumens, de tous les vaiſſeaux, pendant que le Prince entroit dans la Capitane, qui firent de ce jour un jour de joye & de feſte. La Galere étoit magnifique, &

& le Prince prit plaisir à la regarder de tous côtez. La chiourme même étoit fort proprement mise.

A peine avoit-on avancé deux cens pas dans la mer, par un grand calme, qu'il se leva une des plus furieuses tempestes qu'on puisse essuyer. Plusieurs croyoient que le Ciel, qui n'approuvoit pas ce voyage, avoit suscité ces vents pour l'empescher. Doria luimême, quoi qu'il ne le témoignât pas, pour ne pas donner l'alarme au Prince, crût que plusieurs vaisseaux avoient fait naufrage, parce qu'ils avoient été contraints de se retirer où la fortune & les vents les porteroient; mais Dieu voulut, qu'il n'en arriva pas d'autre mal, que la perte de quelques gens de service, & les Hardes de l'Amiral de Castille, qui étoient pourtant fort considerables. Doria trouva moyen, non sans beaucoup de peril & de peine, de conduire le Prince & la Capitane, qui avoit beaucoup souffert, au port de Barcelonne, où il descendit à terre, & fut incontinent rendre graces à Dieu dans la Cathedrale. Il fut obligé de demeurer douze jours dans cette ville pour attendre les vaisseaux dispersez, que l'on croyoit perdus; & trois jours après il vit avec beaucoup de joye arriver l'Amirante de Castille, le Duc de Sessa, Don Diego Azevedo son Maître d'Hôtel, & plusieurs autres qui étoient dans ces vaisseaux, & fit travailler incessamment à reparer les vaisseaux endommagez.

Tempête.

Après s'être raffraîchi pendant douze jours, le Prince s'embarqua pour la seconde fois, sans autre ceremonie que de faire dire une

Nouvel embarquement & arrivée à Genes.

Messe de voyageurs par le Cardinal de Trente, sur le rivage. Le jour auparavant on avoit embarqué la Maison du Prince avec toutes les Hardes, & 60. beaux chevaux, & ensuite les domestiques & l'équipage des Grands, & des personnes de leur suite. Cette seconde navigation ne fut guere plus heureuse que la premiere, il est vray qu'ils ne furent pas bâtus de la tempeste, mais le vent fut toûjours contraire, & il fallut toûjours aller à force de rames. Finalement après plusieurs jours de voyage ils arriverent devant Savonne le 23. Novemb. où ils passerent la nuit sans debarquer. Le lendemain ils arriverent de bonne heure à Genes. La Seigneurie de la ville lui alla au devant sur une magnifique galere. Le Prince alla loger au Palais du Prince Doria, dans l'appartement où son pere avoit logé plusieurs fois. Le soir il fut rendre visite à la Princesse Doria, & à la veuve de Jeannetin Doria neveu de l'autre, il y fut reçû avec peu de ceremonie, parce qu'il y étoit allé incognito.

Citadelle.

Le Prince fit plusieurs presens à Genes, sur tout à la Princesse Doria, à la veuve de Jeannetin, & autres. Avant son départ le Senat lui recommanda l'affaire suivante. Au commencement de cette année l'Empereur avoit fait dessein de faire bâtir à ses dépens une bonne Citadelle à Genes, au haut de la montagne qui domine la Ville & le Mole, pour la sûreté du Milanez. Déja Jeannetin & quelques autres Nobles y avoient donné leur consentement, & il esperoit qu'André Doria ne s'y opposeroit pas. Mais le peuple,

quoi

quoi que subjugué par la Noblesse, & qui murmure d'ordinaire, ne pouvoit oüir parler de Citadelle. L'Empereur leur avoit bien déclaré qu'il n'avoit en cela d'autre dessein, que d'empescher les François de machiner comme ils faisoient contre ce païs-là, & de reveiller leurs vieilles prétentions sur cette ville, à quoi ils ne penseroient jamais, s'ils voyoient la ville assûrée de la protection de la Maison d'Aûtriche, par le moyen de cette Citadelle. Mais le peuple ne vouloit entendre aucune raison là-dessus, & comme la Magistrature & le Conseil prevoyoient qu'il en pourroit arriver de grands desordres, ils prierent le Prince Philippe, de détourner l'Empereur son pere de ce dessein, ce qu'il leur promit, & il s'acquita si bien de sa promesse, que bien-tost après Charles V. les fit assûrer, qu'ils n'avoient plus rien à craindre là-dessus.

De Genes le Prince Philippe alla à Pavie, où il voulut visiter les lieux où s'étoit fait le dernier siege, où la bataille s'étoit donnée, & où le Roy François I. avoit été pris. Delà il alla à Milan, où il fut reçû avec plus de magnificence, que ne l'avoit été l'Empereur son pere, il est vray que le temps de guerre où l'on étoit alors n'avoit pas permis de faire pour lui, ce que l'on auroit souhaité. Don Ferrante Gonzaga qui en étoit Gouverneur, & qui l'étoit allé voir à Genes, s'en retourna trois jours après pour faire faire les préparatifs necessaires. Trois cens Gentils-hommes du païs lui allerent au devant à pied, à une demi lieüe hors de la ville, armez de

Philippe à Milan.

Cuirasses

Cuirasses luisantes, & enrichies d'or, portant des culottes d'écarlate, garnies de velours cramoisi avec des petits cordons d'or. Ils avoient chacun une toque à la maniere des Romains, avec des plumes blanches & des medailles d'or à l'entour du bonnet. Des juppons de satin cramoisi, & des Casaquins de velours rouge garnis d'or, & chacun enfin une chaîne d'or penduë au col. Les Tambours & les Fifres étoient habillez de la même maniere. A leur tête marchoit Don Antonio Mendozza, (d'autres disent Varagos) habillé magnifiquement, ayant à ses côtez douze pages portant de riches livrées. Toutes les rües & fenestres des maisons depuis la porte de la ville jusqu'au Palais Royal, par où il devoit passer, pendant un mille, étoient tapissées, & ornées de beaux Tableaux, & le lendemain il alla à la Cathedrale, avec cette même suite.

Visites & presens. Après dîné le Prince alla visiter la Princesse d'Ascoli épouse de Gonzague, qui lui donna le soir un magnifique Bal. Philippe fit present à cette Dame d'un diamant de 5000. ducats, il fit aussi d'autres riches presens à une de ses filles, à la Duchesse sa belle-fille, & à plusieurs autres Dames & Cavaliers. Plusieurs Ambassadeurs & Princes, & entre autres le Duc de Savoye, le furent visiter à Milan. Le premier jour de l'an, la ville fit au Prince un present de douze mille ducats, & l'Estât un autre de cinquante mille. Il y fit un séjour de trois semaines, qu'il passa en festes & visites continuelles; pendant lequel il visita aussi toutes les Eglises, & fit des presens & des charitez à toutes.

Il




HENRI II.
Roi de France.

Il partit de Milan le 8. Janvier, accompagné du Duc de Mantoüe, & du Gouverneur Gonzague jusqu'aux frontieres. Je ne m'étendrai pas ici à parler des somptueuses receptions que lui firent le Duc de Mantoüe, & la Republique de Venise, lors qu'il passa sur leurs terres. Je me contenterai de dire, que l'accueil que lui firent les Peres du Concile de Trente, ne pouvoit être ni plus magnifique, ni plus plein de zéle. Il entra dans cette ville, au millieu de deux Cardinaux; les autres, tant Cardinaux qu'autres Prélats marchoient après lui deux à deux. Mais pour ne pas tenir plus long-temps Charles V. dans l'impatience de voir son fils; je veux, sans plus m'arrêter, ni parler de l'accueil & des caresses que lui firent les Princes & les villes par où il passa, le mener dans le païs qu'il souhaitoit tant de voir. Continuë son voyage.

Quand il fut donc à Spire, qui n'est pas loin des frontieres des Païs-Bas, quand on a passé le Rhin, le Duc d'Arscot le fut recevoir de la part de l'Empereur, & l'accompagna jusqu'à Bruxelles, avec mille Gendarmes, & deux cens Chevaulegers, tous gens bien faits, bien mis, & bien montez. Les Bourgeois de Spire le reçûrent avec magnificence, lui firent un superbe Festin, & un present d'une tasse de vermeil, dans laquelle il y avoit cinq cens florins d'Allemagne en ducats. L'Electeur de Mayence & le Grand Maître de l'Ordre Teutonique, qui l'avoient accompagné pendant deux journées jusqu'à Spire, prirent là congé de lui & s'en retournerent. De-là continuant son voyage il fut noble- Arrive aux Païs-Bas.

noblement regalé par le Prince de Nassau à Sarbrug. De-là il alla par la Moselle à Luxembourg, où il commença à entrer dans les Estâts de Flandres. Le Comte de Mansfeldt, & le Senat de la ville, avec plusieurs Gentilshommes & Bourgeois lui allerent au devant, ils s'estimerent heureux d'être les premiers à recevoir le Prince dans leur païs, & glorieux de cet avantage, ils firent tout ce qui fut en leur pouvoir, pour lui faire plus d'honneur. Il prit plaisir à voir le grand nombre d'artillerie de cette ville, n'en ayant jamais tant vû en aucune autre, aussi est-il vray qu'il fut tiré à son entrée ou à sa sortie plus de mille coups de canon, à ce que l'on a asseuré depuis.

A Namur. 1549. Finalement le Prince, après avoir passé à Arles & autres lieux, arriva à Namur, où il fit son entrée le 27. Mars. Là Philibert Prince de Piemont, fils du Duc de Savoye, & de Madame Beatrix de Portugal, sœur de sa mere, le fut recevoir; ce que fit aussi Adolphe d'Holstein frere du Roy de Danemarc, qui étoit parti en poste de la Cour de l'Empereur, avec plusieurs autres Seigneurs. Le Prince fit mille caresses à l'un & à l'autre, en des termes les plus obligeans. Il faisoit beau voir huit cens Bourgeois de la ville ou des environs, d'entre les plus considerables familles, bien mis & bien armez, divisez en huit compagnies, avec leurs Enseignes & leurs Tambours, marchant à pied quatre à quatre, le Commandant à leur tête. Après eux venoit le Gouverneur, qui étoit le Comte de Mansfeldt, à cheval, ayant à ses côtez

ses Estafiers & ses Pages, suivi des Bourguemaîtres & des autres Magistrats. Le Clergé le fut reçevoir à la porte de la ville, & pendant qu'il entroit on fit une décharge continuelle de l'Artillerie pendant une heure, à cause que la foule ne permettoit pas d'avancer beaucoup dans les rües.

Le lendemain le Clergé le vint prendre, & l'accompagna en procession à la Messe. Ensuite il dîna en public, & fut servi par les Magistrats. Le repas se fit de bonne heure, parce que le Prince étoit invité à voir une Feste & une réjoüissance curieuse. On vit paroître cent hommes montez sur des échasses hautes de deux coudées, qui sembloient des Geans. La moitié portoient des casaques, sur lesquelles il y avoit des croix rouges de Bourgogne, & les autres portoient sur les leurs les Armes de l'Empire. Ils entrerent à la file trois à trois dans la grand' Place, où se faisoit la Feste, au son des Fifres & des Tambours. Puis ils se rangerent en deux corps, cinquante d'un côté & cinquante de l'autre, trois à trois comme ils étoient venus, & commencerent à se battre les uns contre les autres, se heurtant les uns les autres avec leurs échasses; on en voyoit de temps en temps tomber quelqu'un à terre, mais le plaisir étoit de les voir se servir fort adroitement de ces machines. Le Prince prit tant de plaisir à ce divertissement, que deux jours après on en prepara un semblable dans la place du Palais où il logeoit. Le lendemain il partit très-satisfait du bon accueil qu'on lui avoit fait dans cette ville, mais

Festin remarquable.

avant

avant qu'il en partît arriva son Maître d'Hôtel D. Diego d'Azeveda, venant de Rome, où le Prince l'avoit envoyé de Genes, pour baiser les pieds de sa part au Pape. De Namur il alla à *Wabra*, à six mille de Bruxelles, où l'Evêque d'Arras, fils de Granvelle, premier Ministre de l'Empereur, étoit allé pour le visiter de sa part, & savoir l'estât de sa santé, & s'en retourna à Bruxelles après avoir fait sa commission.

Reçû de la Reine sa Tante. 1548.

Le lendemain qui étoit le premier d'Avril, le Prince partit de ce lieu, plein de joye, tant parce que ce devoit être la derniere journée de son long & penible voyage, que parce qu'il devoit avoir la joye de voir ce soir-là son pere. Il alla dîner à *Vura* petite terre & village, mais où il y avoit un magnifique Palais, qui passoit pour un lieu delicieux, près de la fameuse Forest de Soignies, à huit milles de Bruxelles. Là la Reine sa Tante, Gouvernante des Païs-Bas, le fut recevoir, avec la fleur des Dames de sa Cour, accompagnée des principaux Gentils-hommes; elle y étoit arrivée de bonne heure, pour voir les préparatifs du dîné. Quand elle fut avertie que le Prince son neveu approchoit, elle fut l'attendre avec toute sa suite à la grand' porte du Palais. Le Prince de son côté averti qu'elle étoit là descendit de cheval, avec tous ceux qui l'accompagnoient, de cent pas loin, il courut au devant de la Reine. Chacun peut s'imaginer avec quelle tendresse la Reine embrassa mille fois ce cher neveu.

Il part pour Bruxelles.

Le Prince crût pouvoir arriver ce jour-là à Bruxelles, mais cette genereuse Tante, affamée

famée de voir son neveu & de joüir de lui, avoit fait préparer un Festin magnifique, qui dura jusqu'à la nuit; à peine furent-ils sortis de table que le Bal commença, & dura jusqu'à minuit; le Bal fini on fit une courte mais magnifique collation, aprés quoi on fut se coucher. La Reine ayant pris congé du Prince, s'en retourna à Bruxelles par un autre chemin. Une heure après le point du jour le Prince partit aussi, & fut autant surpris qu'en aucune autre occasion, de voir un si grand concours de peuple, que depuis la porte de ce Palais jusques à Bruxelles, qui en est éloignée de huit milles, les chemins étoient bordez d'un côté & d'autre de gens de l'un & de l'autre sexe. La Reine de France Eleonor, qui étoit une autre Tante du Prince, n'avoit pû, à cause d'une indisposition, lui aller au devant à *Vura*, avec la Reine sa sœur, mais elle alla avec les Dames & Gentilshommes de sa suite jusques à un lieu nommé *Campo Arenoso*, à deux milles de Bruxelles, situé dans une plaine fort agréable, là pour faire honneur à leur entrevuë, où ils se temoignerent tant d'affection reciproque, il se fit un combat agreable des Gendarmes contre les Chevaulegers; il y eut un concours innombrable de peuple, & de la fleur de la Noblesse du païs. Après ce petit divertissement la Reine fit presenter au Prince une delicieuse collation, & une si grande abondance de raffraîchissemens, qu'il y en eut, non seulement pour les gens de la suite des grands Seigneurs, mais encore pour les soldats, par le moyen de quatre fontaines de vin qu'on fit couler.

Son entrée à Bruxelles.

La Reine se retira ensuite à Bruxelles par un autre chemin, & le Prince y alla par le chemin ordinaire, parce qu'il y devoit faire son entrée par la porte de Louvain. Il étoit accompagné, non seulement des Princes, Barons, & grands Seigneurs de sa cour, mais encore de ceux qui se trouverent en celle du Roy son Pere, qui étoit alors fort grosse, parce qu'on y étoit venu de tous les endroits des Païs-Bas, tant pour satisfaire leur curiosité, que pour témoigner leur zele envers l'Empereur. Ce Prince aussi envoya sa cour où il y avoit alors plus de 700. Princes, Barons, ou Gentils-hommes, à un mille hors de Bruxelles pour le recevoir. Le Chancelier de Brabant, avec le Conseil, le President de la Chambre avec ses Assesseurs; les Bourguemaîtres, Auditeurs, Conseillers Recteurs, Pensionaires, & Lieutenans le furent recevoir à la porte de la ville. Ceux de la ville portoient des Robes longues de velours Cramoisi, doublées de Satin de la même couleur, avec des Bonnets ronds de velours noir; & ceux de la Province comme les Conseillers, Secretaires, Notaires, & autres Officiers portoient des courtes robes de Damas Cramoisi, & des Bonnets de la même couleur, tous à cheval au nombre de deux cens quatre vingts six.

On le reçoit à la premiere porte.

Dès qu'ils apperçeurent le Prince ils descendirent tous de cheval, ce que fit aussi Philippe, & aprés avoir écouté le compliment que lui fit en peu de paroles le Grand Pensionaire, le Prince remonta à cheval, ce que firent aussi les autres aprés lui, & le suivirent

avec

avecla Noblesse. Les Bourgeois étoient sous les armes, rangez en double haye par tout où il devoit passer, pour faire plus d'honneur à son entrée, & arrêter la foule innombrable de peuple qui étoit accouruë à Bruxelles de toutes les Provinces voisines. Le Prince entra majestueusement, entre le Cardinal de Trente qu'il avoit à sa droite, & le Prince fils du Duc de Savoye qui étoit à sa gauche, monté sur un cheval d'Espagne blanc, dont la Housse & le Harnois étoit fort riche. Il étoit habillé à l'Espagnole, avec un Casaquin violet, en broderie d'or, plissé sur des bandes de velours violet & de taffetas. Il portoit un chapeau haut d'une coudée, & qui n'avoit pas plus de quatre doigts de bord, violet aussi, bordé d'or, avec une plume blanche. Aprés lui on portoit l'Etendart Royal; il étoit au milieu, ayant à sa droite le Duc d'Albe en qualité de Lieutenant de l'Empereur, & à sa gauche l'Evêque d'Arras. Ensuite marchoient les autres Grands & Barons aussi trois à trois.

De la premiere porte on marcha en bon ordre vers la seconde; on ne voyoit de tous côtez qu'arcs de Triomphe, Devises, & vers à la loüange du Prince. Il fut reçeu à cette seconde porte, en pompe par le Doyen & les Chanoines de l'Eglise Cathedrale de Sainte Gudulle, prez du Cimetiere, portant de riches Chapes de Brocard d'or & de Soye, & par les quatre Ordres des mendians. Le Prince descendit de cheval, & en même temps le Chancelier de l'Ordre de la Toison d'or lui presenta une Croix à adorer, ce qu'il

A la seconde porte.

fit

fit à genoux avec beaucoup de devotion, mais avec une courte priere. Quand il eut fait la ceremonie le Doyen le complimenta en peu de paroles en Flamand, de la part du Chapitre, & l'Evêque d'Arras, qui avoit servi d'Interprête aux autres complimens qu'on avoit faits au Prince le fut encore en celui-ci. Ensuite il entra dans l'Eglise precedé du Clergé & suivi des autres Princes, du Cardinal de Trente, du Duc d'Albe, & de plusieurs Barons, & fut se mettre à genoux devant le grand Autel, sur un Tapis & des Carreaux de velours, ayant à sa gauche le Cardinal de Trente, à genoux aussi sur le Tapis & sur un Carreau, mais plus bas d'une marche, & l'on chanta fort melodieusement, *le veni Sancte Spiritus*.

On va au Palais.

Cela fait, & le Clergé l'ayant reconduit jusqu'à la porte de l'Eglise, il remonta à cheval avec sa suite, & continua son chemin vers le Palais; il trouvoit par tout de nouveaux spectacles, & d'autres Arcs de triomphe. Comme il entroit dans la place du Palais il y fut reçû par un agreable concert de luts & autres instrumens de Musique, que l'on avoit placez sur un échaffaut, magnifiquement orné devant la porte des marchands Venitiens, qui en faisoient la depense. Les Musiciens portoient de grandes Robes de Brocard d'or & de Soye, & des bonnets de velours, avec des plumes de diverses couleurs. Il entra dans la p ace sous un Arc de Triomphe d'une admirable structure, sur lequel on voyoit les statües de l'Empereur Charles V. & du Prince Philippe son fils.

Au-

Au dessus & vers le milieu de l'arc on voyoit une renommée de bois doré, avec sa Trompette, ornée de perles & de pierreries, & autour on lisoit ces paroles qui sembloient sortir de sa bouche.

In omnem terram exivit Cæsaris fama,
Et in fines Orbis Terræ, mandatis ejus obediunt.

C'est-à-dire, *la reputation de l'Empereur est répandüe dans toute la Terre, & jusqu'au bout du monde on obëit à ses ordres*. La Cour & la Place du Palais étoient remplies d'une si grande foule, qu'il fut impossible pendant plus de demi heure de faire faire place au Prince & à sa suite pour y passer; mais quoi qu'il fît déja obscur, la place étoit illuminée, d'un si grand nombre de Flambeaux qu'il y faisoit aussi clair qu'en plein jour.

Au millieu de la Place Philippe mit pied à terre, parce qu'il apprit que les deux Reines, Marie & Eleonor, ses Tantes l'attendoient à la porte du Palais. Il fut accueilli par ces deux Princesses qui l'embrasserent, le mirent au millieu d'elles, & le conduisirent à l'Empereur son pere, qui l'attendoit avec beaucoup d'impatience dans son appartement. Philippe s'approchant de son pere se mit respectueusement à genoux devant lui, embrassant ceux de l'Empereur, qui pour lui témoigner une tendresse paternelle le releva en même temps de ses propres mains, l'embrassa pendant longtemps, & le baisa plusieurs fois des deux côtez, versant tant de larmes de joye, qu'il fit pleurer les deux Reines, le Prince, & tous les Grands Seigneurs de la Cour.

Accueil de son pere.

Toute

Toute la nuit on fit tant de feux joye publics & particuliers qu'il sembloit que la ville étoit toute en feu, chacun des Bourgeois ayant taché de se distinguer & de surpasser son compagnon à imaginer quelque agreable rejouissance. Au millieu de la place du Palais il y avoit un grand feu en pyrammide qui dura toute la nuit, il est vray que le moindre feu d'artifice qu'on fasse aujourd'huy, vaut mieux que cent de ceux qu'on faisoit en ce temps-là, tant on a raffiné sur ces sortes d'inventions.

Messe & present. Le Lendemain matin, l'Empereur conduisit le Prince Philippe à la Cathedrale, accompagné de tous les Grands de la cour, & de tous les Magistrats de la ville. On y celebra une messe solemnelle avec la musique de l'Empereur pour rendre graces à Dieu, de ce qu'il avoit heureusement conduit le Prince, dans un si long voyage. Ensuite les Bourguemaîtres & toute la Regence se transporterent au Palais, & presenterent respectueusement au Prince une grande & riche Coupe de vermeil avec son couvercle, si pesante qu'à peine un homme des plus forts la pouvoit porter. Mais elle étoit beaucoup plus considerable par l'excellence du travail, que par sa matiere, enrichie de figures, de lettres Hyeroglighiques. Entreautres paroles, il y avoit celle-ci autour du couvercle,

Imperator Cæsar Constantinus, prostrato ad Pontem Milvicem Tyranno Maxentir post gravem ccc. ferè annorum, afflictam Christi Ecclesiam in Libertatem asseruit.

C'est-à-dire, *l'Empereur Constantin, aprés avoir déffait*

deffait le Tyran Maxence prez du Pont Mole, delivra l'Eglise affligée de Jesus-Christ, aprés une cruelle persecution de trois cens ans.

Le Pensionaire, (qui est une charge à peu près comme celle de Procureur ou d'Advocat general) Complimenta le Prince de la part des Bourguemaîtres & de la ville, le priant d'agréer le present qu'on lui portoit avec respect, non pas pour la valeur, mais parce qu'il estoit accompagné du cœur de tous ses fidelles sujets, qui l'assuroient, par là d'une obeïssance profonde. L'Evêque d'Arras repondit au nom du Prince, qu'il acceptoit avec plaisir, le present, & le cœur de ceux qui le lui faisoient. On ne sauroit dire combien l'Empereur fut satisfait d'avoir le Prince son fils auprez de lui; car en peu de temps & tout jeune qu'il étoit: n'ayant alors que vingt deux ans, il reconnut qu'il étoit grave dans ses discours, subtil dans ses réponses, sage dans ses resolutions, prompt à comprendre les affaires les plus embarrassées, prudent à dire son avis dans les affaires les plus importantes, judicieux, & intelligent dans les tours & detours du siecle: Aussi dés le second jour de son arrivée, il l'admit dans son Conseil secret, & le fit même presider en sa place.

Divers autres évenemens. 1549.

Il est vray que pendant trois mois il fallut accorder à toutes les villes du païs qui le demandoient avec empressement, le plaisir de voir le Prince, que chacune se faisoit honneur de voir chez elles, ce que l'Empereur ne leur voulut pas refuser. Ainsi il alloit tantôt dans une ville & tantôt en une autre, or-

Il est reçû dans toutes les villes

dinairement accompagné de la Reine Gouvernante, & par tout ce n'étoit que Festes, Bals, Cavalcades, presens, & receptions magnifiques. Mais comme Anvers étoit alors la plus riche, la plus peuplée, & la plus magnifique ville du païs, elle voulut aussi se distinguer en cette occasion, & surpasser toutes les autres dans la belle entrée qu'on lui fit au commencement de septembre. Huit cens Bourgeois à cheval habillez de velours bleu, avec un nombre infini de rubans de la même couleur sur la teste des chevaux, lui allerent au devant, à deux milles hors la ville, precedez de six en six de quatre Estaffiers & de deux pages richement habillez. C'étoient pour la pluspart des Recteurs, Magistrats, & Officiers de la ville, tant Regens que hors de Charge. Plus de quatre mille Bourgeois habillez & armés d'une même sorte lui allerent aussi au devant à pied. On érigea vingt quatre Arcs de Triomphe, qui coûterent vingt milles pistoles, grosse somme en ce temps-là, où l'argent n'étoit pas si commun qu'aujourd'hui.

Anvers 1549. Comme la ville d'Anvers, étoit alors, ce qu'est aujourd'hui celle d'Amsterdam, c'est-à-dire qu'elle passoit pour la plus riche & la plus fleurissante du païs, il y eut un plus grand concours de monde qu'en aucune autre, parce que l'on s'asseuroit de voir à cette Entrée, des choses plus rares qu'aux autres. Pendant huit jours le Prince & la Reine-Gouvernante furent traitez aux dépens de la ville avec toute leur suite, & tous les jours on leur donnoit quelque nouveau divertissement, de

Festins,

Festins, joûtes, Tournois, Bals, Jeux, & delicieux Repas. Tous les soirs on faisoit des feux d'Artifice d'une nouvelle invention dans les places publiques, outre ceux des particuliers, & pendant tout ce temps-là il ne se parla entre les Bourgeois que de Bals & de Festins. La ville fit present au Prince d'une statüe de la grandeur d'une femme, representant l'Abondance, qui embrassoit une grande coupe d'argent dans laquelle il y avoit douze mille Ducats. Aussi sortit-il de cette ville plus satisfait que d'aucune autre.

Mais quelque grande que fût la joye de l'Empereur de voir le Prince son fils si caressé en Flandre, cependant comme les plaisirs du monde sont mêlez de quelque amertume, il faut avoüer que Charles V. l'éprouva dans cette occasion, comme il l'avoit souvent fait, & que sa joye fut interrompüe par les nouvelles qu'il reçût alors, & qui l'affligerent beaucoup, des grands Desordres & Dommages que Dragut avoit causez sur la mer Mediterranée, où il avoit non seulement infesté les côtes de Naples, d'Italie, & de plusieurs autres lieux, mais interrompu entierement le commerce. On ne sera peut-être pas fâché, d'apprendre en cet endroit quelques particularitez de la vie de ce fameux Corsaire. Nouvelles affligeantes.

Dragut Rais étoit Turc de naissance, pas mal-fait de sa personne, courageux, hardi, intrepide, infatigable. Il entra au service de Barberousse, Roy d'Alger, en qualité de matelot, & il eut le bon-heur d'être si fort à son gré, qu'aprés l'avoir mené pendant quatre Dragut.

ans avec lui à Pirater, il le jugea digne d'être chef d'Escadre, de sorte qu'en 1540, il l'envoya en Course avec dix vaisseaux, avec lesquels ayant fait descente dans l'Ile de Corse, il la ravagea. André Doria ayant apris cela à Messine, où il étoit avec vingt & une Galere, depêcha contre lui Jeannetin Doria son Lieutenant & son neveu pendant qu'il courût nuit & jour à l'entour de cette Isle, pendant six jours, le suivant & demandant par tout de ses nouvelles sans en pouvoir apprendre.

Pris par Doria.

Finalement le second jour de Mai au point du jour il trouva ce Barbare en un endroit de cette Isle, où il avoit debarqué le butin qu'il avoit fait, & étoit occupé à en faire le partage avec ses gens. Surpris en cét estat, où il étoit hors de deffense, il devint lui même, tous ses vaisseaux, ses gens, & son butin, la proye de Jeannetin Doria, hors deux Galeres, qui se trouvant écartées eurent le bonheur d'échaper par la fuite. Incontinent il fit attacher Dragut à la chaîne, avec tous les Turcs & les Mores qui étoient sur les Galeres, & l'on en tira 164. esclaves Chrétiens que l'on mit en liberté. Avec ce riche butin Jeannetin s'en retourna à Genes, pour y recevoir les loüanges & l'applaudissement que sa Patrie lui donna en cette occasion. Il y fut reçû avec une très-grande joye, parce que son retour delivroit la ville de la consternation universelle où le nom de ce Barbare l'avoit mise.

On le tire de la Chaîne.

Presque toute la ville courût pour voir dans les chaînes ce Dragut qui à son premier voyage de mer avoit jetté l'épouvante par tout.

Entre

Entre autres perſonnes qui le furent voir, ſe trouva la femme de Jeannetin Doria, avec quelques autres Dames des plus conſiderables de la ville, & comme il parloit fort bon Italien, il trouva ſi bien le ſecret de leur plaire, que cette Dame, pria inſtamment ſon époux de le mettre en liberté; de ſorte qu'en même temps, & en preſence de ces Dames il lui fit ôter ſa chaîne; il ne fut pas plûtôt tiré de cét eſtat, qu'il fit un diſcours de remerciment à ſa bien-faitrice, qui plut beaucoup. Enſuite Jeannetin Doria l'envoya au Prince André ſon Oncle, qui étoit encore à Meſſine, & qui après l'avoir vû le renvoya incontinent à Genes, avec ordre de le faire conduire à l'Empereur, afin qu'il en diſpoſât comme il le jugeroit à propos. Tant il eſt vray que la fortune, (je ne veux pas dire la Providence Chrêtienne parce qu'il s'agit ici d'un Turc) quand elle a une fois reſolu de favoriſer quelqu'un en prepare de loin les moyens. Charles V. aprés avoir vû ce Barbare, ne voulant pas le laiſſer entierement en liberté, fut ſur le point de l'envoyer dans une Citadelle pour y être gardé juſqu'à à la mort : mais ayant ſû qu'on lui avoit fait la grace de le tirer de la chaîne, & de le diſpenſer de ramer, à la priere de la Ducheſſe Doria, épouſe de Jeannetin, il ne voulut pas revoquer cette grace, & le renvoya bien-tôt aprés à Genes au Lieutenant de Jeannetin qui y étoit alors, lui faiſant ſavoir que puis que Dragut étoit ſon priſonnier, il devoit diſpoſer de lui comme il le trouveroit à propos : de ſorte qu'il le mit dans ſa Capitane, où il le fit garder,

mais sans être enchaîné, ni obligé de ramer.

Il est racheté par Barberousse.

Barberousse qui avoit une souveraine estime pour Dragut, informé que les premieres nouvelles qu'il avoit eu de lui, que l'Empereur l'avoit fait étrangler étoient fausses, & qu'il étoit dans la Capitane de Doria, sans être même enchaîné, commença à traiter de sa rançon. D'abord Doria reffusa toutes les offres qu'on lui faisoit pour la rançon de Dragut, sans même les vouloir écouter; persuadé, qu'estant un Corsaire hardy, courageux, & entendant parfaitement la marine, il ne seroit pas plûtôt retourné au service de Barberousse, qu'il seroit en estât de faire beaucoup de mal à la Chrêtienté. Ainsi il refusa l'offre qu'on lui fit de deux mille Sultans qui valent autant de Ducats. Sur ces entrefaites Jeannetin qui étoit alors à Messine, où il passa l'hyver loin de sa femme, devint amoureux d'une Dame veuve, extraordinairement belle, qui avoit un fils âgé de quinze ans, & qu'elle aimoit avec passion, esclave à la Cour de Barberousse, qui l'aimoit souverainement à cause de sa beauté; ce qui faisoit qu'il n'avoit pas voulu traiter de sa rançon avec sa mere qui souhaitoit avec passion de le retirer. Cette femme n'oublioit pas lors que Jeannetin la courtisoit de se souvenir de procurer la liberté à son cher fils. Aussi eut-il cette complaisance pour elle, qu'il fit dire à ceux qui sollicitoient la liberté de Dragut, que si on vouloit outre les 2000. Sultans offerts, mettre en liberté un jeune esclave nommé François Galassi, il relâcheroit

roit Dragut. Barberousse accepta l'offre, envoya les 2000. Sultans à Messine avec le jeune esclave, Dragut fut envoyé à Alger, & la veuve, Maitresse de Doria, eut pour present son fils, & les 2000. Sultans. D'autres disent que la somme fut de 4000. Sultans, qui valent autant que des Ducats d'or.

Quoi qu'il en soit, il est certain, que quand on en auroit demandé deux fois autant, Barberousse souhaitoit si fort d'avoir Dragut qu'il l'auroit donné. Il témoigna publiquement la joye qu'il avoit de son retour, & le remit dans ses premieres charges de Corsaire. Celui-ci irrité contre les Chrétiens cherchoit l'occasion de se vanger, & de rétablir sa reputation auprès des Turcs & des Arabes, ce qui lui fut aisé ayant le secret de se faire aimer, par une liberalité si extraordinaire qu'il n'eut jamais l'avidité de prendre rien pour lui en particulier du Butin, en qualité de chef, se contentant d'une portion égale à celle de chacun des Matelots & Soldats; apas capable de gagner le cœur des plus Barbares. Aussi tous souhaitoient d'entrer à son service, & il falloit avoir des recommandations pour y avoir une place. De sorte que pouvant choisir, il ne prenoit que les plus braves & les plus intrepides; gens qui ne connoissant point le peril, quand il falloit combattre pour la Gloire, venoient à bout des entreprises les plus difficiles, ce qui lui acquit une très-grande reputation.

Il retourne en Afrique.

Barberousse avoit travaillé à mettre bien Dragut

Il acquiert de l'autorité.

Dragut dans l'esprit de Solyman, & il y avoit si bien réüssi, que la premiere fois qu'il le vit, il lui témoigna qu'il estimoit beaucoup son courage, & lui donna un Turban & une Veste; present qu'il avoit accoûtumé de faire aux gens dont il estimoit le merite. Mais Barberousse vint à mourir pendant que la reputation de Dragut étoit la plus florissante, ce qui lui acquit plus d'autorité parmi les Arabes, d'autant plus que Solyman lui écrivit, *qu'il pouvoit s'assûrer qu'il auroit pour lui la bonne opinion & l'estime qu'il avoit toûjours eu pour Barberousse, parce qu'il esperoit qu'il auroit pour lui le même zéle, que l'autre avoit toûjours fait paroître pour son service.* La premiere pensée de Dragut fut de faire quelque action d'éclât, qui lui pût acquerir encore plus de credit auprés de Solyman, le rendre plus glorieux & plus formidable, & avancer ses affaires. Aprés avoir pensé à plusieurs entreprises il se détermina à celle de se rendre maître de la ville d'Afrique, située sur une langue de terre de la Mer Mediterranée; place fort commode pour la navigation, ce qui y avoit attiré un grand nombre de Juifs d'Espagne & de Portugal, & l'avoit renduë très-riche. Mais voyant qu'elle étoit trop peuplée & trop bien fortifiée pour la pouvoir emporter par les armes, il se servit de ruses & d'artifices, avec tant d'habileté, qu'ayant trompé les Mores qui la gardoient, il s'en rendit maître.

Il devient puissant.

Solyman fut fort content de cette nouvelle acquisition de Dragut, prévoyant les avantages qu'il en pourroit tirer pour ses desseins

sur

sur la Mediterranée, & ce grand Corsaire y mena son Escadre, qui n'étoit que de douze galeres, & se rendit si puissant, qu'avec les droits, que la ville lui payoit en qualité de Seigneur, il leva une Armée de trente bonnes galeres, & se fit appeller *Prince d'Afrique*. Pour gagner l'affection de ses nouveaux sujets, il prit la resolution de remplir cette ville du butin qu'il feroit sur les Chrêtiens; ainsi sans avoir égard à aucune Nation, il couroit la mer, faisoit du pis qu'il pouvoit sur les côtes, & prenoit tous les vaisseaux qu'il pouvoit attraper, hors ceux qui avoient des passeports pour negotier en Afrique; ainsi en peu de temps il rendit cette ville la plus florissante de toutes celles qui étoient sur ces côtes; mais il en vouloit sur tout aux vaisseaux de l'Empereur, & de la côte de Genes, pour se vanger de l'affront qu'on lui avoit fait de le mettre à la chaîne, & de le faire ramer, disant souvent *qu'il cherchoit l'occasion de faire du mal au mary, & de faire du bien à sa femme.*

Au mois de Mai de cette année (d'autres disent que ce fut au mois d'Aoust de la précedente) Dragut mit à la mer avec douze galeres, & infesta beaucoup les côtes Chrêtiennes. Il alla particulierement sous la Banniere feinte d'Espagne en un lieu appellé *Quartuccio*, au voisinage de *Castell' à mare di Stabia*, où il fit beaucoup de butin, & d'esclaves de tout sexe & de tout âge, & il auroit encore fait plus de mal, si de Gragnano, & d'ailleurs, il n'y fût accouru en grand diligence un nombre considerable de gens ar-

Domages. 1549.

mez, qui l'obligerent de se rembarquer. De là il alla vers la côte de Procida, où il arbora la Baniere blanche de la Redemption. Quelques Chrêtiens allerent à son bord, & racheterent tous les esclaves, excepté une très-belle fille qu'il voulut garder pour lui. Quelques jours après, & pendant qu'il cherchoit deçà & delà à pyrater, une des plus grandes galeres de l'Escadre Espagnole, allant de Barcelone à Genes pour y porter quelques Officiers de guerre Espagnols, & quarante mille ducats pour Gonzague Gouverneur de Milan, (elle portoit aussi Donna Agate épouse de Don Indico Davalos, Gouverneur de Pavie, avec six autres Dames, & autres femmes,) tomba entre les mains de ce Barbare, qui s'en retourna à Afrique triomphant de son butin. Ensuite il travailla à faire fortifier la ville, & la rendit l'azile de tous les Corsaires, en telle sorte que le seul nom d'Afrique donnoit l'épouvante à toutes les côtes, & empeschoit le commerce des Chrêtiens sur la Mediterranée, ce qui donnoit beaucoup de chagrin à Charles V. Nous verrons dans le livre suivant les autres progrez de ce Corsaire.

Mort de Paul III.

Sur ces entrefaites il arriva un Courrier à l'Empereur de la part de son Ambassadeur à Rome, qui lui portoit la nouvelle de la mort du Pape Paul III. arrivée le 12. Novembre de cette année: à peine avoit-il acheyé de lire la lettre qu'il dit au Prince son fils, qui lui demandoit s'il y avoit quelque chose de nouveau, *qu'il étoit mort à Rome un bon François*, & lui ayant donné la lettre à lire, il ajoûta,

ajoûta, *je suis assûré, mon fils, que si les parens du Pape ont fait ouvrir son corps pour l'embaumer, on y aura trouvé trois fleurs de Lis gravées sur son cœur.* Cela me fait souvenir du discours, & de l'instruction que Charles V. donna au Prince Philippe son fils, deux jours après qu'il fut arrivé à Bruxelles. Quelques-uns disent, qu'il le fit en présence du Duc d'Albe & de Ruygomez, ce qui pourroit être; mais s'il en faut croire Sandoval, il lui fit ce discours teste à teste; quoi qu'il en soit, il est certain, comme l'experience l'a fait voir, que Philippe en fit son profit en son temps.

Instruction de l'Empereur Charles-Quint au Prince Philippe son Fils.

MOn cher Fils. Le cours de ma vie, qui n'a été que trop pleine de fatigues & de douleurs ameres, a été une école qui m'a souvent donné occasion d'apprendre que les Princes, étant semblables au feu qui monte toûjours, ont accoûtumé de concevoir de vastes desseins, mais qu'ils sont sujets à voir manquer ceux où ils croyent réussir plus facilement, & que lors qu'ils se croyent montez au plus haut faîte de la gloire, ils tombent dans les plus grandes disgraces. Vous en voyez deux grands exemples en ce qui vient de m'arriver; savoir l'entreprise d'Alger, & les avantages que l'Electeur Maurice & ses Alliez, viennent de remporter sur moy,

Les Princes sujets aux disgraces. 1549.

après tant de glorieuses victoires. L'un & l'autre a servi à me faire connoître, que les Princes, quelques grands & puissans qu'ils soient, ne doivent pas avoir tant de confiance en eux-mêmes, & que la Providence de Dieu preside sur leurs actions, aussi bien que sur celles des moindres hommes. L'estât de mes affaires & celles de l'Empire, lors que j'y suis parvenu, étoit tel, que je n'ay pû avoir ni exemples, ni instructions sur lesquelles je pûsse regler ma conduite, & j'ay été obligé d'être moi-même mon maître & mon disciple. Ainsi ce n'est pas sans raison, mon cher fils, que je vous ai exposé à un si long & si penible voyage pour vous avoir auprès de moy, parce que voulant travailler à vous rendre tel que moy, les instructions que je vous donnerai de bonne heure, ne vous seront pas, à ce que j'espere, inutiles.

Charles V. commence à donner des Instructions à son fils.

J'avoüe, aprés avoir consideré l'instabilité, & les changemens étranges & si frequens, qui arrivent dans toutes les affaires du monde, & encore plus dans celles des Etâts, qu'il semble impossible, à la plus grande experience que l'on puisse avoir, de pouvoir vous donner des regles, sur lesquelles vous puissiez prendre des mesures justes, pour la conduite des Royaumes, & le gouvernement des Etâts, ausquels vous me devez succeder comme mon unique heritier. Cependant l'amour paternel que j'ay pour vous, & qui ne sauroit être plus grand, l'obligation où je suis de rendre service à Dieu, & celle de ma conscience, m'engagent à vous donner quelques instructions sur certains chefs

prin-

principaux, priant ce Pere des lumieres, qui en qualité de Roy des Roys preside sur le Gouvernement de tout le monde, qu'il veüille par sa sainte bonté & clemence vous assister, lors que vous serez appellé à commander à tant de peuples, & qu'en attendant, il mette dans vôtre esprit & dans vôtre cœur les dispositions, & les lumieres necessaires pour profiter des bonnes instructions qui vous seront données, & d'en savoir faire un bon usage, lors que nôtre Pere commun vous appellera à commander à des Royaumes, qui sont plus vôtres que miens. Je puis cependant vous assûrer, que la protection de Dieu ne vous manquera pas, si dans tous vos desseins vous avez principalement en vüe le service de Dieu, & qu'après avoir fait tout ce qui se peut aux affaires, vous remettiez le succés & l'évenement de vos projets & de vos actions à sa volonté, pour en ordonner comme il le trouvera bon; ce sera le moyen & de ne vous pas trop affliger des mauvais succés, & de ne pas vous réjoüir des bons jusques à en devenir orgueilleux.

La premiere instruction, que je vous donne, est, que si vous voulez que Dieu vous soit favorable, il faut que vous ayez beaucoup de zéle pour l'observation & la protection de nôtre sainte Foy en tous lieux, mais particulierement dans les Royaumes & Etâts dont vous devez heriter, que vous pourrez conquerir, ou qui tomberont sous vôtre puissance de quelque maniere que ce soit: vous devez travailler à faire observer la Justice, n'y établir que des Juges habiles, experimen-

La Foy & la Justice. 1549.

tez

tez & integres ; veiller sur eux, afin d'empescher par vôtre autorité qu'il ne soit fait tort à personne, & que les recommandations des riches & des puissans ne puissent pas faire du tort à la cause des foibles & des pauvres, & vous souvenir sans cesse, que la bonne foy & la justice du Prince sont les deux Advocats qui plaident en sa faveur devant Dieu, & qui font descendre sur lui les benedictions du Ciel.

Concile. Comme après tant de travaux, & tant de fâcheuses guerres, que j'ay été obligé de soûtenir avec tant de dépenses, & au peril même de ma vie, pour tâcher de ramener les obstinez heretiques d'Allemagne dans le bon chemin d'où ils se sont égarez, il ne s'est pû trouver d'autre moyen que la convocation d'un Concile, auquel se sont enfin soûmis, aprés tant de sollicitations de ma part, de prieres & de menaces que j'y ai employées, tous les Etats de l'Empire, tant Catholiques que Lutheriens ; je vous exhorte d'entrer dès aujourd'huy, dans cette sainte oeuvre, de faire tout ce qui dependra de vous, pour la conduire à la perfection, & de travailler de concert avec le Roy des Romains vôtre oncle, les autres Roys, & les Ministres du Pape, à ce que chacun de son côté se rende Mediateur & Promoteur de ce Concile ; & contribuë à le faire réüssir ; à la gloire de Dieu, & au bien de l'Eglise.

Le S. Siege. Vous devez sur toutes choses avoir toûjours le cœur plein de respect & de veneration pour le S. Siege, qui est la base & le fondement de la Religion Catholique, contre

tre laquelle les heretiques vomissent tant de calomnies. Charlemagne, & plusieurs Roys de France ses successeurs, ont fort bien reconnu, combien un Prince pieux & Chrêtien est obligé de maintenir l'autorité du S. Siege, puisque sans épargner ni fatigues, ni voyages, ni dépenses, ils sont allez si souvent à son secours avec de puissantes Armées, lors que les Barbares le vouloient opprimer. Ouy, mon fils, piquez-vous d'une sainte ambition de surpasser tout autre Prince, lors qu'il s'agira de proteger le S. Siege, ou de lui témoigner de la veneration : & quand il se trouveroit des Papes, qui n'en useroient pas bien envers vous, comme j'en ai éprouvé de tels ; faites comme moy, qui me suis plaint des deffauts de la personne, sans perdre le zéle & le respect dû au S. Siege, & faites tout vôtre possible pour étendre son autorité.

Quant à ce qui regarde les affaires des Eglises particulieres, les Benefices & Abbayes qui sont de collation Royale, & où vous avez droit de nommer, vous devez sur tout prendre soin & tenir la main, à faire que ces places soient remplies par de bons sujets, savans, experimentez, de bonne vie & mœurs, & que chacun ait les qualitez convenables à la qualité du Benefice auquel il sera nommé, afin qu'il puisse en remplir toutes les fonctions. Et comme c'est ici une affaire de grande importance, vous ne devez nommer personne à la recommandation de qui que ce soit, sans vous être bien informé de lui, autrement, Dieu seroit mal servi, vôtre conscience en

Benefices. 1549.

seroit

feroit chargée, les peuples en feroient malcontens, & il en pourroit arriver plusieurs scandales à l'Eglise, & plusieurs affaires dangereuses à l'Etât. Sur toutes choses vous devez avoir soin que ceux qui ont cure d'ames, ne se dispensent pas de la residence sans de grandes raisons.

Paix. Mais puis que J. Christ ne nous a rien recommandé dans son Evangile si expressément que la paix, que l'on ne peut être non seulement bon Prince, mais non pas même bon Chrêtien, sans l'avoir à cœur : & que celui qui a donné sa propre vie pour nous, nous ordonne si souvent de l'aimer, & nous declare qu'il l'aime sur toute autre chose; étant d'ailleurs impossible que les Princes ni les peuples puissent sans elle servir Dieu comme il faut, & que la guerre est la source de tant de malheurs; vous devez, mon fils, accoûtumer de bonne heure vôtre cœur aux pensées pacifiques, & éviter avec soin tout ce qui pourroit vous porter à la guerre, à moins qu'elle ne soit si necessaire, que Dieu & le monde voyent, que vous avez été contraint de la faire sans le pouvoir éviter. Vous avez d'autant plus de raison de l'éviter, que nos Royaumes & nos Etâts, étant épuisez par les grandes charges, que j'ay été obligé de mettre sur mes peuples, sans quoi il ne m'auroit pas été possible de soûtenir tant de guerres; & comme elles ne finiront pas encore, selon toute apparence, & que les peuples seront par consequent chargez de plus en plus, quand vous monterez sur le Trône, vous ne serez jamais aimé de vos sujets qu'en leur donnant la paix. Pour

Pour cette guerre que j'ay entreprise, bien plus pour la deffense de la Religion que pour mon propre interest, j'ay été obligé afin de ne pas ruiner entiérement mon peuple, d'engager non seulement beaucoup de vases d'or, d'argent, & de pierreries, mais plusieurs Terres & Seigneuries dans les Royaumes de Naples, de Sicile, & d'Espagne, ce qui m'a donné beaucoup de chagrin, parce que non seulement nos peuples, mais encore nos ennemis, concluent de-là que nos revenus & nos tresors sont épuisez: outre qu'il n'est pas de la gloire, ni de la majesté d'un Prince d'être obligé à faire un tel commerce. Ainsi je vous conjure de travailler avec soin à chercher les moyens de degager, ce que la necessité m'a forcé de mettre en gage, ce qui vous fera beaucoup d'honneur; & d'éviter par une paix continuelle, de tomber dans les inconveniens qui me sont arrivez, puis que je ne puis faire moy-même ce que je vous recommande. Engagemens.

Quoi que vous deviez vivre en bonne intelligence avec les autres Princes, vous devez le faire particuliérement avec le Roy Ferdinand mon frere & vôtre oncle, & avec le Prince Maximilien vôtre cousin & mon neveu. Il ne suffit pas même de vivre en bonne correspondance simplement avec ces deux Princes, il faut avoir une entiere confiance en eux; comme je suis assûré qu'ils vous en donneront toute sorte de sujet, je vous exorte d'en faire de même envers eux. Vous ne devez pas seulement en user de la sorte, parce que la Religion Chrêtienne l'ordonne, & Amitié avec son oncle & son cousin.

que la liaison d'un même sang vous y oblige, mais pour l'interest reciproque de vôtre conservation. J'ay fait tout ce que j'ay pû pour faire declarer mon frere Roy des Romains, j'en suis venu à bout, par la benediction de Dieu; & je l'ai fait afin de vous interesser l'un & l'autre, à soûtenir & à deffendre nôtre Maison. Après ma mort, Ferdinand deviendra puissant par le moyen de l'Empire, vous le serez encore davantage, étant Maître de tant de Royaumes & d'Etâts, en sorte que personne n'osera vous inquiéter quand on saura que vous serez soûtenu par les forces d'un si puissant oncle, ni attaquer vôtre oncle, quand on le verra appuyé des vôtres. C'est le grand fruit que produira l'étroite union, amitié, & confiance, d'un si grand oncle avec un si puissant neveu.

Deniers. Ferdinand mon frere aura soin de tenir en paix l'Allemagne, de hâter l'affaire du Concile, & de faire durer la Treve avec le Turc, & j'espere d'obtenir des Etâts d'Allemagne, où j'irai bien-tost, une bonne somme d'argent pour nous deffendre, en cas que le Turc ou le Roy de France, ou autres viennent à nous attaquer, voyant qu'il est impossible que j'en puisse tirer de mes Royaumes & Etâts, pour en secourir l'Allemagne, en cas qu'on vînt à l'attaquer, ce qui vous sera impossible à vous-même quand vous monterez sur le Trône, parce que vous les trouverez ruïnez; de sorte que pour l'amour de vous je dois travailler, ce que je ne manquerai pas de faire, à maintenir la paix, afin que nos peuples ayent le temps de se remettre

tre en bon estât, jusques à ce que l'Allemagne se puisse deffendre par elle même.

Il seroit de l'interest de la Chrêtienté, de pouvoir faire la guerre au Turc, afin de l'empêcher de s'agrandir à nos dépens, mais il est devenu trop puissant, par le refus que les autres Princes ont fait de se Liguer avec moy, comme je l'aurois souhaité; & comme on ne pourroit aujourd'hui lui faire la guerre, sans ruïner tous les Princes Chrétiens, & avec peu d'esperance de le vaincre, il faut faire de necessité vertu. Ne pouvant trouver nos avantages à lui faire la guerre, il faut faire durer autant qu'il se pourra la Treve que j'ay faite avec lui, & éviter adroitement de rompre avec lui, à moins qu'il ne vous y oblige; & auquel cas, il ne faut épargner ni dépenses, ni fatigues pour sécourir Ferdinand mon frere, quand même vous auriez la guerre dans les Royaumes de Naples ou de Sicile. Turcs.

Outre l'étroite confiance que vous devez entretenir avec le Roy Ferdinand mon frere & vôtre Oncle, vous ferez bien de vivre en bonne amitié avec tous les Electeurs de l'Empire, parce que ne faisant avec lui, & les autres Princes qu'un même corps, il n'est pas seulement convenable, mais d'une necessité absoluë, à cause des Païs-Bas, & du Duché de Milan, d'en user de la sorte envers vôtre Oncle, les Electeurs, & les autres Princes de l'Empire. Cela fera que vous pourrez tirer de grands avantages de l'Allemagne, sans quoi difficillement pourriez-vous conserver les Païs-Bas & la Duché de Milan. Electeurs. 1549.

Au reste vous ne devez pas faire difficulté de faire largement des presens aux Princes, de qui vous pouvez esperer des services, car par ce moyen, il vous en reviendra des avantages à vous même, & en même temps vous appuyerez l'autorité, & le credit de Ferdinand vôtre Oncle.

Suisses. Quant au Suisses il est bon de les avoir pour amis, mais non pas pour Confidens, sur tout aujourd'huy qu'ils ont embrassé une Religion differente. C'est une Nation mercenaire, & les Historiens nous apprennent qu'ils savent tourner casaque quand ils veulent; ainsi il est necessaire d'agir avec circonspection avec eux comme j'ay fait, quand il s'agira de les prendre à vôtre service, & il ne le faut jamais faire, que faute d'Allemans. Il est pourtant necessaire que vous entreteniez un Ambassadeur en ce païs-là, qui les asseure incessamment de vôtre plus étroite amitié, à cause de la Ligue perpetuelle que la Maison d'Aûtriche a faite avec eux pour la Conservation de la Franche Comté; il leur faut aussi payer exactement tout ce qui leur a été promis par cette Ligue.

Le Pape. Pour ce qui regarde le Pape d'aujourd'huy, vous n'ignorez pas combien il m'a donné sujet d'être mal satisfait de lui; quoi que pour acquerir son amitié je me sois laissé porter à marier ma fille Marguerite avec Octave Farnese son petit neveu, qui tout neveu de Pape qu'il étoit, n'étoit pourtant qu'un simple Gentil-homme, & cependant il n'a pas laissé de traverser mes desseins en Allemagne, & de me donner du chagrin au sujet du

Con-

Concile, auquel il a finalement consenti aprés tant d'oppositions, & uniquement parce qu'il ne l'a pû éviter. Cela n'empêche pas que je ne vous prie, mon cher fils, que toute vôtre vie vous ne regardiez pas à ce que pourront faire les Papes, mais seulement à la Dignité de vicaires de Jesus-Christ où ils sont élevez, de leur rendre en cette qualité le respect extraordinaire qu'ils meritent, & de souffrir plûtôt qu'ils vous fassent du tort que de leur en faire. Je vous prie aussi d'entretenir une bonne amitié avec la Duchesse Marguerite ma fille, d'avoir soin de ses enfans pour l'amour de la mere, & entre ses enfans du Duc Octavio, & de considérer qu'elle est mon sang, que je l'ai toûjours aimée, & que vous estes obligé aussi par l'amour de fils que vous me portez, de l'aimer. Plaisance

Pour ce qui regarde les affaires de Plaisance, il est certain que j'ay eu beaucoup de déplaisir de la mort du Duc de Castro fils du Pape, quoi qu'il ait été lui même la cause de son malheur; cependant à cause de la part qu'a pris en cette affaire Don Ferrante Gonzaga en qualité de mon Ministre, je suis obligé de soûtenir ce qu'il a fait, parce qu'il ne l'a entrepris que pour le bien de mes affaires, pour celui de toute l'Italie, & particulierement de l'Empire. J'ay cherché les expediens qu'on pourroit prendre pour contenter en cette affaire, & l'Empire & la maison du Pape; je n'en ai pû trouver d'autre que de lui rendre Plaisance; mais puis que nous en sommes Maîtres je suis d'avis de la garder jusqu'en un autre temps. 1549.

Quant

Conclave. Quant à l'Election des Papes, je vous puis dire, que quoi que mes Ministres à Rome, se soient quelques-fois servis de mon autorité, pour en recommander quelques-uns, sur tout après la mort de Leon en faveur d'Adrien, cependant je vous assûre, mon fils, que je n'ai jamais eu dessein d'interesser ma Conscience pour ou contre qui que ce soit, parce que j'ay consideré que cette haute dignité étoit d'une trop grande consequence pour le salut des fidelles, ainsi j'ay toûjours crû qu'il falloit laisser le soin du Conclave à Dieu dont le Pape est le Vicaire, & je vous conseille, mon cher fils, d'en user toûjours de même, d'autant plus que le Pape d'aujourd'huy est déja en decrepitude.

Difficultez avec Rome. Nous avons trois differens à demêler avec le S. Siege, ou avec le Pape, qui demandent de nôtre part beaucoup de précaution, d'adresse, & de fermeté. Le premier regarde le Royaume de Naples, parce qu'estant fief, de l'Eglise la Cour de Rome s'imagine être en droit, sur le moindre pretexte, d'en accorder ou d'en refuser l'Investiture comme il lui plaît; comme Clement VII. me l'a bien fait voir, quoi que les tentatives qu'il a faites pour cela, n'ayent réussi qu'à sa confusion. Par cette même raison elle pretend encore d'affoiblir l'autorité temporelle de la Couronne dans ce Royaume, & d'augmenter la Spirituelle: ce qui rend aussi les Ecclesiastiques & sur tout les Nonces du Pape fiers & orgueilleux. Le 2. regarde la Puissance absolüe du Roy dans la Sicile sur le Spiritüel, ce qui paroit insupportable à la Cour de Ro-

me

me de n'avoir aucune autorité dans un Royaume Catholique. Le 3. concerne la Pragmatique de Castille, que Rome ne souffre qu'avec chagrin. Il faut mon fils, vous préparer à avoir souvent des differens avec les Papes sur ces trois chefs, lors que vous en serez maître, ce qui m'est souvent arrivé aussi; cependant je n'ay pas laissé de conserver inviolablement mes droits, sans perdre le respect que je dois, comme fils de l'Eglise, au Vicaire de J. Christ. Rome aime l'encens il faut lui en donner.

Tâchez de vous entretenir en bonne intelligence avec les Princes d'Italie, & de dissiper par des caresses & des honêtetez la jalousie qu'ils ont de la prosperité de la maison d'Aûtriche. Il faut sur tout, quand vous serez monté sur le Trône, garder beaucoup de mesures avec les Venitiens qui sont bons amis quand ils veulent, mais si passionez pour la conservation de leurs Etâts, qu'ils joüent souvent deux personages en une même Sene, & prenent le parti qui leur paroît le plus avantageux, sans s'informer d'autre chose. Je vous exhorte d'observer ponctuellement les Traitez que j'ay faits avec eux au sujet des Royaumes de Naples & de Sicile, & du Duché de Milan, tant pour ce qui regarde la Navigation & le Commerce, que les Frontieres: & comme il y a apparence qu'ils pourront souvent avoir des differens avec le Roy Ferdinand vôtre Oncle, au sujet des Limites, tâchez toûjours de vous en rendre le Mediateur pour les accorder. Venitiens.

Le Duc de Florence ne peut qu'être de Florence, Ferrare Mantoüe

VOS

vos amis par reconnoiſſance; depuis que je lui ai donné une ſi conſidérable Seigneurie, dans un temps où cette famille étoit errante, d'autant plus que j'ay deſſein de garder la ville de Siene en mon pouvoir pour la lui rendre quelque jour, comme il eſt juſte. Aprés tout, ou par raiſon d'Eſtât ou autrement ce Duc ſera toûjours bon ami de la maiſond'Aûtriche, nonobſtant ſes Alliances avec la France; ainſi il ſera bon, de vôtre côté, de répondre à ſon amitié. Avec le Duc de Ferrare il faut temporiſer, parce qu'à cauſe du Fief qu'il a en France il ſemble qu'il ait de l'inclination pour elle: il eſt vray qu'en conſideration de la bonne juſtice que je lui ai rendüe dans les affaires de Modene, Regge, & Rovere, il a témoigné favoriſer mes intereſts dans tous les differens que j'ay eu avec Clement VII. quoi qu'il fût ſon Feudataire. Le Duc de Mantoüe eſtant vaſſal de l'Empire, & ayant ſes Etâts contigus à ceux du Roy Ferdinand vôtre Oncle d'un côté, & preſque entourez du Duché de Milan de l'autre, ne peut qu'être de vos amis, ainſi il faut être des ſiens, d'autant plus qu'eſtant maître du Marquiſat de Montferrat, s'il arrive que vous faſſiez la guerre en Italie, comme cela ne manquera pas à cauſe des Pretentions des François ſur le Milanez, le Montferrat eſt un païs fort commode pour les Troupes, & ce Duc m'en a entiérement l'obligation, puis que dans les differens ſurvenus au ſujet de ce païs-là, j'ay decidé en ſa faveur, & lui en ai donné l'inveſtiture; c'eſt ce que vous ne devez pas oublier.

La

La Republique de Genes ne peut manquer d'être toûjours à vôtre devotion, tant parceque j'y ai des amis qui m'ont beaucoup d'obligation, que parce que cette Republique ne pouvant se maintenir par son païs qui est de petite estendüe & sterile, ni autrement que par le commerce, & n'en pouvant faire de considerable que dans vos Etâts & Royaumes, ils seront toûjours obligez d'être de vos amis, avec d'autant plus de raison qu'ils sont mal satisfaits des François, & les François d'eux; outre que la Republique estant Fief de l'Empire, elle ne s'éloignera jamais de ses Interests. Genes.

Je ne vous ai encore rien dit du Duc de Savoye, ce n'est pas que je l'aye oublié, estant aussi considerable, & aussi allié avec nous qu'il l'est. Ce Prince a le malheur d'avoir été chassé de son Païs par les François tant deça que delà les Monts. Ils s'en sont rendus maîtres, sur ce qu'il a reffusé le passage de l'Armée Françoise dans ses Etâts, ce qu'il a fait, tant parce que ce n'étoit pas son interest de le permettre, que parce qu'il ne vouloit ni me tromper, ni faire du tort à nôtre Parenté. Le Prince Emanüel Philibert son fils a eu recours à moy, & je suis plus que payé de l'avoir pris en ma protection par les bons services qu'il m'a rendus & qu'il me rend encore; aprés ma mort vous devez être fort content d'avoir à vôtre service un si grand Capitaine, qui ne vous servira pas seulement de l'épée mais de ses bons conseils. J'ay resolu de n'entendre jamais à aucun Traité, à moins que la France n'ait resti- Duc de Savoye.

tué à ce Duc tous ses Etâts, & si je ne puis en venir à bout j'espere que vous le ferez. Les François pretendent de garder le Piémont, afin de troubler par leur inquietude naturelle le repos de toute l'Italie, mais c'est à cause de cela même qu'il faut les en chasser; outre qu'il n'y a rien de plus juste que de soûtenir les Droits de ce Duc. Faites en sorte que les Pensions accordées au Duc & au Prince son fils leur soient exactement payées, parce qu'il y va de vôtre honneur & de vôtre interest de n'y pas manquer, jusques à ce qu'ils soient rétablis dans leurs Etâts. Il faut considerer, mon fils, que la Savoye & le Piémont sont le seul rempart qu'il y ait contre la furie des François qui muguettent toûjours l'Italie.

La France. Pour ce qui regarde la France, depuis que j'ay commencé à regner, comme j'ay toûjours eu de l'inclination à la paix, j'ay fait aussi tout ce qui m'a été possible, pour vivre en bonne Intelligence avec le feu Roy François I. & j'ay tâché de m'accorder avec lui par des Treves & des suspensions d'Armes afin de l'obliger à lier une étroite & sincere amitié avec moi, qui avoit resolu de me liguer avec lui contre Solyman & les Lutheriens, ce qui auroit été le moyen de ruïner & l'un & les autres, au grand avantage de la Chrêtienté & de l'Eglise; mais je n'ay jamais pû y reüssir quoi que je l'aye souhaité avec passion, & que j'en aye facilité les moïens. Ce Prince n'a jamais gardé aucun Traité de paix ni de Treve que j'aye fait avec lui, comme tout le monde sçait, qu'autant qu'il

qu'il ne pouvoit pas me faire la guerre, ou jusques à ce qu'il eût preparé les moyens de me tromper, n'ayant jamais usé que de dissimulation & de perfidie. Henry son fils, qui lui a succedé, montre ouvertement qu'il veut suivre les traces de son pere. Mais ce qui me console est, que si la conduite du pere envers moi a été detestable à toute la Chrêtienté, celle du fils ne le sera pas moins envers vous, & envers moy pour le temps qu'il me reste à vivre, car je ne croi pas qu'il soit d'humeur à demeurer long-temps en paix: mais nous devons aussi nous consoler en ce que si le pere n'a rien gagné à soulever l'Europe & l'Asie contre moy, le fils n'en retirera pas plus d'avantage contre vous: Ainsi il est bon de veiller toûjours sur ses actions.

Faites tous vos efforts pour ne manquer jamais à vôtre parole. Rien n'est plus digne d'un Prince, & rien n'est plus scelerat à un Chrêtien que de la rompre. Quelque avantage que vous y puissiez trouver, n'ayez jamais la moindre pensée de suivre en quoi que ce soit la maxime du feu Roy Ferdinand mon Ayeul; duquel on a publié, au préjudice de sa glorieuse memoire, qu'il ne signoit jamais aucun Traité, qu'il n'eût auparavant cherché les moyens de le rompre, avec quoi il trompoit sa propre Conscience & se remplissoit la teste d'inquietudes. Je souhaite, mon fils, que vous vous conduisiez en cela de telle sorte, que dans tout le Cours de vôtre Regne vous vous puissiez vanter, comme moy dans le mien, de n'avoir jamais

Parole. 1549.

manqué de parole à personne, & de n'avoir jamais été le premier à rompre ni Traité, ni Treve, ni Promesse, ni Serment. Si vous avez envie de faire la guerre à la France dans quelque conjoncture favorable, perdez la plûtôt que de rompre la paix ou la Treve: vous aurez toûjours assez d'occasion de vous satisfaire en cela, parce que les François aiment trop la guerre pour vivre long-temps en paix.

Angleterre. Tâchez pendant vôtre Regne d'entretenir une bonne union avec les Anglois, selon le proverbe qui court sur ce sujet, *que quand on auroit la guerre contre toute la Terre, il faut avoir la paix avec l'Angleterre.* Vous savez que j'ay en dernier lieu fait un Traité avec Henry VIII. Pere d'Edoüard, aujourd'hui regnant, que vous devez exactement & inviolablement observer, non seulement à cause du Commerce de vos sujets qui en tireront de grands avantages, mais encore pour tenir toûjours en crainte & en jalousie l'esprit des François, qui ont sans cesse des differens avec les Anglois, en sorte qu'ils ne feront jamais une bonne Alliance ensemble, à cause des pretentions que les Anglois ont sur la Normandie, qu'ils muguettent toûjours; & que les François voyent avec beaucoup de chagrin Calais, qui est une des clefs de la France entre les mains des Anglois: de sorte que ne pouvant y avoir d'amitié durable entre ces deux Nations, il vous sera facile d'entretenir une bonne & avantageuse Alliance avec les derniers. Et comme il y a de l'apparence que le Roy Edoüard, qui n'est aujourd'hui

qu'un

qu'un enfant, reveillera quelque jour la pretention qui semble aujourd'hui oubliée, des pensions que les François avoient promis à son pere, & qui n'ont point été payées; quand cela arrivera, vous devez vous conduire selon l'estât où seront alors vos affaires. Mais de quelque nature que soit l'Alliance que vous aurez avec l'Angleterre, gardez-vous de jamais faire quoi que ce soit qui puisse prejudicier directement, ni indirectement à nôtre Religion, ni au saint Siege.

Je n'ay pas grand chose à vous dire au sujèt du Roy d'Ecosse, parce que le plus que vous pouvez esperer de ce côté-là, c'est de faire avec lui quelque Traité pour la liberté du Commerce & de la Navigation, à quoi vous le trouverez disposé. Quant au Roy de Danemarc, vous pouvez bien entretenir amitié avec lui, non pour l'interest de vos affaires, mais pour procurer quelque avantage au peu de Catholiques qui restent dans ses Etâts, aujourd'huy que son Royaume est devenu presque tout Lutherien, & il sera bon d'avoir toûjours pour cela, un Ambassadeur à Coppenhaghen. En un mot pour l'interest & le repos des Païs-Bas vous devez éviter d'avoir aucun different avec ce Prince, qui puisse causer la guerre. Ecosse. Danemarc.

Il vous est extrémement important, mon cher fils, de considerer avec soin que les Royaumes & les Etâts que je vous laisserai, plûtôt peut-être que vous ne croyez, à cause de mes indispositions, sont en grand nombre, composez de differentes Nations & Langues, forts éloignez les uns des autres par de vastes mers Gouvernement.

& que par terre on n'y peut aller que par la France, ce qui n'en peut que rendre le Gouvernement difficille, estant impossible que vous soyiez present par tout. Le seul remede que vous pourrez apporter à cela, c'est de faire tout ce qui sera possible pour y établir de bons Gouverneurs & Vice-Rois, dont vous ayiez auparavant éprouvé le zele & la fidelité inviolable; car un bon & fidelle Gouverneur est le bras droit du Prince, au lieu que n'estant pas tel il peut faire beaucoup de tort à ses affaires, ainsi on ne sçauroit jamais user de trop de précaution là-dessus. Pour moi je ne ferai pas difficulté de vous dire, que quoi que j'aye pris toutes les precautions possibles, tant à nommer qu'à établir des Gouverneurs dans mes Royaumes & mes Etâts, afin de choisir les personnes selon la nature de chaque païs, cependant j'ay été trop bien servi, pour croire autrement sinon que Dieu m'a assisté de sa benediction, ce que j'espere qu'il fera aussi à vôtre égard.

Minis-tres. Vous aurez cependant un grand avantage sur moy, mon cher fils, c'est que depuis le premier jour que j'ay commencé à Regner, non seulement dans mes Etâts hereditaires, mais aussi dans l'Empire, je me suis trouvé accablé d'affaires, de la plus grande importance, que jamais Prince ait eu. Affaires pour la plufpart difficiles, embroüillées, & qui m'ont obligé de me pourvoir d'un nombre infini d'Officiers & de Ministres: & comme ces affaires sont toûjours allées en augmentant depuis déja 30. ans & plus, elles ont rendu l'experience de plusieurs d'en-

tre

tre eux grande & parfaite. Vous aurez donc mon fils cet avantage, que lors qu'il plaira à Dieu de vous faire monter sur le Trône, vous recevrez de moy, avec les Royaumes & les Etâts que je vous laisserai, un nombre infini de bons Officiers & Ministres, experimentez en toute sorte d'affaires, entre lesquels vous pourrez choisir selon vôtre inclination, & vôtre bon jugement ; ce qui asseurement n'est pas peu considerable, tant pour vous que pour les Peuples, aussi cela me donne autant de joye que de vous laisser mes Royaumes & mes Etâts.

Touchant le Gouvernement des Indes. Comme je trouve ce pais-là d'une grande consequence à cause du profit qui en revient, qui peut encore devenir plus grand, j'ay toûjours pris beaucoup de soin & j'espere que vous en ferez de même, n'estant pas chargé des affaires de l'Empire comme moi, de vous bien informer de l'estât des affaires de ce païs-là, & de faire en sorte que tout s'y passe à la gloire de Dieu, & pour vôtre bien. Il faut toûjours se servir des moyens les plus propres à tenir ce païs dans une exacte obeïssance, comme il est bien juste: mais sur toutes choses il faut tenir la main à ce que la justice y soit bien administrée, parce que par là on peut tenir en crainte ces peuples tout sauvages qu'ils sont ; & faire respecter ceux qui ont le Gouvernement en main, ce qui est d'une absolüe necessité; car si on perd une fois le respect à ces personnes là tout est perdu. Et comme le grand éloignement ôte le moyen d'y apporter du remede il faudroit faire

Les Indes.

des depenses infinies pour recouvrer ce qu'on auroit une fois perdu. D'ailleurs comme c'est un païs de Conquête, sans avoir égard à ceux qui pourroient avoir des prétentions, il sera bon d'y exercer toute l'autorité, le pouvoir & la souveraineté, que l'on pratique d'ordinaire dans les païs conquis.

Indiens. Quoi que j'aye pris tous les soins possibles pour tenir en bride les Indiens, ce qui doit être aussi vôtre plus grand soin, comme ç'a toûjours été le mien, je n'ay pas laissé de chercher plusieurs moyens, fait plusieurs desseins, & pris beaucoup de résolutions; mais enfin j'y ai établi un conseil tout composé de gens de merite, qui n'a autre chose à faire, que de pourvoir à ce qui est necessaire pour le Gouvernement de ce païs-là. En dernier lieu, ayant été informé des desordres qui y étoient survenus, j'ai envoyé dans la Nouvelle Espagne en qualité de Vice-Roy, Don Antonio di Mendozza, dont j'ay experimenté la sagesse, tant dans les affaires de la Guerre que dans celles de mon Conseil, afin de lui donner plus d'autorité dans son emploi, & vous qui venez d'Espagne pouvez être mieux informé que moi, de la maniere dont les choses s'y sont passées. Enfin mon cher fils, quoi que j'aye été engagé à tant de guerres qui ont devoré mes peuples jusqu'aux entrailles, & épuisé tous mes tresors, je n'ay pas laissé, sans avoir égard aux grandes dépenses qu'il falloit faire de m'ouvrir le chemin à cette grande conquête, qui a été benite de Dieu, qui connoissoit mes intentions, qui étoient principalement de porter l'Evangile dans ces païs-là.

&

& par tout ailleurs ; & vous serez ainsi beni de Dieu sans doute, si vous avez un pareil dessein. Aujourd'hui, mon fils, la porte en est ouverte, le chemin frayé, & la machine preste, il est de vôtre devoir, aussi bien que de vôtre interest de la faire joüer. J'espere au reste, que vous pourrez établir de telle sorte vôtre domination en ce nouveau monde, que vous en sçaurez tirer des richesses capables de vous rendre formidable à tous vos ennemis, qui ne voudront pas vivre en paix avec vous en Europe, & par les soins que vous prendrez de faire bien regler le Gouvernement en ce païs-là, vous en retirerez cent pour un, ce qui avec le temps recompensera toutes vos peines. Je devois aller plus avant sur un article aussi important que celui-cy, mais je suis trop persuadé de vôtre zéle, & de vôtre bon sens pour vous en dire davantage.

Je passe maintenant à une des plus considerables choses que je pourrois vous recommander, & qui regarde la satisfaction d'un peuple zelé pour son Prince, auquel il souhaite des successeurs, afin d'éviter les desordres & les malheurs ordinaires aux changemens de Gouvernement. Je ne parle pas de la satisfaction particuliere que j'en recevrais parce que vous ayant déja dit que le peuple en recevroit de la joye, vous pourrez juger vous-même quelle sera la mienne. Je croy qu'il est non seulement convenable, mais absolument necessaire, sur tout pour les affaires des Païs-Bas, où il pourroit en arriver de grands inconveniens, que vous pensiez tout Mariage. 1549.

 de

de bon à vous remarier avec un parti qui vous convienne, autant que faire se pourra, puis qu'il s'agît du bien public de l'Estât, & en particulier d'une Maison qui a reçû tant de fois des effets extraordinaires & miraculeux de la benediction de Dieu, ce qui me fait esperer, que cette même benediction continuera à vous donner des enfans. Vous le devez encore, pour me témoigner en cela l'amour & le respect qu'un fils doit à son pere.

Avec la France & la Navarre.

Je ne pretens point gêner vôtre inclination à l'égard du choix de la personne que vous voudrez épouser. Je souhaite seulement que vous ayiez principalement en vûë le service de Dieu, & le bien de l'Etât, aussi bien que l'avantage de toute la Chrêtienté. Si on pouvoit negotier un mariage avec une fille du Roy de France, & s'assûrer que les Traitez que l'on fera avec lui, seroient inviolablement observez, & particulierement que le Duc de Savoye seroit rétabli dans tous ses Etâts, & que l'on en donnât des assûrances suffisantes, je croy que ce seroit ce qui vous conviendroit le mieux. Que si le Roy de France ne vouloit pas donner sa fille, il faudroit negotier vôtre mariage avec la Princesse d'Albret, à la charge que l'on mettroit fin à tous les differens & pretentions que l'on pourroit avoir sur le Royaume de Navarre, ce qui seroit un grand avantage. Mais il faudroit traiter cette affaire avec beaucoup d'habileté & de prudence, parce que le Roy de France, qui a cette Princesse dans sa Maison, & qui a une passion demesurée pour la Na-

varre,

varre, n'y consentiroit pas volontiers, sans y trouver quelque avantage pour lui-même; ce qui seroit difficile à negotier, parce que la France est en tel estât qu'il ne faut ni lui rien ôter, ni lui rien donner. On pourroit pourtant faire quelque chose en faveur d'une telle Epouse que cette Princesse, qui est fort belle, qui a de nobles inclinations, & des manieres Royales.

Je ne voi pas d'autre parti dans l'Europe qui vous convienne, ou du moins qui puisse être utile à vôtre Maison, & à l'Etât, en vous donnant des enfans, ni servir à réunir des familles divisées; & en tirer les avantages qui doivent être le principal motif du mariage des Princes. Il y a bien les filles du Roy des Romains mon frere, au moins l'aînée vôtre cousine germaine; & la fille de l'Archiducheſſe Doüairiere de France, mais comme ce ne sont point là des mariages propres ni à aggrandir un Etât, ni à terminer des pretentions, ni à accorder des familles ennemies, ils ne peuvent pas passer pour avantageux, à moins que dans une extrême necessité; ainsi il faut tâcher de faire un mariage pour les raisons que j'ay dites. Cependant, mon fils, je vous laisse l'entiere liberté de choisir telle personne qu'il vous plaira selon vôtre inclination, si vous n'en trouvez pas qui puisse se faire par raison d'Etât, & je prie Dieu qu'il vous inspire là-dessus ce que vous devez faire. Avec sa cousine.

Pour ce qui regarde ma fille, vôtre sœur aînée & Infante, après y avoir meurement pensé, je n'ai pû trouver de parti plus convenable La fille de Charles V. 1549.

venable pour elle, pour moy, pour vous, & pour toute nôtre Maison, que celui de l'Archiduc Maximilien vôtre cousin & mon neveu. On a bien crû que je la voulois marier avec l'Infant de Portugal mon cousin, mais l'âge ne le permet pas, & je ne puis manquer à ce que j'ai promis de lui donner ma seconde fille vôtre sœur, dont l'âge est proportionné au sien. En un mot, je souhaite fort de marier ma fille Marguerite avec mon neveu Maximilien, ce qui sera sans doute fort agreable au Roy Ferdinand son pere & mon frere, & fera beaucoup de plaisir à l'Italie & aux Païs-Bas; d'ailleurs je ferai bien-aise d'avoir égard en cela à la recommandation que m'en fit avant que de mourir l'Imperatrice mon épouse d'heureuse memoire. Je vous dirai de plus, que par le Testament que je fis, la derniere fois que je me suis mis sur mer, & que j'ay confirmé lors que j'entray en campagne contre les Lutheriens, j'ay reglé la dot que doivent avoir chacune de vos deux sœurs.

Païs-Bas. Quant à l'article de mon testament qui regarde la succession des Païs-Bas, après y avoir bien pensé, j'ai trouvé qu'il valoit mieux les incorporer avec les autres Etâts hereditaires, afin de rendre vôtre puissance plus grande, & vôtre Monarchie plus formidable. J'en avois autrement disposé croyant qu'il seroit mieux pour vous de vous soulager du poids du Gouvernement de tant d'Etâts, mais ayant été mieux informé de vôtre bons sens & prudente conduite, même dans vôtre plus grande jeunesse, j'ay crû faire du tort à ma memoi-

memoire, à vos bonnes qualitez, & à nos païs hereditaires si je les divisois : d'autant plus qu'ayant moy-même conquis la Gueldre, & l'ayant incorporée aux Païs-Bas, il ne la falloit pas separer des autres Etâts hereditaires. J'en avois encore une autre raison, c'est que Dieu vous pourra donner des enfans, ce que je prie avec humilité sa misericorde de faire, & que cela vous donnera moyen de donner à quelques-uns les Païs-Bas ou en proprieté, ou en qualité de Gouverneurs, selon que l'estât de vos affaires le requerra, car il y a certaines choses qui sont avantageuses en un temps & préjudiciables en un autre. C'est ce qui m'oblige, mon cher & bien-aimé fils, de vous reiterer l'avis que je vous ai donné de penser tout de bon à vous remarier, & quand je saurai vôtre inclination là-dessus, je contribuerai de tout mon pouvoir à vous satisfaire.

Pour ce qui regarde ma seconde fille vôtre sœur, j'ay resolu de la marier en son temps avec le Prince de Portugal, comme je l'ai déja dit, qui est à peu près de son âge. Nous sommes déja convenu avec le Roy son pere de la dot que je dois donner à ma fille & autres circonstances, & je lui veux tenir la parole que je lui ai donnée, avec d'autant plus de plaisir, que je voi que c'est un avantage pour l'Espagne, que le Roy de Castille, & celui de Portugal entretiennent une bonne union ensemble, tant à cause du voisinage, de l'humeur & de la langue de ces deux peuples, qu'à cause des affaires des Indes. Si jamais on a eu raison de le faire, c'est aujourd'huy Seconde fille.

que

que le Roy de Portugal mon beau-frere, me temoigne nonseulement de l'affection, mais beaucoup de consideration & de respect, & qu'au sujet des differens survenus à l'occasion des limites, il a toûjours témoigné de l'inclination à consentir que ces affaires fussent reglées à la satisfaction des Castillans: outre que l'Infant Don Loüis & le Cardinal n'ont rien oublié, pour me témoigner l'affection & le respect qu'ils ont pour moy & pour ma Maison; ainsi je vous prie, mon cher fils, d'en avoir de la reconnoissance, & en cas que je vienne à mourir avant que ce mariage soit accompli, que vous teniez la main à ce qu'il soit consommé dès que vous serez monté sur le Trône.

Sœurs. Les deux Reines mes sœurs & vos Tantes, veuves, l'une du Roy de France & l'autre de celui de Hongrie, m'ont toûjours témoigné la plus grande amitié qu'on puisse avoir pour un frere, & je ne doute pas qu'elles n'en ayent autant pour vous. Je say qu'elles ont souvent fait des vœux particuliers pour vôtre santé & pour vôtre prosperité, & m'ont souvent aussi parlé & écrit de vous avec beaucoup de tendresse; ainsi vous devez en avoir beaucoup pour elles, & les regardant comme vos bonnes Tantes, non seulement les favoriser, mais aller au devant des occasions de les proteger, & d'appuyer leurs droits.

La Cour. Il me reste un article sur lequel je ne vous dirai que peu de chose, quelque considerable qu'il soit, parce que vôtre prudence, qui croîtra tous les jours, vous inspirera mieux ce que vous devez faire que les instructions

que

que je pourrois vous donner. La diversité & le nombre des Etâts, sur lesquels vous devez regner, vous oblige, mon fils, à avoir vôtre Cour composée de personnes de differens païs, langues, & humeurs; comme sont, par exemple, les Espagnols, Napolitains, Siciliens, Milanois, Flamands, & pour marque de l'estime, & de la bonne union que vous voulez entretenir avec le Roy Ferdinand vôtre oncle, de quelques Allemans d'entre ses sujets; j'ajoûte même de François, en cas que vous vous mariez avec une Princesse de cette nation. Il est vray que cette grande diversité de Courtisans peut causer, sans doute, des jalousies, des envies, & des mesintelligences, qui ne manquent jamais en telles occasions, comme je le sçai bien par experience. Mais si vôtre Cour n'est composée que d'Espagnols, vous vous attirerez l'aversion de tous vos autres Etâts & Royaumes, comme si vous ne pouviez trouver chez eux des sujets aussi capables de vous servir que les Espagnols, & cette conduite qui ne paroît pas de grande consequence, fera avec le temps d'une mouche un elephant; parceque quand une fois les gens d'une nation se mettront dans la teste que vous les méprisez, & que vous n'avez pas de confiance en eux, comme dans les autres, ils deviendront mécontens, & feront que les moindres charges leur paroîtront insupportables, ce qui devient souvent la source de plusieurs mauvaises resolutions capables de troubler l'Etât.

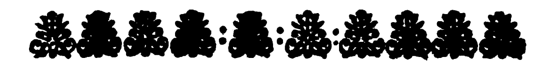
L'inconvenient, je veux bien l'appeller ainsi, d'avoir une Cour composée de gens Courtisans.

de differentes nations, quoi que ce soient de vos propres sujets, semble pourtant necessaire pour l'utilité qu'on en peut tirer. Un Prince qui est maître d'un grand Royaume, & encore plus quand il a plusieurs Etâts à gouverner, ne pouvant être par tout, a besoin de mettre tout en usage, pour être informé non seulement des affaires les plus considerables, mais même de celles de la moindre consequence, que l'on ne doit pas negliger; un enfant de trois ans peut avec le temps devenir un Geant; & il semble impossible, quelques mesures qu'un Prince puisse prendre, qu'il soit informé de tout ce qui se passe dans ses Etâts. Mais si vous avez dans vôtre Cour des personnes de chacun de vos Etâts, vous pourrez être informé jour par jour de tout ce qui s'y passera, en vous en entretenant à vôtre levé, & à vôtre couché, tantost avec les uns & tantost avec les autres; car leurs parens & leurs amis ne manqueront pas de leur écrire les nouvelles de tout ce qui se passera dans leur païs. Par ce moyen vous serez peut-être informé de plusieurs choses, que vos Ministres & les Gouverneurs de ces Etâts auront oubliées, ou qu'ils auront voulu vous cacher pour quelque interest particulier. Je me suis bien trouvé d'en user de la sorte, & j'espere qu'il en sera de même de vous.

Malthe. Finalement, mon cher fils, je ne vous recommanderai point la conservation de tout ce que j'ay reçû de mon pere, de mon ayeule, & de ma mere d'heureuse memoire, ni de tout ce que j'ai conquis & joint à mes

païs

païs hereditaires, parce que je suis assuré que vous y travaillerez, tant par inclination, que pour vôtre propre interest : mais je vous recommande de maintenir ce que j'ay aliené, parce que je l'ay fait par une necessité indispensable. J'entens par là, mon fils, que vous observiez inviolablement, & dans toutes ses circonstances la donation & le Traité que j'ai fait avec les Chevaliers de Malte, & non seulement cela, mais je vous exhorte, qu'en quelque occasion que cette Ile soit menacée de siege, ou que les Turcs y envoyeroient des troupes pour l'assieger, que vous y envoyez les plus grands secours que l'état de vos affaires le pourra permettre, & de ne rien épargner pour sa deffense. Je suis assuré que vous y envoyerez des secours fort considerables, si vous faites reflexion, que l'Ile de Malte entre les mains des Chevaliers, est un rempart imprenable, & qui ne vous coûte rien, pour le salut de la Sicile.



LA VIE
DE
L'EMPEREUR
CHARLES V.

III. PARTIE. LIVRE V.

Contenant les Années 1549. 1550. 1551. & 1552.

ARGUMENT.

LE Prince de Salerne part mécontent de la Cour de Charles V. Il retourne à Naples. Comment il y est reçû. Sa Magnificence. Il va à l'audience du Vice-Roy, accompagné d'une suite pompeuse. Comment il est reçû de lui. Ses desseins, comment découverts. Le Vice-Roy dissimule son mécontentement. Charles informé

formé de la maniere en laquelle le Prince avoit paru à Naples, en a du chagrin. Le Prince feint que sa femme est grosse, à quel dessein. Précautions inutiles qu'il prend. On envoye des gens pour assister aux couches de la Princesse. On découvre que le Prince vouloit joüer l'Empereur. Combien cela le fit mépriser du peuple. Son action est blâmée de tout le monde. On travaille à se vanger de lui. Le Fisc lui demande des droits non payez. Charles veut faire la guerre au fameux Corsaire Dragut. Il envoye une Armée navale pour assieger la ville d'Afrique. On l'assiege. Plusieurs particularitez. On la met au pillage. Bonne garnison Espagnole pour la garder. Munitions pour trois ans. Solyman extrémement indigné de la prise de cette place. Il en fait faire de grandes plaintes à Charles V. Demande qu'elle lui soit renduë. Réponse de l'Empereur à ses plaintes. Jules III. est élevé au Pontificat. Cela fait grand plaisir à Charles, & pourquoi. Jules lui envoye une Bulle très-honnête. Edit severe de l'Empereur contre ceux qui feroient profession d'autre Religion que de la Catholique. Marguerite Duchesse de Parme va à Rome pour deffendre les droits du Duc son Epoux. Réponse qu'elle fit au Pape. Charles fait resolution d'assembler une Diete à Ausbourg. La mort de Granvelle son Favori l'afflige beaucoup. Il fait entrer dans le ministere

ministere le fils de ce Favori. Charles est en grand' peine de ce qu'il doit faire. Les Electeurs de Brandebourg & de Saxe pressent la liberté du Landgrave. Ils refusent de se trouver à la Diete. On travaille à faire évader le Landgrave. On en découvre le dessein, & il est plus étroitement gardé qu'auparavant. Grande audace des Lutheriens envers l'Empereur. Ses desseins contre eux. Il prétend faire élire Roi des Romains son fils Philippe. Son frere Ferdinand s'y oppose. Philippe part pour s'en retourner en Espagne. Comment il fut reçû à Trente par les Peres du Concile. Son voyage. Les François tâchent de le surprendre sur mer pour le faire prisonnier. Charles V. trompé par les Lutheriens. Congedie la Diete. Solyman envoye assieger Malte, afin d'en faire un échange contre la ville d'Afrique. Il se retire honteusement. André Doria se met en mer contre le Corsaire Dragut. Il l'assiege dans une Ile, mais il échape. La ville d'Afrique rasée jusques aux fondemens. Charles va à Ausbourg. Sollicitations d'Octave Farnese pour la restitution de Plaisance. Ne pouvant rien obtenir de l'Empereur il a recours au Pape. Réponse qu'il lui fit. Il demande du secours au Roi de France. Charles decouvre cette negotiation, & en avertit le Pape. Ressentiment qu'il en conçoit contre Ottavio & contre le Roi de France. Raisons qu'ils alleguent pour leur justi-

justification. Le Pape arme. Il envoye un Nonce au Roi de France. Réponse qu'il lui fait. Parme assiegée par les troupes de l'Empereur. La guerre contre ce Duc continuë. Remontrances du Cardinal Farnese au Pape en faveur du Duc. Le Pape fait resolution de renoncer à la guerre. Maurice Electeur de Saxe veut se declarer contre l'Empereur. Grande perplexité où il se trouve. Raisons pour l'obliger de prendre les armes contre Charles V. Raisons contraires. Observations & particularitez remarquables là-dessus. Il se determine à se declarer contre lui. Il fait de grands préparatifs. Invite les Princes à se liguer avec lui. Manifeste de Maurice & de ses Alliez contre l'Empereur. Maurice ouvre la Campagne & prend Ausbourg. Charles effrayé se retire à Inspruck. On sollicite Maurice de le poursuivre. Ce qu'il répond là-dessus. Les Peres du Concile de Trente s'enfuyent précipitamment. Moyens que Maurice & ses Alliez employent pour surprendre Charles V. Fuite de l'Empereur, avec plusieurs particularitez. Jean Frederic est mis en liberté. Il veut suivre la fortune de l'Empereur. Inconstance de la fortune des Princes. Generosité de la Republique de Venise envers l'Empereur dans ses disgraces. Combien leurs offres lui furent agréables. Plaintes du peuple contre Maurice & ses Alliez. Grandes précautions

de

de l'Empereur. Il donne divers ordres pour lever des troupes. Mauvais exemple de l'Electeur de Brandebourg. On veut negotier la paix entre l'Empereur, l'Electeur Maurice & ses Alliez. On la conclud & à quelles conditions. On met en liberté le Landgrave de Hesse. Plusieurs observations sur ce sujet. On tâche de faire entrer l'Electeur de Brandebourg dans ce Traité de paix. Il le refuse. Maurice fait ligue avec l'Empereur contre Albert. Maurice gagne la Bataille contre lui, mais il y est tué.

Prince de Salerne.

DEjà depuis la fin de l'année passée, l'Empereur qui avoit retenu presque comme prisonnier dans sa Cour pendant plus d'un an le Prince de Salerne, voyant les seditions de Naples appaisées, & qu'il n'avoit plus rien à craindre du pouvoir qu'il avoit en ce païs-là, lui donna permission de s'en retourner chez lui, avec ordre exprès pourtant, de sa propre bouche, de ne se plus mêler des affaires publiques de Naples, & d'obéir au Vice Roy. Le Prince ne fut pas plûtôt arrivé à Naples, où il alla par le chemin de Rome, qu'étant indispensablement obligé de rendre visite au Vice-Roy, pour ne pas paroître dependre de lui, quoi que ce fût son chemin de passer par Naples pour aller chez lui à Salerne, il en prit un autre, se detourna de plusieurs milles, & demeura quelques jours à Salerne pour y donner les ordres necessaires aux affaires de ses vassaux, & du Gouvernement,

& satisfit ainsi en quelque maniere sa fierté naturelle.

Il partit ensuite de Salerne avec un Cortege de 300. personnes aussi bien mises qu'il se pouvoit. Comme il approchoit de Naples, le bruit de son arrivée s'estant déja répandu, plus de 500. Gentils-hommes ou principaux Bourgeois à cheval, separez en plusieurs brigades, & un nombre infini de gens à pied de l'un & de l'autre Sexe, sortirent pour lui aller au devant, ce qui donna beaucoup de chagrin au Vice-Roy, qui ne laissa pourtant pas de le cacher. Il fut reçû avec un applaudissement presque égal à celui qu'on lui fit lors qu'en qualité de Syndic de la ville il accompagna Charles V. quand il fit son entrée à Naples. Quoi qu'il fût entré dans la ville dès le matin, dans une saison où les jours sont fort grands, car c'étoit au commencement de Juin, la foule étoit si grande dans les rües qu'il ne put arriver qu'à quatre heures aprés midy dans la maison de *Donna Francesca Sanseverina*, sœur du Prince de Bisignano, où il fût loger. Il est vray que depuis la porte par où il entra jusques au Palais de cette Dame, il y a deux bons milles de chemin, & que les rües étoient pleines de monde, tant ce Prince étoit aimé. Il demeura trois jours dans le Palais de cette Princesse sous pretexte de se reposer, reçevant visite des plus considerables Bourgeois de la ville, & même de presque toute la Noblesse.

Il va à Naples.

Le quatriéme jour de son arrivée il fut rendre visite au Vice-Roy, avec un faste & une pompe incroyable, car il affecta de se faire

Il rend visite au Vice-Roy.

1549.

faire accompagner par un Cortege choisi & nombreux. Il avoit d'aillêurs à sa suite 400. Gentils-hommes, ou Bourgeois, qui manioient si bien leurs chevaux qu'ils les faisoient plûtôt danser que marcher dans les rües. Il avoit trois raisons d'en user de la sorte, & une entre autres qui n'a peut-être jamais eu de semblable: Car dès le Palais où nous avons dit qu'il étoit logé, & qu'il avoit choisi parce qu'il étoit fort éloigné, jusques à celui du Vice-Roy il y a deux mille de chemin, qu'il auroit pû faire commodement, même en se divertissant, en deux heures de temps, cependant il y employa trois jours. Tous les soirs il étoit magnifiquement logé, & ce n'étoit par tout que Musique, fanfare de Trompestes, & Festins somptueux, ce qui ne contribua pas peu à sa ruïne. La 2. chose qui l'obligeoit à en user de la sorte, étoit sa vanité, son orgueil, & le desir qu'il avoit de se voir loüé, applaudi, & encensé. Enfin il vouloit par là donner du chagrin au Vice-Roy, & lui faire voir, que tout ce qu'il avoit fait pour le decrediter & le perdre, n'avoit servi qu'à lui acquerir plus de gloire, & à lui faire gagner de plus en plus l'estime & l'amitié, tant du peuple de Naples, que des étrangers; que ses amis & partisans avoient fait venir ce jour-là des païs d'alentour.

Comment reçû du Vice-Roy.

Au troisiéme jour estant arrivé dans la place du Palais Royal, & mis pied à terre, les gardes qui étoient à la porte ne firent autre chose que lui presenter les armes, comme on a accoûtumé de faire aux Residens & Agents des Princes & des villes. Le Vice-Roy le fut

recevoir

recevoir au bas de l'escalier, & lui donna la droite comme il avoit accoûtumé de faire auparavant, & comme la civilité veut que l'on fasse chez soy. Ils furent ensemble dans la Salle d'audience, pendant une demi heure, assis sur des Sieges égaux. Les assistans qui savoient les affaires qu'ils avoient eu ensemble, avoient toûjours les yeux sur eux pour voir comment tout se passeroit, mais on remarqua que Tolede sçût mieux dissimuler que l'autre, & qu'il fit toûjours paroître un visage doux, qui marquoit un cœur tranquille, quoi que ce ne fût rien moins que cela: il lui demanda des nouvelles de la santé de l'Empereur, & de son voyage, en des termes fort honestes. Quand il eût pris congé, le Vice-Roy l'accompagna jusqu'à la porte comme il avoit accoûtumé, & le Prince se mit en chaise, s'en retourna au Palais de la Princesse de Sanseverino, & partit le lendemain matin pour Salerno, pour faire voir qu'il se soucioit peu que le Vice-Roy lui rendît sa visite.

Tolede ne manqua pas d'envoyer à l'Empereur une relation exacte, de tout ce qui s'étoit passé dans *cette superbe rodomontade du Prince de Salerne*, car c'est ainsi qu'il la qualifioit dans sa lettre. Charles V. fut étonné d'apprendre ce qui s'étoit passé, mais comme il savoit que le Vice-Roy n'aimoit pas le Prince, il crût que la passion lui avoit fait grossir les objets; cependant quand il eut vû une autre lettre du Châtelain de S. Elme, qui n'étoit pas ami du Vice-Roy, & qui lui en disoit encore plus que lui, quoi qu'avec beaucoup de moderation, il

L'Empereur mal satisfait.

ne put s'empêcher de changer d'avis, & de dire en lisant la lettre *Que quiere l'Ombre? là Huerca?* c'est-à-dire cet homme cherche-t-il le Gibet ? & cela le fâcha tellement qu'il ne douta plus que le Prince n'eût fait paroître tout ce faste, pour se moquer de lui, & des ordres qu'il lui avoit expressément donné, comme nous l'avons dit, d'obeïr au Vice-Roy, & de ne se mêler plus des affaires de Naples; en quoi Charles V. prétendoit, comme il s'en expliqua depuis, d'avoir tacitement banni ce Prince de Naples, croyant qu'il ne voudroit plus demeurer en un lieu, où il avoit eu part aux premiers Emplois, & où il n'en auroit plus aucun: & cependant il avoit entrepris ce que l'Empereur lui même n'auroit sans doute pas voulu faire. Quoi qu'il en soit Charles V. prit cela pour un grand affront, & dès lors il ajoûta plus de Foy, à ce que le Vice-Roy lui écrivoit au sujet de ce Prince.

Grossesse feinte. Il arriva encore une autre chose qui fit beaucoup de tort à ce Prince. C'est qu'il fit courir le bruit que la Princesse Donna Isabella Villamarina son épouse étoit grosse, aprés avoir été mariée pendant quinze ans, sans qu'on en eût vû aucune apparence en elle. Il faut savoir, que le Prince mourant sans enfans, la ville & l'Etât de Salerne, devoit, comme il arriva ensuite, être réuni à la couronne, de sorte que le Prince se voyant sans enfans regardoit sa Principauté comme déja eschüe au pouvoir de Charles V. Le Vice-Roy ayant oüy parler de cette grossesse envoya un Courrier exprès à l'Empereur pour l'en aver-

tir

tir, & lui écrivit, qu'attendu le mécontentement du Prince contre sa Majesté Imperiale, il y avoit tout lieu de soupçonner, qu'il n'y eût quelque tromperie cachée sous cette grossesse. Ainsi le ressentiment que l'Empereur avoit déja contre le Prince, & l'interest qu'il avoit dans cette affaire, l'obligerent de donner ordre au Vice-Roy de faire là-dessus toutes les diligences convenables, & informations necessaires, à cause de l'importance de l'affaire, qui ne devoit pas être negligée, & ajoûta qu'il en laissoit la conduite à son zele dans lequel il prenoit une entiere confiance.

Le Vice-Roy ne demandoit pas mieux que d'avoir cette occasion de se vanger du Prince. Ainsi quand il lui eût fait declarer la grossesse de sa femme, comme une chose dont on ne pouvoit plus douter, le Vice-Roy ayant appris qu'on la croyoit à la fin de son sixiéme mois, il y envoya deux Conseillers de grande probité, fidelité, & zele pour l'Empereur, & tels qu'ils ne se seroient pas laissez corrompre par le Prince. C'étoient *Francesco d'Aguira* Espagnol, & *Scipion d'Arezzo Napolitain*, auxquels on joignit une Sage-femme nommée *Luica Tassa*, très-habile dans sa profession, avec ordre d'assister aux couches & de veiller sur ce qui se feroit. Ces deux Messieurs & cette femme demeurerent deux mois dans le Palais du Prince de Salerne, en attendant l'heure de l'accouchement, au bout desquels le Prince declara aux deux Conseillers qu'ils pouvoient s'en retourner quand ils voudroient, que l'on avoit reconnu que sa

Diligences & succez. 1549.

femme n'étoit pas grosse, & que son ventre ne s'étoit enflé, qu'à cause de la retention de ses mois, & que dès qu'ils lui étoient venus, l'enflure avoit cessé. Cependant il n'y eut personne qui ne crût, que le Prince ne croyant pas que l'on useroit de tant de précaution, ne voulût par cette grossesse feinte supposer un enfant à l'Empereur; de sorte que quand tout fut découvert, quelques-uns n'en firent que rire, mais la plusspart perdirent, même à sa Cour, tout ce qui leur restoit d'estime & de bonne opinion de lui.

On cherche à s'en vanger.

Cependant le Vice-Roy plus irrité que jamais, voyant qu'il se pouvoit vanger de lui ne manqua pas de le faire. Par le moyen d'un Espagnol nommé Michel Gomez, president de la Chambre des Comptes, qui avoit été Maître d'Hôtel du Prince, & qui avoit emporté de chez lui beaucoup de Papiers, il découvrit que le Fisc Royal avoit plusieurs droits sur la Doüane de Salerne, dont la Couronne n'avoit pas été payée il y avoit déja 50. ans, & que le Prince s'étoit appropriez; ainsi le Fisc pretendit en être payé, avec l'interest, de l'interest, que l'on fit monter à une somme qui excedoit la valeur de la Principauté. L'affaire se plaida au Collateral, & d'ailleurs on fit tant d'autres affaires au Prince, qu'il fut obligé d'abandonner le Royaume & de se retirer en France. Nous en dirons les suites en son lieu. C'est une grande imprudence que de vouloir s'en prendre à son Souverain & à ses Ministres.

Charles V. se prépare à faire la guerre à Dragut.

Quelques grandes & innombrables affaires que Charles V. eût alors sur les bras à cause de

de tant de Gouvernemens differens, il ne laissa pas sur la fin de l'année passée, de faire la resolution, & de preparer les moyens de rendre à la Chrêtienté un des plus considerables services qu'il lui eût encore rendu; savoir d'abbaisser & de ruïner les forces audacieuses du Corsaire Dragut; tant parce qu'il croyoit y être obligé par la puissance où Dieu l'avoit élevé, qu'à cause des prieres, des sollicitations, & des plaintes que lui faisoient continüellement les peuples contre ce Barbare; aussi bien que les marchands d'Espagne, de Naples, de Sicile & de Sardaigne, à cause des Dommages qu'il leur causoit tous les jours. Pour abbatre entierement cet arbre qui portoit de si méchans fruits, il crût qu'il falloit en couper les racines, c'est-à-dire lui enlever la ville d'Afrique; & il envoya les depêches & ordres necessaires pour l'execution de ce dessein. Il nomma pour Commander sur mer dans cette Entreprise D. Giovanni di Vega, Vice-Roy de Sicile avec les Galeres du Royaume: André Doria avec celles de Naples, Don Garcia de Tolede fut fait General sur terre aprés le débarquement. Le rendes-vous de ces Generaux fut à Messine, aussi bien que celui des Galeres au nombre de soixante, en y comprenant l'Escadre d'Espagne commandée par D. Pietro d'Arragona.

Afrique assiegée.

Aprés avoir terminé quelques differens survenus entre les Chefs pour le pas, il fut resolu que sans perdre du temps, on courroit à cette Entreprise selon l'Ordre de l'Empereur, & ils trouverent un vent favorable à leurs

intentions. L'Armée Navale Chrêtienne parût le 24 Juin à la vüe de *Monastro*, que d'autres appellent, *Monastere*, qui est presque vis à vis de la ville d'Afrique & qui lui servoit de Rempart. Ce lieu fut pris & saccagé au premier assaut, où furent tüez vingt Maures de la garnison, & autant ou plus furent faits prisonniers, qui meritoient bien d'être ainsi traitez pour leur lâcheté à se deffendre, & pour leur imprudence de s'être querellez entre eux dès que les Chrétiens parurent, au sujet de leur Reddition, & avant que de se battre; de telle sorte qu'ayant pris les armes, ils se tüerent entre eux, & ne donnerent pas la peine aux Chrêtiens de tirer un seul coup sur eux. Ceux-ci s'étant approchez de la ville, en un lieu où ils étoient à couvert du canon des ennemis, debarquerent les gens de guerre. Incontinent D. Gartia fit dresser les batteries, & pour avoir plûtôt fait, les Officiers y travaillerent aussi bien que les soldats, malgré les Escarmouches que faisoient continüellement les Arabes pour empêcher les travaux. On voulut en user de la sorte parce qu'on croïoit que Dragut étoit dans la place, en quoi ils furent trompez, car à peine ce Corsaire avoit-il vû les vaisseaux Chrétiens, qu'il courût au païs d'alentour pour y lever des troupes & venir au secours de la place.

Prise & saccagée. 1550. Les Batteries estant en estât d'agir on assiegea la ville par mer & par Terre. Dragut avoit laissé de si bons Commandans dans la place, de si bons ordres pour sa deffence, & qui lui réüssirent si bien, qu'il sembloit que les

les Chrétiens devoient perdre esperance de venir à bout de leur entreprise, voyant la vigueur & la resistance que faisoient les Arabes & les Mores, qui faisoient continüellement des sorties de jour & de nuit, & toûjours avec quelque avantage, quoi qu'ils y perdissent du monde. Enfin aprés deux mois de Siege, on fit la resolution de donner un assaut general; les Chrétiens y perdirent beaucoup de monde, mais ils furent victorieux, & emporterent la place, qui fut mise au pillage; il est vrai que le butin ne fut pas trouvé aussi considerable que les soldats l'avoient esperé, d'une ville riche & abondante, parce que les Marchands dès qu'ils avoient vû les ennemis sur mer, transporterent leurs meilleurs effets dans les montagnes voisines les plus inaccessibles. Six cens Chrétiens y perdirent la vie, & entre autres dix-sept Chevaliers de Malte. Il y fut tüé plus de 800. Mores ou Arabes & grand nombre de leurs meilleurs Officiers, les autres au nombre de 8000. furent faits esclaves. On mit en liberté cent soixante dix esclaves Chrétiens. Pour ne pas entierement dépeupler la ville, on y laissa quelques gens de service de l'un & de l'autre sexe. On laissa aussi une bonne garnison de 1200. Espagnols dans la ville, commandez par *D. Antonio Queva*, avec quantité d'Artillerie, & des munitions de guerre & de bouche pour trois ans. On repara avec toute la diligence possible la bresche qui avoit été faite aux murailles, & à la fin de Septembre, toute l'armée s'en retourna à Messine.

Plaintes de Solyman.

Dragut aprés avoir perdu cette place, qui lui avoit fait concevoir de si grandes esperances, se retira avec seulement six galeres, & 14. Galiotes à *Zerbi* avec le reste des Turcs qui avoient fui, car les Chrétiens prirent encore sept de ses Galeres qui étoient au port d'Affrique ou dans la Plage. Par un de ses amis il fit savoir à Solyman tout ce qui s'étoit passé, lui dépeignant cette action comme une des plus barbares & perfides que les Chrétiens eussent jamais faites, & lui representant qu'il y alloit de sa gloire d'en demander reparation au plûtôt, & d'en faire la vengeance, s'il ne la pouvoit obtenir. Solyman ne manqua pas d'en être extrémement irrité à la premiere nouvelle qu'il en eut. Il en écrivit avec colere à Ferdinand Roy des Romains, & en même temps aussi à Charles V. se plaignant à l'un & à l'autre, de ce que nonobstant leur promesse & leur serment, ils avoient rompu la treve qu'on avoit faite en Hongrie, avec toutes les formalitez requises, & qu'ils avoient eux même recherchée.

Non content de cela, il en écrivit une seconde à Charles V. pleine de hauteur & de menaces, par laquelle il lui faisoit savoir, *Qu'il eût à donner Ordre à ses Ministres de rendre incessamment la Ville d'Afrique à Dragut qui en étoit Seigneur sous sa protection: Qu'à faute de cela, on repareroit ce tort par une juste vengeance.* L'Empereur & Ferdinand lui firent une réponse à peu près semblable, *Qu'ils avoient plûtôt que Solyman sujet de se plaindre de luy de la rupture de la Tréve, vû les insultes, & le butin que Dragut avoit fait sur les côtes de Na-*

ples,

ples, de Sicile, & autres païs appartenans à l'Empereur. Qu'ils ne l'avoient pourtant pas fait sachant que sans rompre ni paix, ni Treve il est permis de courir sus aux Corsaires, dont Dragut s'étoit declaré chef sur la Mediterranée, & de les chasser; outre que ce n'étoit pas son affaire, & que n'ayant rien à voir sur Affrique, ni sur le païs des Mores, il n'avoit aucun sujet de prendre pour afront la prise qu'on avoit faite de cette place.

Mais passons des choses profanes aux sacrées. L'Empereur eut un souverain plaisir d'apprendre que Jean Marie di Monte, Romain, qu'on appelloit le Cardinal de S. Vital, avoit été élevé au Pontificat sous le nom de Jules III. le 15. Fevrier de cette année. Sa joye venoit de ce qu'il se souvenoit qu'ayant été envoyé en qualité de Legat *à latere* par Paul III. pour ouvrir le Concile à Trente, il avoit ensuite trouvé fort étrange, que ce Pape l'eût transferé à Boulogne, & qu'il eût donné cette Commission à un autre Legat; qu'il avoit même pris cela pour un si grand affront, qu'il n'avoit cessé depuis de solliciter le Consistoire à donner satisfaction à l'Empereur en remettant le Concile à Trente, en quoi il ne trompa pas: car à peine ce Pape fut-il couronné le 22. du même mois, qu'il fit part de son élection & de son avenement au Pontificat à l'Empereur par une Bulle fort honneste, lui faisant savoir qu'il avoit resolu de renvoyer au plûtôt le Concile à Trente, & d'ouvrir l'année sainte, le jour de Saint Matthias, qui étoit celui de la naissance de l'Empereur, savoir le 24. Fevrier, ne l'ayant Jules III. Pape.

pû faire à Nöel, selon la coûtume, parce que les Cardinaux étoient alors dans le Conclave. L'Empereur tira de fort heureux presages de ces deux avis du Pape, leurs Intentions se trouvant conformes à procurer le bien de la Chrêtienté. Ainsi au même moment il nomma pour l'Ambassade d'obedience vers sa Sainteté D. Louïs d'Avila grand Commandeur de Castille, & lui ordonna de partir au plûtôt.

Edit. Pour mieux animer le zele du Pape en faveur du Concile, il voulut lui faire voir le sien pour l'Eglise, par la publication qu'il fit faire d'un Edit severe, par lequel il abolit celui de *l'Interim*, qu'il avoit fait auparavant. Cét Edit portoit de rigoureuses peines contre tous ceux qui feroient profession d'autre Religion que de la Catholique & Orthodoxe. Il porta encore son zele bien plus loin; car pour tenir la main à l'observation de cét Edit, il établit plusieurs Tribunaux fort approchans de ceux de l'Inquisition, choisissant des Juges rigides pour punir avec severité tous ceux qui auroient la hardiesse de contrevenir à cet Edit; & même ne s'en voulant pas rapporter à la severité des Juges, il ordonna lui même les peines qu'on leur devoit infliger. Cét Edit, qui fit un fort grand plaisir à la Cour de Rome, qui ne manqua pas de loüer le zele de l'Empereur, fut fort mal reçû des Lutheriens, qui en firent beaucoup de bruit, quoi qu'il ne regardoit que les Païs-Bas. Mais c'étoit au fonds établir une veritable Inquisition.

Marguerite va à Rome. Marguerite Duchesse de Parme, fille de

Charles V. comme nous l'avons dit en tant de lieux de cette Histoire, n'ayant pû obtenir jusques-là le rétablissement d'Octave son Epoux dans sa Duché, n'eût pas plûtôt appris l'Election du nouveau Pape, qu'elle courût à Rome sous pretexte de l'année sainte, pour solliciter sa Sainteté à lui en faire la restitution. Elle representa que l'Empereur son pere l'ayant mariée avec Octave Farnese Duc de Parme, c'étoit une injustice de depouïller son mari de cette Duché, & de la reduire elle à l'estat d'une simple Dame, pour quelques pointilles & differens. Le Pape lui répondit qu'il vouloit bien rendre la Duché de Parme, qui étoit en son pouvoir, à son Epoux, mais que pour celle de Plaisance qu'il falloit s'adresser à l'Empereur qui en étoit le maître; à quoi la Duchesse répondit, *qu'on n'avoit qu'à lui rendre Parme, & que ce seroit puis aprés son affaire de se faire rendre Plaisance.*

Cependant l'Empereur avoit toûjours les yeux & la pensée, sur tout ce qui pourroit contribüer à la gloire & à la satisfaction du Prince Philippe son fils; car non content de lui avoir fait faire tant d'honneur dans les Païs-Bas, où il l'avoit fait reconnoître pour Seigneur avec tant de magnificence, il voulut encore le faire paroître, & admirer dans tout l'Empire. Pour cet effet il ordonna, plûtôt qu'il n'avoit resolu, la convocation d'une Diete generale à Ausbourg, pour le 26. Juillet de cette année. Charles V. s'y achemina avec le Prince Philippe dés le mois de Mai, tant pour avoir le temps de mettre en Diete d'Ausbourg.

estât les affaires qu'il vouloit faire traiter dans la Diete, que pour celles qui regardoient le Concile de Trente.

Mort de Granvelle.

Pendant que l'Empereur étoit à Ausbourg, Granvelle son premier Ministre fut attaqué d'une fievre maligne, qui le mena le cinquiéme jour devant Dieu, pour y rendre compte d'un aussi long ministere qu'avoit été le sien : car il mourût le 13. Aoust, quoi que les uns disent que ce fût plûtôt, & les autres plus tard, selon la coûtume des Auteurs. Il est certain que la perte de ce Ministre causa une sensible affliction à l'Empereur ; aussi quand il apprit qu'il venoit de mourir, il se tourna vers son fils, & lui dit, *nous avons perdu vous & moy un bon lit de repos.* Déja depuis quelques années ce Ministre travailloit à mettre bien son fils Antoine dans l'esprit de l'Empereur, l'ayant toûjours gardé auprés de lui, pour le rendre capable de lui succeder dans le Ministere, & comme il l'avoit destiné à le faire Cardinal, afin de lui acquerir plus d'autorité, il lui avoit fait embrasser l'état Ecclesiastique, & lui avoit fait donner l'Evêché d'Arras. Aussi le pere n'eût pas plûtôt fermé les yeux, que Charles V. donna au fils la place que son pere laissoit vuide dans le ministere, & dans les autres charges & honneurs qu'il avoit possedez ; & ce fils devint ensuite encore plus habile que son pere.

Perplexité de pensées.

Charles V. partant de Bruxelles pour la Diete, se trouva agité de plusieurs pensées differentes ; car d'un côté il savoit fort-bien que les Allemands souhaitoient avec passion

la

la liberté du Landgrave Philippe, & qu'il seroit regardé de mauvais œil par les Princes de l'Empire, s'il laissoit ce Prince prisonier en Flandre; mais d'un autre côté il craignoit de nuire à ses affaires & à ses desseins s'il le mettoit en liberté. Après avoir assez combattu il se determina, à le laisser prisonier à Malines, & emmener avec lui sous bonne escorte Jean Frederic, qui souffroit la prison avec autant de force d'esprit, que le Landgrave la souffroit avec chagrin; & c'est ce qui faisoit que l'Empereur ne vouloit pas ouïr parler de le mettre en liberté, quoi qu'il n'ignorât pas les bruits qui courroient de toutes parts, *que jamais personne n'avoit fait plus de peur à Charles V. que le Landgrave, tout prisonnier qu'il étoit*; tant il est vrai, qu'une puce entrée dans l'oreille d'un Lion est capable de le porter à se la dechirer avec ses griffes, pour l'en chasser, & que quelquefois la moindre fumée peut incommoder un Argus.

Outre les enfans du Landgrave, l'Electeur de Brandebourg, qui étoit son beaufrere, & celui de Saxe qui étoit son gendre, comme nous l'avons dit ailleurs, sollicitoient sa liberté; & ils avoient crû l'un & l'autre, qu'au premier voyage que l'Empereur feroit en Allemagne, il y meneroit avec lui le Landgrave & Jean Frederic, & que là il les mettroit tous deux en liberté: mais ils en perdirent l'esperance lors qu'ils apprirent que l'Empereur étoit arrivé à Ausbourg, & qu'il avoit laissé le Landgrave à Malines: ayant donc consulté ensemble sur ce qu'ils devoient faire,

Electeurs de Brandebourg & de Saxe.

re, ils resolurent de ne pas aller à la Diete, ni l'un ni l'autre, quoi qu'ils eussent été fort sollicitez par des lettres particulieres de l'Empereur de s'y trouver, parce qu'il s'y devoit traiter d'affaires de grande consequence. Mais ils firent réponse, *que leur honneur ne leur pouvoit permettre d'aller conferer & traiter d'affaires publiques avec sa Majesté Imperiale, tandis qu'Elle tenoit en prison, & dans un païs éloigné, leur beau-pere & leur beau-frere, dont la détention étoit une offense manifeste à leur reputation.*

Instances & réponses.

Charles V. n'en demeura pas là, car il leur envoya des Gentils-hommes, pour tâcher de les faire revenir de leur obstination, par des promesses generales, vagues & qui ne concluoient rien : ainsi ils demeurerent fermes à refuser, leur declarant qu'ils étoient prests l'un & l'autre, à faire paroître leur devotion au service de l'Empereur toutes les fois qu'il lui plairoit de leur donner satisfaction sur leur demande, & les respectueuses sollicitations qu'ils lui faisoient pour la liberté du Landgrave: mais refusant toûjours il leur fit repliquer, *qu'il les croyoit trop affectionnez au service public de l'Empire, pour y vouloir porter du préjudice par des interests particuliers. Que la liberté du Landgrave viendroit en son temps, & que ses fils la pouvoient faciliter par une bonne conduite, non seulement envers lui, mais à l'égard de la Religion Catholique, de laquelle ils se faisoient connoître grands ennemis.* Cependant ils ne voulurent pas aller à la Diete, se contentant d'y envoyer leurs Députez.

Moyens pour faire évader le Landgrave.

Le Landgrave Philippe voyant donc qu'il

n'y avoit plus rien à esperer pour sa liberté, fin & rusé comme il étoit, se mit à machiner quelque mine sourde & secrete pour s'évader, & il y avoit déja si bien réussi, qu'il fut sur le point de venir à bout de son dessein. Voici comment. Comme il étoit naturellement liberal, genereux, & magnifique, il en donna encore plus de marques depuis qu'il avoit formé le dessein de s'évader. Il commença à regaler magnifiquement tous ceux qui le voyoient, & à se rendre de plus en plus ami & familier du Capitaine qui le gardoit, joüant, & se divertissant avec lui, & par ce moyen il rendoit sa prison plus douce, & obtenoit plus de liberté que les ordres de l'Empereur ne permettoient qu'on lui en donnât, jusqu'à l'assûrer qu'il avoit tant de plaisir d'être son prisonier qu'il ne pensoit plus à sa liberté.

Cependant il avoit communiqué son dessein à un de ses neveux, qui le venoit voir souvent, avec lequel il disposa tout ce qu'il falloit faire au dehors pour faciliter son évasion. Le neveu communiqua ce dessein aux amis les plus particuliers de son oncle, & quoi qu'il ne fût âgé que de 22. ans, & qu'il fût bâtard, on ne laissa pas d'ajoûter foi à ce qu'il disoit, ensorte que pour un certain jour marqué pour sa sortie de la prison, on avoit mis de bons chevaux de poste en plusieurs lieux depuis Malines jusques à Cassel avec bonne escorte. Le jour destiné à l'entreprise étant venu le Landgrave fit semblant d'aller, où les Papes & les Empereurs sont obligez d'aller en personne, de sorte Suite.
qu'ayant

qu'ayant laissé sa compagnie dans sa chambre; il descendit avec son neveu bâtard, par un escalier derobé, qui aboutissoit à la Cour de l'appartement où étoit la garde Espagnole, dont la plûpart étoient devenus ses amis par sa liberalité, ainsi il esperoit se tirer d'affaire sans peine, & qu'ayant passé plus avant, il monteroit sur les chevaux qu'on lui tenoit prests & se sauveroit.

Il est découvert & plus resserré.

Mais son malheur voulut qu'il rencontra le Capitaine des Gardes au millieu de l'escalier, qui surpris de trouver le Landgrave & ce jeune homme en ce lieu, où il n'avoit pas accoûtumé de passer, & ne sachant quel pouvoit être le dessein du Prisonier, l'arrêta par le bras, & se mit à crier, *à moy soldats, à moy*. Le Landgrave fut fort étonné de la démarche de cet Officier, & son neveu se mit en devoir de le tuër, avec un pistolet qu'il tenoit caché, & qu'il lui appuya contre l'estomac, mais qui fit faux feu, ce qui obligea le Capitaine à crier plus qu'il n'avoit fait, de sorte que les Gardes y accoururent, & tuërent du premier abord ce jeune Bâtard, dont on fit exposer le corps sur une potence, & le Landgrave fut gardé plus étroitement qu'auparavant. Cette entreprise deplût beaucoup à l'Empereur, qui en fut incontinent averti par un courrier, & il ordonna que le Landgrave fût traité avec plus de rigueur qu'auparavant, & de ne lui laisser plus voir personne; cette severité fut cause que ses amis tramerent ensuite ce que nous dirons cy-après.

Hardiesse des Lutheriens.

A l'ouverture de la Diete d'Ausbourg, les Prin-

Princes & les Etâts Lutheriens témoignerent un grand ressentiment contre Charles V. à cause de l'Edit qu'il avoit fait publier dans les Païs-Bas, & firent des protestations contre cét Edit, & même contre l'*Interim*, declarant qu'ils ne vouloient plus l'observer. Charles reconnût bien d'où venoit cette hardiesse des Lutheriens, qui témoignoient si peu de respect pour lui, & se repentit d'avoir licencié la plûpart de ses troupes, & dispersé deçà & delà celles qui lui restoient. Aussi est-il certain, que tandis que Charles V. avoit des troupes sur pied & à ses côtez, il étoit craint comme un Lion, mais quand les Lutheriens le virent desarmé, d'agneaux qu'ils étoient auparavant ils devinrent des Lions, pendant que Charles devint d'un lion un agneau, comme nous le verrons cy-après.

Cependant il avoit fait venir à Ausbourg son frere Ferdinand Roy des Romains, pour accorder avec lui quelques affaires de leur Maison qu'ils avoient ensemble, & qu'il croyoit pouvoir terminer dans la Diete, quoi qu'il ne fût guere possible à un Empereur desarmé d'en venir à bout. Charles fort clairvoyant dans ses interests, se mit dans l'esprit, d'établir pour son frere une Monarchie semblable à la sienne. Pour cét effet il vouloit rappeller les temps passez où l'on a vû regner ensemble & en même temps deux Empereurs, & dans l'Empire des Grecs, & dans celui des Romains, & pretendoit faire nommer Empereur Ferdinand son frere, & qu'ils gouverneroient ensemble l'Empire. Il espe-

Desseins de Charles V. 1550.

roit

roit en obtenir le consentement des Electeurs à la pluralité des voix, & la confirmation du Pape : ensuite dequoi il avoit fait dessein de faire élire son fils Philippe Roy des Romains, l'en ayant reconnu très-digne, & très-capable par sa prudence, de gouverner l'Empire.

Ferdinand s'y oppose.

Ces propositions ayant été faites à Ferdinand il consentit volontiers à la premiere, qui étoit d'être fait Empereur par la Diete conjointement avec son frere, pour lui aider à porter le fardeau de l'Empire, mais il ne vouloit pas ouïr parler de la seconde, disant qu'il pretendoit que son fils Maximilien fût élû Roy des Romains. Charles V. alleguoit pour ses raisons, qu'ayant l'un & l'autre un fils, & l'un ou l'autre devant être créé Roy des Romains, il étoit juste de preferer celui de l'aîné, qu'autrement ce seroit lui faire affront. Ferdinand répondoit à cela, qu'il étoit encore plus convenable & plus juste, de préferer celui des deux cousins qui étoit né en Allemagne, à celui qui étoit né en Espagne, parce que les Electeurs ne voudroient pas, sans doute, rompre la Bulle d'or en créant Roy des Romains un étranger, & que si cela arrivoit on ne manqueroit pas de dire qu'on l'avoit violée, & qu'il en naîtroit plusieurs contestations sur l'invalidité de l'élection. Enfin il conclud pour gagner du temps, & éviter toutes contestations avec son frere, qu'il ne vouloit prendre aucune resolution, sans avoir Maximilien son fils auprés de lui : ainsi Charles V. fut obligé de renvoyer son fils en Espagne, & de lui ordonner d'y re-

tourner

tourner au plûtôt pour en reprendre le Gouvernement, & de rapeller son cousin Maximilien en Allemagne. Quoi que l'Empereur eût fait paroître une fort grande joye de voir un tel fils, & de le faire voir dans tous les Païs-Bas, Ferdinand ne laissa pas de connoître, qu'il avoit été mortifié de voir évanoüir ses desseins; car au fond la principale raison que Charles V. avoit eu de faire faire ce voyage à son fils Philippe, étoit le dessein de le faire créer Roy des Romains, en la maniere que je viens de le dire; ce qui ayant manqué, il ne pouvoit qu'en avoir du chagrin, quoi qu'il fût fort habile à moderer, & souvent à cacher & dissimuler ses passions.

Le jour même du départ de Philippe, on envoya un courrier exprès à Maximilien & à Marie son épouse, qui leur portoit ordre de partir incessamment pour Barcelonne, & de s'embarquer sur la flotte qui accompagnoit Philippe. Charles V. ne voulut pas même que son fils attendît l'assemblée de la Diete, (chose si digne d'être vûë) car il le fit partir au commencement de Juin, & lui ordonna de faire savoir par tout où il passeroit, qu'il ne vouloit ni complimens, ni entrées, afin de ne pas retarder son voyage, hors les honneurs qu'il vouloit recevoir des Peres du Concile à Trente. De savoir pourquoi il fit cette exception, c'est ce que je n'ay jamais trouvé en aucun Auteur; il y a pourtant beaucoup d'apparence que ce fut, pour avoir l'occasion de se faire connoître avec pompe à ces Peres. Je croi qu'il ne sera pas inutile de faire ici en faveur des curieux une

Départ de Philippe. 1550.

une petite defcription de la reception qui lui fut faite en cette occafion.

Reception qu'on lui fait à Trente.

Le Cardinal Crefcentio de S. Marcel, premier Prefident du Concile, & le Cardinal Madrucci Evêque de Trente fecond Prefident, & tous deux Legats *à latere*, allerent une demi lieüe hors de la ville au devant de Philippe, fuivis de tous les autres Prélats à cheval deux à deux en fort bon ordre; tous portoient, tant les Cardinaux, que les Archevêques, & les Evêques, le Surplis, le Rochet ouvert, & le Chapeau à cordons pendans. Crefcentio lui fit compliment de la part du Concile fans defcendre de cheval, non plus que Madrucci, que le Prince Philippe embraffa l'un & l'autre autant qu'il fe pouvoit, étant à cheval les uns & les autres. Tous les autres Prélats mirent pied à terre, & baiferent la main du Prince, lui étant à cheval. Philippe offrit par compliment la place d'honneur à Crefcentio, mais il ne l'accepta pas. Il fe mit donc au millieu des deux Cardinaux, qui l'accompagnerent dans la ville, & jufques à la porte du Palais du Cardinal Evêque, où il fût loger. Le lendemain matin le Prince fut rendre vifite au Cardinal Crefcentio, qui fut le reçevoir à quelques pas hors de la porte de fa Maifon, accompagné d'un grand nombre de Prélats. La vifite ne dura qu'une demi-heure, après quoi Philippe fortit de la ville à cheval au millieu des deux Cardinaux, qui l'accompagnerent à trois cens pas de-là, dans une petite Ile, où Madrucci avoit fait préparer un magnifique Palais de bois, fomptueufement meublé, & un fuperbe

Feftin.

Festin. Philippe, les deux Cardinaux, & le Prince de Piémont, qui étoit à la suite du Prince, mangerent en une même table, & sur des sieges égaux. Les autres Grands, Seigneurs & Prélats mangerent en une autre table de quatre doigts plus basse. Après le repas les Cardinaux & les Prelats s'étant retirez, il y eut Bal, qui fut donné par la belle sœur, & la niece du Cardinal Madrucci. Le lendemain le Cardinal Crescentio fut rendre visite au Prince, à qui il recommanda les interests du Concile. Le soir même il partit, accompagné de beaucoup de Prélats & de Noblesse, un mille hors de la ville, & il continua son voyage jusques à Genes sans recevoir d'autre compliment.

Le Pape envoya son neveu à Genes pour le visiter de sa part, & ensuite il s'embarqua sur l'Escadre de Doria. En ce même temps les François declarerent la guerre sur mer, car le Prieur de Capoüe, Amiral de France, ayant appris que le Prince Doria étoit prest à partir de Genes avec son Escadre, où il y avoit plusieurs grands Seigneurs, crût faire un coup considerable que de tenter une capture qu'il croyoit aisée, parce que ses Espions lui avoient rapporté, que la Flotte étoit beaucoup inferieure en vaisseaux à la Françoise. Il partit donc de Marseille avec vingt-trois galeres, resolu d'attaquer vigoureusement Doria, & fût le rencontrer non loin de Toulon; il faisoit le voyage avec seulement dix-sept galeres, & mal pourvües, ne croyant pas que l'on pensât à l'attaquer, ni que le Roy voulût rompre la paix; mais quand il

Les François tâchent d'enlever Philippe.

vit

vit approcher le Prieur, il ne douta pas qu'il n'eût un mauvais dessein, ainsi il se mit au large, & fut inutilement poursuivi des François, qui s'en allerent ensuite à Toulon, & Doria ayant renforcé sa flotte de plusieurs autres vaisseaux, continua son voyage, & arriva sans empeschement à Barcelonne, où il prit Maximilien, la Princesse son épouse, & leur suite, & les conduisit heureusement à Genes.

Il donne congé à la Diete.

Cependant Charles travailla à affermir ses affaires en Allemagne par deux moyens. Le premier en confirmant de nouveau l'*Interim*, & ordonnant qu'il fût observé. L'autre en promettant & assûrant les Etâts, qu'il tiendroit la main à ce que toutes les affaires de la Religion fussent terminées par le Concile; donnant sa parole que tant les Protestans que les Catholiques y auroient une entiere liberté de dire leurs sentimens. En quoi Charles, tout habile qu'il étoit, se laissa tromper, car Albert de Brandebourg, & Maurice Duc de Saxe, qui étoient les principaux Chefs des Protestans, feignirent d'être contens des promesses que l'Empereur leur faisoit, afin que s'endormant sur leur bonne foy, il ne pensât pas à lever des troupes, ce qu'il auroit fait s'ils l'eussent trop aigri; ayant resolu entre eux, s'ils ne pouvoient l'obliger à mettre en liberté le Landgrave, de le surprendre en lui declarant la guerre, comme nous le dirons ci-après; ainsi ils firent semblant d'être fort contens. Charles voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire ni à craindre, resolut de congedier la Diete; il demeura pourtant encore

quelque

quelque temps à Ausbourg, où il fut attaqué de sa goute ordinaire, & d'autres incommoditez, quoi qu'il estimât que l'air de ce païs-là étoit meilleur que tout autre.

Malte attaquée.

Cependant Solyman, voulant vanger l'affront que Charles V. avoit fait à Dragut en lui enlevant la ville d'Affrique, & le peu de cas qu'il avoit fait de ses sollicitations pour en obtenir la restitution, fit dessein de prendre Malte, & de la donner à Dragut en échange de la ville d'Afrique, ne doutant pas que comme il avoit donné cette Ile aux Chevaliers en la place de celle de Rhodes, il ne voulût la conserver à quelque prix que ce fût; d'autant plus que c'est la clef de la Sicile. Pour cét effet il envoya au mois de Juin 1551. Sinam son Bacha de mer avec soixante dix Galeres bien armées, & 40. Galiotes, lequel ayant passé le Canal de Corfou, & côtoyant cette mer, parût à la vüe de Malte, & s'estant approché, la batit terriblement pendant plusieurs jours. Mais les Chevaliers qui étoient en bon nombre dans la place pour la deffendre, aprés lui avoir coulé à fond quelques vaisseaux, & mis les autres en desordre avec perte de plus de 12. cens Turcs, l'obligerent à abandonner honteusement cette Entreprise.

Dragut assiegé, échape.

André Doria & Jeannetin son neveu, resolus de faire tous leurs efforts pour perdre Dragut, aprés la prise d'Afrique, le poursuivirent l'un d'un côté & l'autre de l'autre. André le rencontra enfin dans le detroit du Canal de Zerbi où il goudronnoit son Escadre, consistant en six Galeres & 14. Galiotes, & l'assiegea là: Mais pendant que Dragut s'atten-

tendoit de se battre contre Doria, en trois heures de temps il fit couper quelques brassées de Terrein, & fit couler par ce moyen l'eau du Canal dans la mer, & s'enfuit precipitamment de nuit, sans que Doria s'en apperçût. Par cette ouverture, il transporta sa Flotte dans la mer, & s'échapa, au grand étonnement & confusion de Doria, qui ne doutoit pas que ce Barbare ne fût forcé de se rendre à lui, ou de mourir de faim; en quoi il fut bien trompé le lendemain au matin quand il apprit qu'il s'en étoit enfuy. Pendant qu'il fuyoit il eut le bon-heur de rencontrer la Capitane de Sicile, qui venoit sans craindre aucun risque pour avoir part à un si grand butin, mais elle devint elle même la proye du Barbare, lequel en fit un present au grand Seigneur, qui lui donna à Commander l'Armée qu'avoit commandée Sinam, avec ordre d'aller faire le degât sur les côtes des Terres de l'Empereur; mais n'ayant pû rien faire de considerable sur celles de Naples & de Sicile il passa en Barbarie, où il assiegea la ville de Tripoli, qui appartenoit aux Chevaliers de Malte, la prit par capitulation le septiéme jour, faute de vivres, & en s'en retournant il eut encore le bon-heur de prendre sept Galeres de Doria.

'Afrique 1551 L'Empereur fut fort chagrin d'apprendre de si fâcheuses nouvelles; & las de tenir une si grosse garnison à Afrique, qui lui coûtoit plus à entretenir que trois autres en Europe, il envoya ordre à Doria, de faire non seulement demolir les murailles de la ville; mais encore toutes les maisons jusques aux fondemens

mens, & d'emporter le Canon, & toute autre chose qu'on pourroit prendre. Ce qui trompa beaucoup non seulement les Juifs, mais aussi les Chrétiens Portugais & Espagnols, qui voyant que cette ville étoit tombée au pouvoir de l'Empereur, s'y étoient allez établir croyant y faire bien leurs affaires; mais outre les depenses qu'ils avoient faites ces malheureux furent exposez à un pillage plus crüel, que s'ils eussent été pris par les ennemis de l'Empereur, les soldats n'ayant point de retenüe.

Déja Charles étoit allé à Inspruck depuis le mois de Novembre, dans la resolution d'y passer quelques mois, à cause du voisinage de Trente, & qu'il étoit à portée, pour donner de la vigueur & du courage au Concile dans ces premiers commencemens, & de plus aussi, pour mettre ordre aux choses necessaires pour la guerre de Parme contre Henry II. Roy de France, lequel avoit pris sous sa protection Octave Farnese qui en étoit Seigneur, comme nous le verrons mieux ci-aprés. Je me contenterai de dire ici, que quoi que Charles n'eût point dit aux Ambassadeurs de le suivre, ceux qui y avoient quelque interest, comme ceux de Danemarc, des Electeurs de Saxe, de Brandebourg, & du Landgrave de Hesse ne laisserent pas de le faire, aussi bien que d'autres qui avoient interest à solliciter sa liberté, & particuliérement celui de Danemarc qui avoit été envoyé exprès pour representer à l'Empereur, qu'il devoit considerer meurement que de la prison, ou de la liberté du Landgrave dependoit la tranquillité

Charles V. va à Inspruck.

de l'Allemagne, & que de grands malheurs en pouvoient arriver. Les autres Envoyez en firent de même, & cherchoient toutes les occasions de lui en parler, que Charles V. évitoit de son côté tant qu'il pouvoit, & quand il ne pouvoit les éviter il repondoit à ceux qui lui en parloient qu'il vouloit bien mettre en liberté le Landgrave, mais qu'il n'en étoit pas encore temps. Il fit connoître enfin qu'il vouloit traiter des conditions de sa liberté avec l'Electeur Maurice, & que pour cet effet il lui écriroit de le venir trouver à Inspruck, mais on reconnût bien-tôt après qu'il ne pensoit qu'à gagner du temps, car non seulement il n'écrivit point à Maurice, mais celui-cy ayant cherché une occasion de lui écrire, il ne lui parla ni prez ni loin de ce voyage.

Ottavio Farnese sollicite la restitution de Plaisance 1551.

Je laisserai pour un moment les Affaires d'Allemagne pour venir à celles d'Italie, qui ont beaucoup de liaison avec elles. Après qu'Ottavio Farnese eut été rétabli dans la Duché de Parme pas le Pape Jules III. il commença à solliciter l'Empereur son beau-pere, de lui restituer Plaisance; pour cét effet il alla en personne à Ausbourg, avec des lettres pleines d'humbles prieres de la Duchesse Marguerite son épouse, & fille de Charles V. L'Empereur lui fit un bon accueïl, & plus d'honneur qu'il n'auroit osé esperer, mais quand il fallut venir à la restitution de Plaisance, il ne vit aucun jour à y réussir, & il eut occasion de reconnoître la verité de ce que disoient les Ambassadeurs qui sollicitoient la liberté du Landgrave, *que le Duc Oc-*

tave

tave ne feroit pas plus heureux à réüssir dans l'affaire de Plaisance, qu'eux dans celle du Landgrave. Enfin après l'avoir amusé pendant un mois par de vaines promesses, & des paroles ambigues, il le renvoya avec cette reponse en Italien, *vous n'avez qu'à vous en retourner à Parme, où vous recevrez dans peu de mes lettres qui vous satisfairont, & ma fille aussi.*

Quand il fut de retour à Parme, il apprit que Don Ferrante Gonzague Gouverneur de Milan, faisoit travailler avec grande diligence & un plus grand nombre de gens qu'à l'ordinaire aux fortifications de Plaisance, d'où il conclud que l'Empereur n'avoit aucun dessein de lui rendre cette place; même par les avis qu'il reçût qu'on y levoit des Troupes, il eut sujet de croire qu'on tramoit quelque chose contre lui, pour lui enlever Parme, loin de lui restituer Plaisance. Et comme il voyoit bien que seul il n'étoit pas en estât de se deffendre, il alla à Rome, prier instamment le Pape d'entreprendre sa deffense, contre l'Empereur & ses Ministres, qui selon toutes les apparences cherchoient l'occasion de lui enlever Parme, le priant de vouloir considerer que s'il perdoit cette ville, l'Eglise perdroit son droit de fief, comme elle avoit perdu celui de Plaisance. Le Pape n'ignoroit pas cette raison, & il savoit bien qu'il y alloit encore de son honneur de le maintenir dans la possession de ce Duché dont il lui avoit donné l'Investiture, & declaré qu'elle étoit fief de l'Eglise. Mais il consideroit aussi qu'il étoit accablé de dettes tant à cause des

Il a recours au Pape.

grandes dépenses qu'il avoit été obligé de faire, que des grandes liberalitez qu'il n'avoit pû éviter dans ce commencement de son Pontificat; de sorte que ne se trouvant pas en estât d'entreprendre la guerre contre l'Empereur, il ne fit que hausser les épaules en presence d'Ottavio, comme ont accoûtumé de faire les Italiens, pour marquer qu'ils ne peuvent pas faire ce qu'ils voudroient, & lui dire pour toute réponse, *qu'il fît du mieux qu'il lui seroit possible, que pour lui il ne pouvoit faire autre chose que ce qu'il avoit fait, qui étoit beaucoup, comme il le pouvoit bien connoître, & qu'il se souviendroit de faire davantage pour lui, quand le temps & les conjonctures seroient plus favorables.*

Au Roy de France. Le Duc & le Cardinal Farnese son frere conclurrent, enfin que ne pouvant obtenir autre chose du Pape, il le falloit prier du moins d'agréer, que lui Duc eût recours à d'autres Princes: étans donc allez ensemble à l'audience de Sa Sainteté, & lui en ayant fait la demande, il répondit au Duc, *qu'il pouvoit faire ce qu'il jugeroit de plus avantageux à ses affaires.* Sur cette parole du Pape le Duc, de l'avis du Cardinal son frere, envoya incontinent un homme en France vers Horace Duc de Castro, son frere naturel, qui avoit beaucoup de credit auprès d'Henry II. qui devoit se marier avec une sienne fille naturelle, & que ce Prince qui lui en avoit donné sa parole aimoit si fort qu'il n'avoit rien à lui refuser. Dès qu'il eût vû les lettres d'Ottavio & reçû les instructions de son Ministre il fut trouver le Roy, qu'il trouva en disposition de faire ce qu'il

qu'il souhaitoit, tant par l'inclination qu'il avoit à faire plaisir à ce Prince, que parcequ'il trouvoit l'occasion de faire la guerre à Charles V. Il fut donc convenu que le Duc Ottavio se mettroit sous la protection du Roy de France, aprés quoi on lui envoyeroit incessamment une garnison de François pour deffendre Parme.

L'Empereur en avertit le Pape.

Il ne fut pas possible de negotier cette affaire avec tant de secret, qu'elle ne vînt ce même jour à la connoissance des Espions de Charles V. à Paris, qui ne manquerent pas de l'en avertir. Dés qu'il en eut reçû avis il écrivit au Pape, *qu'il se sentait obligé de lui faire savoir que le Duc Ottavio étoit sur le point de Livrer sa ville de Parme aux François, & que si cela arrivoit, on verroit un grand feu s'allumer en Italie. Que sa Sainteté y devoit donner ordre de bonne heure, ou lui laisser le soin d'y porter du remede à quoi il ne manqueroit pas.* Le Pape, soit qu'il ne se souvînt pas de la parole qu'il avoit donnée au Duc, ou qu'il crût que la permission qu'il lui avoit donnée n'empêchoit pas qu'il ne fût obligé de ne rien conclurre sans le lui avoir auparavant communiqué, ou qu'il n'eût donné cette permission qu'en termes vagues & équivoques, fit réponse à l'Empereur, *qu'il ne pouvoit croire que le Duc en vînt à une si grande extrémité à son insçu:* & comme ce Pape étoit naturellement sujet à oublier, même les affaires les plus importantes, il ne pensa plus à celle-cy; jusques à ce qu'il fût averti que le Roy de France & le Duc Ottavio avoient eu l'adresse de faire entrer dans Parme une Garnison de deux mille François,

qui devoient être entretenus & commandez par le Roy de France. Jules en fut sensiblement affligé, non seulement à cause que le Duc ne lui avoit point communiqué cette affaire, mais aussi à cause qu'il craignoit le ressentiment de l'Empereur, parce que l'ayant assûré qu'il ne pouvoit croire que le Duc entreprît cela à son insçû, il auroit lieu de soupçonner qu'il étoit d'intelligence avec lui pour le tromper, ce qui avoit dautant plus d'apparence, que d'ordinaire dans les Cours on donne beaucoup aux soupçons dans des affaires & des occasions semblables.

Le Pape contre Ottavio.

Le Pape naturellement negligent & timide, craignant de tomber en peu de temps dans une disgrace pareille à celle où tomba Clement VII. pour avoir voulu s'en prendre à l'Empereur, & lui manquer de parole, fit en même temps deux choses pour sa justification. Premiérement il écrivit des lettres fulminantes pleines de menaces de guerre & d'excommunication au Roy de France & au Duc Ottavio pour avoir mis une telle Garnison dans une ville de l'Estât Ecclesiastique sans lui en avoir donné aucun avis, & son dépit alla si loin qu'il ordonna à son Legat à Paris, de quitter incessamment la Cour de France, si le Roy ressusoit de rappeller la Garnison. De plus il fit partir en toute diligence Dandino, Prelàt qui a été depuis Cardinal, pour aller en Allemagne témoigner à l'Empereur, combien il desaprouvoit l'action du Duc Ottavio qui avoit appellé les François en Italie sans lui en avoir rien communiqué, & prier sa Majesté Imperiale, de vouloir joindre ses forces

forces à celles de l'Eglise pour châtier l'insolence du Duc, & chasser les François d'Italie.

Dandino sçût si bien tourner cette affaire, que l'Empereur fut persuadé que le Pape étoit innocent. Ainsi il accepta son offre de faire la guerre ensemble contre le Duc; pour remettre Parme au pouvoir de l'Eglise, & la tirer des mains des François ses ennemis, qu'il ne vouloit en aucune maniere avoir pour voisins, parce qu'étant d'un naturel boüillant & inquiet, ils ne pouvoient que troubler le repos du Milanez. Le Pape ayant donné un ample pouvoir à Dandino de faire un Traité avec l'Empereur sur cette affaire, il fut conclu entre eux. En consequence de ce Traité, Charles V. donna ordre à Gonzague Gouverneur de Milan de faire les preparatifs necessaires pour cette guerre: & le Pape pour faire les siens n'attendoit plus que la Réponse du Roy & du Duc, qui fut telle. *Qu'il avoit accordé au Duc ce qu'il lui avoit demandé, croyant qu'il feroit plaisir à sa Sainteté & que ce seroit un bien pour l'Eglise, puis que déja par le secours qu'il donnoit au Duc on rompoit les desseins de l'Empereur qui vouloit s'emparer de Parme. Que pour lui il n'avoit fait d'autre Traité avec le Duc que de lui donner une Garnison, qu'il entretiendroit à ses dépens, afin qu'il pût deffendre sa ville, & la garder pour lui même, & qu'ainsi il avoit sujet d'être fort surpris de se voir si mal recompensé, & menacé par sa Sainteté, dans le temps qu'il s'attendoit avec impatience d'en recevoir des remercimens.* Le Roy ajoûtoit encore à cela dans sa lettre, que le Duc

Réponse envoyée au Pape.

Ottavio l'avoit assûré, qu'il avoit obtenu du Pape la permission d'en user de la sorte.

Réponse du Duc.

Le Duc de son côté fit la réponse suivante. *Que non seulement il n'avoit eu aucune pensée d'offenser sa Sainteté dans la demarche qu'il avoit faite, mais qu'au contraire, il avoit crû faire une chose qui lui seroit agréable, puis qu'il n'avoit d'autre dessein, en recourant au Roy de France, que de conserver sa ville contre les desseins manifestes, & les pieges que lui tendoient ouvertement les Ministres de l'Empereur. D'ailleurs que sa Sainteté devoit se souvenir, que lui ayant demandé du secours, dans un si pressant danger elle lui avoit répondu qu'elle ne lui en pouvoit donner, & qu'ensuite lui ayant demandé si elle ne trouveroit pas bon qu'il eût recours à quelque autre Prince, elle lui avoit répondu qu'il pouvoit faire tout ce qu'il jugeroit à propos pour ses affaires, & qu'en consequence de cette permission, il s'étoit mis sous la protection de la France: qu'ainsi sa Sainteté ne devoit pas en être fâchée, & qu'il est permis à tout soldat qui ne reçoit pas la paye de son Prince naturel, & qui a eu la permission de chercher un autre Maître, de se mettre à la solde de quiconque il lui plaira.*

Le Pape leve des Troupes.

La réponse du Duc étoit encore confirmée par les remontrances que firent au Pape sur ce sujet les Ambassadeurs, le Cardinal Farnese & les Cardinaux François, mais le Pape persista toûjours à nier d'avoir jamais donné une telle permission: Mais que faire contre un Pape qui nie? L'obliger au serment, & en quelle maniere? l'appeller en jugement & où? Mais ce qui roidissoit le Pape, & l'empêchoit d'avoir égard

égard à quoi que ce soit qu'on lui representât, c'étoit la parole qu'il avoit donnée & le Traité qu'il avoit fait contre le Duc; engagement dont il ne se pouvoit tirer, sans donner lieu à l'Empereur de croire qu'il eût donné les mains à la conduite du Duc. Il donna donc des ordres pour lever six mille hommes de pied, & trois cens chevaux, & de les faire marcher à Bologne où se devoit faire la jonction des Troupes de l'Empereur avec celles du Pape. Pendant que ces Troupes étoient en marche, le Pape afin de se pouvoir mieux disculper dans toute la Chrêtienté, & montrer qu'il avoit fait tout son possible pour éviter la guerre, envoya en Poste en France Ascanio della Cornia son neveu, jeune homme de grand courage, & le fit passer à Parme, pour exhorter le Duc à remettre la ville entre ses mains, & recevoir en eschange le Duché de Camerino, qui lui seroit plus assûré, avec une pension de quinze mille écus tous les ans que le Pape promettoit de lui payer pour ce que ce Duché pouvoit moins valoir que celui de Parme, lui disant qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de contenter l'Empereur.

Le Duc répondit à la proposition d'Ascanio, que les François étant déja dans Parme il ne pouvoit pas les en chasser, parce que se seroit faire une trahison au Roy de France. Mais que cependant pour l'amour du Pape il étoit prest de faire tout ce que le Roy trouveroit bon. Ascanio alla à Paris avec cette réponse, mais quand il en parla à Henry II. il lui répondit, qu'il feroit tout ce que voudroit le Duc. Ils étoient convenu ensemble de faire *Réponse pour gagner du temps.*

une semblable réponse, ce qui vouloit dire en bon François qu'ils ne vouloient rien faire de ce qu'on leur demandoit. Ascanio de retour ayant rapporté ces réponses, on ne douta plus que ce ne fût un artifice. Cependant le Roy ayant appris les préparatifs qui se faisoient à Boulogne, pour empêcher qu'on ne commençât la guerre, écrivit au Pape, qu'il avoit envoyé prier le Duc de vouloir faire un voyage à Paris, pour conferer avec lui sur ce qu'il faudroit faire pour satisfaire aux demandes de sa Sainteté; cependant il feignit d'être attaqué de grandes incommoditez, & publia que ce qui lui faisoit le plus de peine étoit de ne pouvoir faire le voyage de Paris, pour conferer avec le Roy de France sur ce qu'il faudroit faire pour contenter le Pape; mais ce n'étoit encore qu'un artifice.

Siege de Parme.

Le Pape cependant fit General de ses Troupes pour le Siege de Parme *Jean Baptiste di Monte* son neveu: & pour son Lieutenant *Alexandre Vitelli*, mais qui devoient être commandez l'un & l'autre par Don Ferrante Gonzague qui avoit été fait Generalissime de l'Eglise, afin de faire voir, que Parme étant fief de l'Eglise, le Pape seul & non pas l'Empereur avoit interest à cette guerre. Henry II. ayant sçû cette prise d'Armes fit faire de grandes plaintes au Pape, de ce que pendant qu'il travailloit à disposer les affaires à une paix, on attaquoit le Duc à force ouverte. Il ne laissoit pas pourtant d'avoir sollicité plusieurs Gentils-hommes & bons Capitaines de s'aller jetter dans Parme, de sorte que la Garnison estant forte, le Roy & le Duc croyoient qu'il

n'y

n'y avoit rien à craindre pour la Place. Gonzague entreprit le siege avec les Troupes Imperiales, renforcées de celles du Pape, de deux mille hommes de pied Espagnols, & des vieilles Troupes qui étoient en Piémont. S'étant approché de Parme il commença par se rendre Maître de *Borsello*, lieu qui appartenoit au Cardinal d'Este, mais qu'il jugea lui être necessaire dans cette guerre, à cause qu'il est scitüé sur le bord du Po à sept milles de Parme, du côté de Castel maggiore, Terre de Cremone, par où tous les vivres devoient venir dans le Camp Imperial. A cette guerre se trouva avec le Gouverneur Gonzague, *Don Alvaro di Sande* Mestre de Camp Espagnol, par le genie, & la valeur duquel on fit plusieurs choses considerables. Dès que l'Armée fut devant Parme, on commença par faire le degât, ruïner & brûler les bleds & les Vignes, (il faut remarquer que c'étoit au mois de Mai.) On prit ensuite plusieurs lieux du Parmesan, & entre autres *Colorno*, Terre de Jean François Sanseverino, à qui le Duc l'avoit ôtée, l'ayant mis en prison sous pretexte qu'il étoit partisan de l'Empereur.

Continuation de la guerre. 1551.

Le Pape non content d'attaquer le Duc par les Armes temporelles, se voulut encore servir des Spirituelles, declarant qu'il avoit encouru une severe excommunication. Henry II. envoya Charles de Cossé Seigneur de Brissac au secours du Duc avec une bonne Armée: mais les Imperiaux & les Troupes du Pape attaquerent avec tant de furie en même temps Parme & la Mirandole, & mirent tellement le païs à feu & à sang, que Brissac ne put

tenter autre chose qu'une diversion : ainsi il alla attaquer le Piémont, où pour se vanger il prit plusieurs places, & y fit un grand dégât. Pour plus grande sûreté dans cette guerre le Roy de France fit passer en Italie par la Suisse Pierre Strozzi, avec un bon corps d'Infanterie, & un autre de Cavalerie commandé par Horace Duc de Castro, à qui il avoit déja donné en mariage Diane sa fille naturelle : ainsi les François étant renforcez donnerent des affaires à Gonzague, qui ne voulant pas laisser perdre le Piémont au Duc de Savoye, si proche parent de l'Empereur, pour conserver Parme, leva le siege pour courrir à la deffense du Piémont.

Remonstrances faites au Pape.

Sur ces entrefaites le Pape mal conseillé avoit fait publier une rude excommunication, contre tous ceux qui oseroient proteger, soûtenir, ou donner du secours au Duc Ottavio en quelque maniere que ce fût, ou avec de l'argent, ou par les armes, ou par des conseils. Le Roy de France voyant que cét anatheme tomboit sur lui & sur ses sujets, pour mortifier le Pape, deffendit à tous ses sujets sous de rigoureuses peines, d'envoyer ou de porter de l'argent de France en Cour de Rome, sous quelque prétexte que ce fût. Strozzi & Horace en même temps voyant qu'on avoit tellement ruïné le Duché de son frere, qu'on ne reconnoissoit plus ce païs, entrerent dans le Boulonnois & autres terres du Pape, où ils n'épargnerent que les seules vignes, & brûlerent & saccagerent tout le reste. Cependant le Cardinal Farnese & celui de Tournon fûrent trouver le Pape, & sans perdre

dre le respect qui lui est dû, lui firent le discours suivant.

Saint Pere, si la presente guerre qu'on a entreprise contre le Duc de Parme, ne produisoit pas d'autre effet, que de donner sujet aux Lutheriens d'Allemagne, de rire scandaleusement, de voir le Vicaire de Jesus-Christ, & le Pere commun detruire & ruïner ses enfans & ses sujets, la chose ne seroit pas fort considerable. Maïs vôtre Sainteté doit considerer, que les Herétiques pullulent beaucoup aujourd'huy en France, où la Doctrine du scelerat & Chef de Secte Calvin, qui de Geneve souffle le venin de son heresie dans la France sa patrie, a pris déja beaucoup de racines; & Dieu sçait s'il ne lui sert pas de beaucoup à réussir dans son dessein, de voir que vôtre Sainteté traite si mal le fils aîné de l'Eglise? Faites reflexion, Saint Pere, que Clement VII. a obscurci la gloire de la plûpart des actions de son Pontificat, pour avoir fait perdre à l'Eglise le Royaume d'Angleterre, par la complaisance qu'il eut de prendre le parti de l'Empereur contre Henry VIII. Quel chagrin ne seroit-ce pas à vôtre Sainteté, s'il arrivoit quelque malheur semblable en France: au fond quelle bonne opinion peuvent avoir de vôtre zéle les peuples desolez & ruïnez du Parmesan & du Boulonnois?

Ce discours ne manqua pas de faire beaucoup d'impression sur l'esprit du Pape, naturellement timide, comme nous l'avons dit, & de lui faire craindre quelque malheur, de sorte qu'il pria sur tout le Cardinal de Tournon, qui étoit François, de vouloir assûrer le Roy Très-Chrêtien de son amitié sincere, &

Le Pape s'appaise.

& de lui faire savoir qu'il n'avoit jamais eu dessein, ni aucune pensée de rien faire contre lui, mais seulement contre le Duc. Il donna de plus à ce Cardinal la commission de negotier la paix, jusques à lui dire ces propres paroles, *qu'il ne demandoit autre chose que de sauver l'honneur du Roy & le sien* : & pour mieux faciliter la paix, qui se fit bien-tost après, il rappella ses troupes. Le Roy de son côté leva la deffense qu'il avoit faite, de ne point envoyer de l'argent à Rome pour l'expedition des Benefices ; c'étoit l'article qu'il regardoit comme le plus considerable, croyant que si le peuple le prenoit à cœur, il en pourroit arriver beaucoup de mal, ainsi il voulut y remedier au plûtôt. D'ailleurs le Pape avoit raison d'être las de cette guerre, car outre les dépenses inutiles qu'il avoit faites, & la ruïne du Boulonnois, il avoit perdu Jean Baptiste de Monte son neveu, qu'il aimoit avec passion, & Alexandre Vitelli, qui étoit un de ses meilleurs Officiers, ce qui l'affligea beaucoup.

Resolution de Maurice contre Charles V.

Revenons aux affaires d'Allemagne. Maurice Electeur de Saxe averti par les Ambassadeurs, qui sollicitoient à Inspruck la liberté du Landgrave, que c'étoit folie que de se fier davantage aux promesses de l'Empereur, qui ne servoient qu'à faire perdre du temps, crût qu'il y alloit de son honneur, de ne se laisser pas plus long-temps duper par Charles V. dans une affaire de cette importance, & qu'après quatre ans de sollicitations & de paroles inutiles il étoit temps d'en venir aux effets. Il savoit que pour guerir une playe où les remedes

medes ordinaires ſont inutiles, il y falloit employer le fer & le feu. Pluſieurs admiroient la patience de Maurice, de voir que s'étant declaré ſi ouvertement le deffenſeur de la liberté de ſon Beau-pere, il eût tant parlé & tant agi, ſans que cela eût ſervi qu'à le faire reſſerrer davantage dans ſa priſon, & qu'il ne laiſſoit pas de ſouffrir en patience tant d'affronts & de refus qu'on lui avoit faits. Mais enfin ayant perdu patience, il ſe reſolût à en venir à un moyen auſſi extréme que celui d'une guerre, qui fût capable de forcer l'Empereur à mettre en liberté le Landgrave. Mais avant que d'executer ſa reſolution, en Prince ſage il peſa toutes les conſequences de cette affaire; ſi jamais Prince fut irreſolu & en une grande perplexité, ce fut lui dans cette conjoncture.

D'un côté il conſideroit les grandes obligations qu'il faiſoit profeſſion d'avoir à l'Empereur, & qui lui tenoient fort au cœur; car un auſſi grand bien-fait que celui de lui avoir donné un Electorat, & un Eſtât tel que celui de Saxe, meritoit pour le moins une reconnoiſſance éternelle. Il ne doutoit pas que tout le monde, juſqu'aux Nations les plus barbares, ne le traitaſſent d'ingrat & de perfide s'il prenoit les armes contre un ſi grand Bien-faiteur, ſur tout en un temps où le ſouvenir des obligations qu'il lui avoit étoit ſi recent. Il conſideroit d'ailleurs que la fortune des armes étant inconſtante, il pouvoit tomber dans une diſgrace ſemblable à celle de Jean Frederic, & que n'étant pas auſſi

Raiſons diverſes.

puiſſant

puissant que lui, s'il étoit mis au Ban de l'Empire il se verroit abandonné de ceux-là même qui se liguoient avec lui pour cette entreprise. Il voyoit encore qu'il seroit accusé d'imprudence, si l'évenement ne lui étoit pas favorable, & que si cela arrivoit chacun jetteroit la pierre contre lui, pour avoir si mal sû conserver ses avantages, & s'être laissé échaper des mains sa bonne fortune au lieu de s'y maintenir. C'en étoit déja trop pour ne le pas mettre en grande perplexité, & en état de ne savoir à quoi se resoudre; aussi étoit-il difficile qu'il trouvât quelque moyen de mettre son esprit en repos là-dessus, ni de se laver de la tache d'ingratitude.

Raisons contraires.

Mais ceux qui ont accoûtumé de lire les Histoires trouveront assez dequoi l'excuser, car ce n'est pas une chose si surprenante que de voir les gens tourner le dos à de semblables considerations, & prendre les armes contre leurs bien-faiteurs. On sçait que les femmes sont capables par quelques caresses, de faire tomber les hommes les plus sages dans les plus grandes fautes; & si une fille en dansant a été capable de porter un Roy à faire la plus grande injustice du monde, quelle force n'aura pas sur l'esprit de son époux l'amour legitime d'une épouse? Aussi celle de Maurice qu'il aimoit avec passion, qui étoit toûjours à son côté, qu'il voyoit incessamment pleurer la prison si longue de son pere, & qui ne trouvoit aucun autre moyen de soulager sa douleur, que de solliciter sans cesse son époux à travailler à sa liberté, le forçoit de tenter l'impossible pour la consoler, &

l'expe-

l'experience fait voir que les larmes des femmes peuvent tout sur ceux qui les aiment. C'est de quoi nous fournissent beaucoup d'exemples, non seulement les Histoires anciennes, mais aussi les modernes, pour ne pas parler des Romans.

Plusieurs Historiens estiment que ce fut par des motifs d'honneur, que Maurice entreprit cette affaire. Il croyoit que son honneur y étoit engagé, puis qu'après avoir pris tant de peine & fait agir tant de ressorts pour obliger le Landgrave son beau-pere, s'il faut ainsi dire malgré lui, à s'accommoder avec l'Empereur, par un Traité fort desavantageux, croyant rendre en cela un grand service à l'Empereur, il voyoit pour toute recompense de ce service, son beau-pere arraché de ses mains pour être conduit en prison, (car du moins devoit-on avoir cét égard pour lui de chercher quelque autre prétexte, & quelque autre occasion de l'arrester ailleurs que sous les yeux & en la compagnie de son gendre, qui venoit de le mener devant l'Empereur pour lui demander pardon:) & puis pourquoi fut-il arrêté? sous prétexte d'une parole mal expliquée ou mal entenduë. Ainsi Maurice étoit obligé par honneur & pour l'interest de la societé civile, en cela trompée, de travailler à mettre en liberté son beau-pere, & de tout risquer pour cela, au prix même de son sang. Raisons prises de l'honneur.

J'avoüe que ce sont-là de fortes considerations, quand on y pense serieusement; cependant les Historiens les plus habiles en politique, ne croyent pas, que ce soient les plus Le contraire est prouvé.

fortes raisons qui ont porté Maurice à declarer la guerre à l'Empereur. On ne met pas en question s'il aimoit sa femme, on veut bien supposer cét amour plus grand qu'il n'étoit : mais une affection encore plus tendre & plus nouvelle ne fut pourtant pas assez puissante en 1547. en la personne d'Agnez épouse du même Maurice, pour l'empêcher de prendre les armes pour l'Empereur contre le Landgrave beau-pere de Maurice & pere de son épouse Agnez, ni contre Jean Frederic son cousin propre, & de la même famille. Et comment peut-on regarder comme une bonne politique, *de plonger dans une mer irritée un beau-pere & un proche parent, pour avoir la gloire de les en retirer, avec peril d'être soy-même submergé?* Le principal motif de cette entreprise ne fut pas aussi l'engagement de Maurice d'avoir donné sa parole, car l'Electeur de Brandebourg & l'Empereur avoient la reputation de l'avoir violée plus que lui, outre que le Landgrave n'étoit pas si mal-traité dans sa prison, quoi qu'il fût fort resserré, & qu'ayant eu patience pendant quatre ans, on pouvoit bien en avoir encore pour deux autres. Il paroît donc que le dessein de mettre en liberté le Landgrave, n'étoit pas une raison suffisante à Maurice pour prendre les armes contre un si grand Bienfaiteur, & qu'il en faut chercher une autre que voici.

Raison secrete. Maurice étoit très-bien informé, que sa conduite dans cette guerre d'Allemagne étoit generalement condannée, & qu'on parloit fort desavantageusement de lui, non seulement

ment dans les Cours, mais jusques dans les cabarets: que les peuples de l'une & de l'autre communion, & sur tout les Lutheriens, avoient conçû fort mauvaise opinion de lui, & que l'on disoit en tous lieux, *Que pour satisfaire à son ambition particuliere, il avoit risqué le bien public. Que pour venir à bout de ses desseins il avoit miserablement sacrifié son cousin Jean Frederic & le Landgrave son beau-pere, qui avoit tant travaillé à l'établissement d'une salutaire reformation de l'Eglise. Que pour de semblables motifs d'ambition il negligeoit les moyens necessaires pour obtenir la liberté de l'un & de l'autre, & que par sa conduite il étoit la cause principale de tous les maux que Charles V. faisoit de jour en jour aux Protestans.*

On disoit encore pis; car la plûpart des Lutheriens & Calvinistes soupçonnoit que Maurice étoit d'intelligence avec l'Empereur, pour extirper la Religion Protestante; & ces bruits, qui venoient tous les jours à ses oreilles, faisoient des playes profondes dans son cœur; parce qu'au fond on lui faisoit tort, n'y ayant personne qui fût plus zélé que lui pour la Religion Protestante, & que loin d'avoir voulu rien faire à son préjudice, il auroit donné son sang pour son service. Il étoit donc obligé d'effacer ces taches & ces calomnies generales par quelque moyen, & il n'y en avoit point d'autre pour ôter au public ces mauvaises impressions contre lui, que de prendre quelque resolution vigoureuse & violente, ce qui ne se pouvoit faire sans risquer le tout pour le tout. Il ne falloit pas moins que de tirer l'épée contre l'Empereur, Suite.

que

que les Proteſtans regardoient comme le grand Tyran de leurs conſciences, & de leur liberté. La reſolution étoit perilleuſe, je l'avoüe, mais lors qu'il n'y a pas d'autre remede pour guerir une playe, il y faut employer le fer & le feu.

Préparatifs de Maurice pour la guerre. 1552.

Cette reſolution priſe, Maurice appliqua tous ſes ſoins à trouver des moyens propres, ſeurs, & neceſſaires pour l'execution de ſon deſſein, & pour ne pas tomber dans les fautes, qu'avoient faites ſon beau-pere & ſon couſin. Auſſi eſt-il certain que, quelque bonne opinion que l'on eût de la prudence & bonne conduite de ce Prince, auſſi bien que de ſon experience dans les armes, il en fit plus paroître dans cette occaſion qu'en aucune autre de ſa vie; car il conçût, delibera, & executa cette entrepriſe pendant que l'Empereur étoit deſarmé, & qu'en moins de trois mois, c'eſt à dire, au commencement de Mars de cette année 1552, il ſe trouva en état de faire la guerre au Monarque d'un ſi grand Empire, & Maître de tant de Royaumes, avant preſque qu'il ſe fût apperçû du deſſein. Par l'entremiſe & les bons offices d'Albert Marquis de Brandebourg, il fit ligue avec Henry II. Roy de France, au nom de tous les Lutheriens d'Allemagne, ayant eu procuration pour la faire lui & Albert, de tous les Princes & Villes Proteſtantes. Henry II. s'étoit obligé d'envoyer contre l'Empereur en Allemagne, & aux Païs-Bas, une armée de trente cinq mille hommes. Il retint à ſon ſervice des troupes Allemandes que Charles V. avoit licentiées, ſans qu'il s'en aperçût.

Il

Il prit aussi celles qui avoient été employées au siege de Magdebourg, & avec toute la diligence possible, il leva un corps d'Armée de tous ceux de ses Etâts qui étoient capables de porter les armes.

Les Princes Protestans, qui se liguerent avec lui, & dont il fut declaré Chef, furent, Joachim Electeur de Brandebourg, avec les Marquis Jean & Albert, l'un oncle & l'autre frere de Joachim. Frederic Comte Palatin du Rhin, les Ducs de Wirtemberg & de deux Ponts. Henry & Jean Ducs de Meklebourg. Ernest Marquis de Bade, & plusieurs Comtes, Barons, & Villes. Et comme il s'agissoit d'une affaire de la derniere importance pour la Religion, chacun fit ses plus grands efforts dans cette occasion, sans qu'il fût necessaire de fixer le nombre des troupes ou d'argent que chacun devoit fournir. Ainsi Maurice avant le 15. de Mars se vit à la tête d'une Armée de trente mille hommes, qui étoient plus que suffisans pour faire la guerre à un Empereur desarmé. Mais avant que de rien entreprendre, Maurice de l'avis des autres Princes ses Alliez, quoi qu'il y en eût plusieurs qui ne furent pas de ce sentiment, publia le Manifeste suivant contre l'Empereur.

Princes ses Confederez.

Qu'il étoit connu de tout le monde, ou que du moins les apparences en étoient trop claires pour être ignorées que de ceux qui ne vouloient pas les voir, que les desseins, les intentions, & les demarches de l'Empereur Charles V. ne tendoient qu'à faire de la liberté Germanique un Gouvernement despotique pour lui-même, & une Monarchie

Manifeste contre Charles V. 1552.

narchie absolüe pour sa Maison, au préjudice des privileges des Princes de l'Empire & des Villes libres. Que la longue prison du Landgrave, qu'il s'obstinoit à ne vouloir pas mettre en liberté, quoi qu'il sçût qu'il le retenoit contre sa parole, faisoit voir clairement, qu il vouloit se rendre indépendant, à quoi les Confederez, qui avoient signé ce Manifeste, étoient resolus de s'opposer. Qu'ils invitoient & prioient tous ceux qui y avoient le même interest qu'eux, d'imiter leur zéle, de se joindre à eux, & de reveiller leurs ressentimens assoupis par une vieille letargie, afin de chasser au plûtôt l'ennemi de leurs portes, & avant qu'il se rendît maître de leurs maisons, puis que le mal étoit devenu si grand, que pour le guerir il y falloit employer le fer & le feu.

Maurice prend Ausbourg.

On étoit convenu par le Traité fait avec la France, qu'en même temps que Maurice prendroit les armes contre l'Empereur en Allemagne, les François entreroient dans la Lorraine, qui appartenoit à Charles V. en qualité d'Empereur, & que l'on y feroit tous les progrez, dont nous parlerons après que nous aurons vû ceux de Maurice. Il partit donc, accompagné du Marquis Albert de Brandebourg, & du Prince Guillaume fils aîné du Landgrave, avec un bon corps d'Armée, justement le premier jour d'Avril, qui lui avoit toûjours été heureux, & s'achemina vers Ausbourg, se rendant maître de tous les lieux qu'il rencontra sur son passage. La Garnison & les Bourgeois se préparerent à une vigoureuse deffense, se confians sur ce qu'ils esperoient d'être promptement secourus de l'Empereur, car du reste ils n'avoient

ni vivres, ni munitions que pour quinze jours. Avant que de former le siege on les somma de se rendre, & on leur offrit des conditions fort avantageuses, qu'ils ne voulurent pas accepter. Ainsi on mit le siege devant la Place, qui fut terriblement battüe pendant quatre jours (Monf. de Heis en met davantage) au cinquiéme elle capitula, & comme ils étoient tous d'une même Nation, on leur fit des conditions fort honorables.

On marche contre l'Empereur.

Cét heureux commencement donna beaucoup de courage aux Chefs, & Officiers Protestans, qui dirent tous hautement, qu'il falloit sans perdre du temps courir vers Inspruk, où l'Empereur depourvû tomberoit infailliblement entre leurs mains. Maurice, soit qu'il ne voulût pas pousser à toute extrémité son Bienfaiteur, ou qu'il voulût railler, *dit qu'il n'avoit pas d'assez grande cage pour y mettre un tel oiseau.* On dit qu'Albert de Brandebourg lui repliqua ceci, ne perdons pas de temps, *allons seulement à la chasse de cét oiseau, quand nous l'aurons pris, nous ne manquerons pas de cage pour le mettre.* Maurice savoit bien qu'on pouvoit & qu'on devoit même le faire, mais il ne laissoit pas d'avoir de la peine à s'y resoudre: cependant quand il vit qu'en s'opposant à ce dessein, il pourroit donner quelque soupçon de mauvaise intention dans cette guerre, il donna courageusement dans cette resolution. Il marcha donc à grands pas vers les Alpes, pour se rendre maître de l'Ecluse, couper le passage aux ennemis, & empêcher les Italiens, & les Espagnols qui étoient en Italie de venir au se-

cours

cours de l'Empereur. Charles V. ayant eû nouvelle de la marche de cette Armée, envoya inceſſamment le peu de Soldats qui lui reſtoient garder ce paſſage, mais les Troupes de Maurice l'attaquerent avec tant de furie, qu'ils tuërent la pluſpart des gens de l'Empereur, & s'en rendirent Maîtres.

Les pères du Concile s'enfuyent.

Comme ce lieu n'eſt pas éloigné de la ville de Trente, & qu'il en eſt le rempart au premier avis que l'on eut que les Lutheriens s'en étoient rendus maîtres, tous les Prelats du Concile furent ſaiſis d'une des plus terribles conſternations, dont on ait jamais vû d'exemple en pareille occaſions. Les deux Cardinaux Legats congedierent d'abord le Concile, afin que chacun ſe ſauvât où il pourroit, il eſt vray qu'ils declarerent qu'ils ſe raſſembleroient deux ans aprés en cas que la guerre fût finie & la paix faite. Quoi que la ville fût bien fortifiée, & qu'il y eût une bonne garniſon dedans, cependant le ſeul bruit que l'Armée Lutherienne étoit à l'Ecluſe, jetta tant de terreur dans l'eſprit des Prelats, qu'il n'y en eût pas un ſeul qui ne prît la fuite ; pluſieurs même n'ayant pas le temps de faire ſeller leurs mules s'enfüirent à pied. Le Cardinal Creſcentio tenant le Crucifix entre ſes bras le baiſoit à tout moment, en diſant, *Domine in nomine tuo Salvum fac me*, *Seigneur ſauvez moi pour l'amour de vôtre nom*. Les autres levant les mains au ciel s'écrioient, *Domine ſalva nos, perimus*, *Seigneur ſauvez nous, nous periſſons*. Le Cardinal de Trente, ſeul eut le courage & la generoſité d'aller trouver l'Empereur à Inſpruck pour lui rendre tout

le

le service, & lui donner le secours possible en une telle conjoncture, en quoi il fit paroître beaucoup de zéle pour lui ; mais je ne dois pas oublier ici ce qui arriva auparavant.

Dés que Charles V. eut appris que Maurice marchoit vers Ausbourg, il envoya un Gentil-homme à Ferdinand son frere Roy des Romains, pour le prier de venir incessamment le trouver à Inspruck, afin de conferer ensemble pour negotier un accommodement avec Maurice. Ferdinand aprés en avoir consulté avec les confederez, temoigna qu'il étoit prest à faire tout ce qui dependroit de lui pour faire cette paix: non que ce fût son intention, mais seulement pour rassurer l'esprit de l'Empereur par cette negotiation & le retenir plus long-temps à Inspruck, afin de le mieux prendre au depourvû. Ferdinand & Maurice s'abouchérent donc à Lintz, où ils convinrent ensemble, que le 26. Mai suivant on feroit une Assemblée à Passau des Deputez de l'Empereur & de ceux des Alliez, dans laquelle ils assisteroient en personne tous deux, & que ce même jour commenceroit une Tréve de quinze jours. Maurice crut avoir assez fait, que d'avoir pû endormir & surprendre Charles V.

Surprise qu'on veut faire à l'Empereur. 1552.

Ferdinand s'en retourna cependant aprés cette negotiation, mais il fut bien surpris d'aprendre le lendemain au soir, que Maurice marchoit à grands pas avec son Armée vers Inspruc, sur tout quand il aprit qu'il s'étoit emparé de l'Ecluse. L'Empereur le fut encore plus que lui, & n'ayant dans la ville qu'une petite garnison, composée d'environ

Charles V. s'enfuit.

cent gardes, & n'étant pas en estât de se deffendre, il crût qu'il falloit mettre sa personne en seureté par la fuïte, n'y ayant pas d'autre moyen de se sauver. Il s'enfuit donc à minuit avec tant de precipitation qu'il mit son Baudrier sans épée: & la goute l'empêchant d'aller à cheval, il se mit en Littiere. Il prit le chemin de Trente, & se fit porter à la clarté de quelques flambeaux, dans la petite place de Villach, dans la Carinthie, païs de l'ancien Patrimoine de la Maison d'Aûtriche sur le Drave, accompagné de Ferdinand son frere, & du Cardinal de Trente qui ne faisoit que d'arriver en ce moment-là, & quelques autres de ses meilleurs amis. Ulloa dit que Charles V. s'enfuit à pied, parce que la Litiere n'alloit pas assez vite à son gré: mais c'est une grande erreur, car quelque lentement que marchât la Littiere, elle alloit toûjours plus vite que Charles V. à pied, qui estropié de la goute ne pouvoit seulement se tenir debout. Cet Auteur ajoûte, que l'Empereur marchoit aprés tous les autres, un bâton à la main, les pressant de doubler le pas, *sans avoir peur*, disoit-il, *d'un Traître, qui a été assez fou pour se revolter contre son Maître.*

Jean Frederic.

Nous avons dit en son lieu, que par le Traité que Jean Frederic avoit fait avec l'Empereur, il étoit toûjours à la suite de Charles V. en qualité de prisonier. Cette nuit-là, il le mit en pleine liberté, & lui dit, qu'il pouvoit aller où il voudroit, & faire ce qu'il lui plairoit hors d'embrasser le parti de ses ennemis. Mais ce Prince qui étoit déja vieux,

gros

gros & valetudinaire, voulut suivre l'Empereur en Litiere, & depuis ce moment il ne fut plus traité comme prisonier, mais comme Prince libre & ami. Je n'ay trouvé aucun Historien, qui dise clairement quelle raison pouvoit avoir eu Charles V. de mettre en liberté Jean Frederic en cette conjoncture. Quelques-uns disent que ce fut le fruit de sa politique profonde, d'autres que la necessité l'y obligea, mais on n'en donne aucune raison particuliere, ce que je ne ferai pas aussi.

Voyez ici quels sont les évenemens de la guerre ! Quelle l'inconstance de la fortune ! Rien ne le prouve mieux que ce qui est arrivé à ces deux Princes Charles V. & Maurice; celui-là victorieux & triomphant des Lutheriens aprés avoir remporté tant d'avantages sur eux, & celui-cy triomphant & Victorieux à son tour de Charles V. Le premier nous decouvre l'imprudence des Lutheriens, qui pour s'être trop confiez sur leurs forces, & s'être endormis sur de vaines esperances, donnerent lieu à Charles V. de remporter tant de victoires sur eux. Dans l'autre de ces exemples nous voyons l'imprudence & la mauvaise conduite de Charles V. qui pour avoir trop compté sur la foiblesse de ses ennemis, & avoir crû qu'ils n'étoient ni en volonté, ni en pouvoir de lui faire la guerre, desarma, & fut attaqué au depourvû par les autres qui ne pensoient qu'à le surprendre.

Inconstance de la fortune.

Les Venitiens fort éclairez à prevoir l'avenir, voyant que la guerre s'allumoit entre

République de venise.

les Lutheriens & l'Empereur, & que le sort des Armes est si incertain qu'on n'en peut prévoir avec certitude les évenemens, pour éviter toute surprise firent des levées de troupes. Cependant l'Empereur qui étoit à Villach prit de grands ombrages de l'Armement de la Republique, & fut en grande perplexité, craignant qu'elle n'eût quelque intelligence secrete avec ses ennemis. Il étoit d'autant plus confirmé dans ses soupçons, qu'il avoit depuis peu reçû avis de plusieurs endroits, que l'Ambassadeur de France avoit beaucoup sollicité la Republique, & lui avoit offert de grands avantages, s'il elle vouloit se liguer avec le Roy son Maître, & les Protestans pour faire la guerre à l'Empereur.

Offres qu'elle fait à Charles V.

Mais bien-tôt aprés il eut sujet de se guerir de ses doutes, & de ses soupçons, car la Republique accoûtumée à prendre de sages & genereuses resolutions, pour la protection des Princes opprimez par leurs ennemis ou tombez dans les disgraces de la fortune, n'eût pas plûtôt appris que Charles V. étoit arrivé à Villach, qu'elle envoya ordre au Seigneur Dominique Morosini son Ambassadeur auprès de l'Empereur, d'offrir de la part de sa Serenité à sa Majesté Imperiale telle ville de ses Etâts qu'il lui plairroit pour la seureté de sa personne, & de l'assurer qu'elle étoit prête à employer avec zele toutes ses forces pour sa deffense, & de faire de ses interêts les siens propres. Ce compliment plut beaucoup à Charles V. aussi dès le moment il envoya un Gentil-homme pour en remercier la Republique,

blique, aprés avoir répondu de bouche à son Ambassadeur, *qu'il ne doutoit pas de l'Amitié sincere que la Republique avoit pour lui. Que par cette offre elle faisoit voir à toute la terre l'inclination & le zele qu'elle avoit à Proteger les Papes par principe de Religion, & les Empereurs par maxime d'Estât, lors que le besoin le requeroit.*

Pendant que l'Empereur, après avoir convoqué la Diete à Passau pour le 26. Mai, étoit occupé à donner les ordres necessaires dans les Païs-Bas, en Italie & dans les Etâts Catholiques d'Allemagne, pour reparer son honneur, & humilier ses ennemis, on apprit qu'il s'élevoit un grand murmure dans tout l'Empire contre Maurice & ses alliez, non seulement parmi les Catholiques, mais encore dans les Villes libres Protestantes. Il deplaisoit à tous de voir qu'au deshonneur de la Nation, les propres Princes de l'Empire se fussent liguez avec un Prince étranger contre l'Empereur, comme si un corps aussi puissant que celui d'Allemagne, n'étoit pas capable de maintenir sa liberté sans avoir besoin de recourir à un secours étranger. Ces plaintes produisirent cét effet, que les Princes qui avoient demeuré jusques-là dans la neutralité, commencerent à prendre les Armes & à se declarer pour l'Empereur, ce qui renforça beaucoup son parti. Enfin les Catholiques & même plusieurs Protestans voyoient avec chagrin que Maurice, Albert de Brandebourg, & leurs Confederez, ne se contentant pas du bonheur qu'ils avoient eu, d'être victorieux, en étoient encore devenus superbes. Maurice à Passau.

Maurice toûjours fort ſage, voyant bien que de telles impreſſions dans l'eſprit des gens étoient capables de porter beaucoup de préjudice à leurs affaires, laiſſa le Commandement de l'Armée à Albert, & s'en alla à Paſſau avec ſes autres Alliez pour aſſiſter à la Diete qui y avoit été convoquée, ſelon qu'il l'avoit promis. Le Roy des Romains s'y eſtant auſſi rendu, on commença à parler d'affaires.

Précaution de Charles V.

Charles V. étoit toûjours à Inſpruck avec beaucoup de mortification, de l'affront qu'il y avoit reçû, pour n'avoir pas prevû, ce que pouvoient faire les mécontens qui faiſoient des menaces ſi on ne mettoit en liberté le Landgrave, & de s'être laiſſé prendre au dépourvû. Il prenoit cependant toutes les précautions poſſibles & conſultoit ſans ceſſe avec ſon grand favori l'Evêque d'Arras, ſur les moyens de rétablir ſa réputation, ſans tenter la fortune une ſeconde fois; & comme ſes forces étoient inferieures à celles de ſes ennemis, il écrivit à ſon frere Ferdinand à Paſſau, de travailler adroitement à quelque accomodement avec ſes ennemis, & cependant il preſſoit la Reine Marie ſa ſœur Gouvernante des Païs-Bas; & Don Ferrant de Gonzague Gouverneur de Milan, celle-là, de tâcher d'envoyer une Armée en France pour faire diverſion, & celui-cy de lui envoyer inceſſamment les Regimens de Naples & de Milan.

Difficultez.

A Paſſaw, plus on preſſoit la Concluſion des affaires, & moins il ſembloit que l'on avançât. Deux choſes y faiſoient obſtacle, l'article

l'article de la Religion & celui de la liberté du Landgrave. Pour celui de la Religion il y avoit encore apparence d'accommodement, par le moyen d'un *Interim*, en attendant la decision du Concile; mais il n'y avoit aucune apparence qu'on pût convenir du second, parce que l'Empereur demeuroit obstiné, à ne vouloir ouïr parler de la liberté du Landgrave, qu'après que les Confederez auroient quitté les armes. Disant qu'il ne feroit jamais rien qui pût faire du tort à la Majesté de l'Empire, & qu'il y alloit de son honneur propre, de ne mettre point en liberté le Landgrave par force & par des menaces, pendant que ses ennemis seroient armez, ni autrement que par grace & par un mouvement de Clemence.

Pendant que l'on negotioit ces affaires à Passaw, Albert, qui seul avoit le commandement de l'Armée, moins prudent, mais plus avide que Maurice, crut qu'il devoit profiter de l'occasion, & que sans s'amuser à faire le grand Capitaine, il se devoit contenter de faire le métier de Corsaire de Terre, & de s'enrichir du pillage qu'il feroit, sans distinction d'amis, ni d'ennemis. Pour executer sa resolution il se mit à faire des courses avec son Armée, sans autre dessein que de piller & saccager, se souciant peu de s'attirer la haine de ses Compatriotes; Il n'y a point de furie d'enfer, plus dangereuse, qu'un homme de guerre, lors que l'avidité du gain s'est emparée de son cœur. Mauvais desseins d'Albert.

Albert se jetta avec impetuosité sur les terres de Wolfang grand Maître de l'Ordre Dommages.

Teutonique, qu'il livra sans aucun sujet à la discretion du Soldat, & quand il l'eut ravagé il n'en voulut point sortir qu'on ne lui eût donné cent mille florins. De là il fondit sur le Territoire de Nuremberg, ville qui étoit fort attachée aux Interests de Charles V. où il detruisit, ruïna, & saccagea plus de cent cinquante Villages, ou Maisons Seigneuriales, & brûla plusieurs bois & forêts. Il y a des Auteurs qui le traitent de scelerat & d'inhumain; mais d'autres disent qu'il en usa de la sorte, plûtôt pour plaire aux soldats, & pour gagner leur affection, que par inclination; quand une Armée a le consentement du General, les soldats ne sont plus des hommes, mais des Loups.

Autres. Il se rendit si terrible & si redoutable par les rigueurs qu'il exerçoit, que non seulement les lieux voisins, mais les plus éloignez venoient lui offrir des contributions à sa discretion. Les Evêques de Bamberg & de Vitemberg, pour éviter les dommages que leurs sujets en pouvoient souffrir, furent obligez de se racheter par de grosses sommes, particulierement le dernier, qui après avoir donné deux cens mille écus, fut forcé de donner encore la paye aux Soldats, que l'on fit monter à trois cens mille écus. Il força la ville de Sueve à envoyer des Deputez à Nuremberg, pour les obliger à entrer dans la Ligue, & les Bourgeois ayant fait reponse, qu'ils ne pouvoient renoncer à la sujettion, & à l'obeïssance qu'ils devoient à l'Empereur il se mit en colere contre eux, les attaqua une seconde fois, & les força pour se tirer de l'op-

pression

pression de lui payer deux cens mille écus, ou Tallers, de lui donner douze grosses pieces d'Artillerie, accompagnées de tout ce qui est necessaire pour servir à la guerre, & de plus de signer la Ligue. Il crut en faire autant de la ville d'Ulme, mais il n'y reüssit pas, car les Bourgeois qui s'étoient pourvûs de bonne heure de toutes choses necessaires, lui firent passer l'envie de les attaquer. Ainsi il tourna ses Armes du côté du Rhin, où il fit des ravages incroiables.

Il se resoût à faire la paix.

Ces desordres affligeoient sensiblement l'Empereur, & ne donnoient pas moins de chagrin à Maurice, à qui l'on imputoit tous les malheurs de la guerre, en quoi on ne se trompoit pas. Ainsi Charles V. voyant d'un côté les menaces, & les dommages même que causoit le Turc en Hongrie, & de l'autre les progrez que faisoit le Roy de France, & ne pouvant se tirer d'affaires que par une paix, écrivit à Ferdinand son frere, de conclurre un accommodement, & de faire de necessité vertu. Les Princes, sur tout les plus puissans, lors qu'ils croyent pouvoir faire tout ce qu'ils veulent, sont le plus souvent obligez de mettre en usage cette maxime, qui semble n'être faite que pour les plus miserables d'entre le vulgaire; mais aussi ont-ils besoin qu'il leur arrive de temps en temps quelque mortification, qui les empêche d'oublier qu'ils sont hommes comme les autres. Voici les Articles du Traité qui fut fait à Passaw.

ARTICLES

Du Traité fait entre l'Empereur Charles V. & l'Electeur Maurice avec ses Alliez.

I. *Que le Duc Maurice Electeur du S. Empire & ses Alliez, qui voudront être compris en ce Traité, seront obligez entre-ci & le 6. Aoust prochain de licentier toutes leurs Troupes, & de leur permettre d'aller servir dans la guerre contre les Turcs.*

II. *Que Philippe Landgrave de Hesse seroit mis en liberté au 22. du Mois courant au plus tard, à condition qu'il demeureroit toûjours dans l'obéïssance qu'il doit à sa Majesté Imperiale, conformément au Traité fait à Hall en Saxe, & qu'on declareroit nul le Ban de l'Empire publié contre lui.*

III. *Que sa Majesté Imperiale ne pourroit empescher, sous quelque prétexte que ce soit, ledit Seigneur Landgrave de Hesse, de fortifier sa ville de Cassel & autres Places de ses Etâts.*

IV. *Que sa Majesté Imperiale s'engageoit très-sincerement, de ne se servir des Armées qu'elle a presentement sur pied, ni de celles qu'elle pourroit avoir à l'avenir, contre aucun de*

de ceux qui sont compris dans ce Traité, sous quelque prétexte que ce soit, non pas même pour cause de Religion.

V. *Que pour ce qui regarde la Religion, chacun en useroit avec justice, équité, & vivroit en paix. Que pour la bien établir sa Majesté Imperiale executeroit la parole qu'elle a donnée, & feroit publier à Lintz, savoir que dans l'espace de six mois il seroit convoqué une Diete generale ou Nationale, ou conference, composée de Personnes doctes & pacifiques, tant du côté des Catholiques, que des Lutheriens, qui auront plein pouvoir de conclurre une bonne paix dans la Religion, par laquelle non seulement l'Allemagne, mais l'Europe entiere pût joüir du repos tant souhaité.*

VI. *Qu'en attendant que cela fût executé, les Païs, Principautez, & Personnes qui suivent la Confession d'Ausbourg, ou Lutheriens, ne pourroient être troublez, ni inquietez pour cause de Religion, ni par les armes, ni par les ordres de l'Empereur, ni par quelque autre moyen que ce soit. Que les Lutheriens aussi, ou autrement Protestans, seroient obligez de ne point empescher les Catholiques de joüir du libre exercice de leur culte, ceremonies, & Religion, & de ne leur donner aucun trouble ni empeschement là-dessus.*

VII. *Que tout ce qui avoit été ordonné par sa Majesté Imperiale, ou par les Etâts gene-*

generaux dans les Dietes seroit ponctuellement observé, & tout ce qui pourroit être un obstacle à l'union & à la concorde, & empêcher les Protestans de vivre en toute seureté, cassé & annullé. Que pour cét effet sa Majesté Imperiale donneroit les ordres necessaires à la Chambre Imperiale, en telle sorte que les Protestans auroient tout sujet d'être contens.

VIII. *Que quand à l'étenduë de la liberté Germanique, dont on avoit déja convenu des principaux articles, l'entiere resolution en seroit remise à une Diete, ou à une Assemblée particuliere: & qu'en attendant on acceptoit l'offre que sa Majesté Imperiale avoit faite de se servir en ces affaires de Conseillers & Juges de la Nation Allemande.*

IX. *Quant à l'égalité des voix dans la Diete, & dans l'administration de la Justice dans la Chambre Imperiale, & autres Tribunaux, qu'on en conviendroit dans la prochaine Diete; sur tout en ce qui regarde la Religion, en telle sorte, qu'aucun des partis n'eût sujet de se plaindre, qu'il lui fût fait du tort par le nombre inégal des voix.*

X. *Quant à ce qui concerne le Roy de France en particulier, que l'Electeur Maurice feroit ses diligences pour en apprendre les particularitez, & en informer le Roy des Romains, qui le rapporteroit à l'Empereur, touchant les resolutions qu'il faudroit prendre sur*

ce

ce sujet dans la Diete, où elles devoient être proposées en la maniere accoûtumée, conformément à l'estat present des affaires.

XI. *Que sa Majesté Imperiale voulant exercer son auguste clemence, promettoit de pardonner à tous ceux qui avoient porté les armes contre elle dans les guerres passées, depuis* 1546. *jusques à present : & particulierement au Comte Albert de Mansfeldt, & ses fils, au Rhingrave, à Christophle Comte d'Oldemburg, au Baron de Nasdech, à Rochental, & à Sebastien Scheftel; que le Duc Olderic, le Prince d'Anhalt, & le Baron de Brunswick seroient rétablis dans la possession de leurs Etâts; & que ceux-ci & tous autres qui étoient compris dans cette amnistie, par la clemence de l'Empereur, & remis en possession de leurs Etâts, seroient obligez de promettre & declarer dans l'espace de six semaines, de ne plus servir ni porter les armes pour les ennemis de sa Majesté Imperiale, & particulierement pour le Roy de France. Qu'ils seroient encore obligez de revenir en Allemagne dans l'espace de deux mois, faute de quoi, ils ne seroient point compris dans le present Traité.*

XII. *Que tous changemens & innovations causées par la guerre presente cesseroient, & que toutes choses seroient rétablies dans leur premier estât, autant que faire se pourroit.*

Que

Que les Païs & Etâts occupez par d'autres seroient rendus à leurs Maîtres legitimes, sa Majesté Imperiale s'engageant genereusement de casser & rendre nulles les raisons de ceux qui ont souffert des dommages, jusques à la prochaine Diete, où l'on conviendroit des voyes qu'il faut prendre pour satisfaire chacun, sinon entierement du moins autant qu'il seroit possible; sans toutefois charger aucun des Alliez, contre lesquels personne ne pourroit avoir action publique ni particuliere.

XIII. *Que le Comte de Solms, qui étoit fait prisonnier au service de sa Majesté Imperiale, seroit mis en liberté, aussi bien que tous autres prisonners de part & d'autre.*

XIV. *Qu'il seroit en la liberté du Marquis Albert de Brandebourg d'être compris dans ce Traité, & d'avoir part à ses avantages comme les autres, pendant l'espace de quarante jours, lequel terme expiré il n'y seroit plus reçû; que d'ailleurs il seroit obligé avant cela de quitter les armes.*

XV. *Quant aux Gentils-hommes de Brunswick, qui doivent être rétablis dans la possession de leurs biens; qu'il seroit élû des Commissaires pour convenir des moyens qu'il faut tenir pour cela, & qu'en attendant sa Majesté Imperiale deffendroit expressement au Seigneur Duc de Brunswick, de donner aucun sujet de mécontentement auxdits Gentils-hommes.*

Qu'on

Qu'on nommeroit aussi des Commissaires pour regler les affaires de ce Duc avec Gustar ; & que cependant ledit Seigneur Duc de Brunswick seroit obligé de quitter les armes.

XVI. *Que sa Majesté Imperiale seroit obligée, comme elle y engagera sa parole & sa dignité Imperiale, tant pour elle que pour ses successeurs, de faire executer tout ce que dessus, sans aucune feinte ni reservation, & sans qu'il y puisse arriver de changement, ni* ex plenitudine potestatis, neque ex alio quovis pretextu, c'est à dire, *ni par la plenitude de sa puissance, ni sous quelque autre pretexte que ce soit, & sans qu'on puisse y opposer quelque sorte d'ordre émané de l'Empire que ce puisse être.*

Après la conclusion de ce Traité, & que les Princes, qui devoient avoir audience de l'Empereur à Ausbourg, y eurent été admis, sa Majesté Imperiale s'en retourna à Inspruck, pour être plus proche du païs de Baviere, où se devoit faire par son ordre le rendez-vous des troupes qu'on avoit fait venir d'Espagne, d'Italie, & d'autres lieux pour les employer contre la France. Cependant il écrivit à la Reine Marie à Bruxelles, de mettre le Landgrave en liberté ; mais comme il n'avoit pas été averti d'envoyer au Gouverneur qui le gardoit les enseignes, sans lesquelles il lui avoit deffendu de le relâcher, il ne voulut pas obéir à l'ordre de la Reine, lui faisant savoir que sa Majesté Imperiale lui avoit deffendu de le

Landgrave delivré. 1552.

mettre

mettre en liberté quand même il lui en envoyeroit l'ordre par écrit, à moins qu'on ne lui apportât les enseignes qu'il lui avoit données. Ainsi on fut obligé d'envoyer un Gentilhomme exprès à l'Empereur pour les lui demander, au grand regret du Prince Guillaume fils aîné du Landgrave, & des Gentilshommes & Seigneurs qui étoient allez avec lui pour recevoir son pere, & l'accompagner dans ses Etâts, & qui commençoient à croire, qu'il y avoit là encore quelque anguille sous roche; mais ils furent bien-tôt après detrompez, car on n'eut pas plûtôt apporté les enseignes qu'on le mit incontinent en liberté. En partant il donna beaucoup de marques de liberalité, & s'en alla à Cassel plein de joye. Ce qui est contraire à ce que dit Adriani, qui prétend que le Landgrave ne fut pas mis en liberté, mais qu'il fut seulement remis entre les mains de l'Electeur de Cologne, & du Duc de Cleves, jusques à ce que l'Empereur se fût assûré du repos de l'Allemagne.

On tâche de gagner Albert. 1552.

Bien que le Traité précedent eût pacifié toutes choses, le Marquis Albert de Brandebourg n'en voulut pas oüir parler, ni renoncer à l'alliance qu'il avoit avec la France. Maurice & ses Alliez après la conclusion de la paix, ou lors qu'elle étoit sur le point d'être concluë avec l'Empereur, écrivirent des lettres fort honnestes à Henry II. par lesquelles ils le remercioient de tout ce qu'il avoit fait pour eux, & de leur avoir procuré un accommodement honorable avec l'Empereur, de l'obéïssance duquel ils ne pouvoient

plus

plus se séparer. Henry leur fit une réponse fort honneste, par laquelle il leur declaroit, qu'il n'avoit pris les armes que pour leur interest, & que puis qu'ils n'avoient plus besoin de son secours, qu'il prendroit d'autres mesures. Ensuite Maurice fit ses derniers efforts pour obliger Albert de Brandebourg à signer le Traité avec ses Alliez, n'ayant rien pû obtenir de luy jusques là. L'Empereur, qui ne souhaitoit rien avec tant de passion que de voir toute l'Allemagne en paix, afin de pouvoir porter ses armes en Hongrie contre le Turc, & contre la France, écrivit plusieurs lettres fort honnestes au Marquis, pour l'obliger à cesser de desoler, comme il avoit fait jusques-là, l'Allemagne, à renoncer à la France, & accepter le pardon qu'il lui offroit fort sincerement. Mais il demeura toûjours obstiné dans son sentiment, & refusa même avec mépris les offres de l'Empereur, qui voyant cela, le mit comme rebelle, & traitre au plus severe Ban de l'Empire que l'on eût jamais publié contre personne.

Maurice & Charles V. contre Albert. 1552.

Cependant l'Electeur Maurice, croyant qu'il étoit fort difficile que l'Empereur n'eût conservé quelque ressentiment des offenses qu'il avoit reçûës de luy, quoi qu'il eût fait sa paix, crut qu'il devoit tâcher de guerir entiérement son cœur. Il fut donc le trouver, & lui offrit de le servir en personne avec toutes ses forces contre le Marquis Albert. Cette offre, faite avec tant de bonne volonté & de zéle, fit un si grand plaisir à Charles V. qu'il l'accepta, après l'avoir embrassé avec beaucoup d'affection. Maurice avoit d'ailleurs

leurs amené avec lui le jeune Duc de Brunſwick, qu'il avoit gagné par ſes perſuaſions, & qui fit les mêmes offres à l'Empereur. Ainſi ils firent ſur le champ enſemble leur Traité avec lui, ſe liguerent tous contre Albert, & Maurice fut declaré Chef de l'Armée Imperiale, à laquelle il avoit joint ſes Troupes & celles du Duc de Brunſwick. Pluſieurs Gentils-hommes volontaires allerent auſſi ſervir ſous Maurice.

Maurice & Albert ſe préparent à la bataille. 1552.

Albert ne perdit pourtant pas courage, quoi que ſes forces fuſſent inferieures à celles de ſes ennemis, parce qu'il ſe voyoit ſoûtenu par le Roy de France. Ainſi s'étant mis en campagne le premier avec ſon courage ordinaire, qui alloit juſques à la témerité, loin d'attendre l'ennemi, & de ſe tenir ſur la deffenſive, il s'approcha de lui pour l'attaquer, le pourſuivre & le harceler par des eſcarmouches continuelles, qui étoient pourtant vigoureuſement repouſſées par les ennemis, avec perte à peu près égale des deux côtez, mais peu conſiderable. Maurice naturellement prudent & habile gagnoit toûjours du temps en attendant une occaſion favorable, & l'arrivée de 2000. hommes de pied qu'il devoit recevoir. Mais Albert naturellement impatient, pouſſé par cette hardieſſe, qui lui faiſoit riſquer toutes choſes ſans y penſer meurement, lui preſenta le premier la Bataille, que Maurice, qui marchoit à pas de plomb, avoit reſolu de lui donner le lendemain au matin. Soit donc qu'Albert ne voulût pas donner le temps à Maurice de recevoir le ſecours qu'il attendoit ce ſoir-là,

ou

ou que ſon impatience le lui fît faire, il livra la bataille à ſon ennemi avec tant de furie, & remporta d'abord tant d'avantage, qu'il ſembloit que la victoire s'alloit declarer pour lui.

La bataille fut donnée dans une large campagne, qui s'étend juſques aux bords du fleuve Uſler, & peut-être que de long-temps on n'avoit vû deux Generaux & deux Armées faire ſi bien leur devoir qu'en cette occaſion. Mais enfin Albert, qui étoit en un poſte deſavantageux, & qui n'avoit plus à commander que des monceaux de morts de ſes gens, parmi leſquels il y avoit plus de 1200. chevaux tuez, & ſon Armée perduë, crut qu'il falloit ſauver ſa vie par la fuite, ainſi il ſe retira, avec la honte d'avoir commencé la bataille ſans jugement, & la gloire d'avoir combattu en Heros, & d'avoir donné beaucoup de peine à l'ennemi, auquel il laiſſa le bagage, les depoüilles, & le païs. Maurice ſollicité des ſiens de ne pas tant riſquer ſa vie, après avoir combattu pendant plus de deux heures à pied & à cheval, & fait la fonction de Capitaine & de Soldat, acquis beaucoup de gloire pour lui, & remporté des avantages conſiderables pour l'Empereur, fut bleſſé mortellement d'un coup d'arquebuſe, dont il mourut trois jours après, au grand déplaiſir de l'Empereur, qui avoit reſolu de l'employer dans la guerre qu'il alloit entreprendre contre la France, dont nous parlerons dans la premier Livre du quatriéme volume de cette Hiſtoire. Je me contenterai pour la fin de celui-ci, de dire que par la mort de l'E-

Fuite d'Albert. Mort de Maurice. 1552.

lecteur

lecteur Maurice l'Allemagne perdit un grand Prince, l'Empire un grand Capitaine, les armes un grand modéle de valeur, & la Maison de Saxe un grand Heros. Il ne laissa point d'heritier, & Auguste son frere, qui fut un exemple parfait de zéle & d'attachement au bien public de l'Allemagne, lui succeda, comme nous le dirons en son lieu.

Observation. La mort de cét Electeur causa beaucoup de déplaisir à Charles V. qui avoit dessein de se servir de lui contre la France, voyant qu'Henry II. avoit resolu, pour suivre son courage martial, *de tondre*, comme il avoit accoûtumé de dire, *& de couper la laine superfluë de la brebis d'Aûtriche*. Mais au fond Charles V. n'avoit pas tant de sujet de plaindre Maurice, parce que quelque affectionné qu'il parût à son service, par reconnoissance des obligations qu'il lui avoit, il est pourtant vray, qu'il n'y avoit personne qui fût plus que lui sur ses gardes pour empêcher que la Maison d'Aûtriche, qui étoit fort voisine de ses Etâts, ne devînt trop puissante. Aussi avoit-il accoûtumé de dire, *Que la Maison d'Aûtriche seroit beaucoup plus aimée des Allemans, si elle étoit moins puissante en Allemagne, & qu'elle le fût d'avantage en Espagne.* Politique pourtant mal entenduë, & mal digerée; car si cette Maison, je dirai même la branche qui est en Allemagne, n'y avoit été fort puissante, le Turc seroit aussi maître de l'Allemagne qu'il l'est de l'Asie. Les Allemans ont bien contribué à chasser les armes Ottomannes de leur païs, qui en a été tant de fois inondé, mais c'est la Maison d'Aûtriche, l'Espagne,

&

& l'Italie, qui par leurs travaux & leurs facultez ont bâti les digues qui ont arrêté les inondations & les entreprises de la Maison Ottomanne, & soûtenu la liberté Germanique.

Si l'Empereur veut maintenir sa puissance, & empescher les guerres civiles en Allemagne, il doit composer ses Armées de soldats de la Nation, mais de Chefs étrangers : car les gens de cette Nation ne se conduisent pas d'eux-mêmes, comme font presque toûjours les François, & encore plus les Italiens, mais ils obéissent à qui on veut. D'ailleurs les grands Capitaines Allemands ne travaillent qu'à leur interest propre, de sorte que l'Empereur, quelque puissant qu'il soit, est obligé de dependre d'eux, sans quoi ces Chefs ayant toûjours le peuple à leur devotion, on ne verroit que guerres & divisions intestines dans le païs. Charles V. l'a éprouvé plus que tout autre. Ce fut un malheur pour lui qu'il y eût de son temps tant de grands Capitaines de cette Nation, & si la fortune n'eût fait naître en même temps les plus grands Capitaines du siecle dans ses propres Etâts d'Espagne, d'Italie, & de Flandres, Jean Frederic, Maurice, Albert de Brandebourg, Philippe Landgrave de Hesse, l'auroient devoré, ou du moins ils l'auroient soûmis à leur puissance : déja même ils en avoient formé le dessein, & en étoient venus bien près de l'execution. Gualdi a remarqué que la Reformation de l'Eglise, ou l'heresie, comme il parle, n'a pas été introduite en Allemagne par des Princes pieux & zélez, mais

Autre remarque.

par

par des Capitaines, & des Guerriers hardis & courageux; mais comme il ne s'explique pas davantage, je crois qu'il a entendu par là les quatre Princes dont je viens de parler.

Pourquoi Charles V. ne devint pas Maître absolu de l'Allemagne. 1552.

Plusieurs Historiens ont dit que c'étoit un miracle que Dieu avoit fait en faveur des Allemans que Charles-Quint ne se fût rendu maître absolu de l'Allemagne. Il est vray qu'un Empereur belliqueux comme lui, qui possedoit tant d'Etâts & de Royaumes en Allemagne & en tant d'autres païs de l'Europe, qui avoit de si nombreuses & si aguerries Armées, & tant de Chefs & de bons Capitaines auroit été capable, je ne dirai pas de subjuguer, mais d'engloutir toute l'Allemagne quand elle auroit été deux fois plus grande qu'elle n'est, ce qu'il ne fit pourtant pas. La Theologie qui juge toûjours charitablement, dira sans doute que ce fut un effet de la moderation de cét Auguste Empereur: mais les Politiques qui raisonnent en Medecins diront que ce Prince sage & sobre n'ignoroit pas, que souvent pour trop manger on gâte son estomac, & que l'on est obligé de rejetter ce qu'on a pris de trop, avec peril de s'attirer quelque fâcheuse maladie: Qu'ainsi ce Prince voulant profiter de cette experience & l'appliquer à la politique, ne voulut pas se charger d'un trop grand poids, par l'ambition de posseder trop d'Etâts, de peur d'être obligé à succomber sous leur pesanteur.

Suite.

Mais pour dire la verité les Princes ne sont moderez sur ce sujet, que quand ils n'ont ni forces, ni occasions, ni moyens de s'agrandir & d'ajoûter de nouveaux Etâts à ceux

qu'ils

qu'ils possedent déja. Tant qu'Alexandre trouva de païs, il ne fut jamais las de faire des conquestes, il mourût même en en faisant: & Charles Quint ne fut jamais rassasié d'aquerir des Terres & des Païs, que lors que le morceau étoit trop dur pour le pouvoir avaler. Que cét Empereur n'ait pas eu dans l'esprit le dessein de faire de l'Empire une monarchie pour sa Maison, il en a donné trop de marques dans sa conduite, pour qu'on en puisse douter, & il est certain qu'il l'auroit fait, si ses desseins n'avoient été arrêtez par la valeur & le courage des Allemans, savoir des deux Ducs de Saxe Jean Frederic & Maurice, du Marquis Albert de Brandebourg, & de Philippe Landgrave de Hesse. Disons de Luther lui même, qui lui donna des coups mortels, si ce n'est avec l'épée, du moins avec la plume, qui ne fit pas moins d'effet que l'épée. Tels furent ceux qui demonterent la grande machine que Charles V. avoit préparée pour établir sa Monarchie en Allemagne. Pour qu'un Empereur d'un courage martial, & qui est déja puissant par des Etâts hereditaires devienne Maître de l'Allemagne, il suffit que cette Nation se trouve sans Capitaines & que l'Empereur ait de bonnes Armées. Les Allemands se laissent volontiers conduire aux autres à l'égard de la guerre, du Gouvernement, & de la Religion; mais malheur aux Princes qui les commandent s'ils ne sont capables de les bien commander, car ils ont accoûtumé de se donner au plus fort. Aussi les Lutheriens attribüent tout le succez de leur Religion au bonheur qu'elle eut de

paroî-

paroître en un temps où il y a eû tant de Princes courageux pour les deffendre, sans quoi elle auroit été éteinte dans son berceau.

Pretentions de la Cour de Rome. 1552

Je finirai ce troisiéme volume de mon Histoire par le recit de quelques évenemens arrivez au Royaume de Naples. La Cour de Rome, qui ne manque jamais de planter le piquet où elle peut, voyant l'Empereur Charles V. si embarrassé dans la guerre voulut profiter de l'occasion, & tâcher d'amplifier la Jurisdiction Ecclesiastique dans ce Royaume, croyant qu'estant fief de l'Eglise l'Empereur en qualité de Roy de Naples se devoit contenter de la jurisdiction temporelle, sans se mêler des affaires des Ecclesiastiques, ce qui ne vouloit dire autre chose, sinon qu'il vouloit établir deux souverainetez dans ce Royaume, l'une pour le Pape sur tous les ordres du Clergé; & l'autre pour l'Empereur en qualité de Roy de Naples sur les Seculiers: en quoi le Pape avoit la plus considerable part, sinon à l'égard du nombre, au moins à l'égard des Richesses, & de la puissance.

Fabrique de S. Pierre.

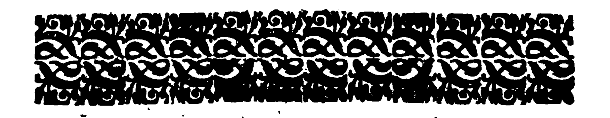
Pour venir à bout de ce dessein, le Pape Jules III. commença par tâcher d'y établir un Tribunal appellé *della Fabrica di San Pietro, la Fabrique de S. Pierre.* Il en fit dresser la Bulle, & en nomma les Magistrats sans en donner aucune connoissance à l'Empereur. Mais Don Pietro de Tolede son Vice-Roy s'y opposa vigoureusement, & deffendit à peine de la vie, de porter, ni lire cette Bulle dans le Royaume, ni de tenir la main à l'établisse-

ment

ment de ce Tribunal. Et à qui que ce fût d'accepter, ou d'exercer ces charges à peine d'être emprisonnez jusques à ce que sa Majesté Imperiale en eût été informée, & qu'elle en eût autrement ordonné. Et comme le Vice-Roy fut menacé par le Nonce d'être excommunié par le Pape, il lui répondit avec sa hardiesse accoûtumée, tout Catholique zelé qu'il estoit, du moins en apparence. *J'ay un bon Maître, & qui a les mains assez longues pour me donner l'absolution.*

Cette entreprise du Pape donna beaucoup de chagrin à l'Empereur. Ayant tenu conseil sur ce qu'il devoit faire dans une telle conjoncture, & en quels termes de ressentiment il en devoit écrire au Pape, aprés plusieurs avis differens, il fut conclu qu'il falloit approuver ce qu'avoit fait le Vice-Roy, & loüer le zéle qu'il avoit témoigné en cette occasion pour les interests, & la Gloire de cette Couronne. Le charger de continuër; & de proceder rigoureusement contre tous ceux qui contreviendroient aux ordres qu'il avoit donnez. On fit informer de tout cela le Nonce qui résidoit auprès de sa Majesté Imperiale, sans en faire la moindre plainte au Pape, lequel voyant le préjudice que cela faisoit à son honneur & à son autorité, en écrivit des lettres fort honnestes à l'Empereur, qui consentit à l'établissement de ce Tribunal. Resolution.

Fin de la troisiéme partie.



TABLE

Des Noms propres, & des principales matieres contenuës dans cette troisiéme Partie de la Vie de Charles-Quint.

A.

Leurs

D.

De-

Dan-

Elec-

F.

Gon-

G.

H.

Incon-

I.

L.

M.

Maurice

N.



R.

S.

Tribu-

V.

Z.

Fin de la Table de la troisiéme Partie de la Vie de Charles V.

